FEU BRESSIER,

SUIVI D'UNE

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE,

PAR

ALPHONSE KARR.

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 31 VIGNETTES PAR BERTALL.

PRIX : 1 FRANC 10 CENTIMES.





PARIS,
PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DE SEINE, 31.
54.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

FEU BRESSIER,

PAR

ALPHONSE KARR.

I.

Un des premiers jours du mois de mai, vers trois heures de l'après-midi, une voiture allait quitter une grand'route bordée de pommiers, pour s'arrêter devant une petite maison de campagne qui était à gauche de la route, quand les personnes qui étaient dans la voiture ordonnèrent au cocher d'arrêter. Un jeune homme s'approcha de la voiture et salua.

— Comment! vous par ici, Seeburg? s'écria un homme de quarante ans.

— Oui, monsieur Morsy, répondit le jeune homme; je donne tous les deux jours une leçon à un quart de lieue d'ici. J'ai pris l'avance sur la voiture, et je l'attends au passage. J'ai voulu faire une partie de la route à pied; le pays est charmant.

— Charmant, en effet, dit une grosse dame qui occupait le fond de la voiture avec son mari.

— Voyez donc quelle jolie chaumière, dit une belle jeune fille placée sur le devant; comme ce toit de chaume est couvert d'iris en fleurs!

Le jeune homme salua, pour permettre à la voiture de continuer sa route.

M. Morsy fit signe au cocher de marcher et cria au



Bressier avait imaginé de déjeuner et dîner dans un tiroir.

jeune homme qui s'en allait et qui ne tarda pas à disparaître :

— Vous viendrez dîner demain, n'est-ce pas?

La voiture se trouva bientôt devant la maison; les trois personnes qui en descendirent trouvèrent à cette porte un homme qui y frappait à coups redoublés. Elles parurent juger que le bruit qu'il faisait était à la fois suffisant pour le faire entendre et assez peu convenable, car elles se tinrent à deux pas derrière lui, prêtes à profiter du résultat probable qu'aurait ce bruit, de faire ouvrir la porte tout en laissant voir à la personne qui viendrait l'ouvrir qu'elles n'en étaient ni les auteurs ni les complices.

Le cocher remonta sur son siége et regagna la route. Le jeune homme, qui s'était jusque-là servi de sa canne, commençait à la remplacer par une pierre ramassée sur le chemin, quand une seconde voiture, un cabriolet, vint déposer deux hommes devant la même porte. Au cabriolet succéda un cheval qui apportait un cavalier du côté opposé.

Le jeune homme qui frappait reconnut le cavalier et lui dit :

— Ma foi, Marcel, à ton tour, puisque te voilà.

Il s'essuya le front avec son mouchoir, et salua les personnes qui étaient derrière lui. Le nouvel arrivé en fit autant, et répondit à son interlocuteur :

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu frappes, Arnold?

— Mais il y a vingt minutes que j'ai cassé la sonnette.

— Est-ce qu'il n'y aurait personne?

— C'est impossible, dit le propriétaire de la première voiture; et, tirant une lettre de sa poche, il lut à haute voix : — Nous vous attendons à dîner *vendredi trois*.

— Vendredi trois, c'est comme moi, dit un des hôtes du cabriolet en exhibant également son invitation.

— C'est bien aujourd'hui vendredi?

— Oui, certainement.

— C'est le 3 mai?

— C'est le 3 mai.

Alors, recommençant à frapper, le premier arrivé reprit la pierre, et, après avoir reproduit son roulement pendant quelques instants, il jeta ce caillou et dit :

— On est au fond du jardin.

— Ou sorti, répéta Marcel.

— Je vous dis, monsieur, que c'est impossible; M. et madame Bressier ne seraient pas sortis un jour où ils ont invité à dîner une, deux, cinq, sept personnes. Ah! bonjour, monsieur Cotel; je ne vous reconnaissais pas.

— Mille compliments, monsieur Morsy. Je présente mes respects à ces dames. Avec cela qu'il fait une chaleur!

— Si vous frappiez encore, monsieur Arnold!... Tiens, mais où est-il donc?... où est donc M. Arnold?

— Il essaie une folie, reprit le cavalier, il prétend passer par-dessus le mur du jardin.

— Attendez, j'entends du bruit dans la maison.

— Oui vraiment, on vient.

— Je disais aussi, M. et madame Bressier ne seraient pas sortis un jour...

On ouvrit la porte, et on vit paraître M. Arnold.

— Quoi! c'est vous? Et par où êtes-vous entré? Est-ce qu'il n'y a personne? M. et madame Bressier y sont-ils? Il n'est pas arrivé d'accident?

Toutes ces questions se pressaient à la fois. Arnold répondit qu'il fallait d'abord qu'on entrât dans la maison, et qu'il répondrait ensuite à toutes les questions. On lui obéit. Quand on fut entré, il invita tout le monde à s'asseoir; puis il annonça qu'il allait s'occuper d'ouvrir la grande porte pour qu'on pût remiser les voitures et mettre les chevaux à l'écurie; en disant ces mots, il disparut, laissant ses compagnons se proposer sur leur situation des énigmes dont lui seul pouvait donner le mot.

Il ne tarda pas à rentrer :

— Maintenant, dit-il, je vais répondre à toutes vos questions en peu de mots : il n'y a personne dans la maison; je l'ai parcourue de la cave au grenier.

— Ah bien! voilà qui est agréable, dit M. Morsy; qu'allons-nous faire?

— S'il y avait au moins un restaurateur près d'ici, ajouta M. Cotel; mais on ferait deux lieues sans trouver une maison.

— Ma femme et ma fille sont fatiguées, et moi, je meurs de faim et de soif; d'ailleurs, j'ai renvoyé ma voiture, elle ne reviendra qu'à neuf heures.

— Pour moi, je vais repartir : j'espère, monsieur Arnold, que vous n'avez pas fait dételer mon cabriolet?

— Au contraire, c'est que j'ai fait dételer votre cabriolet, et que votre cheval est avec celui de Marcel, à l'écurie, où ils tiennent conseil comme nous sans doute, car je n'ai pas trouvé une botte de foin.

— Il faut ratteler.

— Où irez-vous?

— A la ville.

— Il faut trois heures de route.

— Avez-vous une meilleure idée?

— Certainement, et la seule bonne, la seule raisonnable.

— Voyons-la.

— On nous a invités à dîner ici : eh bien! nous dînerons ici; nous n'aurons de moins que les maîtres de la maison, et comme nous sommes venus plutôt pour le dîner que..

— Allons donc! parlez pour vous.

— Et comment dînerons-nous ici?

— Je n'en sais rien, mais nous dînerons; tandis qu'en essayant de dîner ailleurs, nous ne dînerions pas du tout. Permettez-moi de subvenir de mon mieux à l'oubli des maîtres de la maison et de les remplacer; je suis sûr qu'ils en seront remplis de reconnaissance pour moi. D'abord, voulez-vous vous rafraîchir?

— Ah çà, est-ce que tout de bon nous restons ici?

— Certainement.

— Pour moi, dit madame Morsy, je suis incapable de faire dix pas à pied.

— Et moi, dit M. Morsy, mes dents font feu quand elles se touchent.

ARNOLD. — Voyons, Marcel, aide-nous un peu; je mets en réquisition les plus jeunes de la société, M. Cotel et son frère, les dames mettront le couvert.

M. MORSY. — Comment! il n'y a pas seulement un domestique?

ARNOLD. — Il n'y a personne.

M. COTEL. — Mais c'est inouï!

ARNOLD. — Voyons, voyons, gardons pour le dessert le mal que nous avons tant envie de dire des maîtres de céans. Notre position est nettement dessinée, il faut dîner. M. Morsy, sa femme et sa fille n'ont pas de voiture, et, comme j'ai compté qu'ils me ramèneraient, je n'en ai pas non plus; le cheval de M. Cotel est sur les dents.

M. COTEL. — Mon cher, mon cheval ferait vingt lieues sans être sur les dents.

ARNOLD. — Discussion également renvoyée au dessert. M. et madame Bressier seront désolés de leur... comment dirai-je?

M. COTEL. — Étourderie.

M. MORSY. — Impolitesse.

ARNOLD. — De leur oubli... Vous n'avez pas fourni de mot, Marcel.

MARCEL. — J'adopte *oubli*.

ARNOLD. — M. et madame Bressier seront désespérés de leur oubli; comme amis de la maison, M. Marcel et moi...

MARCEL. — Parlez pour vous, Arnold.

ARNOLD. — Est-ce que vous n'êtes pas ami de la maison? Pardon, je l'avais supposé. Effaçons donc le nom de M. Marcel... Comme ami de la maison, je vous reçois à leur place; si chacun veut y mettre un peu du sien, nous aurons à dîner, et nous aurons le dîner le plus gai du monde. Qui veut parcourir la maison avec moi pour nous mettre au fait des ressources que présente cette île déserte à sept Robinsons affamés?

M. MORSY. — Ma foi, M. Arnold a raison, je vais avec lui à la maraude; il faut que tout le monde se mette à l'ouvrage; vous aussi, mesdames. Monsieur Cotel, vous allumerez le feu à la cuisine.

Arnold, qui avait disparu un instant, revient avec des toiles d'araignée dans les cheveux et trois bouteilles de vin dans les bras.

— L'île produit du vin, la cave est bien garnie, rafraîchissons-nous avant tout.

On trouve des verres à grand'peine, on boit; Marcel s'approche d'Arnold et lui dit tout bas :

— Au moins, Arnold, soyez modéré. Vous savez comment est M. Bressier.

ARNOLD *bas*. — Tant pis pour lui; je suis sûr qu'il l'a fait exprès.

MARCEL. — Oh! oh!

ARNOLD. — Je vous le prouverai au dessert.

On commence à rire de la situation, et chacun prend son parti.

Arnold apporte des tabliers de cuisine qu'il a trouvés dans une armoire, les hommes s'en affublent, madame Morsy en essaie un; on s'écrie qu'elle est charmante ainsi, elle en fait mettre un à sa fille; on fouille partout, les dames mettent le couvert.

M. Cotel aîné allume le feu, M. Cotel cadet furète la maison avec M. Morsy et Arnold; Marcel, qui paraît contrarié, est cependant forcé par madame et mademoiselle Morsy de rincer les verres, de ranger les chaises, d'aller chercher de l'eau, etc.

Deux des trois maraudeurs reviennent avec des œufs; rien que des œufs, il n'y a absolument rien autre chose dans la maison, si ce n'est un pot de beurre et quelques pots de confitures; Arnold a vu de loin une ferme et est allé chercher du renfort; il revient, le fermier est malade, sa femme n'a pu lui donner que des œufs; les deux femmes disent qu'elles dîneront très-bien avec des œufs à la coque. M. Morsy se charge de faire une omelette.

— Marcel, allez me chercher des ognons dans le jardin.

Mme MORSY. — Comment, des ognons?

Mlle MORSY. — Oh! papa!

M. MORSY. — Certainement. On fera une autre omelette sans ognons pour les femmes et les hommes délicats. Nous pouvons varier les omelettes, puisque nous n'aurons que cela. Allez donc, Marcel; apportez-moi des ognons, épluchez-les et hachez-les menu. Vous verrez comment je fais une omelette aux ognons.

— Et vous, Cotel, que savez-vous faire?

M. COTEL. — Je ferais bien des œufs sur le plat.

M. MORSY. — Eh bien, faites, et dépêchez-vous.

Cotel jeune arrive; il a découvert un pigeonnier avec des pigeons, il en a saisi et étranglé quatre.

Les pigeons, d'abord accueillis avec acclamation, sont, après examen, déclarés vieux et durs.

COTEL jeune. — Plumerai-je, monsieur Morsy?

M. MORSY. — Certainement! je mangerais des clous. Plumez, plumez.

— Des remercîments sont votés à Cotel jeune.

Une agitation extrême règne dans la cuisine et dans la salle à manger; on s'empresse, on se croise, on rit.

Arnold veut faire frire des poissons rouges qu'il a trouvés dans un bocal, tout le monde s'y oppose, il monte le meilleur vin de la cave.

M. MORSY. — Allons, Marcel, mes ognons; vous allez me faire manquer le moment de les mettre, et ensuite mon omelette sera mangée avec indifférence. Donnez vite. Ce n'est pas mal haché. Encore un coup de feu, et mon omelette est prête.

M. COTEL aîné. — Messieurs, on est servi; la main aux dames.

On passe dans la salle à manger après avoir ôté les tabliers de cui-

sine ; on prend place, on s'assied, on rit, on mange avec voracité les œufs à la coque, puis les pigeons.

M. MORSY.—Voilà bien les pigeons les plus coriaces !... je suis sûr que celui que je mange est celui que Noé envoya de l'arche à la découverte.

COTEL jeune. — Vous disiez tant que vous mangeriez des clous!

M. MORSY. — Je ne m'en dédis pas; mais des clous seraient moins durs que vos pigeons.

COTEL jeune. — Nous allons voir votre omelette.

MORSY. — Oh! mon omelette, je la soumets aux connaisseurs.

Mlle MORSY. — Votre omelette aux ognons?

MORSY. — Comme vous dites, mademoiselle Morsy.

— Tenez, Cotel; qu'en dites-vous?

COTEL. — Je la trouve fade.

MORSY. — Je vous récuse. — Arnold, parlez.

ARNOLD. — Désolé de la trouver fade.

MORSY. — Ah çà! voyons... en effet... l'ognon ne s'y fait pas sentir. — Marcel, donnez-moi le reste de vos ognons.

Mlle MORSY. — Crus?

MORSY. — Crus, hachés menu. C'est d'un merveilleux effet dans l'omelette.

MARCEL. — J'ai tout haché.

MORSY. — Allez-en chercher d'autres, c'est votre département.

(*Marcel sort.*)

ARNOLD. — Eh bien! êtes-vous fâchés d'avoir dîné ici? Ce qu'il y a de plus gai et ce que je ne vous dis qu'à présent, parce qu'il n'est plus temps de reculer, c'est que M. Bressier n'est sorti que parce qu'il s'est parfaitement rappelé ses invitations.

COTEL aîné. — Vous croyez?

ARNOLD. — J'en suis sûr; les invitations sont de la main de madame Bressier. Elle les aura faites sans le prévenir, et averti au dernier moment, saisi d'une recrudescence d'avarice, il l'aura emmenée de force à la ville.

MORSY. — Vous croyez qu'il serait capable?...

ARNOLD. — Il est capable de tout dans ses accès de lésine. Je l'ai connu garçon; aujourd'hui vous ne pouvez pas l'apprécier, parce que ma cousine lutte contre lui et le gêne; mais, avant son mariage, il se livrait sans frein à la plus horrible avarice que j'aie vue. Il avait imaginé de déjeuner et de dîner dans un tiroir qu'il fermait au moindre coup de sonnette, pour n'être pas surpris mangeant et obligé d'offrir quelque chose à quelqu'un.

MORSY. — L'idée est ingénieuse, mais je ne puis croire qu'aujourd'hui... Ah! voilà Marcel!

MARCEL. — Morsy, voilà vos ognons.

MORSY. — Eh! mon Dieu! quels ognons est-ce là? Je crois bien que mon omelette est fade; elle le serait à moins! L'infâme Marcel, jaloux de ma gloire, nous a fait manger une omelette aux ognons de tulipes!

ARNOLD. — Pas possible!

MORSY. — Voyez vous-même.

ARNOLD. — C'est ma foi vrai!

MARCEL. — Je n'ai jamais vu des tulipes qu'en fleurs.

MORSY. — C'est que celles-là sont défleuries. C'est un mets nouveau, mais très-mauvais; je vais faire une autre omelette.

Mme MORSY. — Non, on n'a plus faim.

COTEL. — On n'a plus faim; passons au dessert.

COTEL jeune. — Dans les quatre-vingt-dix manières d'arranger les œufs, nous avons oublié *les œufs à la neige*.

Mlle MORSY. — Ah! quel dommage!

MORSY. — Mais nous avons inventé une quatre-vingt-onzième manière : l'omelette aux ognons de tulipe.

EUGÈNE. — Je bois à l'inventeur, à Marcel!

MARCEL. — Ah çà! Arnold, comment êtes-vous entré ici?

ARNOLD, *bas*. — Hypocrite! (*Haut.*) Par une brèche de mur derrière la maison.

On cause, on rit, on boit, les hommes sont un peu gris. La voiture de M. Morsy arrive, ses domestiques attellent le cabriolet de M. Cotel, Marcel bride lui-même son cheval; Arnold propose que chacun mette sa carte sur un plat vide au milieu de la table, et il écrit sur la sienne :

« MON CHER BRESSIER,

» Vous aviez oublié un dîner que vous deviez donner aujourd'hui; remerciez-moi, j'ai réparé de mon mieux votre défaut de mémoire; la chère était médiocre, mais nous nous sommes rattrapés sur le vin.

» Votre affectionné cousin. »

Arnold reconduit tout le monde, ferme les portes, et sort par où il était entré; puis il monte dans la voiture de M. Morsy et donne le signal du départ. Marcel salue et prend le devant avec son cheval. Bientôt on le perd de vue.

II.

Il est minuit et demi. Marcel, qui n'a pas été jusqu'à la ville et qui a laissé son cheval à une lieue de là dans une ferme, revient à pied et rôde autour de la maison de M. Bressier; ses yeux cherchent en vain à une fenêtre le signal accoutumé.

Pendant ce temps, M. Bressier, qui n'est rentré qu'à onze heures et demie, exhale la mauvaise humeur que lui cause la violation de son domicile. Madame Bressier rit aux larmes de l'idée de son cousin, des cartes laissées et du dîner qu'ils ont dû faire.

M. Bressier, qui a compté les bouteilles vides laissées exprès sur la table, est furieux de la gaieté de sa femme.

— Je ris, monsieur Bressier, dit-elle, parce que vous n'encourez qu'une juste punition. Quand je vous ai dit que j'avais invité quelques amis pour le jour de ma fête, vous m'avez parlé d'une invitation que vous aviez acceptée pour moi à la ville, chez votre cousine; vous n'avez même pas voulu me laisser écrire à nos convives pour m'excuser.

— Certainement, Eléonore, parce qu'en écrivant il aurait fallu indiquer un autre jour.

— Et, en n'écrivant pas, nous avons fâchés nos plus anciens amis.

— Cela m'arrange parfaitement de les fâcher; je tiens peu à des amis qui ne viennent me voir que pour faire des dîners et qui ont l'air de me considérer comme un honnête restaurateur chez qui on fait la partie d'aller manger des petits pois de primeur. Non, non, Eléonore, je ne veux pas dissiper ainsi mon bien; on aime beaucoup les gens qui se ruinent, mais on ne les aime plus quand ils sont ruinés.

— J'ai bien vu que votre prétendue invitation chez votre cousine n'existait que dans votre imagination, et que nous n'étions nullement attendus.

— C'est qu'elle avait oublié.

— Au moins était-elle chez elle. N'essayez pas de me tromper davantage; seulement, comme je ne veux pas être complice de vos procédés, je vais dès demain écrire la vérité à nos amis.

— Vous ne ferez pas cela, Eléonore!

— Je le ferai. Mais je suis fatiguée; j'ai sommeil; il est bien temps que vous entriez dans votre appartement.

M. Bressier se retira. Eléonore écouta s'éloigner le bruit de ses pas; quand elle le pensa chez lui, elle ouvrit une fenêtre sur laquelle elle plaça sa veilleuse; puis elle fit une toilette de nuit pleine de coquetterie.

M. Bressier appelait Eléonore *sa* femme; parce qu'il était *son* mari; mais il ressemblait, sous ce rapport, à certains marquis ruinés qui portent le nom d'une terre dont un autre mange les revenus, ou à certains évêques qui ne pourraient manquer d'être empalés s'ils se présentaient dans leurs évêchés, comme *Maroc* et *Tunis*, évêchés *in partibus infidelium*, au pouvoir des infidèles.

Un quart d'heure après l'apparition du signal, Marcel passait par la brèche *découverte* par Arnold, mais faite depuis longtemps par ledit Marcel, et en quelques instants il était auprès d'Eléonore, d'Eléonore plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, car chaque nouveau tort, chaque ridicule plus odieux de son mari lui permettait de voir sa faute à elle avec moins de rigueur et de se donner des excuses.

III.

Or, quand Arnold, après avoir congédié ses conviés, avait à son tour passé pour sortir par la brèche qui lui avait donné entrée, il fut aperçu par trois vauriens qui avaient subitement interrompu leur promenade, et, après quelques mots échangés à voix basse, étaient retournés à un cabaret assez éloigné, où ils avaient passé une partie de la journée. Vers deux heures de la nuit, ils revinrent, et, après avoir rôdé autour de la maison, deux d'entre eux montèrent par la brèche et sautèrent dans le jardin, tandis que le troisième restait à faire le guet en dehors.

Eléonore, qui ne dormait pas, entendit quelque bruit dans la maison et dit à Marcel :

— Dormez-vous, Marcel?

— Non.

— Entendez-vous ce bruit?

— Oui; il y a déjà quelque temps.

— Grand Dieu! est-ce que mon mari?...

— Non, non; n'ayez pas peur.

Et Marcel lui-même pouvait à peine parler, tant son cœur battait violemment dans sa poitrine. Il faut le dire ici, c'est, à ce que m'ont dit les adeptes, un des inconvénients de l'adultère. C'est qu'un homme que vous tueriez d'un coup de poing partout ailleurs vous inspire toutes les angoisses de la terreur en se mouchant ou en se retournant dans son lit, si vous êtes auprès de sa femme.

— Mais, Marcel, ce n'est pas mon mari, j'entends qu'on parle.

— Peut-être est-ce lui qui demande quelque chose à la servante.

— Il ne parlerait pas à voix basse.

— Pour ne pas vous éveiller.

— Il n'est pas si soigneux.

— Peut-être aime-t-il la servante et s'occupe-t-il de le lui dire.

— Plût à Dieu que ce fût cela!

Elle se leva subitement, et, nu-pieds, alla coller son oreille contre la porte de sa porte.

Quelques instants après elle revint les yeux hagards, et, secouant le bras de Marcel, lui dit :

— Non, ce sont des voix d'hommes, et ils sont plusieurs!

Cinq ou six romans simultanés de huit volumes chacun se passèrent en une minute, avec tous leurs développements, dans la tête de Marcel. Il y a des moments où l'imagination tourne le feuillet avec une incroyable rapidité. Je n'oublierai jamais que, me noyant un jour, je revis, en deux minutes et demie que dura la crise, ma vie tout entière, avec ses moindres circonstances, toutes les personnes que j'avais connues avec leur histoire tout entière, que sais-je encore? En un mot, le lendemain, comme je voulus me rendre compte de mes sensations, je fus arrêté par cette considération qu'il n'y aurait peut-être pas assez de papier au monde pour écrire ce que j'avais pensé pendant deux minutes et demie.

Entre les suppositions que fit Marcel, la plus raisonnable fut que M. Bressier arrivait avec un maire et deux témoins pour faire constater judiciairement la conversation criminelle dont il était le complice.

Mais un son métallique se fit entendre, comme d'un couvert d'argent qu'on laisse tomber, et Marcel pensa et Eléonore dit : Ce sont des voleurs!

En effet, on entendait ouvrir et fermer des armoires et des tiroirs avec une précaution inouïe.

— Que faire? mon Dieu! disait Eléonore en se tordant les mains.

Marcel ne disait rien ; mais les deux amants voyaient clairement ce qu'il y avait d'affreux dans leur situation.

En effet, que faire! Appeler?... qui? Son mari? — Et Marcel qui était là!

— Marcel, dit-elle, sauvez-vous, et quand vous serez parti, je crierai.

— Par où? S'ils me voient, ils fuiront ou ils se mettront en défense. Dans l'un et l'autre cas, votre mari sera éveillé par le bruit, et il me verra. Et d'ailleurs, quand je pourrais me sauver sans les rencontrer, je ne vous laisserai pas seule dans un tel danger, n'ayant de protection que celle de votre mari, homme faible et peu énergique.

— Qu'ils me tuent, mais qu'on ne vous trouve pas ici! Oh! mon Dieu! mais mon mari? J'y pense : s'il se réveille, ils vont l'assassiner!

— Je descendrais.

— Malheureux! Et ensuite comment expliquer votre présence?

— Je trouverai bien un moyen.

— Écoutez-moi, Marcel : Si les jours de mon mari sont menacés, vous descendrez le secourir; mais en même temps je me jetterai par la fenêtre sur le pavé.

— Calmez-vous, Eléonore?

— Ecoutez, peut-être vont-ils s'en aller. Si je pouvais les aider à faire leurs paquets!

A ce moment, on entendit des cris étouffés : Au voleur! au voleur! puis des pas précipités, et comme le bruit d'un corps qui tombe sur le parquet.

Je n'essayerai pas de décrire à quelles tortures étaient livrés Marcel et Eléonore.

Marcel regarda à travers les rideaux par une fenêtre qui donnait sur le jardin, et dit :

— Ils sont partis, ils franchissent le mur.

On entendit encore la voix qui criait : Au voleur! au voleur!

— Ah! dit Eléonore. Mon Dieu! je vous remercie, ils ne l'ont pas tué!... Maintenant, Marcel, fuyez.

— Mais par où?... Ah! par cette fenêtre.

Et Marcel sauta par la fenêtre qui donnait sur le chemin sans en mesurer la hauteur. Eléonore se pencha dehors, le vit tomber, se relever et courir. Elle referma la fenêtre. Au même instant, son mari et sa servante frappaient violemment à la porte de sa chambre. Elle ouvrit, et tomba sans connaissance sous les émotions qu'elle avait ressenties.

M. Bressier n'était pas blessé ; il avait été seulement renversé d'un coup de poing par un des voleurs qu'il avait saisi par ses vêtements. La servante s'était soigneusement enfermée dans sa chambre. Du reste, le vol était considérable ; toute l'argenterie était emportée, les voleurs avaient forcé un secrétaire et y avaient pris une somme importante en or que M. Bressier amassait depuis longtemps. Sa frayeur et son désespoir furent si grands, qu'il se mit au lit avec une grande fièvre qui ne le quitta plus.

Une nuit, M. Bressier eut le délire, et, confondant tous les chagrins qui avaient marqué la funeste journée du 3 mai, il cria au voleur! parla de son argent, des convives invités par sa femme qui emportaient l'argenterie. — On frappe, disait-il; dites que je n'y suis pas! Madame n'y est pas non plus; il n'y a personne! On ne sait pas quand on reviendra; on ne reviendra peut-être pas! J'aurais mieux fait de ne pas revenir, les voleurs ne m'auraient pas tué! — Puis il demandait à boire, et refusait le vase qu'on lui apportait, en criant : On veut m'empoisonner!

La difficulté de respirer, qui avait toujours été en augmentant, était venue à un degré effrayant; bientôt il cessa de parler, et, par ses gestes semblait se debattre et repousser quelqu'un. Puis tout à coup la voix parut lui revenir; il cria avec force : Au voleur! au voleur! fit un bond dans son lit, se roidit, poussa un grand soupir. Son âme depuis quelque temps errait sur ses lèvres comme la flamme d'une bougie qui darde le ciel. Le vent veut la déchainer, elle ne tient plus à la cire que par ses pieds bleus ; encore un souffle, et elle la quitte, monte et disparaît.

C'est ainsi que l'âme du moribond s'échappa de son corps, et que, jetant sur lui un regard de dédain pareil à celui que laisse tomber sur ses vieilles guenilles un homme longtemps pauvre auquel on apporte de somptueux vêtements, elle s'enfuit par la cheminée avec la fumée d'un reste de tisane qui bouillait devant le feu.

IV.

Me voici parvenu à un point de mon récit qui me met dans une singulière perplexité. C'est en effet une situation bien difficile que celle d'un pauvre romancier. Sous bien des rapports, il ressemble à un voyageur. S'il raconte des choses ordinaires et communes, on ne le lit pas, si ses récits sont un peu étranges et inusités, on ne le croit pas. Les gens qui ont la vue la plus courte sont ceux qui nient avec le plus d'obstination l'existence des objets qu'ils ne voient pas.

Je ne m'aviserai pas de jurer par telle ou telle chose que ce que je vous dis est vrai ; vous n'êtes pas sans avoir remarqué que le serment est une invention ingénieuse qui n'a pour but que de donner de la vraisemblance au mensonge.

Peut-être quelques lecteurs me chicaneront-ils sur le rôle que je fais jouer à l'âme.

Hélas! les savants ont fait sur ce sujet bien pis que moi, et ce n'est pas pour rien que Cicéron disait : « Il n'y a pas d'opinion si ridicule qu'il ne se soit trouvé un philosophe pour la soutenir. »

Les savants sont des hommes qui, dans leurs plus grands succès, n'arrivent qu'à s'embourber un peu plus loin que les autres.

Les sciences, dit Montaigne, finissent toujours en éblouissements. Les yeux de l'esprit, en effet, se fatiguent comme ceux du corps, quand ils veulent voir au delà d'une certaine portée. Il danse devant les yeux du corps une multitude de petites paillettes d'argent; il sautille devant les yeux de l'esprit des myriades de saugrenuités.

Qu'est-ce que les sages, les philosophes et les savants ont dit sur l'âme? Buffon prétend qu'elle est un amas de molécules organiques vivantes, Epicure la compose d'*atomes indivisibles*, Platon de *monades*, Aristote prétend que c'est une *entéléchie*, Descartes des *esprits animaux*, Borelli des *esprits sulfureux*, Magow des *esprits nitreux*, Willis des *esprits de la nature de la lumière*, etc., sans compter ceux qui disent que nous n'en avons pas.

Ils ne sont pas plus d'accord sur sa demeure et sur ses habitudes. Aristote la met dans le cœur, Platon dans le diaphragme, Hippocrate dans le cerveau, Descartes dans une glande, Van Helmont dans l'orifice supérieur de l'estomac, d'autres ailleurs.

Quelques philosophes anciens la composent de trois facultés, Descartes veut qu'elle soit formée de six passions. Il est possible que je me trompe à mon tour comme tous ces honnêtes savants et philosophes, mais je dirai, comme ils ont dit en leur temps, que ceux qui ne pensent pas comme moi ont tort, que ceux qui ont une opinion contraire à la mienne sont dans une erreur grossière.

Tout le monde sait aujourd'hui que notre âme est une molécule du grand foyer de chaleur, de vie et d'intelligence que les hommes appellent soleil. Tout le monde sait qu'à la mort de l'homme son âme devient ce que devient la flamme de la bougie qui s'éteint ; elle remonte au soleil, où elle se confond et se perd plus complétement qu'une goutte de pluie dans la mer. Marc-Aurèle avait pressenti cela quand il disait : « Notre âme est un dieu exilé ; » et Platon s'en doutait un peu lorsqu'il prétendait que les ailes de l'âme se développent par la mort.

Il meurt et il naît sur la surface de la terre un homme par seconde ; le soleil est à une telle distance de nous, que les âmes ne peuvent descendre du soleil à nous directement pour animer de nouveaux êtres en temps utile, comme disent les avoués. Un philosophe astronome dit qu'il y a des étoiles si éloignées, que la lumière qu'elles exhalent, et qui fait, comme toute lumière le doit, quatre millions de lieues par minute, n'a pas eu, depuis la création du monde, le temps de venir jusqu'à nous, et que c'est pour cela qu'on en découvre de temps en temps de nouvelles. Il y en a donc une grande quantité qui restent dans notre atmosphère, qui se jouent dans la lumière et se baignent dans le parfum des fleurs, prêtes à se placer sur les lèvres d'une belle au moment où elles sont pressées par celles d'un amant ou d'un époux, alors, absorbées dans un soupir voluptueux, elles vont animer dans son sein un globule de matière inerte qui, dans un temps fixé, doit naître homme. Les jumeaux n'ont pour origine que l'empressement jaloux ou taquin de deux âmes avides de naître à la vie humaine, qui se coudoient au moment opportun sur les roses d'une belle bouche.

Tout le monde sait encore que, lorsqu'une âme se trouve subitement libre par suite de la mort violente ou seulement prématurée du corps auquel elle était enchaînée, elle a le droit d'animer un autre corps ; mais il faut qu'elle se soit décidée à entreprendre ce nouveau labeur ou à aller se confondre dans l'océan de vie et de lumière dans l'espace d'une année, à partir du jour de sa délivrance de la chaîne de chair qui vient d'être brisée. Si, au dernier jour de l'année, elle n'a pas pris de nouveaux fers, elle doit remonter au soleil.

Certes, on comprendrait difficilement le caprice qui porte un grand nombre d'âmes à recommencer les quelque quatre-vingts ans de travaux forcés qu'on appelle la vie, si l'on ne voyait chaque jour l'homme préférer les plus grands maux et les plus implacables ennuis à la mort, qui n'est que la perte de la sensation du moi et de l'individualité ; une âme, par le même sentiment, répugne souvent à s'aller perdre dans le soleil, comme une goutte d'eau dans la mer.

Du reste, pendant cette année, elles sont soumises aux conditions des âmes neuves, et elles ne sont pas précisément oisives. Après plusieurs siècles, on a inventé des instruments qui montrent des centaines de monstres marins dans une goutte d'eau. Certes, celui qui se fût avisé de dire leur forme, leurs guerres, leurs amours, avant l'invention du microscope puissant qui permet à tout le monde de les distinguer aujourd'hui, se fût vu traiter de fou ou tout au moins de rêveur. Qui sait si un jour un instrument plus parfait ne découvrira pas ce qui se passe dans l'air comme on voit maintenant ce qui se passe dans l'eau ?

V.

L'âme de feu Bressier, fatiguée de la lutte qu'elle venait de subir pour se débarrasser du corps qui se cramponnait à elle, alla s'abattre sur le toit de chaume de la ferme où la veille Arnold était allé chercher des œufs.

C'était une de ces belles matinées du mois de mai, une de ces fêtes splendides que la terre donne à l'homme, son hôte ingrat.

Le toit de la chaumière était presque entièrement revêtu d'une mousse fine et soyeuse comme le plus fin velours vert. Sur la crête, entre les feuilles aiguës et les larges fleurs violettes des iris, s'élevait doucement à l'âtre une légère fumée bleuâtre, qu'un rayon oblique du soleil qui se levait à l'horizon rendait rose à une certaine hauteur.

Partout aux environs, tout fleurissait ; les fraisiers au pied de la haie d'épine blanche ; les papillons aussi semblaient fleurir dans l'air et choisir, fleurs vivantes, une tige vacante parmi toutes les fleurs qu'ils visitaient en voltigeant. Les insectes cherchaient chacun, sur cette table opulente et toujours mise que la terre offre à toutes les créatures, la plante qui lui est destinée.

L'air, silencieux pendant l'hiver, se remplissait de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'abeilles. Partout, sur l'herbe, dans les arbres, dans l'eau, sous la mousse, dans la corolle éclatante des fleurs, tout est plein de nouvelles amours, tout aime comme tout fleurit.

C'est alors qu'on pouvait voir quelles étaient les occupations des âmes qui attendaient l'occasion de naître.

L'une ouvre les bourgeons où sont enfermées toutes plissées les feuilles des arbres tardifs.

Une autre, cachée dans un prunellier en fleurs, arrache aux moutons qui passent trop près du buisson un peu de laine, que ne tardent pas à venir chercher les oiseaux qui pensent à faire leur nid.

Celle-ci s'amuse la nuit, quand on ne dort pas et qu'on attend avec impatience que l'heure sonne à l'église voisine pour savoir si le jour va bientôt paraître ; celle-ci s'amuse à ne faire sonner que des demi-heures, qui ne vous apprennent rien.

Celle-là, quand un enfant étourdi laisse tomber sa tartine, prend un soin malicieux de la faire toujours tomber du côté des confitures.

Cette autre ouvre le matin la corolle des fleurs et la referme le soir.

Quelques-unes s'occupent à composer les parfums qu'elles mettent au sein des fleurs, petits encensoirs envoyant toujours de suaves odeurs au ciel.

Quelques autres, renfermées dans le bouton qui va éclore, s'amusent à peindre les pétales des couleurs éclatantes qui leur sont destinées.

Celle-là peint de diverses nuances de rose les glaïeuls, les églantines, les pêchers.

Celle-ci colore de blanc le muguet, les pâquerettes, l'anémone des bois.

Une autre donne les nuances du saphir et de l'améthyste au bluet des champs, aux iris, aux violettes, aux *vergiss mein nicht*.

Une autre est chargée de jaune et donne leurs couleurs aux giroflées des murailles, aux boutons d'or et aux bassinets des prairies.

En voici qui le soir doivent allumer les vers luisants, fleurs de feu qui vivent sous l'herbe, et les lampodes qui font brasiller la mer.

Elles se baignent dans la rosée qui brille au calice des fleurs de tous les feux du diamant.

Elles comptent et ajustent les pétales des pâquerettes qui doivent servir d'oracles aux jeunes filles. Celle-ci, douce et bienveillante, a soin que ces petits rayons d'argent qui entourent le disque d'or de la marguerite atteignent et ne dépassent pas le nombre de quatorze, de dix-neuf, de vingt-quatre ou de vingt-neuf, afin que la pythonisse des prairies, à la question *M'aime-t-il?* réponde toujours *Passionnément.*

Une autre, taquine ou morose, s'occupe de l'arrangement des pâquerettes qui ont quinze, vingt, trente pétales, et qui doivent répondre *Pas du tout.*

Les plus folles disposent les barbes du gramen qui monte dans les manches, ou sèment au calice des scorsonères et des pissenlits les petites graines ailées sur lesquelles on souffle pour savoir si un projet réussira.

Il y en a qui quittent les champs et n'ont d'autre souci que de mettre dans une bibliothèque le passage dont on a besoin et que l'on cherche, au dernier des volumes que l'on feuillette, à la dernière des pages qu'on retourne.

Mais, dans ces belles journées du printemps, ce n'est pas seulement sur les haies et dans les prés que s'ouvrent les fleurs. Comment dire tout ce qu'il fleurit de riantes pensées dans le cerveau, tout ce qu'il s'épanouit de douces sensations dans le cœur ?

L'âme de feu Bressier se tourna du côté où elle avait laissé le corps, sa prison, et elle dit :

— Adieu donc, guenille de chair que j'ai trop longtemps portée, adieu, haillon vivant dont je rougissais. Délivrée, je déploie mes ailes et je remonte au soleil me confondre et m'anéantir dans la vie universelle. Quel esclavage digne d'une âme divine que celui qu'il faut subir dans le corps humain de la part du cœur, du foie, de la rate, du gésier et de tous les viscères et intestins qui, au bout du compte, sont toujours les maîtres et dirigent ses actions et sa vie !

— Mais n'y a-t-il donc rien de plus dans cette vie d'où je sors? Ce beau printemps, ces fleurs, ces parfums, cet air tiède, tout cela n'est-il donc pas une promesse divine d'un bonheur inconnu? Quand j'habitais cette sordide prison qu'on appelait Bressier, j'ai entendu parler de l'amour, mais ce drôle ne me l'a point fait connaître ; il a acheté une femme que des parents bêtement avares lui ont donnée en mariage parce qu'il était riche. Avant d'acheter celle-là et après l'avoir achetée, il en a loué quelques-unes ; jamais on ne l'a aimé, jamais il n'a aimé. J'aurais bien voulu connaître l'amour pendant que j'étais dans l'existence. J'ai envie de naître encore une fois; mais si je redevenais quelque Bressier!... J'ai cependant envie de renaître. Le père de Bressier ne valait pas mieux que lui. Un autre père aurait eu un autre fils. J'étais née au hasard ; si je recommençais, je choisirais des parents.

L'âme y pensa longtemps.

VI.

Puisqu'il vient d'être question de l'amour, je vais vous dire ici ce que c'est réellement que l'amour.

L'âme, je vous l'ai dit, n'est qu'un grain d'une sorte d'imperceptible poussière du feu de la vie et de l'intelligence universelle dont le soleil est le foyer. Ces parcelles, envoyées sur la terre, ont comme un souvenir vague et triste de cette sorte d'exil. Cette sensation inexprimable a des crises, des moments dans lesquels elle est plus sensible que dans d'autres.

Il n'est personne qui, aux premiers jours du printemps, n'éprouve une sorte de tristesse voluptueuse, de désir sans but, d'inquiétude sans sujet, d'envie de pleurer sans chagrin, d'aspiration à quelque chose d'inconnu; ce désir, cette tristesse ne s'appliquent à rien de ce qu'on connaît.

C'est tout simplement un élan de l'âme pour se mêler à la vie universelle, au feu créateur qui à cette époque est plus ardent que de coutume; c'est alors que les parcelles de ce feu qui se rencontrent s'attirent par une sympathie mystérieuse et se voudraient mêler et confondre ensemble.

S'il arrive surtout que deux âmes, que deux grains de cette impalpable poussière de feu qui dans l'océan de feu et de vie se trouvaient voisines avant d'être divisées et envoyées ici-bas, si deux étincelles viennent à se rencontrer, c'est alors un ravissement qu'il est impossible de peindre, des sensations pour lesquelles il n'y a ni phrases ni mots. Ces deux moitiés veulent se joindre, se réunir, se confondre, devenir une.

Si un lecteur trouve ceci extravagant, je le prie de m'exprimer mieux ou autrement ce sentiment de sympathie subite qui fait qu'à l'aspect d'une femme qu'on rencontre pour la première fois on entend une voix intérieure nous dire : Je suis à elle, elle est à moi ; pourquoi il semble qu'on la reconnaît et on a envie de lui dire : Ah ! c'est toi, te voilà donc ! et toi, me reconnais-tu aussi? Si ledit lecteur ne réussit pas, je le prie de retirer son expression peu convenable pour mon explication.

VII.

Sur cent hommes qui marchent dans la rue, vous pouvez gager hardiment que quatre-vingt-dix cherchent de l'argent et que quatre-vingts n'en trouveront pas.

Ce n'était cependant pas la situation d'un jeune homme qui tournait depuis quelques instants autour de la chaumière sur le toit de laquelle l'âme de feu Bressier était mollement couchée dans une fleur d'iris, petit lit de velours et de satin violet. Ce n'était autre que ce M. Seeburg qui s'était trouvé *par hasard* sur le chemin de mademoiselle Morsy. Après une assez longue hésitation, il frappa à la porte, mais si doucement qu'on ne l'entendit probablement pas. Il laissa passer quelques instants, puis recommença à frapper plus fort. Une voix qui partait de l'intérieur répondit en demandant brusquement :

— Qui va là?

— Je voudrais parler au maître de la maison.

Alors un grand garçon sortit et dit :

— Le maître de la maison est malade ; que lui voulez-vous?

— Monsieur... répondit Seeburg.

— Je ne suis pas un monsieur, je m'appelle Pierre.

— Eh bien! Pierre, voilà ce que je veux, ce que je voudrais demander à votre maître et ce que je puis tout aussi bien vous demander à vous. Il y a sur le toit de votre maison des iris en fleurs, et j'en voudrais quelques-uns.

— Tiens! et pourquoi faire?

Seeburg rougit de colère, mais il se rappela qu'il avait intérêt à ne pas se fâcher avec le manant. Il répondit doucement :

— J'en ai besoin, je vous récompenserai.

A ce moment une voix de dedans appela Pierre.

— Tenez, dit Pierre, c'est notre maître ; je vais lui demander s'il veut bien que je vous donne des iris.

Il fut quelques instants sans revenir. Pendant ce temps Seeburg regardait la place où il avait rencontré mademoiselle Morsy. Le valet de la ferme revint et dit :

— Monsieur, j'en suis bien fâché, mais notre maître ne veut pas qu'on monte sur son toit.

— Mais lui avez-vous dit que je payerais?

— Il dit qu'il n'a pas besoin de votre argent et qu'il ne veut pas.

— Mais, vous, est-ce que vous ne pourriez pas?

— Il n'y a pas moyen; il couche sous le toit, et, comme il ne dort pas, il entend le moindre mouvement.

— Je vous donnerai dix francs.

— Ça ne se peut pas.

— Je vous en donnerai vingt.

— Vous m'en donneriez cent, ça serait tout de même ; ça ne se peut pas, il me chasserait.

Seeburg resta accablé, il cherchait dans son esprit une meilleure raison à donner à maître Pierre; il n'en trouvait pas.

— Monsieur, dit Pierre, je n'ai pas le temps de m'amuser plus longtemps.

Il rentra et ferma la porte.

Seeburg s'en alla tristement; mais le soir, vers neuf heures, comme il faisait sombre, le maître de Pierre, qui se retournait sans cesse dans son lit sans pouvoir dormir, s'écria :

— Pierre! il y a quelqu'un sur le toit.

— Allons donc! maître Renaud, vous n'y pensez pas.

— Je te dis qu'il y a quelqu'un sur la maison.

— Et moi, je vous dis que vous rêvez.

— Je ne rêve pas; et si tu n'y vas pas voir, je vais me lever et y aller.

— Allons, Pierre, vas-y, dit la femme du malade.

— J'y vais, maître Renaud. Et il se leva.

— Pierre, dit maître Renaud, je veux que tu prennes ton fusil.

— Mais puisqu'il n'y a rien.

— Prends-le tout de même.

Pierre sortit avec son fusil, qu'il décrocha du dessus de la cheminée. Il regarda machinalement et seulement pour complaire à son maître, et il allait rentrer, lorsqu'il aperçut une forme humaine qui gravissait le toit avec peine.

— Ohé, l'ami ! cria-t-il, que faites-vous là-haut, s'il vous plaît ?

On ne répondit rien.

— L'ami, vous jouez un mauvais jeu. Je vous jure par la mort-Dieu que, si vous ne descendez ou ne répondez au plus vite, je vous campe un coup de fusil.

Même silence.

— Ne prenez pas cela pour une menace, il est chargé, et de bonnes chevrotines encore.

Seeburg ne répondit pas et atteignit alors la crête du toit.

— Une fois, deux fois, faites-y bien attention. Une fois; à la fin c'est trop se moquer du monde; une fois, deux fois, trois fois, descendez vous?... Non! eh bien! tant pis pour vous.

Il ajusta et lâcha le coup de fusil ; Seeburg, en voyant son mouvement, se coucha à plat-ventre sur le côté du toit opposé à Pierre; le coup porta partie dans le chaume, partie au-dessus du toit ; quelques chevrotines atteignirent les iris et en coupèrent un sur sa tige. Seeburg le ramassa, en cueillit trois ou quatre autres et se laissa glisser jusqu'à terre, où il arriva un peu meurtri; puis, tandis que Pierre faisait le tour de la maison pour le rejoindre, il avait sauté par-dessus une haie, et s'était perdu dans la nuit.

— Il faut que ce garçon-là soit bien amoureux de la femme à laquelle il porte ces fleurs, se dit l'âme de feu Bressier, qui était restée dans l'iris coupé par la chevrotine; s'il est aimé comme il aime, je naîtrai d'elle et de lui ; le gaillard n'est pas timide et ne me fera pas attendre bien longtemps le moment opportun.

VIII.

A peu près une dizaine d'années avant l'époque où se passent les scènes que nous venons de raconter, il se fit une rencontre qui devait avoir une certaine influence sur la destinée de nos héros.

M. et madame Morsy habitaient l'été une petite propriété située à une dizaine de lieues de la ville, au milieu des bois. Un jour que leurs deux enfants, Ernest et Cornélie, étaient allés se promener avec une servante, ils revinrent en sautant de joie et tenant chacun un petit oiseau.

— Ah! maman, disait la petite Cornélie, qui avait alors sept ans, regarde donc ma jolie fauvette; donne-moi du coton, que je lui fasse un petit nid bien chaud.

— Maman, criait Ernest, donne-moi du fil, que j'attache le mien à mon petit chariot.

— Et où avez-vous trouvé ces pauvres bêtes? demanda la mère.

— Maman, c'est un petit garçon habillé de noir qui les a dénichées; il y en avait quatre, il nous en a donné une à chacun.

— Quel est ce petit garçon? demanda madame Morsy à la servante.

— Je n'en sais rien, madame; il était avec une dame habillée en noir comme lui. Je crois bien qu'ils sont en deuil.

Le lendemain il y eut une discussion entre le frère et la sœur : Cornélie pleurait parce que son frère voulait la forcer de jouer au cheval, et de mettre une corde entre ses dents pour faire les rênes.

— Pourquoi donc pleure Cornélie?

— Maman, c'est Lilie qui ne veut jamais jouer avec moi.

— Maman, c'est qu'il veut me mettre des cordes dans la bouche et me donner des coups de fouet quand je ne cours pas assez vite.

— Mais, maman, c'est toujours comme cela qu'on fait.

— Allons, Ernest, c'est vous qui avez tort. Ce sont là des jeux de garçon auxquels vous ne pouvez pas jouer avec votre sœur.

— Je ne peux pas pourtant jouer avec sa poupée.

— Ni elle avec vos fouets.

— C'est ennuyeux alors; à quoi est-ce que je m'amuserai? j'aimerais mieux être à la pension; je n'ai pas un camarade ici.

— C'est vrai, mon pauvre enfant; si tu rencontres encore le petit garçon qui t'a donné un oiseau, demande-lui où il demeure, et prie sa maman de le laisser venir jouer avec toi.

Quelques jours après, en revenant de la promenade, Ernest dit à sa mère :

— Maman, j'ai retrouvé le petit aux fauvettes, il m'a donné des cerises; je lui ai dit de venir en manger de plus grosses dans notre jardin; il m'a dit que sa maman ne voudrait pas. Il a l'air d'en avoir très peur.

— Eh bien! demande-lui, ai-je dit.

— Oh! elle ne voudra pas.

— Si je lui demandais...

— Dame! essaye.

— Je me suis approché de la dame, mais elle a l'air si sévère que je n'ai pas osé; j'ai dit à Lilie d'y aller, mais elle n'a pas voulu; elle m'a dit que j'étais le plus grand. Enfin j'ai dit :

— Madame, voulez-vous permettre à votre petit de venir jouer avec nous à la maison?

— Et qui êtes-vous, mon petit ami? où demeurez-vous ?

— Je ne sais pas pourquoi, maman, mais cette dame me disait *mon petit ami*, et j'avais envie de pleurer comme si elle m'avait grondé. Alors ma bonne lui a parlé, lui a appris ton nom, et elle a dit que son petit viendrait demain pour jouer après déjeuner.

Le lendemain, en effet, le petit Seeburg fut amené par sa mère jusqu'à la porte de M. Morsy. C'était un enfant d'une extrême timidité. Lorsque arriva l'heure à laquelle sa mère lui avait ordonné de rentrer, il dit à madame Morsy en rougissant beaucoup :

— Madame, voulez-vous me faire reconduire chez nous ?

— Mais, dit Ernest, attends que la partie soit finie.

— Oh! non, il est l'heure.

— Ça n'est pas pour cinq minutes...

— Si... maman me gronderait.

— Elle est donc bien méchante, ta maman ?

— Ernest! dit madame Morsy, taisez-vous; vous êtes un gâté ; vous devriez faire comme ce petit garçon, qui est très-sage et très-obéissant. Adieu, mon petit ami, lui dit-elle. Venez jouer avec Ernest quand vous voudrez.

A quelques jours de là, Ernest tomba, en jouant, dans une pièce d'eau. Paul Seeburg, qui était un peu plus grand que lui, s'y jeta après lui et le remit sur ses pieds. Tous deux en avaient à peu près jusqu'au cou. Pendant ce temps, la petite Cornélie criait comme un paon. On vint à leur secours, et on retira les deux enfants. On coucha Ernest, qui tremblait de peur et de froid : Paul se prit à pleurer.

— Qu'as-tu, petit Paul ?

— C'est que maman va me gronder.

— Pourquoi cela?

— Parce que je vais rentrer tout mouillé.

— On va te changer avec des habits d'Ernest.

— Les miens n'en seront pas moins mouillés. Mon Dieu! comme maman va me gronder!

— Pauvre enfant! elle devrait t'embrasser, au contraire, car tu as été brave et généreux.

— Mais, mes habits.

— Eh bien! dit M. Morsy, je vais te reconduire ; je lui dirai ce qui est arrivé, et elle ne te grondera pas.

De ce jour, la connaissance fut faite entre madame Seeburg et la famille Morsy.

Mais le lendemain, Ernest eut la fièvre et resta au lit. Paul vint le

voir et fit tout ce qu'il put pour l'amuser. L'enfant fut malade pendant quelques jours. Quand il fut convalescent, on le portait au jardin, où il restait assis, Paul et Lilie étaient à ses côtés; Paul était ingénieux pour trouver des amusements tranquilles; il faisait des balles de savon avec un chalumeau de paille; il usait des noyaux sur des grès et les perçait pour en faire des sifflets?

— Est-ce vrai, Paul, demanda Cornélie, que si on plantait des noyaux en terre, il viendrait des arbres.

— On me l'a dit, répondit Paul, mais je n'ai jamais essayé.

— J'aimerais bien faire venir des arbres, dit Cornélie.

— Veux-tu que nous en plantions un?

— Oui, je veux bien.

— Il sera à nous deux.

— Et quand il sera grand, nous partagerons les fruits... Mais où le planter?

— Ah! voilà. Vous n'avez donc pas de jardin, vous deux?

— Non.

— Ah! moi, quand nous demeurions à la ville, papa avait un grand jardin, et j'en avais un petit dedans que je cultivais moi-même.

— Et cela t'amusait-il bien?

— Joliment, va; j'avais de belles fleurs, et des fraises, et de tout.

— Je vais demander à maman qu'elle me donne un jardin.

— Et à moi aussi, dit Ernest.

Madame Morsy assigna un jardin à Ernest et un à Cornélie, et elle voulut que Paul eût aussi le sien.

Au bout de quelques jours, Ernest n'en voulut plus parce qu'il ne le soignait pas, qu'il était plein d'orties, et qu'on lui faisait des reproches.

Cornélie et Paul restèrent fidèles à leurs jardins; ils étaient séparés seulement par une ligne tracée sur le terrain. Sur cette ligne, les deux enfants plantèrent un noyau de pêche. Leur joie fut plus grande que je ne le saurais dire quand ils virent le germe sortir de terre.

Mais bientôt finit la belle saison. M. Morsy avec sa famille reprit le chemin de la ville. En quittant la campagne, il fit une visite à madame Seeburg, qui annonça qu'elle ne retournerait pas à la ville jusqu'à la fin de son deuil. M. Morsy la pria de ne pas se gêner pour se promener dans son jardin, dont il lui laissa la clef.

— Paul, cria Cornélie en passant sa petite tête par la portière de la voiture qui les emmenait, aie bien soin de notre pêcher.

Pendant l'hiver, la campagne de M. Morsy n'était gardée que par un vieux jardinier. Deux ou trois fois, pendant la mauvaise saison, il allait à la ville, soit pour porter des légumes, soit pour prendre les ordres de ses maîtres.

Un jour qu'il revenait, il dit à Paul:

— Paul, mademoiselle Lilie a demandé comment allait son pêcher, et si tu en avais bien soin.

— Et qu'est-ce que vous avez répondu, Jérôme?

— J'ai dit que pour le pêcher, je ne savais pas s'il y avait un pêcher, mais que tu soignais tous les jours les deux jardins.

Lorsque vint le printemps, Jérôme alla encore à la ville et dit à Paul:

— Paul, je vais voir mademoiselle Lilie. . Que faut-il dire pour le pêcher?

— Il faut dire qu'il va très-bien. Savez-vous quand ils viendront?

— Mais, à la fin de mai.

— Si tard!

Cette année se passa comme la précédente. C'était au tour de la famille Morsy d'être en deuil. Ils avaient perdu un vieil oncle qui demeurait avec eux depuis longtemps. Madame Seeburg parla en causant avec madame Morsy, de son embarras pour trouver un logement à la ville; elle ne voulait pas rentrer dans la maison où était mort son mari.

— Mais, dit madame Morsy, si vous preniez dans notre maison le logement de notre oncle?

— Comment est-il?

— Un peu petit, mais convenable pour vous avec votre Paul et une servante.

— Il n'y a pas de jardin?

— Heu! heu! nous en avons bien un, mais je ne sais si M. Morsy voudrait le diviser. Nous lui en parlerons.

On eut beaucoup de peine à obtenir de M. Morsy qu'il partageât son jardin. Cependant madame Morsy fit valoir l'avantage de sous-louer à une personne sûre et tranquille un logement qu'ils avaient loué par un long bail avec le leur, et qui leur devenait inutile depuis la mort de l'oncle. Enfin on finit par s'arranger, et les deux familles s'installèrent au mois de novembre dans la même maison, à la grande joie des enfants.

Ernest et Paul furent mis dans la même pension. Paul avait alors onze ans, il était l'aîné des trois enfants. Presque tous les dimanches il passait la journée chez M. Morsy. L'été arriva, M. Morsy dit à madame Seeburg:

— Il faudra que vous nous donniez Paul pour une partie de la belle saison.

Madame Seeburg promit un mois. Paul n'osa pas demander davantage, tant il redoutait sa mère. Cet été-là, Ernest fut emmené par une de ses parentes qui ne devait le garder que quelques jours et qui le retint si longtemps, que, lorsque Paul arriva à la campagne, Ernest n'était pas encore revenu. Il passa son mois avec Cornélie, tous deux s'occupant de leurs jardins, faisant deux lieues dans les bois pour aller chercher un pied de muguet et l'y planter. Paul donnait à Cornélie ses plus belles fraises et ses plus belles fleurs, et éloignait d'elle les abeilles, dont elle avait grand' peur.

Au retour, un grand chagrin attendait les enfants; madame Seeburg, veuve et peu fortunée, avait obtenu pour Paul une bourse dans un collége situé dans une ville éloignée; il y fut envoyé à la fin des vacances. Paul, Ernest et Cornélie s'embrassèrent en pleurant; ils se promirent de s'écrire, et le pauvre Paul monta en voiture, consolé seulement par l'espoir de venir chaque année aux vacances, et d'en passer une partie chez M. Morsy.

Voici une lettre que Paul reçut au bout de quelques mois de séjour.

ERNEST A PAUL.

« MON CHER PAUL,

» Nous sommes à la campagne depuis quinze jours. Pourquoi n'étais-tu pas avec moi hier? j'ai fait une superbe excursion. Tu sais, ce vieux voisin si avare, dont on voyait les cerisiers par-dessus le mur, et sur le toit duquel tu as volé des iris pour le jardin de Lilie? eh bien! j'ai fait une descente chez lui, et j'ai rapporté plein ma casquette de cerises grosses comme des prunes. — J'ai été le quatrième à la dernière composition, et j'aurais peut-être bien eu un accessit à la distribution des prix si nous étions restés à la ville. — Lilie a laissé tomber dans le bassin sa grande poupée, qui s'est noyée comme j'ai manqué de le faire dans le temps. A propos de Lilie, elle me charge de te dire que *votre pêcher* est plus grand qu'elle, et qu'il a eu quatre fleurs cette année, à ce que nous a dit Jérôme, car nous sommes arrivés trop tard pour les voir.

» Adieu, ton ami,

» ERNEST.

» Quand commencent les vacances chez vous? Viens-tu cette année comme nous l'espérons? »

PAUL SEEBURG A ERNEST MORSY.

« MON CHER ERNEST,

» Ça n'est pas si amusant ici que la pension; il faut que je *pioche dur*. Maman dit qu'elle n'a pas de fortune à me laisser, et qu'il faut que je me fasse un état, cependant j'espère te voir aux vacances, c'est-à-dire dans trois mois. J'ai fait une épitaphe en latin pour la poupée de Lilie. Tu trouveras dans cette lettre des graines que tu lui donneras; ce sont des reines-marguerites panachées magnifiques. Dis-lui d'en semer dans son jardin et dans le mien. J'espère que tu ne marcheras pas dessus, comme tu fais toujours.

» Adieu. Je t'embrasse ainsi que Lilie. Ton ami,

» PAUL. »

Les vacances arrivèrent, et Paul Seeburg se mit en route pour la ville. Comme la route lui semblait longue! Il avait appris au collége une foule de jeux innocents; il savait faire des bagues de crin et des canards en papier qui marchaient. A peine fut-il arrivé, à peine eut-il embrassé sa mère, qu'il demanda quand il partirait pour la campagne de M. Morsy.

— Tu en es tout revenu, répondit madame Seeburg; je ne veux plus que tu les voies.

— Pourquoi donc ça, maman? Vous étiez si amis!

— Nous n'avons jamais été *amis*. C'étaient des connaissances que je cultivais moins pour moi que pour le plaisir que tu trouvais avec leurs enfants; M. Morsy est un homme grossier; il s'est fort mal conduit envers moi. Je quitterai la maison dans six mois.

— Je vais bien m'amuser pendant les vacances, alors! moi qui étais si content de revenir!...

— Tu feras comme tu faisais avant de les connaître.

Paul écrivit à Ernest pour lui faire part de son chagrin. Ernest lui répondit que M. Morsy avait pensé que, malgré sa brouille avec madame Seeburg, Paul viendrait de même passer un mois à la campagne. Il déplorait d'autant plus cet incident, qu'il avait institué une balançoire aux deux grands frênes du fond du jardin, et que Lilie avait une petite chèvre apprivoisée qui était tout ce qu'il y avait de plus joli; il conseillait à Paul de s'efforcer d'obtenir de sa mère la permission de venir; son père, M. Morsy, le recevrait comme autrefois, etc.

Paul montra la lettre à madame Seeburg, madame Seeburg refusa net. Dans la discussion qu'elle avait eue avec M. Morsy, celui-ci lui avait dit:

— Cela passera, madame, cela passera.

— Non, monsieur, avait-elle dit, cela ne passera pas; vos procédés sont odieux, et je ne vous les pardonnerai pas.

— Je sais bien que ce sera un peu plus long parce que vous avez tort; mais c'est égal, cela passera.

— Non, monsieur, avait répliqué madame Seeburg, plus irritée encore de voir qu'on ne voulait pas prendre sa colère au sérieux; non, monsieur, cela ne passera pas, et je quitterai votre maison à la fin de la saison.

— Vous ne la quitterez pas, ma chère madame Seeburg, et j'en suis tellement sûr, que je ne chercherai pas le moins du monde à louer votre logement ; cela se passera.

Ainsi, l'assurance bienveillante d'une bonne réception pour Paul ne faisait pas aux oreilles de madame Seeburg sonner autre chose que l'ironique *cela se passera* de M. Morsy.

Paul pria, supplia, pleura ; ce fut en vain.

Voici, du reste, ce qui avait brouillé les deux familles : M. Morsy, comme on l'a vu, ne s'était décidé que péniblement à céder à madame Seeburg la moitié de son jardin. Les deux jardins étaient séparés également par une large allée. Au bout de quelques mois, madame Seeburg trouva que cette allée était trop large, que c'était une perte de terrain déplorable, et elle en fit labourer la moitié, qu'elle joignit à son jardin en forme d'*alluvion* ou de *relais*.

M. Morsy en fut contrarié : il avait l'habitude de se promener dans cette allée avec deux de ses amis qui venaient le voir assez fréquemment. Dans la nouvelle situation de l'allée, il était impossible, en se promenant à trois, de ne pas se choquer les coudes de temps en temps. Cependant madame Morsy obtint de lui qu'il ne dirait rien à madame Seeburg, et qu'il ferait semblant de ne pas s'en être aperçu.



Arnold veut faire frire les poissons rouges qu'il a trouvés dans un bocal : tout le monde s'y oppose.

Mais que devint M. Morsy lorsqu'un matin il vit le jardinier de madame Seeburg occupé à bêcher dans son jardin une partie tirée au cordeau !

Madame Seeburg trouvait maintenant l'allée trop étroite, parce qu'on avait marché sur sa bordure, et elle reprenait sur la part de jardin de M. Morsy de quoi lui rendre sa largeur primitive. M. Morsy exaspéré ordonna au jardinier de suspendre son travail jusqu'à ce qu'il eût vu sa maîtresse. Le jardinier fut impoli, M. Morsy le prit par les épaules et le mit dehors.

Par suite, une explication avait eu lieu entre madame Seeburg et M. Morsy, et avait amené *la* brouille dont le pauvre Paul était la victime.

Les vacances de Paul se passèrent tristement. Quelques jours avant son départ pour le collége, la famille Morsy revint de la campagne. Paul embrassa avec effusion les deux enfants qu'il trouva dans le jardin ; ils lui racontèrent leurs plaisirs ; il leur raconta ses ennuis. Paul et Ernest se promirent de s'écrire quand ils seraient de retour au collége. Cornélie, qui avait presque onze ans, annonçait déjà une grande beauté. Comme les trois enfants causaient ensemble, ils s'étaient assis sous une tonnelle de vigne vierge dans le jardin de madame Seeburg. Celle-ci survint et renvoya les petits Morsy, en renouvelant à Paul la défense de leur parler à l'avenir. Les enfants rentrèrent chez eux aussi tristes que Paul. Cornélie pleurait ; M. Morsy demanda et apprit la cause de leur chagrin, et tout à fait fâché que la mauvaise humeur de madame Seeburg allât jusqu'à lui donner des façons offensantes à l'égard de ses enfants, il leur défendit à son tour de parler à Paul.

Paul partit et rentra au collége en proie à une tristesse amère.

En général, les gens plus âgés n'ont aucune pitié des larmes de l'enfance ; la cause qui les fait couler n'a plus d'intérêt pour eux, et ils la trouvent futile. Cependant l'enfant auquel on casse un polichinelle est aussi malheureux que le ministre auquel on ôte sa place ; les places, les honneurs, les croix, ne sont autre chose que les polichinelles de l'âge mur.

L'année d'ensuite, Paul passa les vacances au collége. Pendant l'année, il avait envoyé plusieurs fois à Cornélie des graines du jardin qu'il avait fait au collége ; Cornélie lui avait envoyé à son tour des graines de *leur jardin*, de sorte qu'ils cultivaient, admiraient, respiraient les mêmes fleurs.

Paul était d'un naturel timide, comme tous les gens fiers ; il frayait peu avec ses camarades ; il lisait beaucoup, son imagination s'exaltait par la solitude et la lecture.

Bientôt il n'eut plus aucune nouvelle des compagnons de son enfance. Ernest alla passer six mois près d'un parent qui demeurait en province ; la correspondance fut interrompue et ne recommença pas ; d'ailleurs, ils commençaient à prendre d'autres intérêts dans la vie ; Paul était pour Ernest un excellent compagnon pour les jeux de l'enfance, qu'il méprisait souverainement maintenant qu'il aspirait à être un jeune homme ; ce n'est que vingt ans plus tard qu'on aime à parler des parties de balle et de toupie. Quand Paul sortit du collége, madame Seeburg quitta la ville et alla se confiner dans une campagne avec une de ses amies, après avoir placé son fils chez un banquier.

Paul au bout de quelques mois se fâcha avec le banquier, et le quitta sans en prévenir sa mère. Il chercha longtemps une autre place, mais, d'hésitations en déceptions, il finit par entrer contre-basse dans un théâtre de la ville, où l'on jouait l'opéra et le ballet.

Or, la place de Paul à l'orchestre était, comme il arrive souvent aux contre-basses, tout près de la rampe qui était fort élevée, de sorte qu'il lui était absolument impossible de rien voir de ce qui se passait sur le théâtre. Il y avait deux ans qu'il y allait tous les soirs, et la seule chose qu'il eût jamais vue était les deux pieds de devant d'un cheval gris qui, dans *Fernand Cortez*, avait eu peur, et, s'élançant sur l'orchestre, avait brisé trois ou quatre quinquets avant qu'on pût le retenir.

Il vivait ainsi seul, calme, mélancolique, se réfugiant dans les rêves qu'on fait à vingt ans, amoureux fou, d'un amour auquel il ne manquait plus qu'un objet ou un prétexte.

Un jour, à la sortie du théâtre, il rencontra un grand jeune homme portant des lunettes et de gros favoris, qui lui dit :

— Eh ! bonjour, Paul ; comment vas-tu ?

— Bien ; et toi ? répondit machinalement Seeburg.

Il ne reconnaissait nullement son interlocuteur, mais Paul aurait été si embarrassé et si malheureux que quelqu'un auquel il aurait parlé en le tutoyant ne sût pas son nom, qu'il n'osa causer ce chagrin au jeune homme qui l'abordait, certain d'ailleurs qu'il allait le reconnaître dans une seconde ou deux.

— Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus !

— Oui, bien longtemps, répondit Paul, qui continuait à ne pas se rappeler.

— Et que fais-tu ?

— Je suis musicien à l'orchestre du théâtre.

— Ah ! coquin, tu dois t'en donner avec les actrices.

— Je t'assure que non, dit Paul, qui n'osa pas affirmer qu'en fait d'acteurs et d'actrices il n'avait jamais vu que les deux pieds du cheval gris dont nous avons parlé plus haut.

— Allons donc ! allons donc ! tu es un fameux hypocrite. Où demeures-tu ?

— Au coin de la place du marché ; et toi ?

Paul ici était triomphant ; il n'était plus temps de demander le nom d'un homme qu'il tutoyait depuis un quart d'heure, mais l'adresse allait sans doute l'éclairer.

— Toujours au même endroit, répondit l'inconnu. Il faut que tu viennes me voir, nous causerons ; mais tu ne feras plus l'hypocrite. Tu dois joliment t'amuser. Adieu, à bientôt.

— A bientôt.

Et l'inconnu disparut.

Paul y pensa quelques jours, sans pouvoir deviner qui pouvait être son ami. Il le rencontra depuis trois ou quatre fois, mais il était avec d'autres jeunes gens, et continuait à tutoyer Seeburg, qui le tutoyait de son côté.

Un soir qu'on ne jouait pas à l'Opéra, il alla passer la soirée dans une maison où on dansait. Il reconnut son ami inconnu au milieu d'une contredanse. Il tâcha de le rejoindre, mais il partit ou se perdit dans la foule ; il lui fut impossible de le retrouver. Il s'adressa à la maîtresse de la maison et lui dit :

— Quel est le nom de ce jeune homme qui dansait tout à l'heure avec mademoiselle votre fille ?

— Je ne le connais pas ; c'est un de ses amis qui me l'a amené, et je n'ai pas fait attention au nom qu'il a dit en me le présentant.

Enfin il prit son parti, et, la première fois qu'il le rencontra, c'était dans la rue, il l'aborda et lui dit :

— Monsieur, vous allez me trouver bien extravagant, mais il faut que je vous dise la vérité. Voilà bientôt trois mois que nous nous rencontrons de temps en temps, que nous nous tutoyons de toute notre force, et je vous jure sur l'honneur que je ne vous connais pas le moins du monde, que je ne vous ai jamais vu, et que je ne sais absolument pas qui vous êtes.

— Ah çà ! tu plaisantes, Paul !

— Nullement.

— Ce serait drôle si c'était moi qui me trompais. N'êtes-vous pas Paul Seeburg ?

— Oui, monsieur.



Cornélie et Paul restèrent fidèles à leur petit jardin, qu'ils cultivaient ensemble.

— Comment ! tu es Paul Seeburg, et tu ne te rappelles plus Ernest, Ernest Morsy ?

— Quoi ! Ernest ? Eh ! mon Dieu ! c'est que tu es si grandi, si changé !

— C'est sans doute ma barbe qui me change.

— C'est possible. Mais comment, c'est toi ! Comment vont ton père et ta mère ?

— Très-bien. J'étais étonné de ta froideur ; tu ne me demandais des nouvelles de personne, et tu ne me parles pas de ma sœur Lilie. Elle parlait de toi encore hier. J'avais raconté que je t'avais rencontré, et elle disait : — Pourquoi ne vient-il donc pas nous voir ?

— Je ne sais, ai-je dit, mais je l'ai trouvé froid et peu amical. — Cela s'explique à présent. Quand viens-tu dîner à la maison ?

— Demain, si tu veux.

— Nous t'attendrons demain. Ah çà ! pense que Lilie est à présent une grande demoiselle, et ne dis rien devant elle... tu sais.

— Mais non, je ne sais pas.

— Ta, ta, ta ! un gaillard qui passe toutes ses soirées au théâtre. Les actrices... les danseuses... on sait ce que c'est.

— Mais je t'assure, Ernest...

— Allons donc !.. Ne manque pas demain, à six heures.

— Sois tranquille ; à demain.

— A demain.

Comme Cornélie est belle, et surtout de quelle chaste et pure beauté ! Jamais Paul n'avait ressenti une pareille impression. Comme il aurait voulu pouvoir la regarder sans être obligé de parler ; car, entre toutes les pensées qui s'agitaient pêle-mêle dans sa tête, comme des abeilles dans une ruche fermée, la moins extraordinaire l'eût fait passer pour fou à lier, s'il l'eût exprimée tout haut.

Elle parle ! Quelle voix mélodieuse et vibrante ! Quel malheur qu'il faille lui répondre ! elle parlerait encore. Quelle douce et enivrante musique que cette voix !

Les femmes ne croient pas à l'amour quand on le sent réellement ; ceux-là seulement leur paraissent amoureux qui leur récitent correctement l'amour qu'ils ont ressenti pour une autre.

Cornélie, qui voit Paul Seeburg embarrassé et timide, veut le mettre à son aise, et parle théâtre pour amener un sujet qui doit lui être familier, car Ernest a dit à elle et à ses parents : J'ai retrouvé Paul Seeburg ; il est contre-basse à l'Opéra.

Les parents avaient froncé le sourcil.

Cornélie donc parla des opéras nouveaux. Mlle... est bien maigre, dit-elle.

— Mais non, dit Ernest.

CORNÉLIE. — Je m'en rapporte à M. Seeburg.

SEEBURG. — Je ne l'ai jamais vue.

CORNÉLIE. — Quelle lâcheté ! Vous n'osez vous prononcer contre mon frère ?

ERNEST. — Quelle bassesse ! c'est pour ne pas contredire Lilie.

Seeburg prit alors le parti d'avouer que, depuis qu'il était à l'Opéra, il n'avait jamais vu qu'une chose, et encore par accident, à savoir les deux pieds du cheval gris qui avait cassé les quinquets.

Les parents respirèrent plus à l'aise en voyant que Seeburg n'était pas un *habitué de coulisses*.

Ernest trouva son ami moins heureux qu'il ne l'avait supposé.

Pour Cornélie, elle rit de si bon cœur, que des larmes brillaient dans ses yeux.

Paul se mit également à rire, et se trouva plus à son aise.

CORNÉLIE. — Eh bien ! tant mieux ! Je croyais que vous étiez devenu un autre homme, que nous avions à faire connaissance sur nouveaux frais. Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas changé, et que vous êtes toujours le sauvage compagnon de notre enfance. Tant mieux ; je puis vous parler simplement, et surtout vous parler d'autrefois. Notre pêcher est magnifique.

SEEBURG. — J'y ai pensé bien souvent, à notre pêcher. Je me rappelle encore le jour où nous avons planté le noyau. Comme il a plu ce soir-là, et comme nous avons été mouillés !



L'amant était un ouvrier brave et beau garçon, les jours de travail fort aisé dans ses mouvements avec sa veste de velours bleu et sa casquette, mais le dimanche c'était une autre affaire.

CORNÉLIE. — Il a eu plus de cinquante pêches l'année dernière.

SEEBURG. — Tu viendras en manger cette année.

A ces paroles, qui le refaisaient de la famille, Seeburg eut envie de s'enfuir pour aller rêver à son aise dans un endroit où il ne fallût pas parler, pour aller se livrer à la joie délicieuse qui s'épanouissait dans son âme. Il avait envie de pleurer. Retourner à cette campagne, au sein de cette belle et riche nature, sous le rayon de ce beau soleil qui ne lui avait jamais paru ailleurs ni si chaud ni si pénétrant.

Mon Dieu ! quelle belle et ravissante chose que la jeunesse ! Quelle ruine horrible et à laquelle on ne pense pas, que la perte de ces belles années ! Mon Dieu ! qui donnera aujourd'hui à l'ananas que je mange dans la porcelaine du Japon la saveur des âpres prunelles que

je mangeais, il y a quinze ans, à même les haies! O fraiche jeunesse! qui donne tant de saveur aux fruits des haies et à l'amour de la première venue! O heureuse jeunesse! le plus charmant diner que j'aie fait de ma vie se composait de navets crus dérobés dans les champs!

A quelque temps de là, Paul entendit que la famille Morsy allait diner à la campagne chez M. Bressier. Ernest annonça que cette maison lui était odieuse, et que d'ailleurs il avait une invitation. Paul ne connaissait pas les Bressier; mais ce qui le chagrinait de plus, c'était de voir inviter un M. Arnold Redort, jeune homme qu'il avait trouvé installé dans la maison Morsy lorsqu'il avait renouvelé connaissance avec Ernest, et qui paraissait s'occuper beaucoup de Cornélie.

Arnold Redort était un garçon plus qu'à son aise, qui avait pris dans le monde le rôle de bouffon. Quelque esprit, du plus commun il est vrai, donnait parfois à ses *charges* un peu de nouveau et d'imprévu dont on se laissait amuser volontiers, à l'exception de Paul, qui aurait mieux aimé être scié entre deux planches que de laisser échapper le moindre sourire aux lazzis de son rival.

Seeburg, qui avait pris depuis quelque temps l'habitude de voir Cornélie tous les jours, ne savait comment passer cette journée. Aussi alla-t-il se poster dans les environs de la maison Bressier, d'où il espérait la voir un moment sans être lui-même aperçu; mais il crut que madame Morsy avait fixé les yeux de son côté et l'avait vu. Alors il s'était avancé, et sentant le besoin d'expliquer *le hasard* qui l'amenait si à propos, il avait prétexté une leçon de musique qu'il donnait une fois par semaine dans une maison de campagne voisine.

C'est à ce moment que nous l'avons vu pour la première fois.

Le soir, il mit soigneusement dans l'eau les branches d'iris qu'il avait conquises. Le lendemain, il alla chez M. Morsy. Au moment d'entrer, il mit dans son chapeau les fleurs qu'il tenait à la main; il ne voulut pas les donner en entrant, parce que M. Redort était là; il attendait son départ. Quand il fut parti, il lui sembla qu'il aurait été plus naturel de les donner tout de suite et que les parents pourraient s'étonner. M. Morsy sortit; madame Morsy alla porter quelques ordres dans l'antichambre. Paul voulut partir et donner ses fleurs à Cornélie; mais il était si ému, si troublé de se voir seul avec Cornélie, qu'il fut presque heureux de voir rentrer la mère. Enfin il s'en alla ce soir en remportant ses fleurs, qu'il déchira et jeta quand il fut dehors, en pleurant de rage de sa lâcheté.

— Diable! se dit l'âme de feu Bressier, je n'avais pas prévu que ce garçon, si hardi contre le fusil de Pierre, le serait si peu contre les yeux doux et baissés d'une jeune fille!

IX.

Les réflexions de Seeburg n'étaient pas des plus gaies. Si, par moments, il pensait qu'il était aimé de Cornélie, il savait une chose d'une manière certaine, c'est que M. Morsy ne la lui donnerait pas, du moins dans la situation précaire à laquelle le sort l'avait condamné. D'autres fois, quand le bon accueil de M. Morsy lui laissait concevoir de ce côté un moment d'espérance, il considérait la possession de Cornélie comme un bonheur si grand, qu'il n'y croyait pas plus qu'à la lampe merveilleuse d'Aladin.

Cornélie, de son côté, pensait beaucoup à Paul. Elle avait passé plusieurs années en pension avec d'autres filles, et elle avait beaucoup causé d'amour et d'amant. D'autre part, elle lisait en cachette des romans que lui prêtait à la campagne une pauvre vieille femme à laquelle elle donnait quelques secours.

Ces romans étaient assez niais et assez ridicules; mais qui voudrait lire des romans, si on n'entendait, en les lisant, que ce qu'ils disent? Ils ne sont bons qu'à toucher dans le cœur certaines cordes qui, une fois ébranlées, résonnent délicieusement.

Voici, du reste, quelques-uns des titres de ces romans. Ne pensez pas que je les invente; ils sont encore sur les catalogues de bien des cabinets de lecture : *Giannina et Ludomir; — l'Espagnol, ou la Tombe et le Poignard; — Mélina de Breslange, ou les Souterrains du château d'Arfeld : — Odalie, ou le Vœu criminel; — Pauliska, ou la Perversité; — Albano, ou les Horreurs de l'abîme; — l'Urne dans la vallée solitaire; — le Monastère de Sainte Colombe, ou le Chevalier aux armes rouges; — Mareska et Oscar; — Ludouski et Floriska; — — Lomelli, le hardi Brigand, ou la Caverne de la Vengeange; — la Main mystérieuse, ou les Horreurs souterraines.*

Cornélie savait bien qu'elle était belle et qu'elle avait dans la vie droit à un roman; elle y était parfaitement préparée. Elle aimait Seeburg; leurs deux âmes s'étaient épanouies ensemble comme deux fleurs sur la même tige. Mais Paul ne ressemblait à aucun des amoureux qu'elle eût jamais vus. Ce n'était pas Ludomir, c'était encore moins Albano. L'amoureux des romans est un gaillard audacieux dont les filles ne sauraient trop se défier. La stratégie qu'avait apprise Cornélie était donc toute défensive. Elle avait en magasin des myriades de refus pour toutes les circonstances : c'était une marchandise assez embarrassante vis-à-vis d'un homme qui ne demandait jamais rien.

Certes, Cornélie ne pouvait douter un moment que Paul ne fût amoureux d'elle; elle avait surpris cent fois ses yeux attachés sur elle; elle l'avait senti trembler en lui pressant la main pour passer un ruisseau; elle avait vu ses complaisances inouïes pour toute la maison. Lui, qui ne riait guère d'habitude, riait aux éclats des plaisanteries de M. Morsy; il compatissait aux chagrins un peu vulgaires de madame Morsy. Il déplorait la perte d'un poulet volé par un chat, ou la désobéissance d'un domestique, ou une tache de bougie sur un meuble.

Elle savait bien, par ce qu'elle connaissait de ses occupations, qu'il n'allait jamais autre part que chez eux. Elle s'était aperçue que ses courses, de quelque côté qu'il eût affaire, le faisaient toujours passer par la rue qu'ils habitaient. Elle le voyait changer de couleur si un homme lui parlait un peu bas. Elle avait remarqué qu'il était silencieux et embarrassé lorsqu'il se trouvait seul avec elle; sa présence, quand elle était avec d'autres personnes, lui donnait plus de vivacité et d'esprit. Elle avait un peu essayé de mettre son âme dans le ciel et dans l'enfer successivement, dans l'espace d'une minute, par un mot bienveillant ou un air dédaigneux; en un mot, elle savait qu'il l'aimait de toutes les forces de son âme. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne faisait pas de *déclaration*; que, dans tout ce qu'elle avait lu sur l'a- l'amour, il y avait une infinité de choses, et des plus charmantes, qui ne venaient chacune en son rang qu'après la déclaration. La déclaration d'amour est comme la déclaration de guerre; elle doit précéder les premières attaques et les premières hostilités.

Un jour, à la campagne, Seeburg perdit un portefeuille et Cornélie le trouva. Je ne vous dirai pas combien de fois et de combien de manières elle se dit à elle-même qu'elle n'avait pas le droit de violer le secret d'autrui. J'arriverai tout de suite au résultat de toutes ces excellentes pensées, de toutes ces phrases sévères; c'est qu'elle ouvrit le portefeuille. Elle y trouva des vers.

On dit que les vers font le plus grand plaisir aux femmes; je n'ai de ma vie osé en donner quatre à aucune. Cependant un de mes amis me disait dernièrement en parlant de l'infidélité d'une maîtresse qui le désole : — Elle a de l'esprit, eh bien! l'homme qui me l'enlève l'a séduite avec des vers de seize pieds!

Les vers de Seeburg avaient ceci de supérieur à tous les vers connus, qu'ils parlaient de Cornélie, de ses *charmes* et de l'amour de Paul. Comme tous les vers de ce genre, les uns étaient adressés aux échos, quelques-uns à la lune, d'autres aux étoiles, ceux-là à une fleur, ceux-ci à une ceinture.

A UNE VIOLETTE.

O toi qui vas mourir au sein de Cornélie,
. . . .

A LA LUNE

Belle lampe d'argent, dans l'éther suspendue,
O lune pâle, j'ose à cette heure attendue
Dire tout bas la nom...

AUX ÉCHOS

Vous qui sonniez hier la fanfare bruyante,
Qui répétiez les cris des chiens et des chasseurs;
Echos, ne mêlez pas à ces grandes clameurs
Le nom, le nom chéri...

AUX ÉTOILES.

Non, non, plus de ces fleurs qu'on donne aux autres femmes,
. . . .
Etoiles, fleurs de feu sur le ciel noir semées,
Belles étoiles, je voudrais
Vous cueillir vous mêler aux tresses parfumées
De ses tresses de jais.

A UN RUBAN.

. . . .

A UN GANT.

. . . .

— Hélas! se dit Cornélie, il déclare son amour à mon gant, aux fleurs, aux arbres, à la lune, aux étoiles; il n'y a donc qu'à moi qu'il n'en veut absolument pas parler.

Paul, du reste, menait une vie singulière : les jours d'opéra, il rentrait chez lui se coucher pendant quatre heures, puis il se mettait en route pour la campagne de M. Morsy, à pied, car ses finances ne lui permettaient guère l'usage des voitures; il repartait après le déjeuner s'il y avait opéra le soir; dans le cas contraire, il partageait la chambre d'Ernest et ne repartait que le lendemain.

Un jour qu'il n'y avait pas de spectacle, il arriva pendant qu'on était à table; il se promena dans le jardin, plus heureux peut-être d'y attendre Cornélie qu'il ne l'avait été la veille de s'y promener avec elle. Près d'elle, en effet, il éprouvait dans son cœur une lutte incessante; il voulait parler et ne l'osait pas. Il ressemblait au coupable qui voudrait arrêter la voix du juge qui va lire sa sentence. Le jour s'éteignait, il entra dans un salon qui donnait sur le jardin et s'y assit dans un fauteuil; comme il se livrait délicieusement à ses rêveries, Cornélie entra. — Il y a du monde à dîner, lui dit-elle; ce sont des hommes; mon père et Ernest prennent le café avec eux; moi, je me suis échappée, je vous avais vu entrer et j'ai laissé M. Redort au mi-

lieu d'une histoire qu'il avait annoncé devoir être extrêmement divertissante.

Il se fait quelquefois de singulières opérations dans l'esprit des amoureux. On sait l'histoire d'un soldat qui, au moment où les trompettes donnaient le signal du combat, retourna à sa tante en disant : — Tiens' j'ai oublié ma montre! C'es à peu près ce que fit Seeburg : il était seul avec Cornélie, presque dans l'obscurité; l'obscurité augmente l'audace des amants de tout le courage qu'elle ôte aux autres hommes. Il fallait enfin lui parler de son amour; ne pas lui déclarer qu'il l'aimait dans une occasion aussi rare, aussi favorable qu'il appelait depuis longtemps de tous ses vœux, c'était à peu près lui déclarer qu'il ne l'aimait pas. Cornélie, de son côté, espérait entendre enfin ces paroles tant attendues; cependant, lorsqu'elle croyait que Paul allait les prononcer, elle avait peur et elle disait quelque chose au hasard pour retarder un moment qu'elle désirait de toute son âme quand il semblait éloigné, qu'elle redoutait horriblement quand elle le voyait s'approcher.

Paul, en l'entendant parler de M. Redort, s'avisa de lui faire une querelle.

SEEBURG. — Vous sembliez cependant, l'autre soir, prendre du plaisir à l'entendre.

CORNÉLIE. — Quel autre soir?

SEEBURG. — Avant-hier. Après cela, c'est un jeune homme très-gai, très-*spirituel*.

CORNÉLIE. — Je gage que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

SEEBURG. — Pardonnez-moi, je vous ai vue l'écouter avec attention.

CORNÉLIE. — Je ne vous parle pas de cela, je vous parle de son esprit et de l'éloge que vous m'en faites.

Ils furent quelque temps sans parler. Cornélie lui vit remuer les lèvres, elle sentit son cœur défaillir et se hâta de dire :

— Il a fait bien chaud aujourd'hui.

Paul ne répondit pas. Il y eut encore un moment de silence, puis ils échangèrent quelques paroles insignifiantes. Paul pensa : — Il faut que je parle ou que je ne revienne jamais ici. Il avait les yeux fixés sur la porte du salon qui avait un vitrage en verres de couleur. Les couleurs disparaissaient les unes après les autres, à mesure que la nuit arrivait. Le bleu était éteint, le rouge s'obscurcissait; Paul se dit : — Après tout, je vais parler; si elle repousse l'aveu de mon amour, tout sera fini, je parlerai quand on ne verra plus du tout le rouge du vitrail. — Le rouge s'éteignit à son tour. Paul sentit mille millions d'épingles dans sa gorge.

Cornélie raconta que son rosier mousseux blanc était en fleurs.

— Allons, dit Paul, quand le jaune disparaîtra.

Le jaune disparut. Paul toussa...

Un domestique apporta deux bougies, toute l'audace de Paul s'évanouit comme un fantôme à la lueur du premier jour. Cornélie se leva pour cacher sa rougeur; car depuis qu'ils causaient ensemble et pendant que Paul lui disait tant de choses niaises et inutiles, elle entendait dans son cœur : Cornélie, je vous aime.

— J'ai bien fait de ne pas parler, se dit Seeburg, absolument comme si cela avait été un effet de sa volonté, il vaut mieux écrire; quelqu'un ou elle-même aurait pu m'interrompre dès les premiers mots. Une fois qu'elle aura ma lettre, elle la lira tout entière; elle saura combien elle est adorée. J'écrirai.

Il écrivit, mais il n'eut pas occasion de donner sa lettre. Quelques jours après, il se trouva seul avec Cornélie, il chercha son épître; mais il songea que ce papier, plié dans sa poche depuis trois ou quatre jours, devait être sale aux endroits des plis : il faudra le recopier, il le recopia. Mais quand il voyait Cornélie, ou elle n'était pas seule, ou elle avait un air plus sérieux que de coutume, ou bien encore l'impression qu'il recevait de sa présence n'était pas celle qui avait dicté la lettre. La lettre était ou trop froide ou trop véhémente, ou bien encore Cornélie avait une certaine robe bleue montante qui lui donnait un air de pureté angélique, de sérénité sévère, et il refaisait une autre lettre.

X.

Pendant ce temps, l'âme de feu Bressier, qui au commencement trompée par l'idée qu'elle avait conçue de l'audace de Paul, d'après la scène qui s'était passée sur le toit de chaume, avait cru ne pas devoir le quitter un instant dans la crainte de ne pas saisir le moment opportun pour rentrer dans la vie, l'âme de feu Bressier commençait à se permettre quelques distractions et à se livrer aux occupations des âmes en disponibilité, occupations à quelques-unes desquelles j'ai consacré un chapitre au commencement de ce récit. Un jour qu'elle récoltait les graines dans les gousses des giroflées jaunes d'un jardin et qu'elle allait en semer quelques-unes dans les fentes du clocher d'une vieille église, elle vit l'église ornée comme pour une grande fête, des carrosses encombraient les rues voisines, les cochers avaient d'énormes bouquets; toute une verminière de mendiants de profession assiégeaient les portes et étalaient leurs plaies comme d'autres marchands étalent leurs marchandise; l'orgue remplissait la nef d'une musique céleste : c'était une noce. L'âme de feu Bressier vit passer la mariée, qui était encore plus jolie que Cornélie; elle se posa dans les fleurs d'oranger de sa coiffure. — Ma foi, pensait l'âme, je ne dois rien à Paul Seeburg pour que je lui sacrifie une si bonne occasion.

Mais, mon Dieu' quel est le vieux singe qui se met à genoux auprès d'elle? ce pourrait être son père. Elle ne l'aime pas, c'est impossible.

La malheureuse se vend pour ce luxe qui l'entoure, pour ces riches dentelles, pour ce carrosse qui l'attend à la porte.

Oh! horrible prostitution, et la plus horrible de toutes! On ose parler avec mépris d'une pauvre fille qui se vend pour avoir du pain; et celle-là, parce qu'elle se vend plus cher, parce qu'elle n'y est pas contrainte par la nécessité, on la recevra dans le monde, on l'honorera, elle n'excitera que l'envie!

L'âme de feu Bressier s'échappa portée par la fumée des encensoirs. Cependant elle était fort impatientée des lenteurs de Paul Seeburg, elle ne voyait aucune raison pour que cela finît jamais. Aussi voyant au haut d'une maison une fenêtre tapissée de capucines en fleurs qu'arrosait une petite couturière à la mine éveillée, elle se rappela sans doute quelques chansons que fredonnait défunt Bressier et elle se dit : — Ah' c'est dans les mansardes, c'est au sein de la pauvreté qu'existe le véritable amour. — Elle entra dans la mansarde et assista à la toilette de la jolie fille qui attendait son amant pour aller passer à la campagne le reste de la journée. Elle mettait une robe rose avec une ceinture bleue, elle s'enlaidissait de tout ce qu'elle possédait de rubans, de tulle, de bijoux faux : ainsi que ne manquent jamais de le faire toutes ces pauvres filles quand elles veulent se faire belles le dimanche, elle tourmentait péniblement, en tire-bouchons de mauvaise grâce, des cheveux bruns si beaux toute la semaine quand elle les lissait en bandeau sur son front.

L'amant ne tarda pas d'arriver : c'était un honnête ouvrier, brave et beau garçon les jours de travail, fort, alerte, aisé dans ses mouvements avec sa veste de velours bleu et sa casquette; mais le dimanche c'était une autre affaire, il avait une longue redingote bleue qui lui tombait jusqu'aux talons, un pantalon de nankin, des gants verts, un chapeau placé sur le côté qu'il ne quittait jamais, les cheveux tournés en accroche-cœur sur les tempes, un cachet de montre en cornaline sur le ventre. Dans la semaine, avec ses habits de travail, il était gai et sans façon, disait ce qu'il pensait avec les premiers mots qui lui venaient; mais le dimanche il parlait lentement et faisait entre les mots d'inimaginables liaisons invariablement en *z*, *j'ai z'été*, *j'ai z'arrivé*, tandis que les jours de travail, ou il n'en faisait pas, ou il les faisait simplement en *t*, et disait tout bonnement *j'ai t'été*, *j'ai t'arrivé*.

Il embrassa Rosalie, mais l'âme de feu Bressier, qui attendait dans un imperceptible duvet aux coins de la bouche de la jeune fille, fut presque asphyxiée par une odeur combinée d'ail, de mauvais tabac et d'eau-de-vie; elle s'échappa tandis que la pauvre Rosalie recevait tranquillement cette caresse sans s'inquiéter le moins du monde d'une odeur qu'elle croyait appartenir à l'homme en général.

L'âme de Bressier retourna voir un peu ce que faisait ou plutôt ce que ne faisait pas Paul Seeburg. Il recopiait pour la huitième fois sa lettre à Cornélie. Cette fois il n'y avait pas moyen de faire autrement; depuis plusieurs jours il la gardait dans sa poche sans oser la donner et elle était usée et coupée sur tous les plis.

L'âme comprit qu'elle pouvait encore s'absenter, sauf à revenir si elle ne trouvait pas mieux.

XI.

Dans l'appartement de Marcel se trouvaient trois ou quatre de ses amis, et l'on causait de choses diverses. Marcel faisait profession de Lovelace : c'était du reste un homme d'une élégance parfaite; plein d'assurance et de témérité, il disait que, quoi qu'il eût pu faire, il s'était plus d'une fois repenti de n'avoir pas été assez hardi avec une femme, mais jamais encore de l'avoir été trop.

Alors chacun se mit à raconter quelque anecdote dont le narrateur était le héros, se rengorgeant de telle façon qu'il était facile de voir que leurs bonnes fortunes ne leur avaient en aucun moment donné un plaisir égal à celui qu'ils ressentaient en les racontant.

On vint à parler d'une femme qui avait alors dans le monde une grande réputation de beauté : — Pour celle-là, elle est sage, dit un des interlocuteurs. J'en mettrais ma main au feu.

— La tienne, je ne dis pas, s'écria Marcel; j'en mettrais volontiers *ta* main au feu; mais, pour la mienne, j'y regarderais à deux fois.

— Tu es une mauvaise langue.

— Moi! nullement; je tiens à mes mains, et voilà tout.

— Je vous dis qu'elle est sage et qu'il n'y a rien à faire par là.

— Qu'avez-vous donc à sourire, Marcel?

— Je ne souris pas.

— Vous avez souri quand Arnold a dit qu'il n'y avait rien à faire par là.

— C'est vrai, mais c'est que c'est ainsi que se fondent les grandes réputations de vertu. Si la vanité des femmes les perd quelquefois, celle des hommes les sauve tout aussi souvent. Il ne s'agit pour une femme que de rebuter un ou deux hommes qui ne lui plaisent pas pour que ceux-ci considèrent à jamais comme inexpugnable la femme qui a résisté à leur mérite, et se mettent à la proclamer *impossible*

Mon cher Arnold, tu es très-laid, tu as fait la cour à madame d'Erghem, tu n'as pas réussi, et tu crois qu'on ne peut pas réussir.

On rit quelques instants de cette sortie contre le malheureux Arnold.

ARNOLD. — On dirait vraiment que Marcel n'a jamais été repoussé.

MARCEL. — Je l'aurais été comme un autre, si je n'avais la prudence de ne jamais m'avancer qu'à coup sûr.

ARNOLD. — Tu ne nieras pas cependant que tu t'es occupé de madame d'Erghem tout l'hiver dernier?

MARCEL. — Et pourquoi est-ce que je ne le nierais pas?

ARNOLD. — Parce que je le sais d'une manière certaine, parce que je savais par la bouquetière que tu lui envoyais des bouquets tous les jours. Voilà donc une fois où tu ne t'es pas avancé à coup sûr.

MARCEL. — Et qui te dit cela?

ARNOLD. — Toujours la bouquetière, mon pauvre Marcel. Il faut que tu payes par un peu d'humiliation ton impertinence de tout à l'heure. Tes bouquets étaient parfaitement refusés.

MARCEL. — On reconnaît bien des gens accoutumés à séduire des grisettes, qui n'ont jamais vu repousser l'offre, quelque brutale qu'elle fût, d'une commode et de six chaises en noyer.

EUGÈNE. — J'ai chaud à la main d'Arnold.

ARNOLD. — Quelle main?

EUGÈNE. — A la main que tu voulais mettre au feu tout à l'heure.

ARNOLD. — Ne te presse pas tant. Enfin, Marcel, explique-toi, tu nous as dit tout à l'heure que tu ne t'étais jamais avancé qu'à coup sûr. Je te prouve que tu t'es fort avancé auprès de madame d'Erghem: avoues-tu que c'est une exception à ta règle de conduite, ou prétends-tu avoir réussi?

MARCEL. — Tu m'ennuies, Arnold.

ARNOLD. — Et toi, tu m'amuses: tu voudrais bien nous laisser croire à un triomphe, sans nous le dire tout à fait. Ton *Tu m'ennuies* est un odieux mensonge, si tu n'as pas réussi; car pour moi cette phrase équivaut au récit le plus détaillé de la victoire la plus complète.

MARCEL. — Je ne te répondrai plus. Parlons d'autre chose.

ARNOLD. — Pas encore. Il me faut un oui ou un non.

MARCEL. — Eh bien! oui; et n'en parlons plus.

ARNOLD. — Je parie mon cheval bai, dont tu as tant d'envie, contre la bride du tien que tu ne m'en donnes pas une preuve.

MARCEL. — Quelle preuve?

ARNOLD. — Une bien simple.

MARCEL. — Je t'avertis d'avance que je ne ferai rien qui puisse la chagriner ou la compromettre.

ARNOLD. — Cette délicatesse sied à ravir à un gaillard qui vient de nous dire ce que nous savons; mais sois tranquille, cette preuve, tu ne la donneras qu'à moi seul.

Le soir, Arnold vint trouver Marcel et lui dit: — Sais-tu que M. d'Erghem est parti?

MARCEL. — Oui.

ARNOLD. — Et tu vas en profiter?

MARCEL. — Non.

ARNOLD. — Alors je te réclamerai demain devant nos amis la bride de ton cheval.

MARCEL. — Tu es un entêté; eh bien! reste avec moi jusqu'à une heure du matin et tu verras.

ARNOLD. — Volontiers; fais faire du punch et donne-moi une pipe.

Vers une heure un quart, les deux amis s'approchèrent de la maison de madame d'Erghem. Arnold se chargea de faire le guet, et Marcel, à la grande stupéfaction de son ami, en s'aidant d'un arbre placé près du mur du jardin, monta sur la crête et sauta dans le jardin. Arnold eut la défiance et la patience de rester près du mur pendant une demi-heure, puis, se frottant les mains, il disparut.

L'âme de feu Bressier avait entendu dire, quand elle était dans le monde, que les enfants de l'amour étaient toujours plus beaux, plus spirituels, plus hardis et plus heureux que les autres; il lui prit comme un caprice de naître de cette façon: elle suivit Marcel.

Quand Marcel fut dans le jardin, il s'alla cacher dans un buisson fort touffu où il resta pendant un quart d'heure, après quoi il revint près du mur et allait repasser du jardin dans la rue, quand il aperçut Arnold en faction auprès du mur.

La vérité est que Marcel avait fait la cour à madame d'Erghem, mais sans succès; il s'était, sans le vouloir, laissé pousser par Arnold jusque dans une position embarrassante; les phrases ambiguës que lui avait fait faire une sotte vanité l'avaient amené à quelque chose qui, même à ses yeux, ne pouvait passer pour une plaisanterie et avait quelque chose d'odieux. Il aurait volontiers donné la bride et le cheval avec pour n'avoir pas accepté la gageure et pour avoir avoué tout simplement que madame d'Erghem était une exception à la règle de conduite qu'il s'était tracée.

Quelques gouttes tombèrent des nuages, puis bientôt les nuages se déchirèrent et laissèrent échapper des torrents de pluie. Marcel voulut franchir le mur, mais il passait une patrouille; il n'était pas moins mouillé que s'il fût tombé dans une rivière. Ce n'est que le matin, aux premières lueurs du jour, après avoir subi le froid qui précède l'aurore, même dans les plus chauds jours, qu'il put s'échapper et rentrer chez lui exténué, mouillé, transi, enrhumé.

Il se coucha; mais il était à peine huit heures qu'Arnold arriva avec deux de leurs amis qui la veille avaient été témoins du pari.

— Bonjour, Marcel. Encore couché? Je le crois bien. Du reste tu n'as pas beaucoup dormi, heureux coquin!

MARCEL. — Commencez par vous en aller tous, et laissez-moi dormir.

ARNOLD. — Le cheval est dans ta cour.

MARCEL. — Quel cheval?

ARNOLD. — Le cheval que j'ai perdu, mon cheval bai.

MARCEL. — Allons donc! garde ton cheval et laisse-moi dormir.

ARNOLD. — Comment! tu ne l'as donc pas gagné? Alors tu avoues que tu mentais quand tu nous disais que tes soins auprès de madame d'Erghem n'avaient pas été infructueux? Sais-tu que ce serait là une action bien plus laide que mon visage.

MARCEL. — Allons donc, Arnold, tu fais là des phrases pour le plaisir de pérorer: tu sais mieux que personne à quoi t'en tenir sur notre pari; mais ce n'était pas un pari sérieux, et tu peux remmener ton cheval.

ARNOLD. — Je ne sais à quoi m'en tenir... c'est selon.

MARCEL. — Je m'en rapporte à Charles et à Théodore: tu ne m'as pas quitté hier de la soirée, tu m'as vu franchir la muraille et sauter dans le jardin; mais tu m'ennuies fort avec tes gageures: j'ai fait hier une indiscrétion dont je me repens, et je m'impose la punition de ne pas accepter ton cheval.

ARNOLD. — Que tu as si bien gagné.

MARCEL. — Certes.

ARNOLD. — Encore un mot, et ce sera tout: A quelle heure es-tu sorti?

MARCEL. — Au point du jour.

ARNOLD. — Vrai! eh bien! alors tu as dû être joliment trempé!

MARCEL. — Non, la pluie a tombé vers deux heures.

ARNOLD. — C'est égal, tu as dû être bien mouillé; j'ai bien ri tout le temps de l'averse.

MARCEL. — Je ne vois pas ce qu'il y avait là de si comique.

ARNOLD. — Ah! si fait bien; je pensais aux heures délicieuses que tu passais.

MARCEL. — Eh bien?

ARNOLD. — Eh bien! il y a, malheureux, que tu as passé ta nuit à la belle étoile, si tant est qu'on en pût voir par le temps qu'il faisait; il y a que la maison était entièrement inhabitée; que madame d'Erghem est partie avec son mari; que, pour nous faire croire à ta calomnie, tu t'es promené dans le jardin toute la nuit; que tu as reçu une horrible averse, que tu n'oserais nous montrer l'habit bleu à boutons guillochés que tu avais hier.

MARCEL. — Pourquoi?

ARNOLD. — Parce que, si l'on tordait ce malheureux habit, on en ferait sortir un orage. Donne-moi ta bride, pauvre Lovelace.

MARCEL. — Crois-tu donc que je ne savais pas l'absence de madame d'Erghem? j'ai voulu me moquer de toi.

ARNOLD. — Oui vraiment! c'est égal, donne-moi ta bride.

L'âme de défunt Bressier retourna encore auprès de Paul Seeburg.

XII.

Le matin, en allant à la messe, Cornélie s'aperçut qu'elle n'avait pas de bouquet, et elle envoya Seeburg lui en chercher un au jardin. Paul mit son épître dans le bouquet; mais, au moment de rentrer dans la maison, il pensa que, si le papier n'était pas assez caché, d'autres personnes pourraient le voir; que, s'il était trop caché, Cornélie elle-même ne le verrait peut-être pas; et si, en voyant la lettre, elle disait tout haut: Monsieur Paul, qu'est-ce donc que ce papier qui est dans mon bouquet? il n'aurait qu'à ouvrir une fenêtre et se jeter sur le pavé de la cour. Il remit le billet dans sa poche.

Vers le milieu du jour, la servante dit: Ah! mon Dieu! je n'ai pas pensé à cueillir les fraises.

— Ne te tourmente pas, ma bonne, dit Cornélie, je vais les cueillir. Monsieur Paul, voulez-vous m'aider?

Elle mit sur sa tête un chapeau de paille et alla au jardin en mettant ses gants. Paul la regardait marcher, chacun de ses mouvement le ravissait. Arrivés auprès d'une planche de fraises, tous deux se mirent à genoux et commencèrent à cueillir les fruits rouges cachés sous les feuilles. Cornélie ne tarda pas à ôter ses gants: Je suis trop maladroite comme cela, dit-elle, et mes mains redeviendront blanches cet hiver. La main de Paul, presque malgré lui, se rapprochait de celle de Cornélie; il cueillait la fraise qui était la plus proche de celle que cueillait mademoiselle Morsy. Une fois leurs deux épidermes se touchèrent. Paul sentit comme un coup électrique le frapper au cœur; il retira brusquement sa main et cueillit quelques fruits dans une autre partie de la plate-bande. Mais il n'y avait qu'un seul petit panier que Cornélie avait apporté, et quand Paul avait cueilli cinq ou six fraises, il fallait qu'il les donnât à mademoiselle Morsy, qui les mettait dans le panier. Paul tremblait qu'à chaque instant elle ne s'avisât de placer le panier entre eux deux, car chaque fois qu'il lui donnait les fraises cueillies, sa main touchait la main chérie de mademoiselle Morsy; chaque fois il mettait un peu plus de temps à donner les fraises, et il prolongeait ainsi le contact des deux mains. Une fois il laissa sa main si longtemps

dans celle de mademoiselle Morsy, qu'elle la retira un peu vite. Alors Paul n'osa plus toucher cette main; il lui sembla que Cornélie était justement irritée contre lui. Il prit le panier et le mit entre eux deux.

Mais bientôt leurs mains se rencontrèrent cueillant la même fraise; chacun retira la sienne. Ils levèrent les yeux, et leurs regards se rencontrèrent brillants et humides. La main de Cornélie était restée comme frappée de torpeur sur les feuilles des fraisiers; leurs yeux restaient fixés les uns sur les autres par cette pointe acérée du regard qui pénètre et pique le cœur presque douloureusement. Paul rapprocha sa main de celle de Cornélie. Cornélie tremblait; elle retira un peu sa main, celle de Paul s'avança davantage, les deux mains se touchaient aussi peu qu'il est possible. Je ne sais si Paul eût jamais osé saisir la main de Cornélie, mais quelqu'un entra au jardin Cela lui donna du courage, car il ne redoutait au monde que Cornélie; il s'empara de la main de Cornélie, la serra dans la sienne, où était passée son âme tout entière. Cornélie répondit par une légère pression.

Et tous deux rentrèrent à la maison porter à la cuisine les fraises qu'ils avaient cueillies.

— Il n'y en a guère, dit la servante; je dirai au jardinier d'arroser les fraisiers : il fait si chaud, la terre est desséchée.

Paul avait le cœur rempli d une joie ineffable; il lui semblait que le monde entier lui appartenait. A dîner, il était bon comme tous les gens heureux dans le cœur; il avait avec les convives une affabilité tout à fait royale. Son amour avoué et partagé l'élevait si haut, qu'aucune blessure ne pouvait aller jusqu'à lui. Il y a toujours dans la haine un peu de crainte; celui qui ne craint personne ne hait personne. Paul, de son ciel, n'avait pour les autres hommes que des sentiments affectueux mêlés d'un peu de commisération pour ces pauvres diables condamnés à s'occuper des choses de la terre, quand lui jouissait de la gloire et du bonheur des anges! Pour la première fois il rit des plaisanteries d Arnold Redort qui racontait la mystification de Marcel à propos de madame d'Erghem.

XIII.

Le premier pas fait en amena un second; Paul écrivit et donna sa lettre. Cornélie ne répondit qu'à la troisième. Ils échangèrent le serment de vivre l'un pour l'autre. Cornélie assura son amant qu'elle saurait résister à toutes les obsessions de sa famille, qu'elle ne serait jamais qu'à lui, qu'elle se garderait pour lui!

Ce fut tout; on en resta là. Paul trouvait moyen de toucher une fois de temps à autre le bout des doigts de Cornélie, de lui glisser une lettre et de recevoir sa réponse. Il passait une partie de la nuit et toute la journée du lendemain à relire cent fois cette lettre, à rechercher dans son cœur le son de la voix de mademoiselle Morsy, pour relire à lui-même avec cette voix les mots qu'elle avait tracés.

Le reste des choses de la vie avait perdu tout intérêt à ses yeux. Un soir, au théâtre, il passa trois mesures malgré les signes menaçants du chef d'orchestre. Dans l'entr'acte, celui-ci lui fit d'amers reproches.

— Monsieur Seeburg, vous avez passé quatre mesures.

— Qu'est-ce que cela fait? répondit froidement Seeburg.

Le chef d'orchestre crut qu'il devenait fou.

Un soir qu'il n'y avait pas d'étrangers, comme, après dîner, on parlait de choses et d'autres, madame Morsy dit :

— Il est arrivé un grand malheur à ces pauvres Cotel.

— Qu'est-ce? demanda M. Morsy.

Mme MORSY. — Tu sais, leur sœur, celle qu'on appelle Agathe?

M. MORSY. — Celle qui n'est pas mariée?

Mme MORSY. — Et qui probablement ne le sera jamais.

M. MORSY. — Pourquoi?

Mme MORSY. — A cause du malheur dont je te parle.

M. MORSY. — Quel malheur?

Mme MORSY. — Cornélie, va donc me chercher mon dé d'or dans ma boîte à ouvrage.

Cornélie sortit.

Mme MORSY. — Eh bien! un jeune homme a été surpris par le père Cotel, sortant la nuit de la chambre d'Agathe.

M. MORSY. — Diable!

Mme MORSY. — Quel malheur! Une fille assez jolie, avec de la fortune. C'est une existence perdue.

M. MORSY. — Mais pourquoi ne lui fait-on pas épouser le jeune homme?

Mme MORSY. — C'est un pauvre diable qui n'a rien, pas même une position, pas même un état.

M. MORSY. — N'importe! est-ce un honnête homme?

Mme MORSY. — On ne dit rien contre lui sous ce rapport.

M. MORSY. — Certes, je ne donnerais pas volontairement ma fille à un homme qui n'aurait pas une fortune au moins égale à la sienne; Cornélie a été élevée dans l'abondance, et a d'ailleurs un goût naturel pour le luxe; mais, s'il nous arrivait un pareil malheur, le jeune homme l'épouserait.

Mme MORSY. — Mais... mon ami...

M. MORSY. — Et s'il refusait, j'enverrais mon fils se battre avec lui, et si mon fils était tué, je me battrais à mon tour. Quand je devrais ne jamais revoir ni mon gendre ni ma fille, je préférerais ce chagrin au désespoir que me donnerait le déshonneur de Cornélie. Je ne comprends pas les Cotel; il n'y a pas, selon moi, à hésiter.

Mme MORSY. — Les Cotel sont nobles et s'appellent Cotel de Germency, le jeune homme est fils d'un paysan.

M. MORSY. — N'importe! D abord un homme sage qui a des filles ne doit pas recevoir chez lui d'homme tout à fait *impossible*.

Mme MORSY. — Tout cela est bien facile à dire. Toi, par exemple, n'as-tu pas admis ici, comme s'il était de la famille, ce petit Paul Seeburg?

M. MORSY. — C'est bien différent.

Mme MORSY. — Cela me paraît, au contraire, être tout à fait la même chose.

M. MORSY. — Ah bien! celui-là, il n'y a pas de danger qu'il se laisse aller à des audaces dangereuses; je n'ai jamais vu de fille aussi timide. Je ne l'ai jamais vu parler à une femme, à toi-même, sans que ses oreilles devinssent rouges comme l'écarlate.

Mme MORSY. — D'autre part, il faut dire que Cornélie est, sous le rapport de l'amour, aussi niaise et aussi sotte qu'une enfant de trois ans.

Cornélie, qui avait parfaitement compris pourquoi sa mère avait aussi subitement besoin d un dé dont elle ne se servait jamais, avait eu soin de rester derrière la porte à écouter ce qu'on tenait tant à lui cacher. Elle rentra alors et dit qu'elle n'avait pas trouvé le dé.

Ce qu'elle avait entendu occupait singulièrement son imagination. Il était évident que son père et sa mère étaient d accord sur ce point, qu'ils ne la donneraient pas à Paul, que cependant il n'était pas impossible qu'ils fussent unis; mais elle n osait pas penser au seul moyen qui faisait que cette union n était pas impossible. Elle n était pas non plus très-contente que sa mère eût dit qu'elle était niaise et sotte comme une enfant de trois ans. Le lendemain, elle reçut une lettre de Paul. Il lui disait « qu'il s'occupait de leur avenir; qu'il allait bientôt apprendre *la composition*, parce qu'ensuite il ferait un opéra; si l'opéra était joué, et si il réussissait, cela lui donnerait tout d'un coup une position et de l'argent, et il n aurait plus alors qu'à se laisser aller au courant. Du reste, il jurait à Cornélie une fidélité inaltérable, et il lui rappelait les serments qu'elle lui avait faits elle-même de l'attendre... toujours, s'il le fallait. »

Cet avenir dont parlait Paul avait le défaut d'être un peu lointain, et hérissé de beaucoup trop de *si*. D'ailleurs, elle ne savait pas si M. et madame Morsy n auraient plus rien à objecter lorsque M. Paul Seeburg aurait fait un opéra, si il était joué, et si il réussissait. Elle croyait même savoir que cela les toucherait médiocrement.

Il y avait une pensée qui suivait de près ces idées décourageantes, c'était le cas où son père *forcerait* Seeburg à l'épouser. Il y avait cependant dans cette pensée quelque chose qui l'effrayait assez, mais Cornélie, comme tous ceux qui ont fait leur éducation avec les romans, avait plus de beaux sentiments dans la tête que dans le cœur. D'ailleurs, elle pensait que l'époux lui pardonnerait la faiblesse qu'elle aurait eue pour l'amant; et encore que risquait-on avec Paul? Ne pouvait-elle, tout en restant innocente, se compromettre assez pour rendre son mariage indispensable aux yeux de son père? n'était-ce pas, d'ailleurs, le seul moyen d'être la femme de Paul?

Elle lui écrivit :

« Rentrez cette nuit par la petite porte du jardin qui *sera ouverte*; vous m'y trouverez, j'ai à vous parler. »

Paul relut cent fois ces deux lignes. Quand il ne les lisait pas, il touchait le papier plié dans sa poche, pour s'assurer que c'était bien vrai, que la lettre était là, cette lettre qui lui promettait un rendez-vous! avec elle! la nuit! dans ce jardin!

Le soir, il quitta de bonne heure la famille Morsy, pour aller plus tôt attendre le moment de revenir; il alla se cacher dans un taillis sur lequel donnait la petite porte indiquée; mais, quand il vit s'éteindre une à une toutes les lumières qui brillaient à travers les vitres de la maison, quand le calme profond dans lequel cette maison parut s'endormir, lui montra *qu'il était temps*, son cœur commença à battre avec violence, des frissons fréquents lui passèrent sur le corps; il eût voulu, pour tout au monde, retarder d'une heure, d'une minute, le moment d'entrer dans le jardin. Arrivé à la petite porte, il s'arrêta un instant pour respirer, puis il frappa un coup à la porte, pour avertir Cornélie, qu'il était là; mais il entendait son cœur battre avec tant de bruit, qu il n'était pas sûr d'avoir frappé. Cependant il poussa la porte qui s'ouvrit comme d'elle-même; il la referma, et fit quelques pas dans le jardin. Cornélie n'y était pas encore; d'abord il en fut bien aise, cela lui donnait le temps de calmer la violence de ses émotions; mais, au bout d une minute, il en fut désespéré, et le même homme qui, il n'y a qu'un instant, aurait presque consenti à ne pas voir Cornélie qui l'attendait, quand il n'y avait pour cela qu à pousser une porte ouverte, maintenant qu'il pensait qu'elle ne pouvait pas venir était résolu à s introduire dans la maison par une fenêtre, et à aller chercher celle qu'il aimait. Comme nous l'avons déjà pu remarquer, il n'avait peur au monde que de Cornélie.

Bientôt une forme blanche se dessina à travers le feuillage; l'âme de feu Bressier avait singulièrement compté sur cette nuit-là, toute la journée avait été orageuse; les feuilles et les fleurs, fatiguées par la

chaleur, se relevaient sous les fraîches haleines de la nuit. L'âme de feu Bressier secouait les branches fleuries des acacias pour en faire tomber les parfums.

Cornélie et Paul Seeburg s'assirent sur un banc. Paul avait osé prendre la main de mademoiselle Morsy, et la tenait dans la sienne. Ils ne parlaient pas; c'était cette fois Cornélie qui avait un peu peur de Paul? Qu'auraient-ils dit? Paul était tout occupé de désirs et d'espérances, que pour rien au monde il n'eût osé exprimer. Cornélie était en proie à une terreur mystérieuse dont elle ignorait elle-même la cause; il lui aurait été impossible de dire ce qu'elle redoutait. Cependant Paul finit par rompre le silence. Il parla de l'avenir, du temps où *elle serait à lui*; il jura d'avoir du courage et de la mériter. Cornélie répondit à ce serment par un serment de constance éternelle. Mais il y avait dans la nuit, dans la lumière de la lune qui se dégageait de temps en temps des nuages, dans le feuillage noir, dans les parfums des fleurs et des arbres, dans ce silence profond, dans l'air qu'ils respiraient, tant d'amour et tant de volupté, que les deux amants, tout en parlant de l'avenir, s'abandonnaient à chaque instant davantage au présent : la tête de Cornélie tomba sur la poitrine de Paul, Paul entoura d'un de ses bras le corps de sa charmante maîtresse, leurs mains se pressaient étroitement. Cornélie sentait dans ses cheveux l'haleine brûlante de Paul.

— Paul, lui dit-elle, comment se fait-il que j'aie peur auprès de vous?

Paul, qui à ce moment avait posé ses lèvres sur les cheveux de mademoiselle Morsy, releva vivement la tête. Elle ajouta : — Mais vous serez, vous êtes mon mari; le ciel a entendu nos promesses et nos serments, nous sommes mariés; n'est-ce pas, je ne fais pas mal d'être ici avec vous? n'est-ce pas que mon mari me pardonne?

Alors elle releva sa tête charmante pour attendre la réponse de Paul. Paul sentit sur son visage l'haleine de Cornélie, ses lèvres s'approchèrent de la bouche de cette fille adorée.

L'âme de feu Bressier voltigeait entre ces deux bouches amoureuses.

Paul se leva brusquement, et, d'une voix pleine d'enthousiasme, dit : — O Cornélie, ne crains rien de Paul Seeburg; je n'abuserai pas de ta noble confiance et de ta charmante candeur. O Cornélie, tu peux confier ton honneur au mien; ton amant te gardera pure à ton époux.

Ceci ne manque pas de grandeur et de noblesse, mais il y avait au fond encore plus d'embarras de la part de Seeburg. Les femmes ne savent pas toute la timidité des hommes, et je parle des plus audacieux; on sait que Paul n'était pas de ceux-là.

L'âme de feu Bressier fut indignée et le trouva sot.

Cornélie fut étonnée, et comprit alors que la terreur qu'elle avait ressentie, et dont elle se trouvait délivrée, n'était pas sans un mélange de plaisir.

En faisant venir Paul au jardin, Cornélie avait un plan, mais un plan à peine aperçu : il fallait qu'un accident, une surprise, mît M. Morsy entre la crainte du déshonneur de sa fille et la nécessité de la donner à Paul Seeburg; elle avait exécuté immédiatement la première partie du plan, celle qui n'amenait que le plaisir de voir Paul, de passer seule avec lui quelques heures de nuit dans le jardin. La seconde partie ne se présentait à l'imagination qu'escortée de craintes, de colère, de reproches, de honte : c'était celle qui consistait à se laisser, ou plutôt à se faire surprendre; elle n'osait aborder cette seconde partie, et, malgré son intention d'être surprise, elle pensa qu'il valait mieux que ce fût un autre jour, ou plutôt elle ne pensa plus qu'au bonheur d'être avec son amant, de parler du passé et de l'avenir, de lui avouer tous les regrets, tous les désirs qu'elle lui avait cachés avec tant de soins depuis qu'elle l'aimait; de lui raconter tout ce qu'elle avait pensé, et sous leur pêcher, et auprès du bassin, et sous la tonnelle de chèvrefeuille. Elle ne pensait pas à rien désirer de plus, et surtout à rien préparer, aussi fut-elle saisie d'effroi quand elle entendit marcher dans le jardin.

— Oh! mon Dieu! on vient! Paul, sauvez-vous.

Paul pressa sur ses lèvres la main de Cornélie et se précipita vers la petite porte, mais il y trouva un homme qui la gardait; Paul n'hésita pas, se jeta sur l'inconnu, le renversa, et s'échappa par-dessus son corps.

C'était le jardinier, qui s'écria : — Quoi? c'est vous?

Pour Cornélie, demi-morte de frayeur, elle avait regagné sa chambre et s'était mise au lit précipitamment; mais si sa mère était venue placer la main sur le cœur de la pauvre fille, elle aurait tout compris à ses battements violents et irréguliers.

Peu à peu elle se calma. Elle avait entendu le jardinier; il avait reconnu Paul Seeburg, dans deux heures son père saurait tout; c'était le but qu'elle avait voulu atteindre, et beaucoup plus tôt qu'elle ne l'avait espéré, et cependant elle avait peur à un degré qui lui faisait par moments regretter son imprudence. Elle se répétait les paroles de son père à propos d'une circonstance semblable, et elle s'exhortait elle-même au courage en se faisant voir en perspective le mariage et le bonheur. Malgré tout cela, elle n'osa pas descendre déjeuner, et fit dire qu'elle était malade. Sa mère vint près d'elle et la trouva endormie, car elle avait fini par céder à la fatigue et aux émotions de cette nuit sans sommeil.

Pour M. Morsy, il était extrêmement agité. Le jardinier lui avait rapporté qu'ayant, vers deux heures et demie, entendu parler dans le jardin, il s'était levé, en avait fait le tour, et, trouvant ouverte la petite porte du bois, n'avait pas hésité à penser que les gens qui s'étaient introduits dans le jardin comptaient s'en aller par le même chemin; qu'au lieu de les poursuivre inutilement dans le jardin, où la nuit leur aurait permis de l'éviter, il s'était tranquillement posté à la porte; que là en effet il n'avait pas tardé à voir arriver un des maraudeurs, mais que celui-ci s'était jeté brusquement sur lui, l'avait renversé et s'était enfui.

— Du reste, monsieur, ajouta-t-il, au premier moment, j'ai cru le reconnaître; puis, en y pensant, j'ai vu que c'était impossible.

— Et qui as-tu cru reconnaître? demanda M. Morsy.

— Non, c'est impossible, c'est trop bête.

— C'est égal, dis-le.

— Je n'oserai même pas vous le dire, tant cela n'a pas le sens commun.

— C'est possible, mais je veux le savoir.

— Eh bien! monsieur, figurez-vous que dans l'homme qui m'a ainsi bousculé il m'a semblé voir... Mais non, c'est impossible; il n'y a pas moyen que ce soit lui.

— Jean, tu m'impatientes.

— Mais, monsieur, vous allez dire vous-même que j'aurais mieux fait de me taire, quand je vous aurais dit que celui que j'ai cru reconnaître... c'est M. Paul Seeburg.

— En effet, cela n'est pas possible.

— C'est ce que je disais à monsieur. Pour l'autre...

— Quel autre?

— Celui qui causait avec celui-là.

— Eh bien?

— Eh bien! je ne l'ai trouvé nulle part; il faut croire qu'il aura passé par-dessus le mur.

— Que penses-tu que ces maraudeurs venaient faire?

— Oh! voler les cerises et les groseilles; ce n'est pas la première fois que cela arrive.

— En a-t-on pris?

— Non.

— C'est bien; ne parle de cela à personne, madame Morsy aurait peur: contente-toi de veiller cette nuit.

— Et mademoiselle Cornélie, c'est elle qui aurait peur! Je prendrai mon fusil.

— Mais je te défends d'y mettre du plomb.

— Pourquoi?

— Qu'il te suffise de savoir que je te le défends. Le vol de quelques cerises ne mérite pas la mort. S'il arrivait un accident, je dirais aux juges que je t'avais défendu de charger ton fusil, et l'affaire serait mauvaise pour toi. Va à ton ouvrage.

Le récit du jardinier laissa M. Morsy pensif et inquiet; il craignait plus pour sa fille que pour ses groseilles. D'ailleurs, plusieurs circonstances, en le rassurant sur les fruits, augmentaient son inquiétude sur l'autre point. On ne remarquait aucun désordre aux arbres. La personne qui s'était échappée causait avec une autre, cette personne ressemblait à Paul Seeburg. A ce moment, mille petits incidents qu'il n'avait pas remarqués ou qu'il avait jugés sans importance lui revinrent à la mémoire, et lui firent penser qu'il n'était pas tout à fait impossible que les jeunes gens s'entendissent. Il faudrait que ce petit Paul fût bien sournois!

M. Morsy avait une affaire qui l'appelait à la ville; d'ailleurs, il n'était pas fâché de sortir de sa maison pour mettre de l'ordre dans ses idées. S'il se trompait, si l'on n'en voulait qu'à ses cerises, il ne voulait pas laisser soupçonner à sa fille ce qu'il avait cru possible un moment, et il ne se sentait pas assez maître de lui pour garder un visage impassible et être avec elle comme de coutume. Il ne voulait non plus parler de rien à sa femme, qui, dans sa colère, aurait procédé par questions directes et par violence.

Quand il fut parti, Cornélie se trouva mieux et se leva. Elle ne tarda pas à rencontrer Jean au jardin. Jean examinait ses cerises et ses groseilles et disait : — C'est étonnant!

— Et qu'y a-t-il d'étonnant, maître Jean?

— Oh! rien du tout, mademoiselle; c'est que je me parlais à moi-même.

— Mais vous vous disiez à vous-même : C'est étonnant! Qu'est-ce que vous trouviez étonnant?

De question en question, elle fit tout raconter à Jean, malgré la défense de M. Morsy, et il ajouta : — Il a beau dire, je mettrai un petit peu de plomb dans mon fusil.

— Ne vous en avisez pas, Jean, au nom du ciel! s'écria-t-elle.

— Mademoiselle, des maraudeurs, des voleurs, ne valent pas la pitié que vous et monsieur vous avez pour eux.

— Mais si ce n'étaient pas des voleurs?

— Et que voulez-vous que ce soit alors, mademoiselle?

— C'est vrai, Jean. Et vous n'avez pas reconnu l'homme qui vous a échappé?

— Non, mademoiselle.

— Ah!

— Quand je dis non, c'est-à-dire j'avais cru reconnaître; mais c'était trop bête; je ne voulais pas le dire à monsieur; il m'a forcé de lui dire qui, et quand je lui ai dit, il a pensé comme moi que cela n'avait pas de sens.

— Et qui aviez-vous cru reconnaître, Jean?

— Je vous dis, mademoiselle, que je n'ai reconnu personne; il m'avait semblé trouver au voleur une ressemblance avec M. Paul Seeburg. Ne lui dites pas, au moins, il se moquerait de moi.

— Et vous l'avez dit à mon père?

— Il l'a voulu absolument.

M. Morsy rentra pour l'heure du dîner; le résultat de ses réflexions fut que le jardinier ne s'était pas trompé, que le maraudeur était Paul. Du reste, il avait décidé de voir les jeunes gens ensemble et de les observer. A l'air soucieux qu'il gardait malgré lui, Cornélie soupçonna les pensées qui l'agitaient. A chaque instant, elle frissonnait de peur d'une question; elle était, du reste, résolue à tout avouer.

XIV.

Une fois hors du jardin, Paul courut quelque temps, puis il s'arrêta devant un taillis. En un instant, il pensa qu'il avait été reconnu, que Cornélie était perdue, déshonorée, qu'il fallait la sauver. Un moyen se présenta à son imagination; il le saisit sans perdre de temps à l'examiner. Un cheval était attaché à un piquet, selon l'usage des campagnes, où, dans les temps chauds, on fait passer aux bestiaux la nuit dehors. Il le détacha, monta dessus, cueillit une forte branche de coudrier, et le fit partir au galop vers la ville. La branche de coudrier communiquait à l'animal une partie de l'ardeur et de l'empressement du cavalier; d'ailleurs, il avait retrouvé de la vigueur dans les pâturages.

Arrivé à la porte de la ville, Paul descendit, tourna la tête du cheval du côté opposé, lui donna un coup de baguette en disant : J'espère qu'il va retourner chez lui. Le cheval s'en alla en effet au petit trot, en suivant le chemin qui devait le conduire où Paul l'avait pris. Pour Seeburg, il ne s'amusa pas à le regarder. Il s'avança rapidement dans la ville, et, voyant une fenêtre encore éclairée, il prit un caillou et le jeta dans une vitre qu'il brisa en éclats.

On cria de la chambre : — Eh bien! qu'est-ce que c'est que cela?

Une seconde pierre, qui cassa une seconde vitre, fut la seule réponse.

— Attendez, je vais descendre avec une trique.

— Descendez, répondit Seeburg.

— Ça ne sera pas long, répondit la voix.

Mais à ce moment un homme de la police passait par cette rue; il mit la main sur le collet de Paul, et, quand l'habitant de la chambre attaquée descendit avec un formidable gourdin, il trouva son agresseur en conversation avec l'agent de la force publique.

— Qu'est-ce que vous faites là? disait l'agent.

— Comme vous voyez, je casse des vitres.

— Ah! ah! Et pourquoi cassez-vous des vitres?

— Menez-moi chez le commissaire.

— Plus vite que vous ne le pensez, mon gentilhomme.

— Mais, disait l'homme au bâton, c'est que je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu. J'étais là à travailler quand la pierre est arrivée. Je ne lui ai jamais rien fait, à cet homme, et j'en suis pour quarante sous de carreaux.

— Je vous donnerai cinq francs.

— Alors, monsieur l'agent, laissez-le aller...

— Je ne sais si je dois.

— Vous ne le devez pas, agent, s'écria Seeburg, vous devez me conduire chez le commissaire le plus voisin, et sans tarder.

— Mais si monsieur consent...

— A condition qu'il me donnera les cinq francs qu'il m'a offerts.

— Si vous me laissez aller, je vous dénoncerai. Vous, je vous donnerai vos cinq francs si vous venez chez le commissaire faire votre plainte. Pour vous, monsieur l'agent, voici pour vous décider.

— Comment! un coup de poing! c'est trop fort; il passera la nuit en prison. Allons chez le commissaire.

L'HOMME AU BATON. — J'y vais aussi; mais je vais mettre ma redingote.

SEEBURG. — Du tout, vous êtes très-bien comme cela. Vous aurez dix francs, mais il faut venir tout de suite.

L'AGENT. — Allons, en route. Nous allons voir si cela vous plaira toujours d'aller chez le commissaire.

L'agent reprit Seeburg au collet; mais Seeburg marchait tellement vite, qu'il l'entraînait. On arriva bientôt chez le commissaire, qui se leva de fort mauvaise humeur.

LE COMMISSAIRE. — Qu'est-ce, Raymond?

L'AGENT. — C'est un homme que j'ai trouvé cassant des vitres à coups de pierre et qui m'a donné un coup de poing.

L'HOMME AU BATON. — Mes vitres, mes propres vitres; mais il a promis de me donner dix francs : je demande qu'on le laisse aller.

LE COMMISSAIRE. — Raymond, vous auriez dû le mener provisoirement à la prison, et ne pas me réveiller pour cela.

L'AGENT. — Il a voulu venir ici; il veut qu'on dresse un procès-verbal.

LE COMMISSAIRE. — Allons, mon ami, indemnisez comme vous l'avez promis l'homme dont vous avez brisé les vitres; donnez quelque chose à l'agent; promettez-moi de vous conduire mieux, je vous laisserai aller.

SEEBURG. — Je vous promets de casser le reste de ses vitres et de donner vingt coups de poing à Raymond : voilà tout ce que je vous promets.

LE COMMISSAIRE. — Ah! ah! Eh bien, un bon averti en vaut deux : je consens à payer les vitres que vous casserez cette nuit. Raymond dénoncez-moi votre procès-verbal.

RAYMOND. — Monsieur le commissaire, je n'ai rien de plus à dire que ce que je vous ai dit.

LE COMMISSAIRE *écrivant*. — Et vous, l'ami?

L'HOMME AU BATON. — Moi de même, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE *écrivant*. — Antérieurement, vous n'avez jamais eu de différend ni de discussion avec cet homme?

L'HOMME AU BATON. — Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

LE COMMISSAIRE *écrivant*. — Vous ne l'avez pas provoqué de votre fenêtre?

L'HOMME AU BATON. — La fenêtre était fermée; je travaillais dans le fond de la chambre, quand une pierre a brisé un carreau et est venue tomber presque sur moi.

LE COMMISSAIRE. — C'est bien. (*Lisant.*) Le samedi 22 juin 18.., ont comparu devant nous, commissaire de police du quartier de..., le sieur Raymond, agent de la force publique, et le sieur... Comment vous nommez-vous?

L'HOMME AU BATON. — Wolgan.

LE COMMISSAIRE. — ...et le sieur Wolgan, qui nous ont attesté que le sieur... Vous vous appelez?...

SEEBURG. Paul Seeburg.

LE COMMISSAIRE. — ...que le sieur Paul Seeburg avait vers... Quelle heure était-il, Raymond?

RAYMOND. — Pas bien loin de trois heures.

PAUL SEEBURG. — Il n'était que deux heures et demie.

RAYMOND. — Trois heures moins un quart.

SEEBURG. — Deux heures et demie; je ne signerai pas le procès-verbal si on y insère des circonstances fausses.

LE COMMISSAIRE. — Êtes-vous bien sûr de l'heure, Raymond?

RAYMOND. — Il est possible que ma montre avance un peu.

SEEBURG. — Votre montre! elle avance horriblement.

RAYMOND. — Cela m'étonne; je l'ai remise ce matin à l'hôtel-de-ville

SEEBURG. — Vous l'avez remise, donc elle n'allait pas bien, donc c'est une patraque. Écrivez, monsieur le commissaire, que la montre de monsieur est une patraque; c'est un fait acquis au procès; sinon, je refuse positivement de signer.

LE COMMISSAIRE. — Après tout, Raymond, si vous n'êtes pas bien sûr de l'heure...

RAYMOND. — Je ne peux pas dire que j'en sois tout à fait sûr, mais cependant...

LE COMMISSAIRE. — Et vous, Wolgan?

WOLGAN. — Pour moi, je ne sais pas.

SEEBURG. — Et moi, je sais qu'il était deux heures et demie.

LE COMMISSAIRE. — Du reste, c'est une circonstance peu importante, et qui ne vous empêchera pas de passer la nuit en prison. Mettons deux heures et demie... — que ledit Seeburg avait, vers deux heures et demie...

RAYMOND. — Il me semble bien, cependant, qu'il était plus près de trois heures que de deux heures et demie.

LE COMMISSAIRE. — C'est égal... — vers deux heures et demie brisé avec des pierres deux carreaux de vitre de la chambre occupée par ledit sieur Wolgan. Le susnommé Seeburg, dûment appréhendé au corps par ledit Raymond, lui aurait donné un coup de poing; nonobstant quoi, amené devant nous, accompagné du sieur Wolgan, il n'a nié aucun des faits de la plainte. En foi de quoi nous l'avons envoyé en prison pour qu'il ait à se faire réclamer par quelque personne établie et connue. De tout quoi avons dressé procès-verbal, qu'ont signé le prisonnier, ainsi que l'agent de la force publique Raymond, et le sieur Wolgan, plaignant. Voulez-vous signer, Seeburg?

SEEBURG. — Bien volontiers. Puis-je avoir une copie du procès-verbal?

LE COMMISSAIRE. — Vous la recevrez avant midi. Conduisez-le à la prison. Voici le jour; ce n'est pas la peine de me recoucher.

SEEBURG. — Monsieur le commissaire, je suis vraiment chagrin de vous avoir dérangé.

Un peu après le dîner, ce même jour, M. Morsy avait changé d'idée; il dit à sa femme : — Aglaé, je pense que *monsieur* Seeburg viendra dans l'après-dîner comme de coutume. Je voudrais causer avec lui; ne pourrais-tu faire une visite et emmener Cornélie?

Mme MORSY. — Quels secrets si terribles as-tu donc avec Paul? et qu'est-il arrivé pour qu'en parlant de lui tu dises *monsieur* Seeburg?

M. MORSY. — Oh mon Dieu! rien; c'est pour une affaire... une chose qui a rapport à la musique.

Mme MORSY. — Je ne savais pas que la musique eût des mystères dont il ne fût pas séant de parler devant des femmes.

M. MORSY. — J'ai à parler de musique, il est vrai, mais aussi de quelques autres choses qui intéressent *ce jeune homme.*

Mme MORSY. — Ecoute, Morsy, tu me caches quelque chose; depuis ce matin tu es dans une agitation étrange!
M. MORSY. — Tu trouves?
Mme MORSY. — J'en suis sûre.
M. MORSY. — Eh bien! tu as raison, j'ai bien du chagrin! Tu me parlais l'autre jour des Cotel?
Mme MORSY. — Oui; eh bien?
M. MORSY. — Eh bien! il faut garder pour nous la pitié qu'ils nous inspiraient.
Mme MORSY. — Comment! que veux-tu dire? Mais parle donc!
M. MORSY. — Cette nuit, le jardinier a entendu causer dans le jardin; il s'est posté à la petite porte du bois, et là il a été renversé par un homme qui fuyait; il a reconnu Paul Seeburg.



M. Morsy.

Mme MORSY. — Après?
M. MORSY. — Après, il n'a pas trouvé la personne avec laquelle il causait.
Mme MORSY. Et tu penses?...
M. MORSY. — Je pense que Paul causait avec Cornélie.
Mme MORSY. — Et que veux-tu faire?
M. MORSY. — Je voudrais d'abord parler à Cornélie.
Mme MORSY. — Laisse-moi plutôt lui parler.
M. MORSY. — Ne t'en avise pas! ce serait, si je ne me trompe, éveiller dans sa tête de dangereuses idées. Je parlerai à Seeburg, il y a moins de risques à se tromper, quoique je croie être sûr; si, par un hasard inouï je me trompais, il croirait que je l'accuse d'avoir cherché à s'approcher de Cornélie, il ne saurait pas que nous avons accusé notre fille de complicité avec lui.
Mme MORSY. — Mais enfin que vas-tu lui dire?
M. MORSY. — Laisse-moi faire, je saurai bien la vérité.
Mme MORSY. — Vous autres hommes, vous ne valez rien pour cela; je suis sûre que tu gâteras tout dès le début. Voyons, que vas-tu lui dire?
M. MORSY. — Je lui dirai sévèrement : Monsieur, asseyez-vous et parlez-moi franchement.
Mme MORSY. — Pourquoi prendras-tu un air sévère? et pourquoi l'appelleras-tu monsieur?
M. MORSY. — Pour frapper et étonner son esprit, pour voir si cet air qui, s'il est coupable comme j'en suis sûr, lui apprendra que je sais tout, lui donnera de la confusion, pour surprendre ses impressions.
Mme MORSY. — Eh bien, moi, je pense qu'au contraire ce sera l'avertir de se tenir sur ses gardes et de surveiller ses paroles. Tu ne sauras rien.
M. MORSY. — Rapporte-t'en à moi.
Mme MORSY. — Pas le moins du monde. Si c'est lui, que compte-tu faire?
M. MORSY. — Paul n'est pas d'une plus mauvaise famille que nous....
Mme MORSY. — Tu lui donnerais Cornélie?
M. MORSY. — Dame! s'il l'a prise, il faut bien la lui donner.
Mme MORSY. — Peut-être n'y a-t-il là qu'un enfantillage.
M. MORSY. — Je ne m'y fie pas; Paul fait le timide, mais je l'ai vu dans cinq ou six occasions très-hardi et très-entreprenant.
Mme MORSY. — Avec des femmes?
M. MORSY. — Non, mais c'est égal.
Mme MORSY. — Ce n'est pas égal du tout. Mais tu ne penses pas sérieusement à donner Cornélie à ce garçon, quand nous l'avons presque promise à Arnold, un parti si riche, un ancien ami?
M. MORSY. — Ce n'est pas une raison, parce que Arnold est notre ami, pour que je le trompe indignement.
Mme MORSY. — Mais....
A ce moment un domestique entra et apporta une lettre :
— Monsieur, on attend la réponse.
M. MORSY. — Dites que je vais y aller; que le messager aille m'annoncer. — Voici bien une autre affaire!
Mme MORSY. — Quoi encore?
M. MORSY. — C'est une lettre de lui.
Mme MORSY. — Que dit-elle?
M. MORSY. — Ecoute :

« MON RESPECTABLE AMI,

» J'ai le plus grand besoin de vous. Hier j'ai diné avec d'anciens amis; ils ont trouvé joli et spirituel de griser un pauvre buveur d'eau que je suis, comme vous le savez; puis ils m'ont laissé aller. De ce moment je ne sais plus ce que j'ai fait. Je ne me rappelle rien depuis les haricots verts. Toujours est-il que je me réveille en prison, et qu'on me remet un procès-verbal qui constate que, vers deux heures du matin, je me livrais à de singulières extravagances.
» On m'annonce que je resterai en prison jusqu'à ce qu'une personne connue consente à me réclamer. J'ai cru devoir m'adresser à vous, qui êtes le plus spirituel et conséquemment le plus indulgent de mes amis.

» PAUL SEEBURG. »

Post-scriptum. — Voici le procès-verbal :
« Le samedi 22 juin.... »



Cornélie ne pouvait douter un moment que Paul ne fût amoureux d'elle.

Mme MORSY. — C'était hier!
M. MORSY *lisant.* — « ...ont comparu devant nous, commissaire de police du quartier de...., le sieur Raymond, agent de la force publique, et le sieur Wolgan, qui nous ont attesté que le sieur Paul Seeburg avait, vers deux heures et demie du matin, brisé avec des pierres deux carreaux de vitre de la chambre occupée par ledit sieur Wolgan. Le susnommé Seeburg, dûment appréhendé au corps par ledit sieur Raymond, lui aurait donné un coup de poing. Nonobstant quoi, amené devant nous, il n'a nié aucun des faits de la plainte. En foi de quoi, » etc., etc.

Paris. — Typ. Lacour, rue Soufflot, 16

Mme MORSY. — Deux heures et demie ! A quelle heure Jean a-t-il vu son homme ?

M. MORSY. — Je vais l'appeler. (*Il sonne.* — *Un domestique entre.*) Appelez Jean.

Mme MORSY. — Ce n'était pas lui.

M. MORSY. — Il est impossible que ce soit lui.

Mme MORSY. — Cela m'ôte un terrible poids de dessus le cœur.

JEAN. — Monsieur me fait demander ?

M. MORSY. — Oui... A quelle heure as-tu fait ta rencontre cette nuit ?

JEAN. — Je croyais que monsieur ne voulait pas en parler à madame.

M. MORSY. — J'ai changé d'avis.

JEAN. — Il pouvait être de deux à trois heures, comme je l'ai dit à monsieur.

M. MORSY. — Es-tu sûr ?

JEAN. — Oui... Je ne dormais pas bien, et je venais d'entendre sonner deux heures, quand je me suis levé, croyant entendre parler au jardin.

M. MORSY. — Et tu as cru reconnaître M. Seeburg.

JEAN. — J'ai bien cru reconnaître M. Paul, c'est vrai.

M. MORSY. — Eh bien, Jean, tu t'es trompé. Ce pauvre Paul, entraîné et trompé par des amis, précisément à deux heures et demie, cette nuit, s'est laissé enivrer et a commis une folie qui l'a fait arrêter. Voici le procès-verbal du commissaire de police, et je vais aller le réclamer. Tu conçois qu'il ne pouvait à la même heure de deux heures et demie donner en même temps un coup de poing à toi ici et un autre coup de poing à un agent de police à une lieue et demie d'ici. Fais mettre un cheval au cabriolet, tu viendras avec moi.

Comme ils étaient en route, ils passèrent sur la lisière du pré, où ils virent couché par terre et dans l'herbe le cheval dont Paul s'était servi.

Voilà un cheval qui ne *fait pas bien*, dit Jean ; voilà quinze jours qu'il est au vert sans travailler, et il est là couché comme un cheval éreinté.

XV.

Le lendemain, Paul, délivré, glissa à Cornélie une lettre écrite dans la prison, dans laquelle lettre il lui racontait ce qu'il avait fait pour la sauver. Je ne sais si dans l'esprit de Cornélie il ne se mêla pas un peu de dépit à l'admiration que lui causa la conduite de Paul Seeburg.

Toujours est-il que l'âme de feu Bressier se trouva complétement découragée, qu'elle vit que cet amoureux n'était pas assez pressé pour elle, et qu'elle quitta Cornélie et Paul Seeburg pour chercher définitivement fortune ailleurs.

Peut-être la reverrons-nous.

XVI. — Frédéric Mornaud à Louis de Wierstein.

« Comment, Louis, n'as-tu pas plus de constance dans tes résolutions? J'apprends par hasard que ton mauvais génie est encore avec toi. Ne le connais-tu donc pas, ou as-tu découvert en lui quelque précieuse qualité qui nous ait échappé à tous jusqu'à présent ? Quel charme peut donc avoir pour toi la société d'un garçon qui n'a ni cœur ni esprit, si ce n'est quand il répète tes mots, qui ne peut t'amuser, qui ne mérite pas ton intérêt, et qui ne t'aime pas ? Dix fois déjà tu l'as secoué comme un cheval secoue un taon qui le gêne. Pendant tout le temps qu'il ne vit pas à tes dépens, il va vivre avec d'autres et se plaint de toi, parle de ton peu de reconnaissance pour les services qu'il t'a rendus, met en circulation sur toi et sur tes bizarreries mille contes saugrenus. C'est sa manière de payer son écot à la table des gens qui ne t'aiment pas. Si par hasard il se trouve avec d'autres auprès desquels il a lieu de croire que ton amitié est une recommandation, alors seulement il parle de toi avec éloges, mais c'est pour dire *nous* au lieu de *il*, en racontant ce que l'on sait de toi de bon et d'honorable. Avec ceux-là, il n'est pas ton ami, il est ton frère; tout est commun entre vous. *L'un* n'a rien qui n'appartienne à *l'autre*. Il n'explique pas que tu es toujours *l'un*.

» Puis, quand il a épuisé les complaisances des autres, quand il voit qu'il ne peut plus vivre à leurs dépens, il revient près de toi. Il est toujours sûr de te retrouver, quelque sérieux que soient les griefs qui t'aient fâché contre lui lors de votre dernière rupture ; il n'en est pas moins le bienvenu.

» Il est triste et blessant pour tes autres amis qui sont dignes de ce titre de voir sans cesse un pareil homme l'emporter sur eux dans ton affection.

» Il n'y a rien de nouveau ici. Les devoirs de ma place ne me permettront pas de m'éloigner de tout l'été. Toi qui es libre, tu sais avec quel plaisir tu seras accueilli, si un bon vent te pousse par ici.

» A toi,

» FRÉDÉRIC. »



Arrivés auprès d'une planche de fraises, tous deux se mirent à genoux et commencèrent à cueillir les fruits rouges cachés sous les feuilles.

XVII. — Louis de Wierstein à Frédéric Mornaud.

« Hélas, oui, mon cher Frédéric, notre homme est avec moi. Il est venu déjeuner avec moi un matin, et voilà deux mois que dure ce déjeuner.

» Ne crois rien m'apprendre sur son caractère; je connais Louis Dubois depuis longtemps. Je ne l'aime pas. Au bout de quelques jours passés avec moi, il me devient insupportable. Ses mauvais procédés me donnent facilement un prétexte pour me brouiller avec lui. Le jour de son départ, je suis le plus heureux des hommes. Eh bien, lorsque, six ou huit mois après, je le vois arriver un matin, j'en suis enchanté, je romps tout projet d'affaires ou de plaisirs pour passer la journée avec lui.

» J'ai cherché souvent le secret de cette influence qu'il exerce sur moi, et qui est plus inexplicable mille fois que l'amour du chevalier des Grieux pour Manon Lescaut. Voici tout ce que j'ai trouvé : le hasard a fait que tous mes amis d'enfance sont plus âgés que moi. Vous m'avez tous abandonné en me précédant dans la vie. Toi, tu t'es marié et tu es devenu procureur du roi; d'autres, avec des places ou des mariages, se sont trouvés éloignés de moi, ou par la distance des lieux ou par la différence des intérêts et des occupations.

» Je n'ai pas fait d'autres amis dans le cours de mon existence. Les amitiés sont comme les religions, comme les royautés : il n'y a de vraie royauté, de vraie religion, de véritables amitiés que celles dont l'origine est oubliée. L'amitié doit avoir été tissue avec la vie, comme les fils d'une étoffe de deux couleurs.

» Plus tard, on rencontre des connaissances, des sympathies, des entraînements; mais deux fleuves qui ne se réunissent qu'après un long cours séparé ont mêlé à leurs eaux chacun des limons différents, et ne se confondent pas bien ensemble.

» Dubois seul, quoique un peu plus âgé que moi comme vous autres, n'a pris dans la vie aucune position, ne s'est pas classé ; je le retrouve toujours le même. Son aspect me rappelle toute ma vie passée.

» Tiens, j'ai fait l'autre jour, sans y songer, une comparaison qui te fera mieux comprendre ma pensée. J'ai passé par hasard devant la pension où nous avons été ensemble ; je n'ai pu me défendre d'y entrer. Je ne sais si tu te rappelles un escalier de pierre de deux ou trois marches, qui était si mal placé dans la cour, qui causait de si fréquents accidents, sur lequel je me suis si bien fendu la tête un certain jeudi; eh bien, on l'a ôté. Certes, la cour est bien mieux

ainsi, n'est-ce pas? Pourtant l'absence de l'escalier de pierre m'a ôté tout le plaisir que j'attendais de cette visite.

» Pour bien comprendre tout le prix que j'attache aux souvenirs, il faut se rappeler que j'ai laissé en arrière tous les intérêts de ma vie; il faut savoir, comme vous le savez, vous autres, ce qu'un premier amour trompé a mis pour moi d'amertume dans le présent et de défiance dans l'avenir, comment une horrible déception, comme un vent brûlant, a desséché avec les premières fleurs de ma vie, avec les nobles et belles illusions de la jeunesse, les fruits qui devaient succéder aux fleurs.

» Mais où vais-je me laisser emporter, et de quoi vais-je me plaindre? J'ai regardé la vie, et je vois que je n'ai rien perdu : on ne m'a volé qu'un trésor imaginaire. Ce que je voulais n'existe pas.

» Voilà ce que je retrouve quand je cherche pourquoi je revois Dubois avec plaisir.

» Du reste en ce moment il m'est utile : j'ai besoin de lui pour mettre à fin une entreprise qui m'intéresse plus que rien ne m'a intéressé depuis longtemps. Je te raconterai cela une autre fois.

» LOUIS. »

XVIII. — Mélanie à Caroline.

« Continue à m'envoyer des descriptions, ma chère Caroline. Si tes lettres d'hiver étaient remplies de récits intéressants, de bals et de soirées, d'où le deuil me proscrivait, tu peux aujourd'hui me parler des belles fêtes de la nature et des plaisirs de l'été. Ici, à la ville, nous n'avons que quelques arbres qui vont perdre leurs panaches déjà flétris, et nous ne sommes qu'au mois de juillet; les marronniers ont leurs feuilles entourées d'un cercle jaune : on dirait de grandes émeraudes enchâssées dans l'or.

» On a souvent bien médit des vieilles tantes, on a plaint les jeunes filles obligées de vivre avec des personnes âgées qui n'ont plus leurs goûts, et qui ne se les rappellent que pour les blâmer et les poursuivre d'une haine, la plus implacable des haines, celle qu'on éprouve pour ce qu'on a aimé.

» Eh bien! j'aimerais mieux avoir deux vieilles tantes qu'une seule jeune comme la mienne.

» Tu connais ma tante : elle a dix ans de plus que moi, mais je n'en ai que dix-huit, c'est une des plus jeunes comme une des plus jolies veuves qu'on puisse voir. Mariée une première fois par ses parents, elle veut cette fois, dit-elle, se marier elle-même; mais le mari qu'elle veut trouver est quelque chose de plus difficile à rencontrer que les *merles blancs* et les *cygnes noirs*, deux oiseaux que la patience des naturalistes a joué à la sagesse des proverbes le mauvais tour de découvrir. On dit qu'un peintre ou un sculpteur ancien fit une Vénus composée des perfections d'une trentaine de femmes choisies entre les plus belles. Ma tante Amélise a fait mieux : elle a fait une liste de tous les défauts qu'elle a pu trouver dans les hommes qu'elle a connus, et elle a formé une seconde liste des qualités opposées à ces défauts; c'est de ces qualités que doit être muni son second mari. Ce second mari, à te dire vrai, me semble une invention dans le genre des tapisseries de Pénélope. Ma tante est coquette, elle aime sa position; dire qu'on veut se remarier, c'est couvrir d'un vernis d'honnêteté la manière dont la coquetterie tend ses gluaux dans le monde. Elle ne veut pas trouver de mari, mais elle veut autoriser la mansuétude avec laquelle elle se fait faire la cour.

» Elle me disait dernièrement : Une femme qui avoue qu'elle aime, c'est un roi qui abdique. Je ne sais pas si ce regret est bien féminin, du moins je ne le trouverais pas dans mon cœur.

» A toi seule, ma bonne Caroline, je puis dire tout ce que je souffre auprès de cette femme, qui n'est pas méchante, mais qui est d'une coquetterie féroce; elle n'aime personne assez pour ne pas lui arracher les yeux, si cela était la mode d'en porter en bracelet. Elle se croit le but et l'objet unique de la création; tout ce qui existe n'a dans ses idées d'autre rôle à jouer que de lui *bien aller*, de contribuer à faire valoir ses *attraits* ou par l'harmonie ou par le contraste.

» J'ai accepté cette position, parce que c'était le seul moyen d'assurer l'existence de ma pauvre mère, — veuve d'un autre genre, qui a toujours porté son crêpe dans le cœur, — en lui laissant ma petite part de notre petite fortune. Madame de Lirlau m'a prise auprès d'elle parce que c'est plus convenable et plus décent que d'aller seule dans le monde; parce que, pour abréger un peu les ennuis de convenance du deuil, elle se permet quelques infractions à la couleur de règle en disant : Il faut bien que je distraie un peu cette pauvre petite; je ne puis l'ensevelir dans mon deuil. Et tout le monde l'approuve et la loue de sa bonté; personne n'ignore du reste que je suis une parente pauvre dont elle prend soin, qu'elle veut marier (autre prétexte pour voir le monde); je lui sieds bien.

» Ma position dans le monde qu'elle voit est on ne saurait plus triste. Quoique parente, je joue un peu le rôle de suivante de comédie; je me couche et je me lève à ses heures, je vais où elle s'amuse, je vois les gens qui lui plaisent et auxquels je ne plais pas trop. Outre que ma tante est plus jolie que moi, elle est riche; les gens qui l'entourent ne sont pas de ceux qui peuvent penser *sérieusement* à moi. Beaucoup s'occupent de moi, mais je sais qu'ils ne m'épouseraient pas : leurs galanteries sont offensantes, et je ne puis m'en offenser.

» D'ailleurs, je vis au milieu d'un luxe que je ne pourrai garder quand je serai mariée, si je me marie jamais; ma tante m'oblige à une toilette telle que, du jour où j'aurai fait le mariage auquel je puis raisonnablement prétendre, il n'y a pas une de mes paires de bas qui ne soit ridicule, à moins de quelque hasard extraordinaire, comme il en arrive au théâtre plus que dans la vie.

» Il y a une chose remarquable cependant dans la vie des femmes. Un homme ne s'écarte guère, sauf quelques rares exceptions, de la place où le hasard l'a fait naître; on peut compter d'avance les échelons qu'il pourra monter ou descendre. Mais une femme qui a perdu la partie au jeu de hasard de la naissance a encore un grand coup à jouer : c'est celui du mariage. Il n'y a pas de ravaudeuse qui ne puisse demain se réveiller duchesse. Il suffit de passer un jour dans telle rue, d'être rencontrée par tel homme; on peut du dernier échelon se trouver sur le premier, sans passer, comme les hommes, par les échelons intermédiaires.

» Du reste je ne compte guère sur un pareil moment, et je te dirai même que ce n'est pas un bonheur qui m'éblouirait. Je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai. Cela diminue beaucoup pour moi nombre des chances dont je te parlais tout à l'heure.

» Pour en revenir à ma tante, sa coquetterie m'inflige une foule de petits supplices ingénieux dont je ne puis lui savoir bien mauvais gré, tant son égoïsme la préserve de toute méchanceté. Elle ne croit pas qu'il y ait d'autres gens qu'elle, conséquemment elle n'a jamais l'idée de faire du mal à qui que ce soit. Aussi n'en tirerai-je de ma vie d'autre vengeance que de te les raconter, en te priant de n'en jamais dire un mot à personne.

» Voilà six mois passés que son mari est mort. Le deuil des veuves est fort rigoureux; celui d'un oncle l'est au contraire fort peu. Au bout de quelques jours j'aurais pu mettre du blanc et des bijoux. Or ma tante est plus que lasse du noir, qui du reste ne lui sied guère, *ni à moi non plus*. Tu ne pourrais te figurer ce que les couleurs prennent de charmes aux yeux d'une femme condamnée à n'en pas porter. Elle s'affublerait avec empressement des couleurs les plus dures, les plus féroces, les plus discordantes. J'ai vu ma tante jeter un regard d'envie sur un bonnet à rubans *capucine et rose*.

» Le noir d'ailleurs, excepté à quelques blondes privilégiées, ne sied un peu qu'autant qu'on met du blanc autour du visage. Ma tante n'en est pas encore là, et cela la désespère. Quelquefois, à la voir profondément triste, on pourrait croire qu'elle adorait son mari, tandis que son chagrin ne vient que de la nécessité de porter du noir.

» Jamais un romancier n'imaginerait toutes les ruses qu'elle a trouvées pour m'obliger à ne pas profiter de la lointaine parenté qui m'unissait au défunt et qui rendait mon deuil si court. D'abord des flatteries : *le deuil m'allait à ravir*; puis de la sensibilité : *elle ne pouvait plus voir que du noir*; puis de l'économie : *puisque les robes sont faites il faut les user*; puis des finesses de tout genre, des modes nouvelles qui exigent que je fasse défaire et refaire tout ce que j'ai, etc. Enfin, comme on commençait à plaisanter sur l'opiniâtreté de mon deuil, il a semblé arriver un incident opportun. Ma tante m'a annoncé un jour qu'une lettre arrivée le matin lui apportait une fâcheuse nouvelle : un frère d'elle et de ma mère venait de mourir. C'était un nouveau deuil nécessaire. Je m'étonnai un peu de cette épidémie qui tombait si à propos sur les oncles, puis je me résignai. Mais un hasard m'a appris que l'oncle que je pleurais officiellement, dont je portais pieusement le deuil, ce frère de ma mère et de ma tante, est mort il y a vingt-deux ans à l'âge de onze mois et demi. Je n'ai pas parlé à ma tante de cette découverte, et je suis en deuil plus que jamais. Ma tante cependant commence à porter quelques bijoux.

» Comme ce qui se trouve encore de plaisirs à la ville continue à nous être défendu, comme nous ne pouvons aller ni au théâtre ni aux concerts, ma tante m'a annoncé ce matin qu'elle allait peut-être louer une maison de campagne pour la fin de la saison. Le deuil y sera moins officiel; on n'y recevra que quelques amis.

» Pardon de ma trop longue lettre, chère Caroline; mais je t'écris un peu comme le barbier du roi Midas parlait dans le trou qu'il avait creusé. Mes ennuis sont de telle nature que je n'en puis parler à personne qu'à toi, et de temps en temps je sens mon cœur si plein qu'il déborderait si je ne l'épanchais dans le tien. D'ailleurs, pour te raconter mes petits chagrins, je les habille, sans le faire exprès, de costumes comiques, et moi-même j'en ris un peu. Cela diminue leur importance quand je me retrouve seule avec eux.

» MÉLANIE. »

XIX. — Mélanie à Caroline.

« Depuis ma dernière lettre, ma tante et moi nous sommes devenues extrêmement pastorales. Je vais te dire comment cela est arrivé.

» Un de ces jours derniers, comme nous allions voir, je crois, la vingtième des maisons de campagne qu'on nous avait indiquées, nous ne trouvâmes pas une vieille femme qui est chargée de la faire voir. L'extérieur de cette maison plaisait assez à ma tante; mais il eût été bien ennuyeux de revenir un autre jour. On résolut d'attendre le re-

tour de la vieille femme, et on demanda s'il n'y avait rien de curieux à voir dans le pays.

» — Il y a l'île à Richard, nous dit un paysan.

» L'île à Richard est un cabaret au milieu d'une rivière : ce cabaret est quelquefois fréquenté par une société passable, à cause de sa situation. C'est un bois de saules, de peupliers, entouré d'une eau admirable. On y arrive en bateau ; on s'y promène, on y pêche, on y dîne assez bien, à ce que disent les connaisseurs. C'est une fraîcheur, une verdure, des parfums, des murmures qui ravissent l'esprit.

» Nous n'étions pas seules ce jour-là. Du reste, nous ne le sommes presque jamais. Notre écuyer était un M. de Lieben, dont il faut que je te parle un peu.

» Un des adorateurs de ma tante a présenté à la maison ce M. de Lieben comme prétendant *à ma main*, comme on dit. Ma tante a été d'abord, je dois lui rendre justice, enchantée de cette perspective d'un mariage avantageux pour moi. M. de Lieben a fait la demande ; il a été agréé par ma tante et ajourné par moi. M. de Lieben est un homme comme tout le monde ; il ne m'a séduite ni par sa figure, qui est passable, ni par ses manières, qui sont celles d'un homme bien élevé sans être celles d'un homme distingué. J'ai pensé que des qualités de cœur que je découvrirais sans doute plus tard m'inspireraient peut-être pour lui un sentiment de préférence, sans lequel je ne me marierai jamais.

» M. de Lieben est donc devenu un des habitués de la maison ; mais voici ce qui est arrivé.

» Ma tante ne se soucie en aucune façon de M. de Lieben, et, je suis persuadée, n'en voudrait à aucun prix ; mais elle est comme tous les collectionneurs, l'insecte le plus laid, la fleur la plus insignifiante, rendent plein de désir et d'envie l'entomologiste ou l'horticulteur auquel manquent précisément cette fleur ou cet insecte.

» Ma tante Arolise m'abandonne certes de bonne grâce le cœur de M. de Lieben, mais sa vanité et sa coquetterie n'admettent pas que M. de Lieben paraisse être venu à la maison me choisir ; il est donc nécessaire que l'attitude de mon *attentif* exprime bien ceci : qu'il m'a demandée et m'épouse parce qu'il n'aurait osé aspirer à ma tante. Or, quelques coquetteries risquées pour arriver à ce but ont tourné la tête du pauvre homme, il est devenu sérieusement amoureux de ma tante ; il continue à venir *pour moi*, il m'épousera même si je le veux ; mais, s'il *m'aime* comme on aime une femme, il *adore* ma tante comme on adore une divinité. Mon humilité ne va pas jusqu'à accepter un cœur ainsi préoccupé, et j'aurais déjà notifié mon refus, si ma tante, qui n'aime nullement la personne de M. de Lieben, n'était arrivée à aimer un peu son amour, son adoration et sa servilité !

» Donc, accompagnées de M. de Lieben, nous nous sommes fait descendre sur le bord de la rivière ; là, M. de Lieben a commencé à me déplaire singulièrement ; il a appelé le batelier qui devait nous conduire dans l'île ; cet homme n'a pas entendu probablement et n'est venu qu'à un second appel. M. de Lieben lui a reproché son retard avec une hauteur ridicule. Ce pauvre garçon, qui est un jeune homme grand et d'une belle figure, est devenu rouge et a lancé à M. de Lieben un regard plein de fierté qu'il a baissé aussitôt, se rappelant sans doute l'humilité de sa situation.

» J'en ai été le reste de la journée fort malveillante pour M. de Lieben. Rien ne me choque autant de la part des gens du monde que leur arrogance à l'égard des gens du peuple. C'est d'ailleurs une chose terrible que de voir un homme humilié. Cela m'aurait paru sans doute moins odieux et moins ridicule à la ville, où l'homme du monde est dans sa puissance, où il est entouré de tout ce qu'il a édifié pour faire respecter cette singulière démarcation entre lui et le peuple.

» Mais nous étions à la campagne, il nous fallait traverser une rivière rapide ; les avantages que peut avoir l'homme de salon n'étaient plus rien ; c'était de force et d'adresse qu'il était question. Le batelier était alors au-dessus du citadin, tout y contribuait ; son costume commode, qui laissait voir les muscles de ses bras, contrastait avec le costume étriqué et gênant de M. de Lieben. Son visage basané était en harmonie avec cette nature riche et un peu âpre, bien plus que les mains et le visage pâle qui, dans un salon, donnent quelque distinction, et aux champs ont l'air d'une maladie. Moi qui ne suis guère populaire d'habitude, je l'étais devenue ce jour-là, tant l'arrogance de M. de Lieben m'avait été désagréable. Ma tante, du reste, quand nous causâmes le soir de cet incident, fut entièrement de mon avis ; mais elle fut bientôt en proie à une inquiétude qui chassa de son esprit toute autre préoccupation ; elle avait perdu dans notre promenade un bracelet d'un grand prix. — Pourvu, dis-je, que vous l'ayez perdu dans le bateau.

» — Plutôt que dans la rivière, sans doute ; je suis de ton avis, me dit-elle.

» — Non, repris-je, plutôt que partout ailleurs.

» — Pourquoi cela ? me demanda-t-elle.

» — Parce que, dis-je, je suis sûre que le batelier est un honnête homme.

» — Je le crois comme toi, me dit-elle, je n'ai jamais vu plus de fierté que dans le regard qu'il a levé un moment sur M. de Lieben ; mais chaque vertu a ses bornes, et mon bracelet vaut cent louis, et il n'a peut-être de probité que jusqu'à concurrence de cinq cents francs. Nous retournerons demain.

» Demain est aujourd'hui, et nous partons dans une heure.

» MÉLANIE. »

XX. — Mélanie à Caroline.

« Tu me demandes des nouvelles du bracelet de ma tante d'un petit air tout à fait ironique, ma chère ; je suis réellement fâchée de t'avoir laissée onze grands jours dans cette touchante inquiétude.

» Il faut que je t'explique d'abord le timbre que portera ma lettre : nous sommes installées à la campagne, dans cette maison que nous allions voir le jour que le bracelet a été perdu ; contrairement à ce que je pensais, nous recevons peu de visites ; M. de Lieben nous *entoure* seul, plus que jamais mon *prétendu*, et plus que jamais amoureux de ma tante.

» Revenons à l'histoire du bracelet.

» Ainsi que ma tante l'avait annoncé, nous partîmes le matin à la recherche du bijou, et en même temps pour voir la maison, car la vieille n'était pas revenue l'autre jour quand nous étions parties ; cette fois, nous étions seules avec un domestique.

» Arrivées au bord de la rivière, ma tante était extrêmement agitée de l'espoir de retrouver son bracelet, et de la crainte de ne le point retrouver. Pour moi, je ressentis à ce moment un cruel embarras, il fallait appeler le batelier ; je me souvenais bien de son nom qu'il nous avait dit, mais l'air de ce garçon, que je me rappelais au moins autant que son nom, faisait que je n'osais pas le nommer *Louis*. Avec un autre, cette espèce de tutoiement de la part d'une femme n'a pas d'inconvénient, mais avec lui, cela me semblait embarrassant.

» On a dit que pour une femme distinguée, un jardinier et un domestique ne sont pas des hommes, mais simplement un jardinier et un domestique, comme d'autres choses sont un arbre et un fauteuil. Il faut croire que cela ne s'applique pas aux bateliers. Le domestique de ma tante s'appelle *Jean*. En l'appelant *Jean*, je marque la distance qui le sépare de moi ; appeler ce batelier *Louis* me semblait produire un effet contraire. En un mot, comment te dire cela ? mais il me semble que pour tutoyer cet homme, il faut être son ami, ou sa femme, ou sa maîtresse.

» Or, comme, d'autre part, ma tante aurait ri aux larmes si je l'avais appelé *monsieur Louis*, je rappelai le domestique qui se tenait derrière nous à la distance convenable, et je lui ordonnai d'appeler le batelier.

» Jean se servit du cri ordinaire :

» — Ohé ! la nacelle !

» Le bateau que je reconnus se détacha du bord ; mais, à mesure qu'il s'approchait de nous, un vif étonnement s'emparait de ma tante et de moi ; ce n'était pas Louis qui le montait : le batelier était un homme vieux et un peu cassé, qui mit à traverser la rivière deux fois plus de temps que n'en avait mis l'autre ; cela parut fort long, surtout à ma tante, qui s'inquiétait du sort de son bracelet.

» — Mon brave homme, lui dit-elle quand il fut arrivé, où est un jeune homme qui, il y a deux jours, nous a fait passer l'eau dans ce même bateau ?

» — Ah ! dit-il, vous voulez parler de *Louis* ?

» — Précisément.

» — Eh bien, ma chère dame, pour vous dire où il est, il faudrait le savoir, et je ne le sais pas.

» — Ah ! mon Dieu ! s'écria ma tante ; mais c'est que j'ai, l'autre jour, perdu un bracelet.

» — Pour le bracelet, c'est différent, je sais où il est.

» — Ah ! tant mieux ; et où est-il ?

» — Il est dans les mains de Louis.

» — Mais puisque vous ne savez pas où est Louis.

» — C'est égal, ils ne sont perdus ni l'un ni l'autre.

» — Qui vous fait croire cela ?

» — Parce que Louis est un honnête homme, et qu'il vous rapportera votre brimborion.

» — Un brimborion ! Mais mon bracelet m'a coûté deux mille francs.

» — Il m'a dit en effet que ça pouvait valoir ça.

» — Ah ! me dit ma tante à l'oreille, il est perdu ; je n'espérais qu'en leur ignorance de la valeur du bijou.

» — C'est pour cela qu'il n'a pas voulu me le laisser et qu'il l'a emporté avec lui. Il a dit qu'on pourrait me le voler à la maison, et d'ailleurs il dit qu'il reconnaîtra bien la personne qui l'a perdu, et qu'il veut le remettre lui-même.

» — Sans doute, il a raison, il mérite une récompense, et il l'aura.

» — Ma tante, dis-je, n'est-ce pas plutôt... j'allais dire pour éviter une erreur ; mais je me retins, il n'y avait aucune raison pour que ce garçon ne fût pas enchanté d'une récompense que méritaient sa probité et le service qu'il rendait à ma tante.

» — Voilà ce que Louis m'a dit, continua le bonhomme : Vous demanderez à la personne qui viendra réclamer le bracelet quel jour et à quelle heure elle veut que je le lui apporte chez vous. — Si c'est à vous qu'appartient cet affutiau, vous n'avez qu'à parler.

» — Vous le reverrez donc?
» — Oh! il passe par ici presque tous les jours pour aller relever ses nasses.
» — Qu'est-ce que c'est que des nasses?
» — Des paniers pour prendre des anguilles.
» — Il est donc pêcheur?
» — Oui, et un fin pêcheur.
» — Ce n'est pas à lui ce bateau où vous êtes?
» — Non, c'est à moi, c'est moi qui suis le passeur. L'autre jour j'avais affaire à la ville, à cause d'un gredin de fils que j'ai, et Louis a eu l'obligeance de me remplacer pendant la journée.
» — Où demeure-t-il?
» — Je n'en sais rien; je sais seulement qu'il vient toujours par l'aval de la rivière; je le connais parce qu'il est assez *causant*, et puis il me donne quelquefois du tabac. Ces dames veulent-elles passer dans l'île?
» — Non. Voici pour votre peine, nous reviendrons demain à sept heures du soir.
» — C'est bien, madame, je le lui dirai.
» Nous retournâmes à la ville, et je songeai quelle différence il y avait entre le pêcheur de l'autre jour et le batelier d'aujourd'hui, à la manière dont tous deux avaient reçu l'argent du passage : le vieux avait allongé la main avec avidité, on aurait dit qu'il aurait voulu le saisir avec les yeux; l'autre, au contraire, avait tendu la main dédaigneusement, sans regarder ce qu'on lui donnait.
» Il était de bonne heure, nous allâmes voir la maison, elle convint à ma tante, qui la loua en annonçant qu'elle se proposait de s'y installer peu de jours après. Le jardin est petit et assez laid, mais on est si près de la rivière et de la riche végétation qui couvre ses bords!
» Ma tante, à vrai dire, n'était pas tout à fait tranquille sur son bracelet; moi-même, par moments, j'aurais mieux aimé qu'il n'eût pas aussi bien connu la valeur réelle de ce bijou. Enfin, le lendemain, nous étions avant l'heure chez le vieux batelier; Louis n'était pas arrivé; ma tante regardait souvent à sa montre. Le père Leleu commençait à paraître embarrassé, il sortait de temps en temps de ce qu'il appelle *sa maison* pour regarder sur la rivière, et aussi pour ne pas être avec nous, à qui il ne savait que dire. Tout à coup, il rentra en nous disant : — Le voilà! Nous sortîmes de la cabane. Mais ce qui pour les yeux exercés du père Leleu était Louis, n'était pour nous qu'une sorte de tache noire, encore assez loin, qui remontait le courant de la rivière.
» — Êtes-vous sûr que ce soit lui? demanda ma tante.
» — Un enfant le reconnaîtrait, répondit le père Leleu. Tous nos bateaux sont verts, et le sien est noir, d'ailleurs, il n'y a que lui qui marche à la voile.
» En effet, nous commencions à distinguer que le bateau portait une sorte de voile brune triangulaire qui de loin le faisait ressembler à un grand cygne noir.
» Quelques instants après, nous reconnûmes Louis qui fumait insoucieusement, assis ou plutôt couché à l'arrière de son bateau; mais, quand le bateau arriva à toucher le bord, je fus frappée de son extrême pâleur.
» — Qu'avez-vous, Louis? demanda le père Leleu, comme vous êtes pâle, et comme vos vêtements sont mouillés!
» — Ce n'est rien, répondit le pêcheur, c'est que je suis tombé dans l'eau.
» — Vous aurez eu sans doute peur! lui dit ma tante.
« Je ne lui aurais pas dit cela, ma bonne Caroline.
— Il ne répondit que par un sourire.
» — Lui! s'écria le père Leleu, il nage comme un requin, et ça lui est parfaitement égal d'être sous l'eau ou sur la terre; il y a même un vieux pêcheur qui m'a dit qu'il vivait mieux sous l'eau, mais je n'en crois rien.
» — Et vous avez bien raison, père Leleu, répondit Louis. Il descendit à terre. Après avoir éteint sa pipe et l'avoir laissée sur le bateau, il s'approcha de nous; il nous salua avec une grâce naturelle que les gens du monde acquièrent bien rarement, puis il dit à ma tante : — Madame, vous avez laissé tomber l'autre jour un bracelet dans mon bateau; le voici.
» Ma tante prit son bijou si regretté, le retourna, l'examina, et tira de sa bourse un napoléon.
» Je regardais le pêcheur; il y eut sur son visage un imperceptible froncement de sourcil, puis il appela le père Leleu, qui s'était éloigné.
» — Pourquoi appelez-vous le batelier? demanda ma tante.
» — Parce que, répondit-il, c'est à lui que cette récompense appartient; c'est dans son bateau que le bracelet a été perdu et trouvé, et je travaillais pour son compte, le jour que je vous ai menées dans l'île de Richard.
» Le père Leleu arriva, prit la pièce d'or, remercia humblement. Ma tante me dit en me parlant de Louis :
» — Il faut pourtant que je lui donne quelque chose.
» — Louis, dit-elle, votre bateau avec sa voile est-il aussi sûr qu'un autre?
» — Oui, dit le père Leleu, quand c'est lui qui le mène.
» — Eh bien, dit ma tante, est-ce que vous ne pourriez pas nous faire faire une petite promenade sur la rivière?
» — Si vous le voulez, madame.
» Il alla cueillir dans l'île une brassée de luzerne en fleurs qu'il mit au fond du bateau, puis il nous aida à monter dedans.
» Ma tante et moi nous le regardions avec étonnement; il y avait dans toutes ses manières quelque chose de particulièrement distingué qui nous frappait également. Cependant ses vêtements, exactement semblables à ceux du père Leleu, consistaient en une sorte de blouse de laine bleue descendant jusqu'aux hanches, il avait une cravate de soie jaune comme en avait une le vieux batelier.
» — Père Leleu, dit-il, vous devriez bien me donner un petit verre de schnik.
» — Qu'est-ce que du schnik? demanda ma tante.
» — Madame, dit le pêcheur, c'est un nom que nous donnons à l'eau-de-vie.
» Ma tante fit une toute petite grimace; puis, comme cela lui rappelait les habitudes des gens de rivière, elle dit :
» — Louis, si vous voulez fumer, cela ne nous gêne pas..
» — En êtes-vous sûre, madame?
» — Oui, surtout sur la rivière.
» Il nous fit un imperceptible salut et alluma sa pipe. Il nous invita à nous asseoir au milieu du bateau, le poussa à l'eau et sauta légèrement dedans.
» — Vous ne mettez pas la voile? dit ma tante.
» — Nous n'en avons pas besoin pour descendre le courant, l'eau nous portera toute seule. La voile nous servira pour revenir.
» Alors nous commençâmes à voguer entre des rives délicieuses. Des deux côtés de la rivière s'élevaient des saules dont le feuillage étroit et bleuâtre se mêlait aux cimes vertes des peupliers. Des nénuphars étalaient sur l'eau près de la terre leurs larges feuilles rondes et luisantes, et leurs fleurs jaunes. Des *libellules*, des *demoiselles*, les unes vertes comme des émeraudes, d'autres bleues ou grises, voltigeaient et se poursuivaient sur l'eau. Le soleil se couchait, et ses rayons rouges venaient obliquement à nous à travers les saules du rivage. C'était un calme et un silence ravissant; l'âme était plongée dans une ineffable extase.
» Je regardai ma tante; son joli visage se trouvait par hasard dans un de ces chauds rayons que le soleil nous jetait à travers les feuilles des arbres; on eût dit qu'elle était illuminée par une céleste auréole; elle était charmante.
» Je regardai Louis. Il tenait les avirons et était assis en face de nous. Ses regards étaient fixés sur ma tante avec une profonde admiration.
» Ma tante s'en aperçut et s'en embarrassa. Nous passions à cet instant devant une petite maison couverte de chaume, dont une vigne tapissait toute la façade.
» — Quelle charmante maison! dit ma tante. Arrêtons-nous là un moment.
» — Madame, répondit Louis, vous en verrez dix semblables sur le bord de l'eau.
» — N'importe, je veux voir celle-là de près.
» — Elle y perdra, bien sûr. D'ici vous ne voyez ni le tas de fumier qui doit être devant la porte, ni des enfants sales et déguenillés : de près, tout cela vous gâtera l'aspect de la maison.
» — Il commence à être tard, dit ma tante, nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. J'ai l'estomac fatigué, je trouverai sans doute un peu de lait dans cette maison?
» Louis ne répondit pas, et dirigea son bateau vers le point indiqué avec un air de contrariété marquée. Il nous aida à descendre, puis se coucha dans le bateau pour nous attendre, et se mit à battre le briquet pour rallumer sa pipe.
» Nous entrâmes dans la chaumière, mais tout y était fort sens dessus dessous. Un enfant d'une dizaine d'années était couché sur un lit; une jeune femme, penchée sur lui, semblait surveiller sa respiration; deux autres enfants tout petits se haussaient sur la pointe des pieds pour voir leur frère sur le lit trop élevé.
» — Pardon, ma bonne femme, dit ma tante; je vois que vous avez un enfant malade et qu'il ne faut pas vous déranger. Je voulais vous demander un peu de lait.
» — Je vais vous en donner, madame, répondit la paysanne. Il va bien ce pauvre petit, il dort maintenant, il repose tout doucement. Je le regardais pour bien me persuader qu'il est là et qu'il est vivant.
» Elle le baisa doucement sur le front et prit deux tasses bien blanches sur une sorte de dressoir, alla chercher du lait et nous l'apporta.
» — Il y a une heure, dit-elle, je n'aurais pas pu vous en donner. Vous auriez vu moi et les deux petits que voilà (elle désignait les deux tout petits enfants), nous étions à pleurer et à crier au bord de l'eau. Mon mari est en voyage, et celui que voilà (elle montrait le lit) était tombé dans la rivière en pêchant à la ligne. Le pauvre cher enfant s'était débattu en criant, et j'étais arrivée pour le voir disparaître dans un trou très-profond. Ah! madame, quelle chose cruelle à voir!
» Elle s'interrompit pour aller regarder et embrasser son enfant.
» — Comme il dort bien! dit-elle.
» — Et comment a-t-il été sauvé? demandai-je.
» — Voilà, reprit la fermière : je criais, j'appelais; j'allais, je crois,

me jeter après lui, quand un pêcheur qui remontait l'eau poussa son bateau à la rive, me demanda où était tombé l'enfant et se jeta à l'eau. Il plongea et fut quelques instants sans reparaître, puis je vis l'eau s'agiter, et le pêcheur revint : il ne rapportait pas l'enfant. Je tombai par terre écrasée par le chagrin, et en disant : — Il est perdu! il est perdu! Mais le pêcheur ne fit que reprendre un peu d'haleine, puis il disparut encore une fois sous l'eau. Cette fois, madame, il rapportait mon enfant, mais inanimé! Oh! mon Dieu! il est mort! m'écriai-je, et je le couvrais de larmes et je l'embrassais.

» — Non, me dit le pêcheur; entrons chez vous. — Là, il me le fit déshabiller et envelopper dans de la laine. Le pauvre petit respirait encore, et ne tarda pas à sourire et à parler. — Mettez-lui encore une couverture, me dit le pêcheur. — J'allai la chercher. Quand je revins, je ne le trouvai plus, son bateau était déjà bien loin. Je n'avais pas pu le remercier, je me mis à genoux et je priai Dieu de le récompenser. Oh! oui, Dieu le récompensera, bien sûr.

» — Il est tard, dit ma tante; partons.

» Elle nous conduisit quelques pas hors de sa maison. Louis, en nous voyant, se hâta de disposer sa voile; mais tout à coup la paysanne nous quitta, se précipita vers lui, le regarda, tomba à ses genoux, les embrassa en criant : — C'est lui! c'est lui!

» Nous nous approchâmes. Louis s'efforçait de la relever; enfin il y réussit, lui demanda comment allait l'enfant, lui promit qu'il reviendrait la voir, et nous partîmes. Louis nous plaça dans le bateau comme nous étions en venant; mais comme il fallait remonter le courant et diriger la voile, il se plaça à la pointe du bateau derrière nous. Ni ma tante ni moi nous ne parlions. Louis fumait.

» Cependant, comme nous étions près d'arriver, ma tante, se retournant, dit : — Louis, dans quelques jours, je demeurerai dans le village pour le reste de l'été. Nous ferons quelques promenades avec vous.

» Je m'étais retournée aussi. Louis rougit d'une manière visible.

» Nous arrivâmes. Ma tante dit : — Comme nous ferons souvent de pareilles promenades, il faut établir nos conventions. Vous devez avoir un prix, un tarif?

» — Oui, madame, dit Louis; c'est un franc par heure.

» Ma tante regarda à sa montre, et dit : — Il y a deux heures.

» Je me hâtai de payer Louis; j'avais peur que ma tante ne jugeât à propos de lui donner une pièce de cinq francs et de refuser la monnaie.

» Ma tante me dit quand nous fûmes en route : — Combien lui as-tu donné?

» — Mais, dis-je, quarante sous.

» Elle réfléchit un moment et me dit : — Tu as peut-être eu raison.

» Depuis ce temps nous sommes venues nous établir au village; il y a de cela plusieurs jours. Mais les embarras de l'installation nous ont pris tant de temps, que nous ne sommes pas allées une fois sur le bord de l'eau.

» MÉLANIE. »

XXI.

C'est autour de ces nouveaux personnages que se mit à voltiger l'âme de feu Bressier après qu'elle eut abandonné Cornélie et son héroïque amant. Louis et Mélanie lui convenaient pour parents. Mélanie était une grande et charmante fille, ses formes étaient riches et sveltes à la fois; elle avait de grands yeux pleins d'une ardeur voilée, des yeux de velours noir; ses longs cils, recourbés par le bout, emprisonnaient les plus doux regards, et parfois le ravissant sourire des gens tristes; ses cheveux bruns, souples, fins, abondants, encadraient admirablement sa figure, elle avait l'âme douce et aimante. Depuis sa dernière lettre, elle cessa d'écrire à Caroline; ses idées et ses sentiments étaient trop confus pour qu'elle pût les exprimer à une autre, elle qui ne les comprenait plus elle-même. Elle était un peu effrayée de ce que, par instants, elle croyait voir dans son cœur. Elle retrouvait le beau pêcheur au fond de toutes ses actions et de toutes ses pensées. Elle allait voir quelquefois le matin cette fermière dont Louis avait sauvé l'enfant, et chaque fois elle portait à cet enfant quelque petit présent. Un jour, elle se demanda à elle-même si cette affection pour cet enfant était bien de la bonté et n'était que cela; elle se demanda si c'était l'enfant qu'elle aimait, et elle eut peur d'elle-même. Seule, elle se répétait les quelques paroles qu'elle avait entendu prononcer à Louis. Elle allait voir le père Leleu, et lui faisait redire les renseignements bien bornés, ou plutôt les vagues suppositions qu'il avait ou faisait sur le pêcheur. La vue d'un bateau glissant entre les saules l'empêchait de respirer. Plus d'une fois elle passa des heures entières à le regarder pêcher, jeter ses filets et retirer ses nasses; puis, quand le jour tombait elle regardait le bateau s'éloigner et s'enfoncer dans la brume empourprée qui entoure sur l'eau le soleil couchant. Quelquefois Louis chantait une chanson de matelot; elle écoutait jusqu'à ce que la voix se perdît dans le bruissement des feuilles.

— Mon Dieu, se dit-elle, j'aime, et j'aime un batelier!

— Et pourquoi ne l'aimerais-je pas? se dit-elle après un moment d'accablement; n'est-il pas beau, et noble, et courageux? Qu'a-t-il de moins que les hommes qu'une femme est fière d'aimer? Des habits faits d'une autre façon, plus d'argent : est-ce là ce qui doit décider l'amour? Quoi! j'avouerais sans honte à tout le monde que j'aime un homme comme M. de Lieben, et je n'ose m'avouer à moi-même que j'aime cet homme auquel la nature a prodigué tous ses trésors?

Lorsque Louis l'apercevait de loin, il la saluait, mais sans jamais aborder de son côté.

Après quelque temps, Arolise se rappela la rivière et le batelier : elle proposa une promenade sur l'eau à sa nièce. C'étaient de ces propositions qui équivalent à un ordre et auxquelles Mélanie ne pouvait répondre qu'en mettant un châle et un chapeau. Elles se dirigèrent vers le bord de l'eau et appelèrent le père Leleu. Louis causait avec lui sur l'autre rive. Il laissa cependant le père Leleu aller chercher les deux dames, et continua à fumer sa pipe; mais quand elles furent près de lui, il y avait sur son visage, à l'aspect d'Arolise, une joie qui n'échappa pas aux yeux de Mélanie!

Cette fois, ils dirigèrent leur promenade en remontant le courant. Arolise trouva que cette partie de la rivière n'était pas aussi jolie que celle qu'ils avaient visitée à leur première promenade. Une autre fois, ajouta-t-elle, nous prendrons le même chemin, et nous irons plus loin; aujourd'hui, nous allons retourner à terre. M. de Lieben doit venir prendre le thé avec nous, et j'ai donné ordre chez moi qu'on l'envoyât auprès du père Leleu.

Louis obéit, ramena les dames devant la maison du batelier, les fit descendre et les salua; puis repoussant son bateau avec la gaffe, se laissa aller au courant.

M. de Lieben attendait déjà depuis quelque temps; mais la soirée était si belle, qu'Arolise proposa de se promener encore un peu dans l'île, Mélanie pria qu'on la laissât se reposer un peu dans la cabane du *passeur*. Elle était navrée; toutes les attentions, tous les regards du pêcheur étaient pour sa tante. Elle aimait un homme d'une condition aussi inférieure à la sienne, et elle n'était pas aimée de lui. Cet amour qui froissait tout son orgueil était dédaigné; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

M. de Lieben et Arolise revinrent la prendre presque aussitôt. Arolise, n'étant pas accompagnée de sa nièce, avait borné la promenade à quelques pas, sur la partie découverte de la plage.

Mélanie n'entendit que la fin de la conversation.

M. DE LIEBEN. — M. de Wierstein possède un des plus belles fortunes de France.

Mme DE LIRIAU. — Ce que vous me dites là m'étonne on ne peut plus, et d'ailleurs n'est guère probable; mais je le saurai demain.

Arolise demanda au père Leleu s'il connaissait M. de Wierstein.

LELEU. — Je ne l'ai jamais vu.

Mme DE LIRIAU. — N'a-t-il pas une propriété sur la rivière?

LELEU. — Oui, une île très-grande : vous avez dû la voir l'autre jour. Mais on n'y laisse entrer personne. Son homme d'affaires a acheté à Richard le droit de passage ici, et on me le loue presque pour rien à la condition que je ne conduirai jamais personne dans l'île de M. de Wierstein. Celui qui était ici avant moi a perdu le passage à cause de cela.

Mme DE LIRIAU. — Croyez-vous que Louis nous y conduirait?

LELEU. — Il ne l'oserait pas plus qu'un autre; M. de Wierstein lui ferait retirer sa permission de pêche. Il a pris la pêche de la rivière à ferme.

Mme DE LIRIAU. — C'est égal, je le lui demanderai; j'espère qu'il ne me refusera pas.

LELEU. — Pour moi, vous me donneriez cent francs que je ne vous y conduirais pas; mais Louis est maître de faire ce qu'il veut. Cependant, comme c'est un bon garçon, je lui conseillerai de n'en rien faire dans son intérêt.

Arolise avait remarqué l'admiration profonde du pêcheur pour elle, mais c'était à ses yeux s'acquitter d'un hommage que tout homme lui devait : elle n'en était pas autrement touchée. Cependant, le lendemain, elle avait changé entièrement de manières avec lui; Mélanie en fut surprise, et Louis s'en aperçut lui-même. Pendant les autres promenades, elle s'était laissé être jolie; mais ce jour-là, elle mettait en évidence tous ses avantages, elle tendait tous ses gluaux, comme disait sa nièce à Caroline.

Il est impossible, pensait Mélanie, que le seul désir d'obtenir que ce garçon la conduise dans la propriété de M. de Wierstein mette ma tante ainsi sous les armes.

Il n'est pas probable, se disait le pêcheur, qu'il se soit opéré une aussi rapide métamorphose dans les manières de madame de Liriau à mon égard, sans qu'il y ait là-dessous quelque chose que je ne sais pas.

En effet, les batteries d'Arolise ne tiraient pas de haut en bas, comme il était à présumer qu'elles devaient faire pour attaquer et réduire un ennemi aussi humble que le pauvre pêcheur Louis; elles étaient dirigées horizontalement, c'est-à-dire comme elles devaient l'être contre un adversaire placé sur le même terrain que l'agresseur.

Le père Leleu avait rapporté à Louis le fragment de conversation dont il avait été témoin, et les questions qu'on lui avait faites sur M. de Wierstein et sur son île, et aussi le projet de madame de Liriau de jeter le pêcheur dans une entreprise dangereuse.

— Pour moi, dit le batelier, je les ai averties que vous iriez si cela vous convient, mais que pour cent francs je ne toucherais pas la terre de l'île du bout de ma gaffe. J'espère bien que vous ferez comme moi.

maître Louis; je vous apprends, si vous ne le savez, que la permission de pêche, dont j'aime à croire que vous êtes muni, vous vient de l'homme d'affaires de M. de Wierstein, et qu'une incartade comme celle qu'on veut vous faire faire serait cause qu'on vous la retirerait immédiatement. Si, comme je le suppose, — il n'y a rien de déshonorant, et vous n'êtes pas le seul, — si vous avez besoin de votre état pour vivre, vous ferez bien de regarder à deux fois à ce que cette dame veut vous demander.

— J'y réfléchirai, dit le pêcheur.

— Et vous ferez bien, répondit le batelier.

Quand Arolise lui demanda s'il consentirait à les conduire dans la propriété de M. de Wierstein, il hésita un moment et répondit :

— Après-demain si vous voulez.

Arolise et M. de Lieben échangèrent un regard d'intelligence qui n'échappa pas à Louis.

La promenade fut courte ce soir-là. Mélanie était triste et silencieuse; M. de Lieben et Arolise semblaient impatients de se communiquer quelques observations qu'ils avaient faites. Louis fumait sans rien dire ; il n'avait pas d'ailleurs l'habitude, quand il conduisait ces dames, de parler sans qu'on l'interrogeât.

De retour à la maison, Arolise dit à sa nièce :

— Après-demain, je saurai tout.

MÉLANIE. — Eh ! que saurez-vous?

AROLISE. — Je saurai ce que c'est que le prétendu Louis.

MÉLANIE. — Ne le savez-vous pas?

AROLISE. — Que penses-tu de lui?

MÉLANIE. — Nous en savons beaucoup de bien ; sa conduite au sujet de votre bracelet, son dévouement pour cet enfant qu'il a sauvé de l'eau, nous disent que c'est un noble cœur.

AROLISE. — Mais ses manières?

MÉLANIE. — Il serait à désirer que tous les hommes du monde lui ressemblassent sous ce rapport comme sous les autres ; elles ont servi à me convaincre d'une chose que j'avais toujours soupçonnée, c'est qu'il y a une partie de la politesse et de la distinction qui vient du cœur.

AROLISE. — Tu ne vois dans tout cela aucun mystère?

MÉLANIE. — Aucun, ma tante.

AROLISE. — Et tu crois que Louis est véritablement un pêcheur?

MÉLANIE. — Sommes-nous donc entrées dans un roman, ma chère tante, où le héros doit nécessairement être *autre chose que ce qu'il paraît!* Si Louis n'est pas un vrai pêcheur, ce n'est pas pour nous qu'il a pris ce déguisement, car nous l'avons trouvé en plein exercice de ses fonctions. Est-ce M. de Lieben qui vous a mis cela dans la tête? est-il fatigué d'être le héros de mon roman, et veut-il se faire relayer? Ma chère tante, Louis est aussi pêcheur que M. de Lieben est ennuyeux.

AROLISE. — Tu pourrais bien avoir raison. Cependant j'ai fait quelques petites remarques qu'il serait bien difficile d'expliquer si Louis est réellement un pêcheur. As-tu fait attention au tabac qu'il fume? Il répand une odeur douce et suave, tandis que lorsque le père Leleu ou tout autre homme de cette classe prend sa pipe, c'est à donner des nausées.

MÉLANIE. — Mais, vous, avez-vous remarqué son costume, son visage et ses mains brûlés par le soleil, et son adresse à manœuvrer son bateau, et la familiarité du vieux batelier qui, certes, n'est pas jouée?

AROLISE. — On peut plaider pour et contre : je saurai cela demain. Certes, si ce beau pêcheur est M. de Wierstein, comme le pense M. de Lieben, c'est un joli roman, et je donnerai de bon cœur les mains au dénoûment, car il me semble que le pêcheur Louis m'honore d'une attention assez audacieuse.

MÉLANIE. — Et si Louis est un pêcheur?

AROLISE. — Je m'en amuserai un peu jusqu'à la fin de l'été.

Mélanie passa toute la nuit à pleurer. Elle se mit aussi à rassembler tout ce qui, dans le pêcheur, venait à l'appui des soupçons de M. de Lieben; puis elle se rappela les regards de Louis si constamment fixés sur Arolise. Il l'admire, se disait-elle ; mais le pêcheur eût été découragé par les dédains de madame de Lirian, tandis que M. de Wierstein tombera dans les piéges d'Arolise, et son admiration deviendra de l'amour. Je suis punie de ma lâcheté : j'ai considéré comme une honte mon amour pour l'homme le plus noble et le plus généreux, je ne le trouvais pas digne de moi, et maintenant ce futile avantage qui lui manquait aux yeux de ma vanité va venir me l'enlever. Je n'ai pas su comprendre que le plus grand bonheur est de faire un sacrifice à celui qu'on aime, et qu'en amour c'est celui qui reçoit qui est généreux; mais quel sacrifice avais-je à lui faire? Quelle est donc ma position? Une fille pauvre qui ne diffère des filles du peuple que parce qu'elle gagne au prix de cent humiliations le pain que ces filles peuvent gagner fièrement de leur travail.

XXII.

Mélanie évita sa tante jusqu'au jour fixé pour la promenade dans l'île de M. de Wierstein. Elle sentait contre elle des mouvements qui ressemblaient singulièrement à la haine. Quand on fut sur le point de partir, madame de Lirian avisa que Mélanie avait une robe qui faisait admirablement ressortir la plus charmante taille du monde.

Elle prit son air le plus caressant et lui dit :

— Mon Dieu ! quelle robe as-tu là, Mélanie?

MÉLANIE. — Mais, ma tante, une robe que vous avez vue trente fois.

AROLISE. — Mais tu mourras de froid, avec cela.

MÉLANIE. — Oh ! ma tante, il fait si chaud!

AROLISE. — Tu sais bien que c'est le soir que se fait la promenade.

MÉLANIE. — Je mettrai un châle.

AROLISE. — Non, non, je serais dans une inquiétude mortelle.

MÉLANIE. — Vous êtes trop bonne, ma tante, mais avec un châle...

AROLISE. — Il faut absolument que tu mettes une robe ouatée. Comment, d'ailleurs, as-tu pu, pour une partie de campagne, choisir une robe qui, outre qu'elle est froide, doit te gêner horriblement?

MÉLANIE. — Au contraire, ma tante, elle est *horriblement* large.

Mélanie répondait ce que répond toute femme à laquelle on dit qu'elle est serrée. Du reste, elle tenait à garder sa robe, précisément parce que sa tante voulait qu'elle en changeât.

— Tenez, ma tante, dit-elle en s'enveloppant dans un châle épais, croyez-vous que j'aurai froid comme cela?

AROLISE. — C'est peut-être une folie, mais je ne suis pas maîtresse de mes inquiétudes. Cette promenade n'aurait aucun charme pour moi si je devais sans cesse frémir pour ta santé, et j'aimerais mieux me priver du plaisir que j'en attends.

Mélanie comprit qu'il fallait obéir, elle se déshabilla et prit un autre costume. Elle n'osa pas remarquer tout haut que sa tante, qui avait si peur du froid, était plus que raisonnablement *décolletée*, pour une promenade en bateau. — Mais, pensait Arolise, avec quoi, sans cela, se paraît-on quand on est en deuil?

(Disons ici, à l'usage des générations futures, que *se décolleter*, qui semble au premier abord vouloir dire qu'on dégage ou qu'on découvre son col, est une expression consacrée par les femmes pour exprimer l'action de montrer à nu le cou, les épaules, la moitié du dos, et les deux tiers de la gorge. J'en excepte celles qui montrent plus de gorge qu'elles n'en ont.)

Il est six heures : les deux dames partent accompagnées de M. de Lieben, et l'on se promène un peu dans l'île Richard en attendant l'arrivée de Louis. Il n'arrive qu'à sept heures : M. de Lieben l'accueille par un — « A la bonne heure » — des plus impertinents. Louis fait entrer Arolise et Mélanie dans son bateau. M. de Lieben veut y prendre place, mais Louis l'arrête :

— Pardon, monsieur, je ne puis vous emmener.

M. DE LIEBEN. — Comment! qu'est-ce que ça veut dire?

LOUIS. — Je ne puis avoir l'honneur de vous prendre sur mon bateau...

AROLISE. — Et pourquoi cela, Louis?

LOUIS. — Parce que mon bateau serait trop chargé.

M. DE LIEBEN. — Alors il faut prendre celui du père Leleu, qui est plus grand.

LOUIS. — Le bateau du père Leleu n'a pas de voile, et la route est longue.

M. DE LIEBEN. — Je récompenserai ce que vous aurez de fatigue de plus...

LELEU. — Pour moi, je ne prête pas mon bateau pour une expédition que Louis n'entreprendrait pas, s'il m'en croyait; je n'ai pas envie de me compromettre et de perdre le passage.

AROLISE. — Vraiment, Louis, cela me contrarie beaucoup.

M. DE LIEBEN. — Si vous étiez raisonnables, mesdames, vous ne feriez pas cette promenade. Quel plaisir y trouverez-vous?

AROLISE. — Oh ! pour la promenade, j'y tiens absolument. (*Bas à M. de Lieben.*) Restez, et faites-vous conduire par le vieux batelier.

M. DE LIEBEN, *bas*. — Vous savez bien qu'il ne voudra pas.

AROLISE, *bas*. — Si vous ne savez pas l'y décider, c'est que vous êtes bête ou avare, et nous serons toutes consolées de votre absence. (*Haut.*) Adieu, monsieur de Lieben, à tantôt.

Le bateau glisse sur l'eau ; mais bientôt Louis cesse de ramer et se contente de tenir sa chaloupe dans le courant.

— Avouez, Louis, dit Arolise, que vous auriez bien pu prendre M. de Lieben?

— Peut-être, madame, répondit Louis ; mais je risque beaucoup pour vous, et je ne veux le faire que pour vous.

— Mais comme nous allons doucement ! remarqua madame de Lirian.

— C'est que je ne veux pas arriver à l'île avant la nuit : on nous verrait...

— O mon Dieu ! mais à quelle heure reviendrons-nous?

— A l'heure que vous ordonnerez, madame ; le vent est encore aujourd'hui favorable pour le retour; il ne faudra que quelques minutes pour vous ramener chez vous.

— Mais toutes deux seules, la nuit.... Il faut que nous ayons bien confiance en vous, Louis.

— Mélanie, dit-elle bas à sa nièce, je suis sûre maintenant que c'est M. de Wierstein.

A ce moment, on passait devant la cabane de la fermière dont le pêcheur avait sauvé l'enfant ; madame de Lirian parla pour la première fois à Louis de ce trait d'humanité, mais avec des paroles am-

poulées et exagérées. D'abord Louis parut recevoir ses éloges avec plaisir, mais bientôt il devint sérieux, il leva sur elle un regard pénétrant ; il était visiblement agité.

A force de remuer des mots, Arolise en trouva quelques-uns qui le touchèrent.

— Ah! madame, dit-il, que ne ferais-je pas pour mériter de vous de semblables paroles?

Heureusement pour Mélanie qu'il faisait nuit, elle n'aurait pu cacher sa pâleur et les larmes qui s'échappaient de ses yeux; un moment elle eut envie de se jeter dans la rivière. Les yeux de Louis, suppliants et amoureux, avaient rencontré ceux d'Arolise, qui ne s'étaient baissés qu'après l'échange d'un de ces traits de flamme qui percent les enveloppes du cœur pour y déposer une sainte promesse.

Après tout, se dit l'âme de feu Bressier, si elle l'aime, ce sera un beau couple; j'aurais mieux aimé l'autre, mais je n'ose déjà plus être si difficile. Me voici à la fin de l'été, et je commence à croire qu'il n'est pas commun de rencontrer deux bouches qui se joignent par amour et rien que par amour. Seulement, j'ai bien peur qu'Arolise n'aime le pêcheur que depuis qu'elle le croit M. de Wierstein, c'est-à-dire le possesseur d'une immense fortune et l'un des hommes les plus recherchés dans le monde.

— Nous voici arrivés, dit Louis en dirigeant son bateau vers un bras de la rivière qui entourait en murmurant une île qui semblait une haute et épaisse forêt de saules et de peupliers noirs pleins d'étoiles. Louis chercha quelque temps un endroit commode pour aborder, amarra son bateau à un saule, et aida ses passagères à descendre sur l'herbe. Il serra doucement la main d'Arolise et crut sentir qu'elle répondait à cette pression. — O mon Dieu! pensa-t-il, pourvu que je ne me trompe pas!

— Maintenant, dit-il, suivez-moi.

Tous les trois se glissèrent à travers les saules et s'arrêtèrent tout à coup, surpris d'un spectacle inattendu. Cette forêt touffue, inculte, n'était qu'une ceinture, qu'un rideau qui enfermait le plus magnifique parc du monde : des allées sablées se perdaient sous des masses de verdure, une musique délicieuse se faisait entendre, sans qu'il fût possible de voir d'où elle venait ; de place en place, un arbre était chargé de lanternes allumées, les unes rouges, les autres vertes, bleues ou jaunes : on eût dit de grandes fleurs lumineuses. Des lampions cachés éclairaient à terre une confusion de fleurs de toutes sortes ; c'étaient des gazons de roses, des taillis de tubéreuses qui embaumaient l'air. En passant sous des voûtes de verdure, on reconnaissait à l'odeur qu'on était dans des jasmins et dans des chèvrefeuilles. C'était un enchantement, une féerie. Arolise et Mélanie se tenant par le bras, ne se communiquaient leur surprise que par des pressions silencieuses. La musique se tut, et l'on entendit de loin deux trompes de chasse qui se répondaient, échangeaient ou jouaient ensemble de solennelles fanfares.

Arolise et Mélanie s'arrêtaient de temps en temps, puis faisaient quelques pas ; alors elles voyaient à leurs pieds les fleurs les plus rares, les plus belles, les plus parfumées ; tout était éclairé avec un art infini. Le dessous des arbres illuminé, tandis que le dessus formait des voûtes noires, produisait un effet contraire à celui du jour plein de mystère et de magie.

Tout à coup, comme ils sortaient d'une allée sombre, une voix se fit entendre qui dit : Qui va là? et qui êtes-vous?

XXIII.

Arolise et Mélanie avaient en ce moment si parfaitement oublié M. de Lieben, qu'il y a conscience à nous de nous souvenir de lui, et de vous dire ce qu'il faisait en ce moment. Il faisait de droite à gauche le tour d'une île plantée d'osier, qui pouvait bien avoir trente pieds en tous sens, et sur laquelle le père Leleu l'avait déposé. Voici pourquoi et comment :

Le bateau de Louis était encore en vue, qu'il avait dit au vieux batelier : — Écoutez, mon brave homme, quand vous disiez l'autre jour que pour cent francs vous ne conduiriez pas quelqu'un sur l'île de M. de Wierstein, vous ne vous attendiez pas qu'on vous les offrirait. Eh bien! les voici, et en or, si nous nous mettons en route à l'instant même.

LELEU. — Monsieur, c'est absolument comme si vous m'offriez deux liards pour vous conduire à la lune! je vous ai dit que cela m'exposerait à perdre le passage de l'île à Richard, et c'est le pain de toute ma famille.

M. DE LIEBEN. — Eh bien! louez-moi votre bateau pour la soirée; je les vois encore, je les rejoindrai.

LELEU. — Cela ne se peut pas, monsieur, il faut que mon bateau soit là pour les passagers qui pourraient se présenter.

M. DE LIEBEN. — Il ne viendra personne à cette heure-ci.

LELEU. — Peut-être, monsieur. Mais, d'ailleurs, croyez-vous qu'on ne reconnaîtrait pas mon bateau, si l'on vous prend dans l'île? ne sont-ils pas tous numérotés? Et puis, voyez-vous, monsieur, conduire un bateau d'ici à l'île de M. de Wierstein, entrer dans le petit bras de la rivière, et revenir ensuite ici! c'est quelque chose qu'on ne vous apprend pas à la ville. Avant d'être à moitié chemin, vous n'auriez plus de peau aux mains.

M. DE LIEBEN. — Peu vous importe.

LELEU. — Peut-être encore, car vous feriez perdre mon bateau; mais ce qui m'importe, c'est que j'en ai besoin ici, et que, si par hasard vous arriviez là-bas, on reconnaîtrait mon bateau comme on me reconnaîtrait; les bateaux ont une figure comme les gens. Un bateau que j'ai vu une fois, peut se déguiser autant qu'il lui plaît, je suis toujours bien sûr de le reconnaître.

M. DE LIEBEN. — Père Leleu...

LELEU. — Monsieur?

M. DE LIEBEN. Vous êtes un vieil entêté.

LELEU. — On me l'a toujours dit.

M. DE LIEBEN. — Eh bien! ce bateau que vous ne voulez pas me louer, je vais le prendre de force.

Et en disant ces paroles, M. de Lieben sauta dans le bateau, et délia l'amarre avant que le père Leleu, qui n'était plus bien agile, eût pu l'en empêcher, il se poussa à quelques pas du rivage, et dit :

— Voyez maintenant, ou conduisez-moi, ou je me mets en route tout seul.

Leleu réfléchit un moment et dit : — Je vous conduirai, jetez-moi l'amarre. Vous êtes plus entêté que moi.

M. de Lieben lui jeta une corde au moyen de laquelle il ramena à terre le bateau sur lequel il monta. — Monsieur, dit-il, vous feriez mieux de ne pas vous obstiner et de revenir à terre.

— Non, non, en route.

— En route donc! — dit tristement le père Leleu. Il prit les avirons, et commença à ramener du côté où Louis avait disparu dans la brume. Au bout d'un quart d'heure, il dit : — Monsieur, il est encore temps; vrai, vous feriez mieux de m'ordonner de retourner à la maison.

— Allons donc! vieux radoteur.

— Allons, dit le père Leleu.

Un quart d'heure après, il dit : — Voilà l'île de M. de Wierstein.

— Ça?

— Ça.

— Ça n'est pas grand.

— Ça paraît comme ça; mais quand vous serez dedans, vous en serez content. Pourtant, monsieur, si vous vouliez, nous pourrions encore retourner.

— Taisez-vous, et abordez.

— Vous le voulez? dit le père Leleu.

Il aborda. M. de Lieben sauta à terre. Le père Leleu au même instant se poussa loin du rivage et rama sans bruit pour retourner chez lui. M. de Lieben fit quelques pas dans l'île, puis revint à la place où il supposait le bateau, et dit à voix basse : Je vous retrouverai là, père Leleu.

Il se remit en route; mais il ne tarda pas à reconnaître la vengeance du vieux batelier. Il n'avait pas fait quinze pas à travers les osiers, qu'il retrouva la rivière; il la prit dans l'autre sens, il fit quinze pas, et trouva encore la rivière.

Il revint en courant à l'endroit où il avait laissé le bateau, il ne le trouva pas. Je me suis peut-être trompé, dit-il, et il fit tout le tour de l'île, appelant le père Leleu, d'abord à voix basse, puis élevant la voix jusqu'au cri. Pas de père Leleu!

Alors M. de Lieben comprit qu'il était dans une situation analogue sous certains rapports à celle de Robinson Crusoé, mais beaucoup plus triste sous un autre, en cela qu'elle était ridicule.

N'ayant aucun moyen de l'en tirer pour le moment, nous le laisserons continuer ses tours et exhaler sa colère en imprécations variées. Retournons auprès de Mélanie et de sa tante.

XXIV.

A cette voix qui criait : — Qui va là? et qui êtes-vous? — Les deux femmes, saisies de frayeur, s'étaient rejetées dans l'allée sombre, où elles se tenaient immobiles, pressées l'une contre l'autre. Louis, qui se tenait derrière elles, se trouva alors devant et parfaitement éclairé. La personne qui avait parlé était un jeune homme et d'une figure agréable, quoique empreinte en ce moment de sévérité et de colère. Sa mise était riche plutôt que distinguée.

— Qui vous a permis de venir ici? demanda-t-il à Louis d'un ton impérieux. Ne puis-je être tranquille chez moi sans que tout le monde s'y introduise? Trop heureux encore si ce n'est qu'une sotte curiosité qui vous amène, et si l'heure de votre entrée clandestine dans ma propriété ne cache pas de plus mauvais desseins!

Mélanie, traînant sa tante après elle, sortit de la retraite que leur donnaient les arbres, et se montra, pour ne pas laisser planer plus longtemps sur Louis un soupçon aussi offensant. Arolise prit la parole et dit :

— C'est sans doute à monsieur de Wierstein...

L'étranger salua poliment, et dit :

— Oui, madame.

— Eh bien! monsieur, dit Arolise, il n'y a de coupable que moi;

j'ai forcé ce pauvre garçon de nous amener ici malgré sa répugnance. Nous allons nous retirer.

— Oh! oui, ma tante, partons, dit tout bas Mélanie.

Puis, se rapprochant de Louis, qui restait immobile et les bras croisés :

— Mon pauvre Louis, combien je suis fâchée que nous vous causions ce désagrément!

— Madame, dit l'étranger, je n'imposerai qu'une seule punition à votre curiosité : c'est que vous me permettiez de vous faire voir moi-même ce que vous êtes venues chercher. Vous voilà exposées aux manies d'un propriétaire qui va vous faire tout admirer et ne vous fera pas grâce d'un brin d'herbe.

— Ma tante, partons, répétait tout bas Mélanie.

— Monsieur, répondit madame de Liriau, vous nous permettrez de nous retirer. Tout annonce que vous donnez une fête, que vous avez du monde ; nous serions à la fois importunes et embarrassées.



Le père Leleu passeur.

— Moi, madame! Je n'ai personne. Je ne suis pas de ceux qui mettent des toiles vertes sur leurs tableaux et des housses sur leurs meubles, et ne les découvrent que pour les autres. Je n'ai pas besoin pour jouir des belles choses qu'elles soient enviées par des spectateurs. Je me donne ainsi des fêtes à moi-même ; seulement je ne puis me faire de surprises. Le hasard s'est chargé cette fois de m'en préparer une, la plus agréable du monde ; vous ne voudriez pas m'empêcher d'en profiter. D'ailleurs, vous êtes mes prisonnières, et la grâce de ce garçon, auquel j'ai bien envie de pardonner, est à ce prix.

— Allons, dit Arolise à sa nièce, il faut rester.

— Mais...

— Ce serait ridicule.

L'étranger offrit un bras à madame de Liriau et fit mine d'offrir l'autre à Mélanie ; mais, comme il s'y attendait, elle s'inclina et prit le bras de sa tante resté libre.

L'étranger se tourna vers Louis et lui dit :

— Pour vous, mon garçon, tenez-vous à portée de recevoir les ordres de ces dames.

— Louis est un pêcheur, se dit madame de Liriau.

— Louis est un pêcheur, se dit Mélanie.

Mais, pour la première, ces paroles renfermaient du dédain, du mécontentement et de l'embarras. Pour la seconde, elles voulaient dire : Ma tante ne l'aimera pas, il n'a plus le brillant prestige qui l'entourait ; ce n'est plus qu'un noble cœur, un honnête homme. Je puis l'aimer.

L'étranger leur fit visiter le parc en détail, puis les conduisit, comme par hasard, dans un pavillon richement décoré, où une table était dressée. Elles refusèrent de souper ; cependant Arolise accepta une glace, puis quelques friandises. L'étranger fut aimable et empressé ; Arolise fut coquette. La musique invisible continuait à jouer les plus ravissantes mélodies : il venait à travers le silence et la fraîcheur de la nuit des bouffées de musique et d'odeurs. L'âme se laissait aller à un doux enivrement. Un moment, comme l'étranger s'était éloigné pour donner quelques ordres, madame de Liriau dit à sa nièce :

— Heureuse la femme qui sera reine de ce séjour enchanté! Quelle charmante retraite!

— Oui, pensa Mélanie, quelle charmante retraite pour y aimer un autre!

Il se passa plusieurs heures avec une effrayante rapidité. Mélanie en avertit madame de Liriau, qui écoutait les compliments du maître de l'île avec une bienveillance marquée. Arolise manifesta l'intention de se retirer.

— Monsieur de Wierstein, dit-elle, vous nous avez fait passer une soirée ou plutôt une nuit charmante.

— Et vous, madame, dit-il, vous avez gâté à tout jamais une solitude et une retraite chérie.

— Vous plaisantez.

— Non ; tout ce que j'aimais ici n'était qu'un cadre ; ce sera surtout un cadre vide maintenant qu'il a été rempli d'une manière si charmante.

Il était plus de deux heures après minuit quand on finit par abandonner l'île de M. de Wierstein. Il reconduisit Mélanie et sa tante jusqu'au bateau qui les avait amenées. Par son ordre, le bateau était tout pavoisé de lanternes vertes. Louis se tenait debout, silencieux et pensif. — Voulez-vous me permettre de vous reconduire? demanda l'étranger.

— Pourquoi? demanda Arolise, nous avons le batelier.

— Mais, dit M. Wierstein, ce n'est pas pour ramer que je veux aller avec vous.

— Merci ; il est tard, restez chez vous.

— Je n'y reste pas, je retourne à la ville ; j'ai donné ordre qu'on m'attendît avec mes chevaux en face de l'île Richard. Si vous refusez de m'emmener jusque-là, je serai fort embarrassé.

— Venez donc, puisqu'il en est ainsi.

Il entra dans le bateau et s'assit à côté d'Arolise. Mélanie se dérangea et se mit sur un autre banc. L'étranger parlait bas à madame de Liriau, qui ne jeta pas un seul regard sur Louis. Pour Mélanie, elle lui adressa trois ou quatre questions insignifiantes d'un ton doux et bienveillant. Louis, triste et préoccupé, lui répondit à peine.

Aussitôt qu'on eut quitté la rive, un second bateau s'en détacha à son tour, et, faisant force de rames, ne tarda pas à précéder le premier à une assez longue distance. Il était illuminé avec des lanternes rouges. Tout à coup il en sortit une ravissante musique qui continua à marcher devant le bateau de Louis. Cependant, au bout d'une demi-heure, il s'arrêta et aborda à une petite île.

— Qu'ont donc les musiciens? demanda de mauvaise humeur M. de Wierstein, qui, grâce aux lanternes rouges, distinguait parfaitement les mouvements du bateau.

Voici ce qu'ils avaient :

En passant devant l'oseraie, ils avaient entendu la voix lamentable de M. de Lieben ; ils l'avaient fait monter à leur bord, et ils reprirent leur marche.

M. de Lieben se fit mettre à terre avant l'arrivée de l'autre bateau. Il ne voulait pas raconter sa mésaventure à Arolise. Ce bateau chargé de musiciens, cet autre dans lequel il voyait un étranger, cet air de fête, ces lanternes de couleur, tout lui annonçait qu'en un pareil moment le récit de son malheur exciterait plus de gaieté que de pitié. Pour M. de Wierstein, il demanda la permission d'aller savoir si cette nuit sur la rivière n'avait pas eu pour la santé d'Arolise un résultat fâcheux. Arolise ne refusa pas.

Il faut maintenant que nous fassions quelques pas en arrière pour prendre connaissance d'une lettre que M. de Wierstein avait, quelques jours auparavant, adressée à son ami Frédéric Mornaud.

XXV. — Louis de Wierstein à Frédéric Mornaud.

« Il faut que je te dise que Dubois, qui, ainsi que moi, s'appelait Louis, — tu sais que nous avons eu le même parrain, — a cru devoir changer ce nom un peu vulgaire, il est vrai, mais que j'aime à cause de l'excellent homme qui me l'a donné. Louis Dubois s'appelle maintenant Arthur ; son nom de Dubois a également subi une légère modification. Mais, comme ceci était plus grave relativement à la prétention que cette altération affichait, il a mis deux ans à transformer son nom de Dubois en celui de *du Bois*, en séparant graduellement les deux syllabes, puis sans bruit il a changé la première syllabe de Dubois en un article en l'écrivant et en le faisant graver sur ses cartes de visite : — Du Bois. — Puis, il lui est mort un oncle, et il a envoyé les lettres de faire part au nom de *M. Arthur du Bois*.

» Je voudrais que tu visses maintenant la retraite que je me suis arrangée ; c'est la réalisation des rêves que je faisais quand la triste pauvreté appesantissait sur moi sa main crochue. Mon île est le plus ravissant endroit du monde. Je n'ai absolument rien changé à ce qui se peut voir du dehors ; les bords sont toujours hérissés de saules dont les branches pendent dans l'eau et autour desquels grimpent les lianes des grands volubilis blancs. Pour le pêcheur qui passe, c'est une île comme toutes les autres îles. J'ai réservé mes magnificences pour les parties cachées de mon séjour. Quelques bourgeois de la ville, cependant, au

commencement de la saison, se sont avisés de s'y faire descendre, et j'ai trouvé un jour *une société*, comme ils disent, faisant sur une de mes pelouses un repas champêtre et y laissant pour trace de leur passage des débris de pain et de jambon. Quelques-uns s'étaient fait des cannes avec les plus belles branches d'un cerisier à fleurs doubles. J'avisai aux moyens de prévenir *in futurum* de semblables invasions.

» Il y a à une demi-lieue de là une autre île banale et publique dans laquelle un mauvais cabaret attire, les jours de fête, un grand concours de monde, et quelquefois même des gens *assez bien*. Un batelier paye au cabaretier propriétaire de l'île une redevance annuelle pour avoir exclusivement le droit de *passer le monde* d'une rive à l'autre.



Promenade dans le bateau de Louis.

J'ai appris par des pêcheurs que c'est ce batelier qui avait conduit les bourgeois dans mon île. J'ai envoyé mon homme d'affaires trouver le cabaretier. Il lui a offert pour le privilége du passage une redevance double de celle qu'il reçoit. Il n'a pas hésité à lui donner la préférence. Maître du passage, je l'ai fait donner, toujours par mon homme d'affaires, à un vieux pêcheur que je rencontre quelquefois sur la rivière et qui commence à avoir bien du mal à faire son pénible métier, à cause des nuits froides qu'il faut passer dehors. On lui a sous-loué le passage avec des avantages qui le rendent le plus heureux des hommes. Ce qu'il a à remettre sur ses bénéfices n'a pour but que de le tromper lui-même sur ma situation, pour ne pas donner un nouvel attrait aux invasions que je veux éviter. Ces quelques écus d'ailleurs rentrent chez lui sous forme de petits cadeaux à sa femme et à ses enfants. Quant à moi, il me prend pour un pêcheur; il sait que je m'appelle Louis et n'en demande pas davantage. Il me voit presque tous les jours sur la rivière manœuvrant mon bateau ou jetant *l'épervier* aussi bien, j'ose m'en flatter, qu'aucun pêcheur du pays. Mes costumes sont peu capables de me dénoncer comme bourgeois.

» Maintenant que l'inviolabilité de mon île est assurée, je suis heureux et tranquille dans ma retraite pendant toute la belle saison; l'hiver j'habite à la ville le riche hôtel que m'a laissé mon oncle. J'ai conservé, dans le triste quartier du marché, le logement que j'ai habité quelques années, lors de mes luttes avec la misère, quand le dégoût des autres professions m'a faisait croire de si bonne foi que j'avais une irrésistible vocation pour la peinture. Je n'ai rien changé à la disposition de l'atelier; j'y vais quelquefois passer une journée, lorsque je veux bien raviver mes souvenirs et revoir mes jours écoulés. Il y a quelques jours, me trouvant dans un quartier éloigné, j'eus faim et je cherchai inutilement un restaurant d'une apparence confortable. Tout à coup je me dis: — Mais, mon bon Louis, vous êtes, ce me semble, devenu terriblement bégueule. Rappelez-vous donc, et vous me ferez plaisir, vos dîners avec un morceau de pain et un morceau de fromage de deux sous; rappelez-vous vos sensations gastronomiques quand l'état de vos finances vous permettait de vous élever jusqu'à un somptueux cervelas de trois sous.

» J'entrai alors dans un cabaret, je me plaçai à une longue table sur laquelle dînaient des ouvriers, et je dînai comme eux et avec eux.

» Ce retour sur le passé jeta mon esprit, comme de coutume, dans une sorte de rêverie mélancolique qui n'est pas sans douceur. Aussi pris-je, pour la prolonger, la résolution d'aller le lendemain à mon atelier et d'y faire un de mes dîners d'autrefois. Le hasard se chargea de compléter l'illusion en me faisant rencontrer Dubois. Je l'invitai à dîner, il aurait au moins autant aimé dîner à l'hôtel; cependant il consentit à se prêter à mon caprice et à mon enfantillage. J'étais le lendemain à l'atelier longtemps avant lui; je retrouvai sur le mur couleur chocolat les adresses écrites à la craie de divers *modèles* que je faisais *poser*: cinq ou six juives plus ou moins belles qu'on retrouve plus ou moins dans tous les tableaux contemporains; plus, diverses inscriptions également écrites à la craie, telles que:

Ici on ne parle pas politique;

ou:

On est prié de remettre à sa place la pipe dont on s'est servi.

Je retrouvai encore toujours écrit à la craie, sur le mur, un reçu du pauvre diable de tailleur qui me faisait alors de si étranges redingotes.

» Dubois arriva.

» — Eh bien! me dit-il, où est le dîner?

» — Mais, lui dis-je, as-tu donc oublié que c'est un de nos dîners d'autrefois, et que nous devons l'aller chercher nous-mêmes?

DUBOIS. — Je frémis de la rigueur de ta mémoire; tâche au moins d'y trouver un dîner le moins mauvais possible.

LOUIS. — Écoute, nous allons refaire ce dîner splendide que nous fîmes le jour où je vendis mes livres.

DUBOIS. — Parbleu! je m'en souviens, des côtelettes à la sauce de chez le charcutier, une tourte et une bouteille de vin cachetée.

LOUIS. — Es-tu sûr que le vin fût cacheté?



LOUIS DE WIRASTEIN ET ARTHUR DUBOIS, DEUX AMIS.
L'un n'a rien qui n'appartienne à l'autre, mais c'est Louis qui est toujours l'un.

DUBOIS. — Si j'en suis sûr? Certes, oui, j'en suis sûr.

LOUIS. — Je croyais plutôt me rappeler...

DUBOIS. — Cacheté, mon cher, cacheté, tout ce qu'il y avait de plus cacheté au monde; il me semble voir encore la bouteille. Si elle était cachetée! je t'en réponds qu'elle était cachetée, et cachetée d'un cachet vert encore.

LOUIS. — Va donc pour le vin cacheté.

» Nous nous mîmes en route chacun de notre côté; une demi-heure après le dîner était servi, une autre demi-heure après mangé.

» Je ris à me tordre lorsque Dubois se fit, comme autrefois, un col de chemise en papier à lettre; c'était, il faut le dire, une de nos plus sublimes inventions. A la lumière cela faisait, à tromper même les femmes, l'effet de linge de la plus grande finesse.

« Quand nous quittâmes l'atelier, je dis à Dubois : — Je te dois un dédommagement; viens passer quelques jours dans mon île.

» Nous partîmes le lendemain de bon matin. En attendant le dîner, j'allai relever mes nasses à quelque distance de chez moi; je rencontrai mon batelier :

» — Eh bien! père Leleu, comment cela va-t-il?

LELEU. — Mais assez bien, maître Louis, sauf un ennui qui me survient.

LOUIS. — Et quel est cet ennui?

LELEU. — Oh! vous n'y pouvez rien faire, ni moi non plus.

LOUIS. — C'est égal, dites toujours.

LELEU. — Il y a que c'est demain fête, qu'il va venir ici du monde comme s'il en pleuvait, et que j'ai reçu une lettre qui m'annonce que mon fils aîné, qui travaille à la ville, s'est fait mettre en prison pour s'être battu; qu'on ne le lâchera que si je vais le réclamer, et qu'il n'y a pas moyen de démarrer d'ici avant après-demain, de sorte que le pauvre garçon va passer un jour de plus en prison.

LOUIS. — Écoutez, père Leleu, si ce n'est que ça, je me charge de votre bateau pour demain; je passerai le monde, et je vous rendrai bon compte des recettes.

LELEU. — Si c'est pour tout de bon que vous me dites ça, maître Louis, ce sera un fameux service que vous me rendrez. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Je vous payerai votre journée.

LOUIS. — Nous en parlerons, père Leleu, mais soyez sûr que c'est pour tout de bon, et que je serai chez vous demain à quatre heures.

LELEU. — Pourvu que vous arriviez à six heures, ce sera assez matin. Ah bien! maître Louis, vous pouvez vous flatter que vous me tirez du pied une épine un peu longue.

LOUIS. — A demain, père Leleu.

LELEU. — A demain, maître Louis. Mais, pendant que je vous vois, maître Louis, dites-moi donc pourquoi on est quelquefois si longtemps sans vous rencontrer par ici?

LOUIS. — Pourquoi on est si longtemps sans me rencontrer par ici?... Ah! voyez-vous, père Leleu, c'est que je demeure assez loin en aval de la rivière, et que je ne remonte par ici que lorsque le poisson manque tout à fait par chez nous.

LELEU. — C'est donc ça. A demain, maître Louis.

LOUIS. — A demain, père Leleu.

» — Voici une étrange idée, me dit Dubois, comme nous nous en retournions. Est-ce que réellement tu comptes passer demain la journée à traverser en bateau tous les gens qui vont venir au cabaret de Richard?

» — Certainement, et j'espère m'amuser beaucoup.

» — Tu recevras leur argent?

» — Avec empressement.

» — Pour moi, j'ai affaire à la ville; je reviendrai te voir dans un jour ou deux.

» Le lendemain, à cinq heures du matin, j'étais chez le père Leleu, qui me remercia encore cent fois, recommanda à sa femme de me faire de la soupe et de me la porter au bateau, comme elle faisait pour lui-même; puis il partit pour la ville, et moi j'entrai en fonction. Je te réponds que ce n'était pas une petite besogne. Je jouai du reste parfaitement mon rôle; personne ne me soupçonna d'être un faux batelier. Je reçus les airs de hauteur des boutiquiers endimanchés avec la joie que doit ressentir un acteur des plus vifs applaudissements. Je fus humble et patient. On me fit porter dans mes bras, de la terre au bateau, des enfants et des chiens. Je ne laissai pas voir la moindre hésitation.

» Mais me voici arrivé au point sérieux de mon récit. Il était à peu près deux heures de l'après-midi, lorsqu'une voiture s'arrêta près de la rivière. Il en sortit deux femmes et un homme. L'homme s'approcha du bord de l'eau et m'appela, car j'étais alors sur l'autre rive : — Ohé! la nacelle.

» Je me sentis un peu embarrassé. La voiture était une voiture de louage, mais le cavalier était convenablement vêtu, les deux femmes, autant que l'éloignement me permettait de le voir, étaient jeunes et bien mises. Mon rôle me parut plus difficile vis-à-vis de ces nouveaux arrivés. Ces réflexions furent que j'hésitai un moment à répondre et que l'étranger m'appela une seconde fois. Je répondis cette fois, et me mis en devoir de traverser la rivière pour les aller prendre. Je n'étais pas encore sur l'autre rive qu'il me reprocha durement de les avoir fait attendre, et de ne lui avoir pas répondu tout de suite. Je me sentis rougir de colère; mais je pensai à l'instant qu'il serait à moi parfaitement ridicule de me fâcher parce qu'on me prenait réellement pour ce que je voulais paraître, pour un batelier au service et aux ordres de ceux qui le payent, et je répondis en m'excusant, que je n'avais pas entendu, parce que le vent portait de l'autre côté. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, dans une des deux femmes qui alors s'approchèrent de moi pour monter dans mon bateau, je reconnus mademoiselle de Nérin!... »

XXVI.

[PARENTHÈSE.]

L'auteur est forcé d'interrompre ici la narration de Louis de Wierstein pour expliquer à ses lecteurs pourquoi ledit Louis de Wierstein fut si étonné en reconnaissant mademoiselle de Nérin.

Louis, presque encore adolescent, demeurait avec ses parents vis-à-vis de l'hôtel de M. de Nérin; mademoiselle de Nérin, alors au couvent, venait quelquefois passer une journée chez ses parents. C'est dans une de ces journées que Louis l'aperçut à une fenêtre; il la trouva charmante, comme elle était en effet. Louis lui écrivit une déclaration d'amour, et chargea de la remettre une femme de chambre à laquelle il glissa dans la main un louis amassé avec grande peine. La femme de chambre garda le louis, et au lieu de donner la lettre à mademoiselle de Nérin, trouva mieux de la porter à la mère, laquelle la renvoya sous enveloppe à la mère de Louis.

Celle-ci parla à son fils, et pensant que l'amour est la source des grandes et belles choses, elle n'osa pas tenter de le dessécher dans le cœur de son fils, tout en espérant qu'il serait facile de le faire changer d'objet quand il en serait temps. Louis, n'ayant aucune occasion de voir mademoiselle de Nérin, ne pourrait manquer d'adresser un jour à quelque autre les sentiments qu'il aurait amassés dans son cœur. Elle lui demanda ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour pour mériter l'amour de celle qu'il aimait. Elle lui fit honte de sa nullité, lui dit tout ce que la gloire a d'attraits pour les femmes, lui expliqua tout ce qu'il y aurait de beau à aimer en silence jusqu'à ce qu'il se fût rendu digne de l'objet de son amour.

Louis, naturellement exalté, adopta ces idées avec enthousiasme; il consentit alors à se livrer aux travaux les plus fastidieux pour arriver à son but. Un an après, mademoiselle Arolise de Nérin se maria. Madame de Wierstein, alors, fut effrayée du jeu qu'elle avait joué, car Louis tomba dans une mélancolie profonde.

Ce rêve de son imagination, cet amour insensé pour une fille qu'il n'avait jamais vue que deux ou trois fois par la fenêtre, eut une grande influence sur toute sa vie. Il s'imagina que le monde entier était devenu son ennemi, surtout après qu'il eut perdu sa mère, dont la voix savait encore quelquefois adoucir son chagrin. Une observation de son père lui semblait un trait d'insupportable tyrannie. Enfin il quitta la maison, vécut au hasard, et n'y rentra que lorsque son père, tué en voyage par un accident de voiture, la lui laissa, comme à son seul héritier. — Petit héritage du reste; mais un oncle, — un véritable oncle de roman, — avait un peu plus tard beaucoup mieux fait les choses.

XXVII. — Suite de la lettre de Louis de Wierstein.

« Elle était en grand deuil. Est-elle veuve? ou bien le mouvement haineux que j'ai senti contre l'homme qui l'accompagne me disait-il que c'était son mari? Tous trois entrèrent dans mon bateau, et je me mis en devoir de les passer dans l'île de Richard.

» La femme qui accompagnait mademoiselle de Nérin était plus jeune qu'elle; mais je la regardai peu, tout occupé que j'étais de celle qui a jeté sans le savoir tant d'amertume et tant de découragement dans ma vie. Quand nous fûmes arrivés de l'autre côté, le cavalier me dit : — Qu'est-ce qu'on vous doit?

» J'aurais voulu, pour tout au monde, ne pas avoir commencé cette plaisanterie. Je m'étais jusque-là amusé à dire aux autres passagers, ainsi que je l'avais entendu faire au père Leleu : *A votre générosité*, ce qui m'avait, comme à lui, rapporté plusieurs fois beaucoup au delà du tarif ordinaire. Cette fois, je dis simplement : Vous êtes trois, c'est six sous. J'étais sorti du bateau, et je voulais donner la main à ses compagnes pour les aider à descendre, mais il se mit entre elles et moi et se chargea de ce soin. Je l'aurais volontiers jeté dans l'eau. Ils me demandèrent mon nom, pour m'appeler quand ils voudraient retourner sur la terre ferme. Je leur dis : Vous appellerez *Louis*. — *Louis*, répéta Arolise. Et je ne pourrais te dire quel charme j'éprouvai à entendre mon nom sortir de ses jolies lèvres roses.

» Ils revinrent quelques heures après. Arolise, en parlant à son cavalier, l'appela M. de Lieben. Ce n'est pas le nom de son mari; est-il mort? Est-ce un nouveau prétendant? Je les vis partir avec une sensation douloureuse, une sorte de délabrement de cœur; mais je te laisse à penser quelle fut ma joie lorsque, après son départ, je trouvai dans mon bateau un bracelet que j'avais remarqué à son bras.

» Le soir, je remis au père Leleu la recette du jour, et j'acceptai les trois francs qu'il me donna pour ma journée, qui lui avait rapporté trois fois autant. J'avais comme un instinct secret que je ne devais pas trahir mon incognito. Quelqu'un que j'ai passé, dis-je au père Leleu, a perdu un bijou dans mon bateau; si on vient le demander, vous direz que, pour ne pas commettre d'erreur, je ne le rendrai qu'à la personne elle-même qui l'a perdu, parce que je suis bien sûr de la reconnaître.

» Ce que j'avais prévu est arrivé. Arolise est revenue; tout m'a favorisé : elle est venue demeurer dans le village, et souvent, le soir, elle vient avec sa parente dans l'île de Richard, et je leur fais faire une promenade en bateau. Deux ou trois fois mes réponses ont paru la surprendre; ce n'est qu'hier que j'ai cru voir dans ses regards, dans ses manières, un peu d'intérêt pour moi.

» Eh bien! c'est cette découverte qui, en ce moment, me rend le plus malheureux des hommes. Quelques phrases de madame de Liénait,

qui m'ont été rapportées par le père Leleu, m'ont fait penser que peut-être un hasard lui a appris qui j'étais; ce ne serait donc pas à moi-même que s'adresseraient ces signes de bienveillance que j'ai cru voir pour moi, ce serait donc à ma position, et... c'est un soupçon affreux. J'aimerais mieux la trouver indifférente qu'avide et intéressée; on aime mieux voir son dieu ennemi que de n'avoir pas de dieu. J'ai résolu de m'éclairer là-dessus; j'ai fait venir Dubois, je lui ai assigné un rôle : c'est lui qui sera riche et s'appellera M. de Wierstein; moi, je resterai le pêcheur Louis; il fera la cour à madame de Liriau. Si mes soupçons sont faux, j'aurai tout le reste de ma vie pour les expier à force d'amour et de dévouement; mais, si c'est un avertissement que le ciel m'a envoyé, vois-tu, Frédéric, je m'en irai, j'irai je ne sais où, mais loin et vite; car il faudrait être bien lâche pour se contenter de la posséder sans être aimé d'elle. En ce moment, il me semble que je ne le serai pas, que je ne le voudrais pas : mais c'est égal, je m'en irai bien loin et bien vite.

» LOUIS DE WIERSTEIN. »

XXVIII.

— Eh bien! dit le lendemain Arthur du Bois à Louis de Wierstein, trouves-tu que j'ai joué convenablement mon rôle?

— Non, répondit Louis; tu fais de M. Wierstein le fat le plus insolent qu'il soit possible d'imaginer.

— Ah! voilà bien les gens! on veut faire une épreuve, mais à la condition que la belle en sortira blanche comme neige. J'aurais dû, pour te contenter, faire en sorte que madame de Liriau dit du premier coup : « Mon Dieu! que ce M. de Wierstein est donc bête et insupportable! vraiment, ce devrait être le batelier qui fût le seigneur, et le seigneur ne ferait qu'un mauvais batelier. » Mais parce que je te crois de bonne foi, parce que j'obéis à tes instructions, parce que je suis aimable et un peu pressant, parce que ta belle semble faiblir dès le commencement de l'épreuve, tu es furieux contre moi. Tu ressembles au héros de Cervantes, qui, ayant reconstruit pour la troisième fois la visière de son casque, aime mieux penser *qu'elle doit* être solide que de la frapper une troisième fois du tranchant de sa terrible épée.

LOUIS. — Est-ce que sérieusement Arolise t'aurait déjà donné quelque espoir?

DU BOIS. — Oui.

LOUIS. — Mais qu'appelles-tu de l'espoir? Je t'ai vu prendre pour des *avances* le hasard qui faisait qu'une femme passait dans la même rue que toi.

DU BOIS. — Qu'appelles-tu toi-même de l'espoir? Exiges-tu qu'elle m'ait fait une déclaration d'amour, ou qu'elle m'ait dit de me trouver sous sa fenêtre avec une échelle de soie, ou qu'elle m'ait donné la clef de sa chambre? Je t'avoue qu'il n'y a rien de tout cela. Mais, vois-tu, faisons comme don Quichotte, ne poussons pas l'épreuve plus loin.

LOUIS. — Sérieusement, que s'est-il passé?

DU BOIS. — C'est une chose que l'on sent et qu'on ne peut exprimer; mais enfin, je suis persuadé que, si j'envoie un bouquet, il sera accepté avec plaisir; que si je me présente dans la journée, je serai reçu avec toutes les grâces possibles; que je trouverai mon bouquet honorablement placé et délicatement soigné, que sais-je? Cependant restons-en là. Après tout, que me reviendra-t-il de cette plaisanterie? Si je m'éprends de la veuve, si je réussis à la rendre sensible, tu arriveras au plus beau moment, et, comme dans les *Précieuses* de Molière, tu me reprendras ton nom, ton habit, et, qui pis est, ta fortune.

LOUIS. — Non; tu te rappelles ce que je t'ai promis : si Arolise sort victorieuse de l'épreuve, tu épouseras la parente, cette jolie Mélanie qui est avec elle, et que madame de Liriau dotera.

DU BOIS. — Et si Arolise succombe?

LOUIS. — Eh bien! tu épouseras Arolise.

DU BOIS. — Oh! oh!

LOUIS. — Je t'en donne ma parole d'honneur.

DU BOIS. — Alors, c'est bien; tu es de bonne foi, et tu veux savoir à quoi t'en tenir.

LOUIS. — Oui, Arolise a paru faire quelque attention au batelier Louis; seulement, si c'est parce qu'elle soupçonnait dans le batelier le riche M. de Wierstein, si, du moment qu'elle croit que je ne suis réellement qu'un batelier, et que tu es M. de Wierstein, elle fait passer sur toi toute la bienveillance qu'elle m'avait un instant montrée, je ne veux plus d'Arolise, et pour me venger d'elle, je te la fais épouser.

DU BOIS. — Le compliment est joli... et alors tu prendrais la parente?

LOUIS. — Non; je renoncerai aux femmes pour toute ma vie.

DU BOIS. — N'y avais-tu pas renoncé déjà une fois *pour toute* ta vie?

Louis ne répondit pas.

Mais, ajouta du Bois, comment me feras-tu épouser madame de Liriau? Si, comme tu le supposes peu obligeamment, la raison qui lui inspire quelque bienveillance pour moi est l'erreur qui lui fait croire que ton nom et ta fortune m'appartiennent, il viendra bien un moment où il faudra me dépouiller de ce prestige, et alors...

LOUIS. — Je me charge de cela; tu me laisseras faire, et madame de Liriau sera à toi avec sa fortune.

DU BOIS. — Pourvu toutefois que M. de Lieben ne me voie pas; il me connaît parfaitement, et il dévoilerait tout.

LOUIS. — Sois tranquille, en attendant fais ta visite aujourd'hui; prends ma voiture et mes chevaux gris, va voir ces dames vers quatre heures de l'après-midi.

Une heure avant la visite de du Bois, Arolise reçut une lettre de Louis. Louis, jouant toujours le rôle du pêcheur, lui parlait avec le plus profond respect. Jamais il n'oserait concevoir la possibilité d'un retour de la part de madame de Lirian; mais il lui demandait la permission de l'admirer comme il admirait la lune au ciel, de l'aimer comme il aimait les parfums du soir. Il ne demandait rien, et il se donnait tout entier.

Arolise fut embarrassée de cette lettre; elle la montra à Mélanie. Mélanie ne put s'empêcher de remarquer avec quelle délicatesse Louis ne parlait pas des encouragements que lui avait donnés Arolise, de ses regards auxquels elle avait laissé tout promettre.

— J'ai été dupe, dit Arolise, d'un quiproquo ridicule; certains détails que tu as remarqués comme moi, une sorte de distinction naturelle que possède ce garçon, et plus que tout, les confidences de M. de Lieben, qui a la manie de faire le *bien informé*, tout m'avait persuadé que le pêcheur Louis n'était autre que M. de Wierstein, et... tu as raison... je l'avoue, j'ai été un peu coquette. Nous n'avons pas tardé à être désabusées, et maintenant je ne sais plus comment me tirer de mon imprudence; il faut croire que je l'ai encouragé plus même que je n'en avais l'intention quand je le croyais M. de Wierstein, puisqu'il a osé m'écrire.

— Que ferez-vous donc, ma tante?

— Je ne sais... Cependant je ne puis demeurer plus longtemps dans cette fausse position.

Arolise fut quelque temps pensive, puis elle dit :

— Il n'y a qu'un parti à prendre. Demain nous retournerons à la ville.

MÉLANIE. — Et Louis?

AROLISE. — Louis!... je vais lui envoyer une dizaine de napoléons dans une bourse; ce sera une bonne fortune qui lui fera vite oublier celle à laquelle il a cru pouvoir prétendre.

MÉLANIE. — Mais M. de Wierstein, ma tante?

AROLISE. — Pour celui-là, je puis te le dire, je le crois amoureux de moi.

MÉLANIE. — Je le crois aussi; mais qu'en ferez-vous?

AROLISE. — Je n'aurais aucun éloignement pour m'appeler madame de Wierstein et devenir la maîtresse d'une immense fortune.

MÉLANIE. — N'êtes-vous donc pas assez riche, ma tante?

AROLISE. — Tu ne t'en trouveras pas plus mal non plus, et ta dot s'en ressentira. M. de Lieben...

MÉLANIE. — Vous savez bien, ma tante, que celui-là aussi est amoureux de vous.

On annonça M. de Wierstein.

Du Bois fut ce qu'il avait été la nuit précédente; il parla de sa loge aux Italiens, de ses chevaux, de ses gens. Arolise le trouva spirituel; elle lui annonça qu'elle retournait à la ville dès le lendemain, que ce déplacement était nécessité par la santé de sa parente, qui ne s'accommodait pas du séjour de la campagne. Mélanie, malgré l'habitude qu'elle avait prise depuis longtemps de voir ainsi sa tante abuser d'elle, fut un peu étonnée de l'intervention de *sa santé*, qui était excellente. Du Bois admira beaucoup le dévouement d'Arolise; il offrit de reconduire ces dames à la ville. Madame de Liriau se fit un peu prier et accepta.

Lorsque du Bois fut parti, Mélanie reparla du batelier, et dit à sa tante : A votre place, je n'oserais pas lui donner de l'argent.

— Et que veux-tu que je lui donne?

— Ah! s'il n'était pas batelier... dit Mélanie en soupirant.

Après dîner, elle sortit, descendit au jardin; puis songeant qu'elle partait le lendemain, qu'elle ne reverrait peut-être jamais les lieux qui avaient pour elle un charme dont elle n'osait pas même se demander la raison, elle alla se promener sur le bord de la rivière en se donnant pour prétexte qu'elle voulait laisser un souvenir à l'enfant que Louis avait retiré de l'eau.

Le soleil se couchait; il n'avait pas les somptueuses teintes de pourpre dont il colore souvent les nuages; le ciel était pur, et à la place que venait de quitter le soleil, il était d'une couleur de feu jaune. Cette teinte était reflétée par l'eau que ridait un vent léger. Naturellement le creux des rides était bleu; l'élévation était jaune, ce qui faisait l'effet de ces étoffes changeantes tramées de deux couleurs que portaient nos grand'mères; c'était un calme profond. De loin, elle reconnut le bateau de Louis; il vint au-devant d'un domestique par lequel Arolise lui envoyait son présent dans un paquet cacheté. Il attendit que le domestique fût parti pour ouvrir le paquet, puis il déchira rapidement les cachets. Il n'y avait pas de lettre, pas un mot, mais quelques napoléons. Mélanie était trop loin pour distinguer la colère et le dédain de son visage; mais ce qu'elle put voir, c'est qu'après un moment d'abattement, il se mit, comme par distraction, à faire des ricochets sur l'eau avec les pièces d'or d'Arolise.

Comme il s'en allait au cours de l'eau, elle ne put se décider à le perdre de vue sans lui dire adieu; elle cria : — Bonsoir, Louis. — Louis la salua sans rien dire et sans s'arrêter, et ne tarda pas à disparaître derrière les saules.

Mélanie alla voir l'enfant, lui fit quelques cadeaux, dit à la mère qu'elle viendrait les visiter quelquefois; mais lorsqu'elle embrassa l'enfant, elle laissa tomber deux grosses larmes sur ses cheveux.

XXIX.

Quand on fut retourné à la ville, du Bois continua à se montrer fort assidu. Il parla de mariage; on ne fit que quelques objections faciles à lever, puis on consentit.

M. de Lieben reparut. Il ne tarda pas à s'apercevoir de la mort de ses espérances; il ne sut pas se résigner de bonne grâce, et s'avisa d'être gênant et importun. S'il arrivait chez Arolise avant du Bois ou pendant qu'il y était, rien ne le décidait à lever le siége que du Bois ne sortit. Il se rabattit cependant sur Mélanie, mais il fut fort mal reçu. Sa position dans la maison était devenue ridicule, mais il ne pouvait prendre sur lui d'en disparaître.

Pour Mélanie, elle pensait à Louis; elle flottait incertaine entre l'amour et le préjugé; puis, quand l'amour l'emportait, elle se disait: — Mais il est amoureux d'Arolise et n'a jamais fait attention à moi.

Puis elle pensait que sa position et celle de Louis lui permettaient de faire des avances, à peu près comme une princesse fait inviter un homme à danser. Elle songeait que Louis, aimé d'elle, se consolerait bien vite des dédains de sa tante, dont les agaceries assez peu modérées étaient peut-être la seule cause de l'amour du pêcheur.

Du Bois ne tarda pas à avertir Louis qu'il était temps de brusquer un peu le dénoûment. Il n'osait presser Arolise de *hâter son bonheur* sans se faire présenter officiellement à sa famille et à ses amis comme M. de Wierstein, et cela dépassait par trop les limites d'une plaisanterie déjà fort prolongée.

— Il y a, dit du Bois à Arolise, une prière que je veux vous adresser et une confidence que je veux vous faire; mais il faut que ce soit aux lieux où je vous ai vue pour la première fois.

— Quoi! dans votre île?

— Dans mon île.

— C'est une folie, répondit Arolise, qui songeait à l'embarras que lui causerait la rencontre de Louis.

— C'est fort sérieux, reprit du Bois, et voici mon projet: il faut que vous me présentiez enfin à vos parents et à vos amis, et je tiens beaucoup à ce que ce soit là-bas. Invitez-les donc à une fête que vous y commanderez vous-même; tout doit être fait en votre nom. Là vous me donnerez, devant eux, l'assurance de mon bonheur.

Arolise fit quelques objections, mais elles n'étaient pas difficiles à résoudre.

— Pour quand sera cette fête? dit-elle.

— Pour après-demain.

— Mais les préparatifs?

— Je m'en charge.

— Et les invitations?

— Je vais les écrire; je les écris.

— Quel homme pressant!

— Et pressé.

— Qui inviterai-je?

— Qui vous voudrez. Voici déjà trois lettres d'écrites.

— Que me faites-vous dire?

— Voilà:

« M...

» Je compte que vous me ferez le plaisir de passer la journée avec moi après-demain. Nous dînerons, nous danserons, nous souperons, et je vous apprendrai alors, à vous et à quelques amis, une détermination qui décidera de mon bonheur et de mon avenir. »

— Singulière invitation. Et l'adresse?

— Ici, chez vous. Plusieurs voitures seront à votre porte; vous les inviterez à monter dedans, et on les mènera là-bas sans rien dire.

— C'est bien fou; mais ce serait joli et amusant, si cela ne se mêlait à des choses aussi sérieuses.

— Voulez-vous me dicter les adresses?

— Ecrivez.

Arolise dicta une douzaine d'adresses que du Bois écrivit fidèlement jusqu'au moment où elle dit:

« *M. le baron de Lieben, place Royale, n° 3.* »

On se rappelle que du Bois avait ses raisons pour ne pas rencontrer le baron. Il fit une légère grimace; mais se remettant bientôt, il écrivit, à la place du nom qu'on lui dictait, le premier nom qui lui vint à l'esprit, et mêla cette lettre aux autres.

— Et vous, dit Arolise, n'invitez-vous pas quelques amis?

— Certainement, en première ligne Arthur du Bois.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça?... c'est un de nos jeunes gens à la mode, un garçon auquel on trouve généralement de la figure et de l'esprit.

— Ah! un vilain nom.

— Ce n'est pas ce que vous croyez; cela ne s'écrit pas *Dubois* d'un seul mot comme les valets de comédie; ce nom vient d'une propriété, d'un bois, d'un bois immense qui a appartenu, dit-on, à sa famille, et s'écrit en deux mots, du Bois.

— Au reste, cela m'est égal.

Il écrivit encore quelques adresses. Arolise sonna, un domestique prit les lettres, et du Bois ordonna de les mettre à la poste.

— Mais, dit Arolise, ne serait-il pas plus convenable de les faire porter?

— C'est vrai, mais ce serait moins sûr. Portez-les à la poste.

Arolise avait envie d'attendre ses invités et de les conduire à l'île, comme on en était convenu; mais du Bois insista si longtemps, qu'elle finit par céder au désir qu'il manifestait qu'elle vînt jeter un coup d'œil sur les préparatifs. — Ce ne sera pas long, disait-il, et vous pourrez revenir ici avant leur arrivée.

Le jour désigné pour la fête, vers une heure de l'après-midi, du Bois emmena Arolise et Mélanie. Les invitations n'étaient que pour quatre heures. Les chevaux gris feraient la route facilement en une heure. Il ne fallait pas une heure certainement pour qu'Arolise vît si tout était arrangé à sa fantaisie; on pouvait avoir oublié bien des choses, on avait eu si peu de temps.

On part, on arrive. Deux bateaux sont sur la rive; mais dans aucun des deux hommes qui les mènent, on ne reconnaît Louis. Arolise respire plus librement; elle avait peur de ses regards. Mélanie se sentit également soulagée, car elle avait pris une grande résolution, et elle se trouvait presque heureuse de ne pas pouvoir l'exécuter, tant elle était tremblante. Elle avait écrit à Louis, et elle s'était, après mille incertitudes, juré à elle-même qu'elle lui remettrait la lettre. On entre dans l'île: la décoration est parfaitement entendue: mais le repas, tout splendide qu'il est, est mal arrangé. Il y a aussi quelque chose à refaire à la salle de verdure où on doit danser. Du Bois l'espérait bien.

— Allons, vous voyez, dit-il, que j'ai bien fait de vous amener.

— Mais je ne pourrai rien changer, il faut que nous partions.

— Non, restez. Mademoiselle Mélanie prendra ma voiture et amènera votre monde, que vous recevrez ici.

— Heureusement que je suis habillée.

Mélanie ne demande pas mieux; elle irait au bout du monde, pourvu qu'elle puisse retraverser la rivière et retrouver une chance de voir Louis. Son courage lui est revenu avec les obstacles.

Arolise et du Bois la conduisent au bateau. Point de Louis. Elle monte dans la voiture; mais, au moment de donner les ordres que demande le laquais, elle songe qu'il est de bonne heure, qu'elle a le temps d'aller voir l'enfant sauvé par Louis. Peut-être le rencontrera-t-elle; puis la mère lui parlera de Louis, et... si elle l'osait... Pourquoi pas? il n'y a rien de si simple. Elle peut prier cette femme de remettre la lettre au pêcheur.

La mère et l'enfant la reçoivent avec joie. Naturellement on vient à parler du pêcheur. — Ma bonne, dit Mélanie en tremblant, vous le voyez souvent; faites-moi le plaisir de lui donner cette lettre: c'est une commission que... quelqu'un... m'a donnée pour lui.

— Très-volontiers, ma chère demoiselle.

Elle prend la lettre et la met sur le dressoir en bois où elle place sa vaisselle.

— Si vous restiez un peu, vous le verriez sans doute, car je l'ai aperçu de loin ce matin sur la rivière, et il ne tardera pas à repasser devant nous.

— Non, ce serait impossible; je n'ai pas le temps, je suis déjà en retard.

— Attendez au moins que j'aille vous chercher un bouquet dans le jardin derrière la maison.

Mélanie, sur le seuil de la maison, jette les yeux du côté de la rivière, et voit aborder Louis dans son bateau; elle se retire un peu en arrière. Mais quel est son étonnement, lorsque, sur un signe de Louis, le laquais qui attend Mélanie auprès de la voiture, court vers le pêcheur, et, droit, le chapeau à la main, a l'air de recevoir ses ordres! Puis il revient et dit à demi-voix au cocher: M. de Wierstein voulait savoir ce que nous faisions là.

— M. de Wierstein! dit-elle. Elle saisit rapidement sa lettre laissée sur le dressoir et la cache dans son sein. Quelques instants après, Louis entre dans la maison avec la mère de l'enfant; il salue Mélanie, lui parle de sa tante avec regret. Mélanie écoute à peine, elle est préoccupée, troublée; elle cherche à deviner le mystère dont le hasard lui a appris la moitié. Elle répond machinalement: Pauvre monsieur Louis!

— Oh! oui, dit Louis, elle m'a rendu bien malheureux!

Comme il l'aime encore! pensa Mélanie; quel bonheur que j'aie repris ma lettre! Mais que se passe-t-il dans l'île? et qu'est-ce que tout cela veut dire?

— Ah! mademoiselle, dit la bonne femme, vous pouvez donner maintenant à M. Louis la lettre que vous m'aviez laissée pour lui.

Mélanie voit sur le visage du pêcheur plus d'étonnement que de joie. Elle serre sa lettre contre son sein pour s'assurer qu'elle est là.

— Mais où est donc la lettre? Je l'avais mise sur le buffet.

— Cela ne fait rien, ma bonne; il n'y avait dans la lettre qu'un mot que je vais récrire, si vous voulez avoir l'obligeance de me donner du papier et une plume.

Mélanie écrit quelques mots à la hâte et d'un mouvement presque convulsif. Une idée subite lui a passé par le tête. Elle cachette sa lettre avec soin. La bonne femme n'a pas de cire; mais Mélanie cause de choses indifférentes jusqu'à ce que le pain à cacheter soit bien sec, puis elle dit :

— Monsieur Louis, voici la lettre que j'avais laissée pour vous, et que, ne pensant pas vous rencontrer, j'avais remise ici pour qu'on vous priât, de ma part, de la porter le plus tôt possible à ma tante, madame de Liriau, qui est en ce moment dans l'île avec M. de Wierstein.

En prononçant ce dernier mot, Mélanie, qui regarde attentivement la physionomie du pêcheur, y voit passer un imperceptible sourire. — Elle dit adieu à la bonne femme et embrasse l'enfant; elle e le cœur gros et voudrait être partie pour laisser couler les pleurs qui l'étouffent. Elle a découvert que Louis est M. de Wierstein, et qu'il aime toujours Arolise. — Elle remonte en voiture. Louis lui donne la main avec sa bonne grâce ordinaire, mais qui maintenant ne l'étonne plus. La voiture part au grand trot.

Louis retourne la lettre dans tous les sens : — Qu'écrit-elle à sa tante? — Mais il pense qu'il n'y est pour rien, puisque la lettre était faite avant son arrivée et à un moment où Mélanie ne croyait même pas le voir. Il reprend son bateau et se dirige vers l'île, en rêvant à Arolise, car du Bois avait raison; plus d'une fois Louis a regretté l'épreuve, plus d'une fois il s'est dit : — Arolise m'aimerait tel que je suis réellement, c'est-à-dire avec mon nom, avec ma figure, avec mon esprit. Ce que je veux sottement qu'elle aime, ce n'est pas plus moi que si je changeais mon visage, que si je supprimais ce que je puis avoir d'esprit. Pourquoi me suis-je avisé de me montrer sous un jour désavantageux pour plaire à une femme? et moi-même, le position d'Arolise dans le monde, sa fortune, son éducation, tout cela n'est-il absolument pour rien dans l'amour qu'elle m'inspire? J'ai fait une sottise; elle aime le luxe et un beau nom; au lieu de m'en irriter bêtement, n'aurais-je pas dû au contraire me trouver heureux de pouvoir lui offrir ce qu'elle aime? N'ai-je pas agi comme un homme qui, apprenant que la femme qu'il aime préfère les cheveux blonds, irait immédiatement se les faire teindre en noir? Mais, ajoutait-il tristement, je ne puis revenir sur ce que j'ai fait. Elle épousera du Bois, et je serai vengé. — Vengé! belle vengeance! quand je grince les dents à la seule pensée qu'elle sera à lui. Ah! c'est elle qui sera vengée de moi et de mes folies!

Le paradoxe qu'avait trouvé Louis de Wierstein pour excuser Arolise était absurde, car le choix qu'avait fait Arolise de du Bois, qu'elle croyait M. de Wierstein, prouvait non pas qu'elle aimât Louis avec son nom et sa fortune, mais tout simplement qu'elle n'aimait que le nom et la fortune. Mais quel est l'homme d'esprit et de jugement qui, en pareille circonstance, n'ait quelquefois aussi mal raisonné? Louis est triste, malheureux, perplexe; par moments il a envie d'étrangler du Bois, il le déteste, il le trouve sot, fat, triomphant; puis il voudrait, s'il en était encore temps, lui dire : — Va-t'en, je te donnerai une maison, je te donnerai ce que tu voudras; j'aime Arolise : je suis bête, je suis fou; mais je l'aime et je ne veux pas la donner à un autre. — Mais il voit le sourire de du Bois, qui lui dirait : — Je le savais bien. — Et puis, comment expliquer ce qui s'est passé? Arolise lui pardonnerait-elle d'avoir été ainsi jouée? D'ailleurs, il la hait, il faut qu'elle soit punie, qu'elle épouse du Bois, qu'elle soit malheureuse, qu'elle porte un nom ridicule; les choses sont trop avancées, il n'y e plus moyen de reculer.

Par moments il espère vaguement que leur plan ne réussira pas, qu'elle s'indignera contre du Bois, mais alors elle s'indignera aussi, et au moins autant, contre Louis. Malheureusement le plan n'est que trop bien fait, elle est tombée dans le piége, elle est dans l'île; dans une heure, les invités vont arriver, ils savent par sa lettre que c'est pour leur présenter son mari. L'orgueil d'Arolise pourra-t-il jamais se résigner à leur dire qu'elle a été jouée, qu'elle épousait du Bois parce qu'elle le lui croyait un beau nom et de la fortune, et que ce n'était que pour cela qu'elle l'épousait? Elle est prise. Et il pensait au mariage, il pensait à Arolise dans les bras de cet imbécile du Bois, et il frémissait d'indignation. Jamais il ne se l'était représentée si belle. Il se rappelle la lettre de Mélanie, il va la porter, la remettre lui-même; il veut revoir Arolise, il saura quel effet sa présence produit sur elle.

Et il reprend son paradoxe : — Peut-être m'aimait-elle; mais pouvait-elle épouser un misérable batelier? Quelle est la femme du monde qui l'aurait fait? — Et si elle épouse du Bois... — Devait-elle rester veuve toute sa vie, parce qu'elle avait rencontré par hasard un pauvre diable qui ne lui déplaisait pas, mais dont la condition ne lui permettait pas de penser à lui sans honte? Décidément c'est lui qui a tort, c'est lui qui est fou et criminel. — Et sa vanité ne lui permet pas d'aller tout dire à du Bois. Et il va perdre Arolise, elle sera à du Bois. A cette pensée, sa haine se ranime : — Oui, elle sera à lui, et je l'accablerai de sarcasmes et de mépris.

Cependant il va porter la lettre, il veut la revoir, il veut qu'elle le voie; il donne quelques coups d'aviron, puis s'arrête et se laisse aller à ses rêveries. Le temps se passe : trois ou quatre fois il se rapproche de l'île sans continuer son chemin; mais il entend rouler des voitures, une s'arrête au bord de la rivière, en face de l'île, les autres la suivent. Les bateliers traversent pour aller prendre les personnes qui en descendent. Voici le grand coup qui va se jouer. Louis sent une sueur froide sur tout son corps; il fait force de rames, il veut arriver avant eux, il veut entendre la révélation qu'il faut enfin que du Bois fasse à madame de Liriau, pour qu'elle le présente à ses parents et à ses amis sous son véritable nom.

Pendant ce temps, un domestique est venu annoncer à du Bois, qui est assis avec Arolise dans un petit kiosque, que *la société* arrive, qu'on voit une des voitures descendre le chemin qui conduit à la rivière.

Déjà depuis une heure, du Bois prépare, non sans quelque anxiété, son coup de théâtre. Il a juré mille fois à Arolise qu'il l'aimait pour elle-même, qu'il l'aimerait de même si, au lieu d'être une femme du monde et une femme élégante, elle était une *simple bergère*. Il demande à Arolise si, de son côté, elle l'aime pour lui-même; à quoi Arolise ne peut faire autrement que de répondre oui.

Il fait l'éloge de la retraite, de la médiocrité : Arolise le laisse parler et regarde négligemment à travers les vitraux du kiosque. Après ce qu'a annoncé le domestique, du Bois voit qu'il n'y a plus à hésiter. Il demande à Arolise si elle pardonnerait une tromperie qu'il lui avait faite, entraîné par la passion invincible qu'elle lui avait inspirée; mais il s'aperçoit qu'elle ne l'écoute pas, qu'elle est troublée; elle a vu Louis qui rôdait dans l'île, elle craint qu'il ne vienne dans le kiosque.

— Monsieur de Wierstein, dit-elle à du Bois, voici un batelier qui vous cherche sans doute; ne le laissez pas venir jusqu'ici.

Du Bois regarde; il ne veut pas non plus que Louis parvienne jusqu'à Arolise. Il sort du kiosque. Louis lui parle bas, lui montre la lettre de Mélanie, en disant : — Il faut que je la lui remette, je l'ai promis à la nièce.

— Non, répond du Bois, je vais la lui donner; c'est elle qui m'a dit de ne pas te laisser entrer dans le kiosque.

Il quitte Louis, retourne près de madame de Liriau, et lui dit : Voici un mot que votre nièce a chargé un batelier de vous remettre.

— Monsieur de Wierstein, dit Arolise, dites à ce batelier de ne pas s'éloigner; je ne veux pas qu'on nous trouve ainsi seuls encore.

Il ressort, et dit à Louis : — Cela va bien; j'allais lâcher le grand mot quand tu es arrivé. Cela n'ira pas si mal que je le craignais. Elle est déjà bien préparée. Ne t'éloigne pas; elle ne veut pas qu'on la trouve seule avec moi.

Du Bois rentre et retrouve Arolise pâle et tremblante. Il lui demande ce qu'elle a. Elle répond qu'elle n'a rien, ainsi que répond toute femme à pareille question. On entend des voix et des pas. Du Bois se jette aux genoux d'Arolise et lui dit : Pardonnez à ma passion, qui m'a fait vous tromper; je ne m'appelle pas de Wierstein, mais du Bois. Je vous adore; je passerai toute ma vie à me faire pardonner une innocente supercherie qui ne prouve que l'ardeur de ma passion pour vous.

— Ah! monsieur, dit Arolise, c'est une horrible trahison, une épouvantable lâcheté!

— Voilà vos amis, allons au-devant d'eux; nous ne pouvons attendre plus longtemps. Vous m'aimez : que vous importe que mon nom commence par une lettre ou par une autre? D'ailleurs, comment reculer maintenant? Pensez à l'effet que produirait un changement de détermination devant tout ce monde.

Arolise est toujours pâle; mais il y a dans ses yeux de la fièvre et de l'assurance. — Eh bien! monsieur, dit-elle, allons au-devant d'eux.

Ils sortent du kiosque; Louis les attend à la porte. Il est aussi pâle qu'Arolise, car du Bois lui fait signe que *cela va bien*. A ce moment, Mélanie et une douzaine de personnes conduites par un domestique débouchent d'une allée sombre. Arolise a quitté brusquement le bras de du Bois. Elle fait quelques pas au-devant des nouveaux venus et leur dit : — Permettez-moi d'abord de vous présenter un homme qui sera bientôt votre parent, et, j'espère, votre ami, mon futur mari, M. Louis de Wierstein. — Elle se retourne, saisit la main de Louis, qui reste comme frappé de la foudre, et le présente aux arrivants.

J'ai dit que Louis était comme frappé de la foudre, il ne me reste pas de comparaison pour du Bois; mais, si je ne sais de quoi le dire frappé, je puis dire qu'il était néanmoins fort accablé.

On s'empresse autour d'Arolise; car, épuisée d'émotions, elle tombe sans connaissance dans les bras de Mélanie. Elle ne tarde pas à reprendre ses sens; les uns attribuent l'accident à la chaleur; Mélanie s'empresse de dire que sa tante n'a pas encore mangé de la journée : alors *on ne s'étonne plus*. Du Bois disparait et va attendre Wierstein dans un endroit où il le fait demander par un domestique. Il est furieux, il se croit joué par Louis. Louis lui affirme sur l'honneur son extrême innocence.

— Si tu ne m'as joué, dit du Bois, c'est que nous sommes joués tous les deux.

— Tais-toi, dit Wierstein, tais-toi, ne me réveille pas; je suis le plus heureux des hommes.

— Pauvre garçon! dit du Bois.

— Tu épouseras Mélanie.

— Moi? jamais! Je ne veux pas revoir Arolise, je vais voyager.

— Je te prête 20,000 francs pour ton voyage.

Pendant ce temps, Arolise, un instant seule avec Mélanie, lui disait :

— Ah! ma chère enfant, tu m'as sauvée; car je serais morte de honte et de désespoir si j'étais tombée dans cet horrible piége.

— Mais que pensera M. de Wierstein? demanda Mélanie.

— M. de Wierstein! il s'occupe plus que moi de trouver à ma conduite des excuses et des explications. Mais déchirons la lettre, ta chère lettre; car, si jamais quelqu'un la trouvait, tout serait perdu.

Et Arolise déchira le billet de Mélanie, où il n'y avait que ces mots :

« Chère tante, prenez garde à vous, on vous trompe; il se passe quelque chose d'horrible que je ne puis deviner. L'homme qui est avec vous n'est pas de M. Wierstein. M. de Wierstein est le pêcheur Louis, je viens d'en acquérir la certitude, et il vous adore.

» Mélanie. »

Les morceaux de la lettre furent ramassés par Mélanie, qui alla les brûler.

Le soir Arolise dit à Louis :

— Comme je suis bonne, Louis, et comme il faut que je vous aime pour vous avoir pardonné l'affreux jeu que vous avez joué avec moi!

Louis lui baisa la main.

— Mais, dit-elle, est-ce que vous avez cru me tromper un moment?

— Mais, dit Louis, qu'était-ce que la lettre de Mélanie?

— Du papier blanc. Il fallait bien un prétexte pour que vous fussiez auprès de moi au moment nécessaire.

— Ah! la petite nièce aussi m'a trompé.

— Vous le méritiez bien.

— Quand je pense que j'ai mis tant de temps à apporter cette lettre! Et si je n'étais pas arrivé à temps?

— J'avais un autre moyen. Mais, à propos, je vous demanderai une complaisance, Louis.

— Ordonnez.

— Je ne veux plus voir M. du Bois; le rôle qu'il a joué dans tout ceci est bas et odieux.

— Il part cette nuit pour un voyage.

Mélanie pleura toute la nuit. Par moments elle se reprochait d'avoir trompé Louis; mais il était si heureux!

C'était une partie de son bonheur à elle.

L'âme de feu Bressier s'envola, elle avait horreur d'Arolise.

XXX.

L'âme de feu Bressier était un peu découragée; elle resta quelques jours sans faire de nouvelles épreuves, s'enfonçant dans le nectaire des fleurs avec les abeilles, se baignant dans les gouttes de rosée que le matin suspend à la pointe des brins d'herbe, comme des diamants, des opales, des rubis, des émeraudes, que boivent les premiers rayons du soleil.

Tantôt, avec la cétoine verte, elle dormait dans les roses blanches; tantôt, avec le criocère écarlate, elle se cachait dans le calice d'argent des lis, ou elle s'enivrait de l'odeur des tubéreuses.

Au sein de cette nature où tout est né pour aimer, où les insectes se cherchent dans les fleurs qui se fécondent par des caresses embaumées, elle songeait tristement qu'elle n'avait encore pu trouver un homme et une femme s'aimant également, qu'elle n'avait pu encore surprendre un baiser qui fût des deux côtés un baiser d'amour. Ainsi Mélanie aimait Louis qui aimait Arolise, et Arolise n'aimait qu'un nom et de l'argent.

Les femmes se servaient de l'amour pour acheter, comme avec une monnaie universelle, les grandeurs, la pompe, les plaisirs.

S'il se trouvait par hasard deux êtres capables de ressentir un amour réel, ils ne se rencontraient pas, ou se trouvaient dans la vie placés dos à dos; chacun des deux se trouvait apparié avec un être d'une autre nature.

L'amour semble exister toujours entre deux personnes, non pas qui s'aiment également, mais l'une qui aime et l'autre qui est aimée : à tel point que parfois il arrive que les deux changent de rôle, que l'amant, par exemple, aime avant la possession, et que la maîtresse aime après.

Par moments l'âme de feu Bressier regrettait de ne pas être remontée au soleil en sortant de sa prison.

Un jour cependant, comme elle s'amusait au fond d'un grand cactus pourpre à charger les pattes d'une abeille de la poussière d'or parfumée des étamines dont elle doit faire son miel, elle s'avisa de suivre l'insecte dans son vol capricieux.

Après être entrée dans quelques fleurs du jardin, l'abeille s'éleva tout à coup à une grande hauteur, et pénétra par la fenêtre dans une chambre pleine de fleurs rares dans de magnifiques vases du Japon. C'était la plus jolie chambre qu'on pût voir. Des étoffes de soie blanche tendues au plafond et sur les murailles en faisaient une tente attachée avec de grosses ganses d'or. Le parquet était couvert de peaux de tigre, la cheminée chargée de vases de la plus grande richesse; sur un canapé du temps de Louis XV, en bois doré, avec des coussins en soie blanche, était à demi couchée une femme dont le costume trahissait un reste de deuil; elle était d'une grande beauté.

Ses regards étaient pleins d'un feu humide, toute sa personne respirait la tristesse et l'amour; mais ni l'un ni l'autre de ces sentiments n'étaient inspirés par celui dont on portait un deuil si coquet, ou plutôt contre le deuil duquel on combattait avec tant d'adresse. L'abeille fit quelques tours dans la chambre, se plongea et se roula dans les amaryllis des vases, puis s'échappa. Pour l'âme de feu Bressier, elle resta auprès de la belle veuve, se jouant dans ses cheveux et dans les dentelles de sa parure, et pensant que l'heureux mortel auquel elle songeait devait être bien fier de son amour et l'aimer de son côté de toutes les forces de son âme. Hélas! elle se trompait encore une fois; elle eut besoin de passer quelque temps auprès de madame Ernsberg pour s'en convaincre. Quelques lettres écrites par madame Ernsberg à une de ses amies nous mettront à même, de notre côté, de savoir la vérité sur ce point.

XXXI. — Madame Ernsberg à madame d'Acheville.

« Mon Dieu! oui, ma chère amie, je veux bien vous dire mon secret, car il faut que j'en parle, il m'étouffe, et ce n'est qu'à vous que j'en puis parler.

» Vous ne vous êtes pas trompée sur ma préoccupation; malgré le plaisir que vous ne doutez pas que j'éprouve auprès de vous, je n'ai pu me distraire d'une seule pensée pendant les quelques jours que vous avez passés chez moi et pendant ceux que vous m'avez emmenée passer à la campagne.

» J'aime! je ne vous le nierai pas plus longtemps; et si j'ai si mal répondu aux questions que vous me faisiez, c'est que c'est un aveu que l'on aime mieux faire de loin qu'en face. D'ailleurs, il y a dans le sentiment qui s'est emparé de moi des circonstances assez étranges pour qu'il me soit assez embarrassant de vous les conter, vous étant auprès de moi avec vos grands yeux noirs si interrogatifs et votre bouche si moqueuse.

» Voici l'histoire, mais sans embellissement, quoique jamais peut-être histoire d'amour n'en eut autant besoin.

» La première fois que je l'ai rencontré, c'était dans la rue, sans savoir son nom, sans que rien dût me le faire remarquer, sans qu'il me remarquât surtout. Depuis, je le rencontrais de temps en temps, et, comme si je l'eusse connu, je me disais : Tiens, voilà ce monsieur!

» A peu près à cette époque, quelqu'un dut le présenter chez ma tante ***; il ne vint pas. Je m'attendais à voir le visage d'un homme dont on m'avait beaucoup parlé, et dont la peinture a pour moi un charme particulier. J'étais on ne peut plus contrariée.

» Un soir, au théâtre, quelqu'un me dit : — Fernand est auprès de moi. Je cherchai à le voir, mais il changea de place; cela me fut impossible.

» Une année se passa ainsi; je conservais le désir de voir Fernand, dont je connaissais tous les tableaux, dont je recherchais les moindres dessins, remarquant toujours, quand je la rencontrais, la personne inconnue dont le regard indifférent exerçait sur moi une puissance inexprimable lorsque je passais à côté d'elle dans la rue.

» Du reste, je ne sais s'il alla chez ma tante ***; j'étais brouillée avec elle pour des affaires de la succession de mon mari. Je n'avais plus d'occasions ni de chances pour rencontrer Fernand dans le monde, et je n'y songeai plus.

» Un jour, par une froide matinée de printemps, en ouvrant la fenêtre de l'appartement que j'habite avec ma mère depuis mon veuvage, je vis, se promenant dans le jardin qui dépend d'un autre logement, l'inconnu, qui, suivi d'un jardinier, paraissait lui donner des ordres et agir en maître. Je le reconnus tout de suite; mais, comme j'avais fait un peu de bruit en ouvrant la croisée et que ses yeux se levaient, je rentrai dans le fond de l'appartement.

» Une femme de mes amies vint me voir, et, tout en causant, nous nous mîmes à la fenêtre.

» — A qui est ce jardin? me dit-elle.

» — Hier, dis-je, il n'était à personne; mais je crois qu'aujourd'hui il est loué : on vient d'y mettre un jardinier.

» A ce moment, l'inconnu sortit d'un bouquet d'arbres, et mon amie me dit :

» — Est-ce là le nouveau locataire?

» — Je le pense, répondis-je.

» — Eh quoi! reprit-elle, est-ce que vous ne le connaissez pas?

» — Non, vraiment.

» — Mais c'est le peintre Fernand.

» — Ah! dis-je, c'est singulier.

» Puis je m'aperçus que je disais une sottise. En effet, qu'y avait-il là de singulier?

» Je ne me rappelle pas bien si j'avais affaire dehors; toujours est-il que je ne tardai pas à m'habiller et à faire demander une voiture. En sortant, je dis à la portière : — Est-ce que M. Fernand va demeurer ici?

» — Oui, madame, dit-elle. Est-ce que madame le connaît?

» En vérité, je ne sais pourquoi, mais je me sentis rougir.

» Je ne sais pourquoi!... Oh! si vraiment, je le sais!... N'avons-nous pas en nous une sensation qui s'éveille à l'approche d'un événement important, d'un bonheur, et surtout d'un malheur?

» Toute préoccupation cessa. Je le rencontrais sans que rien en moi s'en réjouit; je passais longtemps sans le rencontrer, sans éprouver de chagrin.

» Un matin, ma mère reçut un billet. Fernand sollicitait d'elle la permission de lui demander quelques renseignements sur une personne de sa connaissance, renseignements qu'elle seule, disait-il, pouvait lui donner.

» Comment, moi qui n'ai jamais eu aucune coquetterie, pas même à ce degré qui est naturel aux femmes; comment, pour le recevoir, ou plutôt pour le voir un moment, car il était probable que j'aurais à le laisser seul avec ma mère; comment fis-je de ces frais que, de bonne foi, je ne me rappelle, en pareil cas, avoir faits pour personne? J'aurais voulu être bien, avoir de l'esprit, et tout cela pour faire une belle révérence quand il entra, et me retirer. Il me demanda si je ne m'en allais qu'à cause de lui, et ajouta qu'il était heureux d'avoir à dire que ce qu'il avait à demander à ma mère n'avait rien de mystérieux. J'hésitai un moment; mais ma mère me fit signe de rester.

» Ce qu'il demanda en effet, n'exigeait pas de tête-à-tête, et quand il fut parti, je me sentis tout heureuse de penser que ce n'était peut-être qu'un prétexte pour s'introduire à la maison.

» De ce jour, des rapports généraux s'établirent entre nous; quand nous nous rencontrions, ou quand il me voyait à la fenêtre, nous échangions un salut. Il vint quelquefois à la maison, il prêtait des livres à ma mère et à moi, mais presque toujours il se contentait de les remettre à ma femme de chambre, sans demander à nous voir.

» Un jour, je parlai devant lui d'un livre qui venait de paraître et qu'on ne pouvait se procurer. Une heure après, il me l'envoya avec un billet dans lequel il me disait qu'ayant fait pour moi une chose impossible, il viendrait le lendemain chercher mes remercîments.

» Son billet était aimable. Quand on me le remit, j'avais deux personnes avec moi; je m'embarrassai de l'embarras qu'il me causait.

» Il ne s'agissait plus de ma mère ni d'un prétexte : c'était lui qui venait chez moi.

» Il me sembla que la manière dont j'avais paru désirer ce livre avait provoqué sa visite, et je m'effrayai tellement que, le lendemain, sous prétexte que je ne l'attendais plus, je sortis d'assez bonne heure encore. Puis en rentrant, lorsqu'on me dit qu'il était venu, je me sentis saisie d'un dépit violent contre moi-même.

» Il y a dans sa personne une gravité et une naïveté que je n'ai jamais trouvées réunies qu'en lui. Je ne saurais dire ce qu'il y a de bien dans sa figure; mais ce qui est certain, c'est que, près de lui, les hommes réputés les plus beaux sont tout à coup effacés.

» Il y a dans son front élevé, dans sa bouche dédaigneuse, quelque chose de noble et d'imposant; puis, dans d'autres instants, sa bouche qui est pleine d'expression, devient presque caressante. Son sourire, en même temps jeune et mélancolique, charme et attire. Son rire est naïf comme celui d'un enfant. Son regard est calme et profond, mais il manque de douceur.

» Tout ce qui charme en lui est involontaire : c'est pour cela sans doute que c'est irrésistible.

» Sa parole accentuée est une harmonie; je n'en ai jamais entendu de semblable. Jamais la voix d'un homme, sonore et majestueuse comme la sienne, ne m'est parvenue aussi douce et aussi mélodieuse; sa parole est une musique et une séduction.

» Ses gestes sont rares, ses mouvements peu bruyants. Ce qui domine chez lui, c'est un calme et une puissance qui ne peuvent venir que du sentiment intérieur de sa force morale, et de son insouciance de tout.

» S'il parle, ce qui lui arrive rarement, on s'aperçoit qu'insensiblement tout le monde se tait et l'écoute. S'il essaie quelques exercices d'adresse avec d'autres hommes, il les efface par une si grande facilité, qu'on ne voit aucun effort, mais une bonne grâce dont les autres n'approchent pas.

» Bientôt il vint de temps en temps, sans raison, sans prétexte, seulement pour nous voir. Quelquefois il nous offrait des billets de spectacle, mais jamais il ne nous offrait de nous y accompagner. Cependant j'accueillais avec empressement tout ce qui de sa part semblait un moyen de se rapprocher de moi.

» J'étais sous un charme puissant, mais sans m'en effrayer. Ce qui m'occupait n'avait pas, à mes yeux, l'importance d'un sentiment réel; et si parfois je trouvais, au fond de mon admiration pour lui, des circonstances qui ressemblaient un peu à quelque chose de défendu, j'étais rassurée par cela même qu'il ne me témoignait rien, et j'avais toujours pensé qu'une femme, telle que je crois être, n'aimait pas la première. Aussi la pensée ne me vint-elle pas de me craindre moi-même; tant que je n'avais pas à le craindre, lui, ma défiance ne s'éveillait pas.

» Mais bientôt je m'aperçus que, près de lui, j'éprouvais une émotion si violente, que je n'étais pas bien sûre de la lui cacher tout à fait; cette émotion s'en augmentait d'autant plus, et je me troublais. Quand il me quittait, je sentais comme un grand délabrement de cœur.

» Le temps de l'aveuglement ne tarda pas à se passer; je commençai à avoir peur de moi-même et à voir que je l'aimais. Je passais, presque sans m'en apercevoir, des journées entières près de ma fenêtre, parce que de là je pouvais le voir sans en être remarquée.

» Un jour qu'il était chez moi, nous regardions son jardin; ma mère lui montra une rose qu'elle trouvait belle; j'en désignai une autre que je préférais; il me dit : — C'est ma filleule; le jardinier, qui l'a eue de graine, lui a donné mon nom.

» J'aurais voulu répondre quelque chose, n'importe quoi... tant je me sentais embarrassée de la pensée qui occupait mon esprit, et qui sans doute devait se laisser voir dans mon regard, et peut-être dans mon silence. Cela me fut impossible : j'avais les yeux attachés sur la fleur, et je me disais : — J'avais bien raison de l'aimer plus que les autres.

» Le lendemain, je le vis qui cueillait ses plus belles fleurs; j'étais à la fenêtre avec ma mère; elle me dit en riant : — Tu serais contente, si c'était pour toi?

» — Quelle idée! dis-je; pourquoi veux-tu que M. Fernand m'envoie des fleurs?

» En même temps mon cœur battit, et je me sentis rougir comme si ma mère m'eût jugée et condamnée. Pauvre mère! elle ne pensait que deux choses : c'est que j'aime les fleurs et que celles de Fernand sont fort belles.

» Puis il me vint un désir inconnu : ces fleurs, si elles étaient pour moi! pensai-je; et si elles ne sont pas pour moi elles sont pour une autre. Je suivais sa main, je me demandais dans une anxiété douloureuse s'il cueillerait la rose que j'avais remarquée, lorsque je la lui vis couper : c'était la seule qui fût sur le rosier; il me sembla qu'il prenait quelque chose qui m'appartenait, quelque chose qu'il m'avait donné.

» Quelques minutes après, on me remit le bouquet. Il l'avait apporté lui-même. Je le pris comme un trésor, je le plaçai en aussi bon lieu et aussi grand honneur qu'il me fut possible. Jamais je n'avais reçu un présent qui me fût aussi cher, aussi précieux.

» Il m'en envoya quelques autres fois; mais un jour, je m'avisai de lui reprocher qu'il eût donné des fleurs à une jeune fille qui demeurait près de nous. Je voulais plaisanter, mais je mis dans mes reproches un sérieux involontaire... Je l'accusai presque de vouloir corrompre cette jeune fille.

» — Des fleurs? me dit-il froidement; bon Dieu! j'en donne à tout le monde; il n'y a rien d'aussi innocent que mes bouquets.

» De ce jour, il cessa de m'en envoyer; peut-être aussi, de mon côté, n'y tins-je plus autant.

» Il me semblait qu'il avait voulu punir et abattre ma présomption. Aussi, pendant quelque temps, si je n'évitai pas tout à fait de le voir, toujours me trouvai-je embarrassée de sa présence. Je ne comprenais plus comment j'avais laissé échapper ces imprudentes paroles au sujet de ses fleurs. Depuis longtemps, du reste, je m'apercevais bien que devant lui ma présence d'esprit m'abandonnait entièrement, et que je n'étais rien, je ne disais rien de ce que je voulais être et de ce que je voulais dire.

» J'interprétais ses moindres actions, ses gestes les plus involontaires; s'il arrivait que je le rencontrasse dans la rue, j'espérais qu'il m'avait épiée; s'il fredonnait un air quelconque le soir dans son jardin, je cherchais un rapport entre les paroles de cet air et notre situation à lui et à moi; s'il s'asseyait pour lire dans tel ou tel coin du jardin, je pensais qu'il n'avait choisi cette place que parce que de là il pouvait me voir ou être aperçu de moi.

» Je ne pensais pas que la veille il s'était placé ailleurs; je ne cherchais pas si l'ombre et le soleil n'étaient pas les vraies causes de sa détermination, j'aimais trop à rapporter à moi tout ce qu'il faisait.

» Un jour je le vis arrêter ma femme de chambre dans la rue et lui parler quelques instants; j'espérai et je craignis à la fois : s'informait-il de quelque chose qui pût lui servir à me rencontrer? la chargeait-il d'une lettre? Le sentiment qui domina alors chez moi fut celui de la crainte et de la dignité blessée; il me répugnait extrêmement de voir cette fille dans ma confidence. Mais quand je vis que ce colloque n'amenait aucun résultat, quand je ne le rencontrai pas, quand je ne reçus pas de lettre, je regrettai amèrement qu'il n'eût pas fait ce que j'avais redouté et trouvé mauvais.

» J'avais presque chaque jour une foule de petits bonheurs à son insu : j'assistais à tous les détails de sa vie, je traduisais tous les bruits qui partaient de chez lui; je connaissais non-seulement tous ses amis, mais aussi toutes les personnes qui le venaient voir d'habitude; une multitude de petites remarques m'avaient appris ceux qu'il aimait le plus. J'étais contente en même temps que lui quand je les voyais arriver.

» Il continuait à nous voir quelquefois; mais, quoiqu'il se trouvât presque chaque fois qu'il venait seul avec moi, il ne paraissait pas chercher une occasion de s'expliquer.

» Voilà, ma chère, où nous en étions quand vous êtes venue passer quelques jours près de moi, puis quand vous m'avez emmenée à la campagne. Depuis mon retour, rien n'a changé; même silence de sa part au milieu de mille petites circonstances qui me paraissent suffisamment expressives : ses regards, que je surprends souvent attachés sur ma fenêtre, et qu'il détourne brusquement aussitôt qu'il se croit aperçu, les innombrables petits services qu'il me rend, les livres qu'il me prête, qu'il prend soin de monter lui-même chez moi.

» Il est vrai que presque toujours il évite d'entrer. Est-ce à une

excessive timidité que je dois attribuer les contradictions de sa conduite? S'il m'aime, pourquoi ce silence obstiné? S'il ne m'aime pas, pourquoi m'entoure-t-il ainsi de soins et de prévenances? Je ne sais que penser; mes jours se passent dans une horrible anxiété, car je l'aime, moi, et je frémis si à la honte d'aimer la première je joins la honte et la douleur d'aimer seule.

» Adieu. »

Pourvu, pensa ici l'âme de feu Bressier, que je ne tombe pas encore sur un Paul Seeburg! Je ne sais pourquoi, mais j'ai mauvaise opinion de ces amours-là.



Mélanie.

XXXII. — Madame Ernsberg à madame d'Acheville.

« Il m'a écrit hier matin un billet pour me demander si ma mère et moi serions curieuses d'assister à la première représentation d'un nouveau ballet.

» Croiriez-vous, ma chère amie, que j'ai mis plus de trois quarts d'heure à faire ma réponse? J'avais d'abord dit qu'on fit attendre son domestique; mais, voyant que je ne viendrais jamais à bout de deux lignes que j'avais à trouver, je fis dire que j'enverrais la réponse dans la matinée.

» En effet les lettres et les mots s'arrangeaient si singulièrement sous ma plume, qu'en relisant ma première réponse il me sembla qu'à son offre de billets de spectacle je répondais que j'aimais Fernand de toute mon âme. Je déchirai ce billet et j'en fis un autre, mais je je trouvai celui-ci sec jusqu'à la malveillance. J'en fis successivement ainsi huit ou dix sans en être plus contente, après quoi j'envoyai une femme de chambre lui *dire* que nous acceptions avec plaisir son offre obligeante.

» Ainsi qu'il fait presque toujours, il n'est pas venu au théâtre. Quand nous sommes rentrées, il y avait encore de la lumière chez lui. Je fis un peu de bruit à dessein, j'ouvris et je fermai ma fenêtre. Il ne se mit pas à la sienne, et bientôt sa lumière disparut. Seulement alors je me couchai, mais je fus bien longtemps sans m'endormir.

» Aujourd'hui nous est venu voir un homme qui a fait longtemps la profession d'être amoureux de moi. C'est un homme bien fait, distingué, spirituel; je me rappelle même parfaitement qu'il ne me déplaisait pas autrefois : eh bien, aujourd'hui sa visite m'a été odieuse. Il a paru étonné de la froideur de ma réception; j'ai essayé de le traiter un peu mieux, mais cela m'a été impossible; enfin je le priai de me donner le bras jusqu'à une place de voitures; il me fallait absolument sortir, et une servante mettrait un temps infini à en aller chercher une.

» Une fois hors de la maison, je commençai à respirer. Je ne pouvais plus supporter un instant ce qui me distrait de lui. Arrivés à une place de fiacres, mon *cavalier* en appela un, et, après m'avoir donné la main pour monter, me demanda où je voulais qu'on me conduisît. Je n'y avais pas pensé. Je dis une adresse au hasard, chez une femme que je ne vois jamais. Comme il me saluait, ma mère, qui rentrait, me reconnut, et, s'approchant de la voiture, me demanda où j'allais. Elle fut étonnée de ma réponse, mais elle me dit qu'elle irait avec moi, parce qu'en même temps elle ferait une visite à une de ses amies qui demeure dans le même quartier. M. Cerny nous salua, et la voiture se mit en route. J'étais horriblement contrariée de la rencontre de ma mère; je voulais être rentrée pour cinq heures, parce qu'à cette heure d'ordinaire il rentre pour s'habiller et fait quelques tours de jardin. Alors, quand je me trouve à ma fenêtre, nous échangeons un petit salut cérémonieux que je ne perdrais pour rien au monde.

» Quand nous avons été en route, j'ai avoué à ma mère que je n'étais sortie que pour me débarrasser de M. Cerny, qui m'ennuyait. — C'est singulier, me dit-elle, tout le monde le trouve aimable, et toi-même, je t'ai vue de cet avis.

» Je ne répondis pas.

» Ma mère me dit : — Puisque nous sommes en route, nous irons toujours voir mon amie.

» Nous arrivons chez madame Fontil. On veut nous retenir à dîner; ma mère accepte; moi je dis que je suis horriblement malade; ma mère veut rentrer avec moi; j'insiste pour qu'elle reste; enfin nous repartons et nous rentrons à la maison; mais, soit qu'il ne fût pas rentré, soit qu'il fût déjà sorti, je ne l'ai pas vu au jardin. Le résultat de ma journée a été de fâcher trois personnes, M. Cerny, ma mère et madame Fontil.

» Mais que me fait le reste du monde? »

XXXIII. — Madame Ernsberg à madame d'Acheville.

« Il est arrivé cette nuit, ma chère amie, la chose la plus étrange qui se puisse imaginer. Je viens de l'apprendre seulement ce matin par ma mère, qui est entrée fort en colère chez moi en me disant qu'il fallait chasser Célestine.



Mélanie alla voir l'enfant que Louis avait sauvé, lui fit quelques cadeaux, et dit à la mère qu'elle viendrait les visiter quelquefois.

» Imaginez-vous que vers minuit ma mère, qui, comme presque tous les gens âgés, s'endort difficilement, entendit dans le salon un bruit inaccoutumé. Elle se pique d'être brave; elle alluma une bougie et alla voir ce que c'était. Elle avoue que son courage faillit l'abandonner lorsque, mettant la main sur la clef du salon, elle entendit des pas furtifs sur le tapis. Sa valeur était montée au degré nécessaire pour aller s'assurer qu'il n'y avait personne et qu'il ne se passait rien; mais elle ne s'était pas attendue à un réel sujet d'alarmes. Cependant elle se rassura et ouvrit la porte. A ce moment un homme, caché dans un rideau, souffla sa bougie, passa derrière elle et gagna la porte du carré, par laquelle il sortit de l'appartement. Ma mère, demi-morte de frayeur, sonna ma femme de chambre, qui vint fort troublée, à ce que dit ma mère; elle ralluma sa bougie, s'assura qu'on n'avait rien volé, et défendit qu'on m'éveillât. Elle passa le reste de la nuit à ré-

Paris. — Typ. Lacour, rue Soufflot, 16

fléchir sur cet événement, mais le trouble de Célestine lui fit construire la fable que voici :

« Tout le monde, dit-elle, était couché dans la maison déjà depuis quelque temps, et Célestine quand elle la sonna n'était pas encore déshabillée; il est évident, ajoute-t-elle, que l'homme que j'ai surpris n'est autre qu'un galant que cette fille a caché dans le salon, afin d'attendre que nous fussions assez endormies pour qu'elle pût sans risque le recevoir chez elle; car on ne peut aller à sa chambre sans traverser un corridor qui longe la mienne. Comment expliquer autrement, dit ma mère, la présence dans le salon d'un homme qui ne vole rien, le trouble de Célestine encore habillée à cette heure?

» Je partageais un peu l'opinion de ma mère; je ne sais quel instinct secret me fit désirer d'interroger ma femme de chambre sans témoins. Lorsque ma mère m'eut quittée, je la sonnai et lui dis sévèrement :

— » Célestine, on a trouvé cette nuit un homme dans le salon; ce n'était pas un voleur; vous étiez encore habillée à une heure à laquelle on devait vous croire couchée déjà depuis quelque temps, vous avez paru troublée et confuse. Vous savez quel est cet homme, et j'exige que vous me le disiez.

» — Mais, madame...

» — N'essayez pas de mentir.

» — Eh bien, madame, c'était M. Fernand.

» — M. Fernand!... m'écriai-je.

» A ce moment ma mère rentra; je fis signe à Célestine de sortir, ma mère me demanda si elle avait avoué.

» — Je ne lui ai encore rien dit, répondis-je.

» — Mais tu es tout émue?

» — C'est que j'allais parler... et cela m'embarrasse un peu. J'ai remis l'interrogatoire à ce soir.

» — Oui... et tu te laisseras toucher, tu la garderas.

» — Mon Dieu! ma mère, entre tous les défauts qu'il faut avoir à son service dans une domestique, c'est celui pour lequel j'ai le plus d'indulgence, je vous l'avoue.

» Et je me laissai aller à une longue plaidoirie philosophique. Je parlai des vertus surhumaines qu'on veut exiger des domestiques pour vingt francs par mois, le prix tout au plus d'un vice très-ordinaire. Je blâmai les femmes qui sont si furieuses de voir un amant à leur femme de chambre, que leur colère a presque l'air d'être de l'envie; j'ajoutai que, sous les autres rapports, j'étais contente de Célestine. Je finis presque par convaincre ma mère, qui me dit : — Fais ce que tu voudras.

» Me voilà seule et je pense avec vous, ma chère amie. Vous rappelez-vous que j'attribuais à la timidité les contradictions que je remarquais dans la conduite de Fernand à mon égard? Elle est jolie, sa timidité; je l'admirerais fort si je ne devais admirer encore plus la profondeur de sa dissimulation. Hélas! rien de ce qui se passait dans mon cœur ne lui a échappé! Qu'avait-il besoin en effet de passer par tous les degrés vulgaires de la déclaration, des soupirs, etc.? Il savait que je l'aimais; néanmoins, je ne pense pas avoir rien fait qui pût lui inspirer l'audace de s'introduire ainsi chez moi... Je suis blessée, d'ailleurs, qu'il ait mis ma servante dans son secret... hélas! et dans le mien.

» Ma mère m'a rendu un grand service quand elle est venue m'interrompre tout à l'heure. Qu'aurais-je dit à cette fille? de quel front l'aurais-je regardée? car Fernand n'a pu la prendre pour confidente et obtenir d'elle qu'elle le servît dans son projet, sans qu'il lui ait affirmé que je ne le trouverais pas mauvais.

» En cela, du reste, il se trompe et il l'a trompée. Je suis indignée d'une telle audace et d'un tel procédé. Hélas! je vous le dis, et je n'en sais rien moi-même; il m'aime, voilà tout ce que je pense clairement. Le reste ne fait dans ma tête qu'un petit bruit confus qui ne peut guère me distraire de cette ravissante pensée : il m'aime!

» Ce soir je causerai avec Célestine, je veux savoir tous les détails. Mon Dieu! l'oserai-je? il faut donc avouer... et à une servante! Que faire? Il y a des moments où je voudrais ne jamais revoir ni elle, ni lui!...

» Tenez, il est au jardin, je viens de le voir; il m'a saluée. Heureusement qu'à cette distance on ne peut distinguer, car je me sentais rouge comme une cerise.

» Je vais sortir, je ne puis rester en place. Je crains et je désire le moment où, ce soir, je parlerai à Célestine; mais j'attendrai que tout le monde soit couché. Adieu. »

Non, se dit l'âme de feu Bressier, ce n'est plus là Paul Seeburg.

Il est vrai que Paul Seeburg se serait tout aussi bien introduit auprès de Cornélie, qu'il serait venu par les toits, au risque de se casser le cou; mais, une fois arrivé, il aurait souhaité le bonsoir à sa maîtresse ou aurait risqué quelque remarque hardie dans le genre de : Il fait bien chaud aujourd'hui; après quoi il s'en serait allé par le même chemin.



Arolise n'est pas méchante, mais elle est d'une coquetterie féroce; elle n'aime personne assez pour ne pas lui arracher les yeux, si cela était la mode de les porter en bracelets.

XXXIV. — Madame Brasberg à madame d'Acheville.

« Tout est fini, ma chère amie; je ne vous ai pas écrit hier parce que j'ai passé la nuit et la journée à pleurer et à m'indigner contre moi de ma lâche douleur. Aujourd'hui je ne suis pas fâchée de me retracer encore une fois, en vous les racontant, toutes les circonstances qui doivent me guérir d'un amour insensé.

» Avant-hier soir, j'étais émue et tremblante quand je vis arriver l'heure où Célestine viendrait me déshabiller. Je lus même un peu plus tard que de coutume, ou plutôt je feignis de lire; j'étais si honteuse de me sentir désormais dans la dépendance de cette fille. Enfin je sonnai, et Célestine arriva tellement embarrassée, que je repris un peu d'assurance.

— Tenez, lui dis-je, voici une robe que je ne mets plus et qu'il y a déjà longtemps que je veux vous donner. Célestine me remercia et me regarda avec un profond étonnement.

» — Madame n'est donc pas fâchée contre moi? me dit-elle.

— Je devrais l'être, répondis-je, mais je vous pardonne à condition que vous me direz bien, sans me rien déguiser, comment cela est arrivé.

» — Mon Dieu, madame, il faut vous dire d'abord qu'il y a très-longtemps que M. Fernand me poursuivait. Je ne voulais pas l'écouter, mais il montait ici à chaque instant sous toute sorte de prétextes; je le rencontrais chaque fois que je sortais, il me faisait tant de promesses: enfin, madame, ajouta-t-elle en baissant les yeux, j'ai fini par céder.

» — Mais n'aviez-vous pas peur de me déplaire?

» — Je lui disais bien que si madame apprenait ce que je faisais pour lui, je serais chassée; mais il me répondait que si ce malheur arrivait, il ne m'abandonnerait pas, et que d'ailleurs madame n'en saurait rien.

» Ici je commençai à ne pas bien comprendre.

» — Mais, ajoutai-je, que vous disait-il de moi?

» — Rien, madame.

» — Comment, rien! mais enfin avant-hier, quand ma mère l'a trouvé dans le salon, que voulait-il faire?

» — Voilà ce que c'est, madame : pour aller dans ma chambre, il faut passer dans le corridor qui longe celle de madame votre mère; et il attendait là qu'elle fût endormie, parce qu'alors je serais allée le chercher.

» A ces paroles, je sentis un vertige s'emparer de moi, une lueur funeste brillait au milieu de mes incertitudes.

» — Mais enfin vous l'auriez mené dans votre chambre?

» — Oui, madame.

» — Et... après ?

» — Dame ! madame pense bien...

» — Mais enfin il n'y serait pas resté toute sa vie, dans votre chambre ?

» — Non, madame, il serait sorti un peu avant le jour, comme les autres fois.

» — Comme les autres fois ! ce n'était donc pas la première fois qu'il venait ainsi ?

» — Il était déjà venu deux fois, madame.

« Plus de doute, cet homme que j'aimais, que depuis si longtemps j'entourais de tout ce que mon âme peut renfermer de sentiments tendres et élevés, cet homme n'a jamais pensé à moi, et il est l'amant de Célestine, de ma femme de chambre.

» Tout ce que je me plaisais à expliquer dans sa conduite comme des preuves d'un sentiment pour moi, tout ce qui me semblait de sa part me montrer qu'il cherchait à me voir, à se rapprocher de moi, tous ces prétextes plus ou moins ingénieux qu'il prenait pour venir à la maison, tout cela n'avait que Célestine pour objet.

» Alors un voile épais tomba de mes yeux, en un instant mon inflexible mémoire rappela chacune de ses paroles, chacune de ses démarches, chacun de ses gestes; j'avais pris pour de l'amour ce qui n'était qu'une politesse banale, ce qui était moins encore, ce qui n'était qu'un moyen de se rapprocher de cette fille.

» Ainsi ses visites, ses conversations avec moi, dont j'écossais avec soin chaque mot après son départ pour en tirer des inductions, tout cela n'était que le prix dont il payait, malgré lui, le plaisir que je lui donnais de dire quelques mots à ma servante en entrant ou en sortant, ou de lui presser la main.

» Je ne saurais vous dire à quelle honte, à quelle colère, à quelle indignation je fus en proie toute la nuit.

» Quoi ! tous ces trésors d'amour que j'avais amassés pour lui dans mon cœur, il les avait dédaignés pour offrir son amour à une créature comme Célestine, à cette fille parée de mes vieilles robes et de mes bonnets fanés!

» Quelle humiliation! pourvu que ma femme de chambre n'ait pas compris mon erreur! Et ce présent que je lui ai fait ! je vois maintenant la cause de son étonnement.

» Puis je pleurai et je me demandai : Mais nous ne connaissons pas les hommes, et que veulent-ils de nous, que cherchent-ils donc en nous, pour que cette fille l'ait emporté sur moi ? Et elle avait l'insolence de me dire qu'il l'avait poursuivie longtemps, qu'elle lui avait résisté, à lui que j'attendais, moi! Quoi! cet amour dans lequel je voyais une si complète félicité, elle l'a longtemps dédaigné, elle, ma servante! Elle est donc jolie, plus jolie que moi? Mais aurais-je jamais cru qu'une fille de cette sorte pût être jolie aux yeux de l'homme que j'aimais?

» Il faisait jour, je la sonnai pour la voir; elle est jolie, c'est vrai, mais cela est ce que sont toutes ces filles, ce n'est ni propre ni soigné, cela n'a aucune délicatesse... Je lui fis faire cinq ou six choses inutiles; mais de ces choses où parait le plus désagréablement la condition de la servitude : elle n'en parut ni surprise ni froissée. J'aurais voulu qu'elle ne m'obéit pas ou qu'elle m'obéit de mauvaise grâce; non, et son calme m'irritait; je me disais : Elle est heureuse ; s'il m'avait aimée, moi, je me serais comme elle enveloppée de son amour, et il m'aurait ainsi préservée de tout.

» Son amour! mais il ne l'aime pas; c'est impossible, il ne peut pas l'aimer; et cependant c'est une chose affreuse que d'envier cette fille. Mais non, je ne l'envie pas. Que ferais-je maintenant de l'amour de Fernand, de cet amour qu'il a déshonoré et sali à mes yeux ?

» Je voudrais qu'il m'aimât maintenant, mais pour le repousser avec mépris.

» Ah ! je n'ose regarder tout ce qu'il y a de mouvements honteux dans mon cœur.

» Mais je ne peux plus voir cette fille; si elle sourit, il me semble qu'elle me brave; si elle a l'air humble, c'est par pitié, pour ne pas m'humilier. Ma mère est entrée dans ma chambre et m'a dit :

» — Eh bien ?

» Je ne savais que trop ce qu'elle voulait dire, mais je ne voulus pas en paraitre préoccupée au point de ne pas penser qu'il y eût autre chose dont elle pût avoir à me parler.

» — Quoi? de quoi veux-tu me parler?

» — Mais de Célestine et de cet homme.

» — Elle m'a tout avoué.

» — Et que feras-tu?

» — Je ne la garderai pas ; on ne peut pas souffrir qu'une fille se permette ainsi d'introduire un amant dans la maison de ses maitres. Que penserait-on de moi si j'avais l'air de tolérer une semblable conduite, mon Dieu?

» — Mais, me dit ma mère, tu me disais hier le contraire de tout cela.

» — Ah ! oui, hier; mais j'ai réfléchi.

» — Et lui as-tu dit de partir?

» — Non. Je prendrai un autre prétexte; je ne veux pas lui donner plus longtemps occasion de me parler de ses amours, cela me dégoûte.

» — Quel prétexte prendras-tu ?

» — Elle ne tardera pas à m'en fournir ; elle a toutes sortes de défauts, je n'aurai qu'à choisir.

» — Ah !

» Cet *ah* de ma mère me fit rentrer en moi-même; en effet je pensais que la veille je lui avais fait un pompeux éloge de Célestine. Je parlai d'autre chose.

» Me voilà seule avec vous, et je vous écris. Vous voyez, ma pauvre amie, à quel degré d'humiliation je suis réduite. Il faut que je détermine ma mère à faire un voyage malgré la saison, qui est bien avancée ; il y a une sœur à elle qui est malade à Reims, je vais parler à ma mère d'aller passer un mois auprès d'elle. Une fois là, je verrai à prolonger le séjour; j'espère que le temps et ma dignité justement offensée me guériront de mon indigne amour. Il y a des moments où je me crois guérie, et où j'ai presque envie de rester et d'affronter la présence de Fernand ; mais qui sait si ce n'est pas une ruse que l'amour emploie contre moi ?

» Adieu, je ne sais si je ne suis pas plus honteuse que triste et indignée. »

XXXV.

Voici, du reste, comment Célestine fut chassée.

Le jour même elle laissa tomber une tasse qui valait bien huit sous. On l'appela maladroite; on lui dit qu'elle cassait *tout* dans la maison. Elle répondit humblement que depuis bientôt deux ans elle n'avait jamais cassé que cette tasse. On la trouva audacieuse de répondre; on lui dit que, si elle *faisait attention* à son ouvrage, cela n'arriverait pas; qu'elle n'avait cassé la tasse que parce que, selon son habitude, elle avait tourné la tête pour se regarder dans une glace ; qu'elle ne pensait qu'à se regarder; qu'on n'avait pas besoin d'une servante qui n'avait d'autre soin que celui de sa sotte personne.

Le lendemain, c'était un dimanche et le jour de sortie de Célestine. On la trouva habillée trop en *demoiselle ;* on lui fit ôter une sorte de bonnet orné de rubans d'assez mauvais goût, et on l'obligea d'en mettre un plus simple ; on exigea qu'elle eût un fichu sur son cou : il n'était pas décent de l'avoir ainsi nu.

Le soir, on trouva qu'elle rentrait trop tard; le lendemain matin, qu'elle ne se levait pas assez tôt. Elle répondit qu'elle était levée depuis cinq heures du matin. A ces mots, on observa qu'elle avait pris depuis longtemps l'habitude de répondre et d'être impertinente, et on lui dit qu'elle eût à chercher une place.

Célestine, du reste, donnait un rival à Fernand, et un rival aimé. C'était un gros Auvergnat, lourd et épais, qui apportait de l'eau à la maison.

XXXVI.

L'âme de feu Bressler s'éloigna à regret de madame Ernsberg. Il y avait autour de cette femme une enivrante atmosphère d'amour et de fleurs; il semblait que son âme exhalât l'amour, comme ses cheveux sentaient la violette.

Les regrets qu'elle éprouva ne furent pas amoindris par la première rencontre d'amoureux qu'elle fit. C'était un jeune homme encore imberbe, baisant la grosse main d'une paysanne hâlée, robuste, à l'haleine forte, au visage mâle, une sorte d'homme femelle, qui, dans un accès de tendresse en serrant la main de son amoureux, faillit le faire crier, tant elle lui broyait les os.

L'âme vagabonde continua ses recherches.

Dans le coin d'un appartement, trois hommes sont réunis autour d'une table, sur laquelle sont placés des verres et un pot de bière.

— Hélas! mes frères, dit un des trois, qui aurait cru que le bonheur dont avait joui tant d'années notre pauvre frère allait lui glisser aujourd'hui entre les doigts; que sa femme, jusqu'ici si sage, si fidèle, si attachée à ses devoirs, lui donnerait un si violent chagrin? car voici la lettre que j'ai trouvée ce matin par hasard, et je vous ai réunis pour vous demander conseil.

« Enfin, je ne puis davantage retarder mon départ. Mes chevaux » seront à ma porte ce soir à onze heures. Ne vous dirai-je pas adieu » en partant? Ne songerez-vous pas que, dans notre périlleux métier, » chaque adieu peut être le dernier? N'obtiendrai-je jamais de vous » que des refus? Qu'avez-vous à craindre de moi? Ne me suis-je pas » toujours résigné au respect que vous m'avez imposé? Au nom du » ciel, venez encore une fois dans cet heureux logis où j'ai tant pensé » à vous? Venez ce soir à neuf heures, pas avant, car à ce moment » seulement je suis sûr d'être seul; pas après, car il se fera dans la » maison un mouvement qui vous exposerait à être remarquée. Mon » ange chéri, ne me refusez pas. »

— Voilà, mes chers frères, voilà, mes bons amis, la lettre que j'ai trouvée, et sa femme a annoncé à dîner que sa mère est malade et qu'elle ira la voir *ce soir*. Elle est soucieuse et tourmentée. Je n'ai pas besoin de vous dire mon embarras. Notre frère ne reviendra pas avant deux semaines.

— Mais, dit l'un des frères, il paraît qu'il n'y a pas grand mal ; il n'est question que de refus, de respect, etc.

— Oui, dit l'autre, jusqu'ici; mais l'attendrissement des adieux, la douleur de la séparation peuvent mener loin.

Pour celui qui avait parlé le premier, il ne parla plus et ralluma sa pipe qui était éteinte.

— Oh! si notre frère était ici, il en tirerait une vengeance éclatante; il suivrait l'infidèle et l'immolerait avec son amant à sa juste colère.

— Ceci serait bien, dit le second frère, si la chose se pouvait faire sans bruit et sans scandale; mais l'opinion attache aux fautes de la femme du déshonneur, et, ce qui n'est pas moindre, du ridicule pour le mari. Il faut donc éviter de donner de la publicité à notre malheur.

— Si je lui parlais, dit le premier frère, si je lui disais que je sais tout, si je l'accablais de reproches et de mépris?

— Vous auriez tort, reprit le second frère. Peut-être n'a-t-elle plus pour frein que la peur de perdre l'estime. Il ne faut pas l'en débarrasser.

— Lucrèce l'a dit, ajouta le premier frère : Il y a toujours quelque amertume mêlée aux joies humaines :

Medio de fonte leporum,
Surgit amari aliquid.

— C'est ce que dit aussi un auteur grec, dit le second frère, jaloux de l'érudition du premier :

Πωλοῦσιν ὑμῖν πάντα τἀδ' αθ' οἱ θεοί.

— Ce que La Fontaine a si bien traduit dans ces beaux vers, reprit le premier :

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

— Et Voiture, dit le second, dans une lettre au comte de Guiche : — Pour l'ordinaire, la fortune nous vend bien chèrement ce qu'on croit qu'elle nous donne.

Pour le troisième frère, il continuait de fumer sa pipe et de boire de temps à autre une gorgée de bière.

— Mais que faire?

— C'est une grande sottise qu'ont eue les hommes de faire dépendre leur honneur de la fidélité de leurs femmes, dit le second frère.

— Ah! mon Dieu! il est neuf heures moins un quart, et je l'entends qui sort! Elle va passer par ici; je vais lui défendre de sortir.

— Ne vous en avisez pas, dit le second frère; nous n'avons aucun droit sur elle. Elle saura bien vous le dire.

— Alors je vais la suivre..., et malheur à elle! malheur à lui!

— Gardez-vous-en bien! Quels sont encore vos droits?

— Mais que faire? que faire?... Elle ouvre la porte; la voici!

Le troisième frère, sans quitter sa pipe, prit avec deux doigts un bouton de l'habit de celui de ses frères qui était le plus près de lui, et l'arracha, non sans faire une notable déchirure à l'habit. La femme, à ce moment, traversait la chambre pour sortir; elle salua ses beaux-frères, et dit : — Adieu, mes frères; je vais chez ma mère.

— Ma chère sœur, dit le troisième frère, il faut absolument qu'avant de vous en aller vous fassiez un point à l'habit de mon frère et que vous rattachiez ce bouton arraché.

— Mais ne peut-il mettre un autre habit? demanda-t-elle avec impatience.

— Non, ma sœur; nous allons ensemble dans un endroit où on doit être en habit noir, et il n'a que celui-ci.

— Mais il faut une heure pour raccommoder cet accroc.

— Oh! que non, un petit quart d'heure suffira.

Elle paraissait anéantie; mille idées traversaient sa tête. Cependant il fallut se résigner; d'abord elle essaya de se hâter; mais bientôt elle s'aperçut qu'il n'y avait pas moyen d'arriver à temps; ses mains tombèrent découragées; puis, comme si elle se réveillait d'un songe, elle se remit à coudre avec une ardeur convulsive. Mais une pendule sonna neuf heures, que l'ouvrage était loin d'être terminé.

— Mon frère, dit-elle, vous avez une affreuse habitude de fumer ainsi, toute la maison en est infectée...

XXXVI *bis*. — Dans la rue.

Une jeune fille passait dans la rue en longeant les maisons, deux jeunes gens qui se tenaient par le bras derrière elle se séparent. L'un d'eux l'aborde, et lui dit d'une voix dure : — Que faites-vous si tard dans les rues? Elle marche un peu plus vite. Allons, dit-il en jurant, donnez-moi le bras et venez souper avec moi.

Elle presse le pas.

L'inconnu l'arrête, et veut l'obliger à lui donner le bras.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas, laissez-moi *passer mon chemin.*

— Du tout, tu souperas avec moi.

Le second des deux jeunes gens intervient : — Monsieur, pourquoi arrêtez-vous ainsi mademoiselle?

— Monsieur, *cela ne vous regarde pas.*

— Hé bien, monsieur, moi je *regarde cela*, et je trouve que vous vous conduisez comme un drôle?

— Monsieur, vous m'en rendrez raison.

— Volontiers, monsieur, voici ma carte; et la vôtre?

— La voici.

— Je serai chez vous demain à dix heures.

— Je vous attendrai.

— Mademoiselle, si vous voulez me permettre de vous offrir mon bras, je vous préserverai de pareilles rencontres jusqu'à votre demeure.

— Mon Dieu! monsieur, je ne voudrais pas vous déranger.

— Mademoiselle, ce ne sera pour moi qu'un plaisir.

Elle prend le bras du jeune homme, et se dit à elle-même chemin faisant : Ils croient que je ne les reconnais pas, ils passent deux fois par jour devant mon magasin, et ils ne se quittent jamais. J'ai l'air de donner dedans, parce que je sais que celui-ci est généreux, et qu'il a donné des boucles d'oreilles *en or* à Loïde.

Et tout haut :

— Ah! monsieur, comme ce vilain homme m'a fait peur.

XXXVII.

— Pst, Edouard!

— Qu'est-ce, Léopold?

LÉOPOLD. — As-tu trois francs?

ÉDOUARD. — Non, et toi?

LÉOPOLD. — Imbécile! pourquoi est-ce que je te demanderais si tu les as?

ÉDOUARD. — Pour me les offrir si je ne les avais pas.

LÉOPOLD. — Au contraire, c'était pour te les emprunter.

ÉDOUARD. — Je ne les ai pas. J'avais cent sous : trois francs de gants, et le reste au fiacre qui m'a amené.

LÉOPOLD. — Diable!

ÉDOUARD. — Que veux-tu faire de trois francs? Veux-tu jouer, malheureux! veux-tu risquer *ton or* sur le tapis vert des tables de jeu?

LÉOPOLD. — Ne plaisante pas. Voilà ce qui m'arrive : tu sais bien cette grande femme blonde qui est près du piano?

ÉDOUARD. — Madame Lagache?

LÉOPOLD. — Oui. Tu sais depuis combien de temps je lui fais la cour.

ÉDOUARD. — Je sais aussi combien d'élégies, de madrigaux, de bouquets tu as commis à son intention.

LÉOPOLD. — Ne plaisante pas. Tu sais que son mari n'a jamais voulu, malgré toutes mes ruses, toutes mes bassesses, me laisser entrer dans sa maison.

ÉDOUARD. — Tiens, à propos, où est-il donc le mari? je ne le vois pas ce soir.

LÉOPOLD. — Il n'y est pas. Je ne t'ai pas caché, à toi, que madame Lagache répond à mon amour.

ÉDOUARD. — Parbleu non, tu ne me l'as pas caché, ni à Frédéric non plus, ni à Eugène non plus, ni à personne.

LÉOPOLD. — Tu sais...

ÉDOUARD. — Mon bon ami, nous avons l'air de faire une exposition de tragédie; le héros dit à son confident : — *Tu sais*, et lui récite trois cents vers. Il serait bien plus amusant pour le confident d'entendre la moindre babiole qu'il ne sût pas; il y a assez longtemps que cela dure; je veux donner aux confidents à venir l'exemple de la révolte contre cet abus.

LÉOPOLD. — Tais-toi.

Je te l'ai déjà dit, et veux te le redire.

Nous arriverons tout à l'heure au nouveau : c'est une femme prudente, qui ne m'a pas permis d'aller chez elle sans l'invitation de son mari, qui bien plus sévèrement encore n'a jamais voulu venir chez moi, qui d'ailleurs ne sort jamais seule; que son mari suit comme son ombre.

ÉDOUARD. — Pardon, je blâme le mot *ombre* appliqué à M. Lagache, qui est gros comme un muid.

LÉOPOLD. — Tais-toi donc. Tout cela est de la prudence plus que de la vertu; d'ailleurs elle m'aime, et j'ai tout lieu de croire qu'elle ne reculerait pas devant une occasion; eh bien! tout à l'heure, en dansant, elle m'a dit : — Mon mari n'est pas ici, vous me reconduirez.

ÉDOUARD. — Eh bien! tu me fais l'effet d'être le plus heureux des hommes.

LÉOPOLD. — Au contraire.

ÉDOUARD. — Comment, au contraire?

LÉOPOLD. — Je voudrais trouver un mot plus fort. Il faut que je la reconduise; mais comment faire, puisque nous n'avons ni l'un ni l'autre de quoi payer une voiture?

ÉDOUARD. — Reconduis-la à pied.

LÉOPOLD. — Imbécile!

ÉDOUARD. — C'est vrai. Comment faire?

LÉOPOLD. — Il n'y a personne ici qui ait assez de confiance en toi pour te prêter cent sous, que tu me sous-prêterais?

ÉDOUARD. — Dis plutôt qu'il n'y a personne en qui j'aie assez de confiance pour les lui demander.

LÉOPOLD. — Mais qu'est-ce que je vais faire? J'ai envie de me sauver, de ne revenir jamais ici, de ne revoir jamais madame Lagache.

ÉDOUARD. — De quitter la France et l'Europe, n'est-ce pas? Moi, à ta place, je prendrais tranquillement la voiture à tout hasard, puis j'aviserais ensuite aux moyens de la payer ou de ne pas la payer. Quand madame Lagache serait rentrée chez elle, j'irais à l'heure chez un ami.

LÉOPOLD. — Mais on quittera d'ici à une heure du matin; où veux-tu que j'aille frapper à cette heure-là?

ÉDOUARD. — C'est juste; eh bien! tu donneras ton chapeau au cocher.

LÉOPOLD. — Ton expédient est joli!

ÉDOUARD. — Je te jure que je n'hésiterais pas à l'employer pour moi.

LÉOPOLD. — Mais que faire? que devenir? Je ne puis lui dire que je n'ai pas d'argent pour prendre une voiture; je ne puis la reconduire à pied sans rien dire. Je voudrais être à cent lieues d'ici.

ÉDOUARD. — Peut-être voudra-t-elle aller à pied, elle demeure près d'ici.

LÉOPOLD. — C'est justement pour cela qu'il faut une voiture; à pied, on arriverait en cinq minutes. Mon Dieu, que je suis donc embarrassé!

ÉDOUARD. — Je te dis... si le refus venait d'elle?

LÉOPOLD. — Ce serait une occasion unique manquée; mais je m'en consolerais pour éviter l'humiliation.

ÉDOUARD. — Il n'est que onze heures; invente de ton côté, je vais imaginer du mien. Il est impossible qu'à nous deux nous ne trouvions pas...

LÉOPOLD. — Trois francs?

ÉDOUARD. — Non; il est au contraire probable que nous ne les trouverons pas. Je veux dire un moyen de te tirer d'embarras.

— Nous nous rejoindrons de temps en temps.

Minuit.

ÉDOUARD. — Eh bien!

LÉOPOLD. — Rien. Je ne sais que faire; j'en deviendrai fou. Tu n'as rien trouvé?

ÉDOUARD. — Non; cherchons encore, nous avons plus d'une heure devant nous. Mais à ta place je donnerais mon habit au cocher.

LÉOPOLD. — Tout à l'heure tu me conseillais de lui donner mon chapeau. Tu n'as pas fait grands efforts d'imagination depuis ce moment là.

ÉDOUARD. — C'est que j'ai réfléchi que ton chapeau n'est pas bien bon, et que le cocher n'en voudrait peut-être pas.

LÉOPOLD. — Tu m'ennuies. Je t'assure que ma position n'est pas amusante.

Une heure.

ÉDOUARD. — On va partir, mais tu es sauvé!

LÉOPOLD. — Comment le sais-tu?

ÉDOUARD. — Comment je le sais, ingrat! c'est moi qui te sauve.

LÉOPOLD. — Comment, est-ce que le maître de céans t'a demandé avis pour me prêter le louis que je lui ai demandé?

ÉDOUARD. — Tu as un louis?

LÉOPOLD. — Je ne suis pas assez lié avec lui pour lui emprunter cent sous.

ÉDOUARD. — Eh bien! Alors j'ai fait une jolie chose.

LÉOPOLD. — Comment? Qu'as-tu fait?

ÉDOUARD. — C'était pour te tirer d'embarras. Dès ce soir, j'en ai bien peur, tu pourras rendre le louis à notre hôte.

LÉOPOLD. — Mais explique-moi... Ah! mon Dieu! voilà que l'on part.

Lépold s'approche de madame Lagache, qui dit adieu à la maîtresse de la maison, et la prie d'attendre qu'il fasse chercher une voiture. La maîtresse de la maison sourit; madame Lagache répond qu'elle préfère s'en aller à pied, qu'il fait un temps magnifique, qu'elle demeure à deux pas, etc. Léopold insiste, dit en plaisantant qu'il est fatigué, qu'il a beaucoup dansé, que ces deux pas qu'il y a à faire sont au-dessus de ses forces. Madame Lagache répond sérieusement qu'elle ira à pied; que d'ailleurs, si M. Léopold est trop fatigué pour l'accompagner, M. Millin, qui demeure auprès de chez elle, voudra bien accepter cette corvée. Léopold se résigne. M. Millin, qui a entendu madame Lagache, sort en même temps qu'eux et les accompagne jusqu'à la porte de madame Lagache.

Léopold, qui est furieux, ne peut même se plaindre; il se contente de prendre un air superbe et indifférent, de tenir le bras sur lequel s'appuie madame Lagache le plus loin de lui qu'il peut; il ne prononce pas un mot. Mais comme on entre dans la rue de madame Lagache, comme on voit déjà la lanterne qui est en face de la porte, il se ravise, il lui presse le bras contre son cœur, il lui demande quand il la verra, il remarque que cette soirée a bien vite passé. Madame Lagache à son tour endosse les airs dédaigneux que vient de dépouiller Léopold; elle retire son bras, le pose à peine sur celui de Léopold. Je suis sûr que le bras de madame Lagache ne pèse pas en ce moment autant qu'une plume de chardonneret.

On arrive, M. Millin frappe, on ouvre, madame Lagache entre, Léopold referme la porte, dont le bruit retentit dans son cœur. Il répond à peine à M. Millin qui l'accompagne encore quelque temps, et il rentre chez lui désespéré et furieux.

Lorsque Édouard avait vu l'embarras de Léopold, il avait pensé qu'il fallait le sauver à tout prix, il avait été inviter madame Lagache à danser; elle avait répondu qu'elle ne danserait plus, qu'elle était fatiguée. Édouard avait frémi pour son ami à ce mot. Espérez donc de reconduire à pied une femme qui est trop fatiguée pour danser! Il la pria de lui permettre de passer auprès d'elle le temps de la contre-danse qu'elle lui refusait, en ajoutant qu'il se croirait parfaitement indemnisé.

— Voilà un homme heureux, dit-il en montrant Léopold.

— Et, demanda madame Lagache, en quoi consiste donc ce bonheur si digne d'envie?

ÉDOUARD. — En ce que c'est l'homme du monde le plus favorisé du beau sexe.

Mme LAGACHE. — Vraiment! Et comment le savez-vous?

ÉDOUARD. — Un peu par lui et beaucoup par d'autres.

Mme LAGACHE. — Par lui... Cela montre que si son bonheur est réel il n'en est guère digne.

ÉDOUARD. — Oh! moi, je suis son ami intime, et ce qu'il m'en a dit n'est pas pour commettre une indiscrétion, car il ne m'a jamais nommé personne, mais pour m'apprendre à triompher de ma timidité.

Mme LAGACHE. — Vous êtes donc timide?

ÉDOUARD. — Hélas, oui!

Madame Nicols, la maîtresse de la maison, s'approche alors de madame Lagache et lui dit: — Vous ne dansez pas? Madame Lagache répéta ce qu'elle avait dit à Édouard, et ajouta:

— Je vous avouerai humblement que j'ai voulu faire comme la plupart de ces dames et de ces demoiselles; j'ai mis des souliers plus petits que mes pieds, et ils me gênent horriblement.

Madame Nicols répondit obligeamment à madame Lagache qu'elle avait d'autant plus tort qu'elle n'en avait pas besoin pour avoir le pied le plus petit du monde, et qu'on ne pouvait excuser sa prétention de lutter avec les petites filles de six ans.

— Mais, ajouta-t-elle, vous désoliez bien ce pauvre M. Edouard. Quand je suis venue auprès de vous, j'ai entendu un *hélas* désespéré.

Mme LAGACHE. — Il gémissait de son extrême timidité.

ÉDOUARD. — Et je parlais des bons conseils que m'a donnés un ami qui m'a juré que, s'il s'était souvent repenti de ne pas avoir été assez audacieux, jamais il ne s'était repenti de l'avoir été trop.

Mme NICOLS. — Et quel est l'auteur de ce beau conseil?

ÉDOUARD. — Nul autre que mon ami Léopold qui danse là-bas.

Mme LAGACHE. — Eh bien! il vous a dit une sottise.

ÉDOUARD. — Je n'oserais dire à quel point il pousse l'application de ses théories.

Mme NICOLS. — Dites toujours; votre timidité nous assure que vous ne direz rien de trop.

Mme LAGACHE. — Oui... mais les conseils de M. Léopold...

Mme NICOLS. — Puisqu'il nous a dit qu'il ne pouvait pas prendre sur lui de les suivre. Parlez, monsieur Édouard.

ÉDOUARD. — Eh bien, il prétend qu'il n'a jamais laissé passer une occasion sans en profiter.

Mme NICOLS. — Cette théorie n'est pas merveilleuse, elle n'est surtout pas nouvelle. Je gage qu'elle était pratiquée par les petits jeunes gens d'Athènes.

ÉDOUARD. — Mais il faut savoir ce qu'il entend par une occasion.

Mme LAGACHE. — Ah!

ÉDOUARD. — Il entend par une occasion la première fois qu'il se trouve seul avec une femme.

Mme NICOLS. — Une femme dont il est aimé, une femme qu'il a convaincue de son amour par des soins assidus... et encore!

ÉDOUARD. — Pas le moins du monde. Une femme avec laquelle il a dansé une fois et qu'il ramène en fiacre.

Mme LAGACHE. — C'est que votre ami ne danse qu'à la Grande-Chaumière.

ÉDOUARD. — Pas du tout; il parle des femmes du monde.

Mme NICOLS. — Il est fou.

Mme LAGACHE. — Et menteur.

Cette révélation faite à madame Lagache en présence de madame Nicols explique surabondamment le refus opiniâtre de madame Lagache de se laisser remmener en voiture par Léopold.

XXXVII *bis*. — Dans une arrière-boutique

Une jolie femme, à l'œil vif, aux cheveux noirs et luisants, est seule avec son mari; elle est dans un déshabillé plein de coquetterie; le mari ne paraît pas disposé à se coucher, et cependant il est tard; ils parlent à voix basse, la femme est pâle et émue.

— Songez, lui dit le marchand, que c'est à ce prix-là seulement que je vous pardonne.

— Mais vous me jurez qu'il n'y aura pas de sang versé?

— Je vous le promets, et de plus vous aurez ce châle dont vous avez si envie; chut! le voici.

Le mari disparaît. On a frappé trois petits coups à la porte extérieure, la femme va ouvrir.

— Ah! vous voilà, monsieur?

— Oui, cher ange, me voilà, et bien heureux encore, et plus amoureux que jamais.

Après mille propos, après mille caresses, le nouveau venu dit:

— Il est tard, et il faut que je te quitte avant le jour.

En disant ces paroles il l'entraîne du côté de l'alcôve, elle se laisse conduire et souffle une bougie.

— Pourquoi éteins-tu donc cette lumière aujourd'hui ?

— C'est par distraction.

Une heure se passe, l'amant est endormi lorsque le mari entre brusquement dans la chambre avec une bougie d'une main et un pistolet de l'autre.

Il se réveille en sursaut et se lève sur son séant.

— Ne faites pas un mouvement ou vous êtes mort!

La femme s'est caché le visage, l'amant veut parler, offre au mari de lui rendre raison le lendemain, à l'instant même, s'il l'exige.

— Vous me croyez plus bête que je ne le suis, mon beau monsieur; vous supposez que je vais me contenter pour unique vengeance de recevoir de vous un coup d'épée ou de pistolet? Non, monsieur, non; notre duel est bien comme cela, je tire seul et à bout portant; ce ne sera pas cette fois le mari outragé qui sera victime d'un ridicule point d'honneur.

— Mais c'est un assassinat!

— Non : je trouve la nuit un homme dans ma maison, j'ai le droit de le tuer.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais..... Cependant j'aimerais mieux ne pas faire d'éclat. Vous me donnerez dix mille francs.

— Vous les aurez dans une heure ?

— Tu! tu! tu! tu! Vous m'en promettriez cent mille aussi facilement, n'est-ce pas? mais je veux une sûreté, une bonne lettre de change. Aglaé, où est le papier timbré?

Eh bien!... m'entends-tu? où est le papier timbré? Tu ne veux pas parler! Ah! je me rappelle... tenez, écrivez : Accepté pour la somme de dix mille francs.

— Mais...

— Écrivez, ou je vous jure, vrai comme voilà une bougie qui nous éclaire, que je vous casse la tête.

Signez à présent : c'est bien, allez-vous-en, et n'en contez plus aux femmes des autres.

L'amant s'en va; ce n'est qu'une demi-heure après, quand son trouble est passé, qu'il voit qu'il est victime d'un guet-apens. La femme du marchand lui avait écrit que son mari était à la campagne...

Un atelier.

ANTOINE HUGUET *et* CHARLES LEFLOCH *fument et boivent du punch.* SAGAN *est assis dans un coin et écrit.*

SAGAN *à demi-voix.*

Pour un seul mot d'amour prenez toute ma vie.

Cela ne rime pas à *change*.

(*Haut.*) Qui est-ce qui sait une rime en *ange!*

ANTOINE HUGUET. — *Mange.*

LEFLOCH. — *Étrange.*

HUGUET. — *Démange.*

LEFLOCH. — *Ange.*

SAGAN. — Tout cela ne fait pas mon affaire.

HUGUET. — Tu n'as donc pas fini tes fameux vers?

SAGAN. — Il ne me manque plus que cette rime.

LEFLOCH. — Pour qui est-ce donc qu'il fait des vers?

HUGUET. — Pour Aglaé.

LEFLOCH. — Tiens, c'est ennuyeux.

SAGAN. — Pourquoi ça donc?

LEFLOCH. — Parce que je l'aurais assez aimée, cette petite. Après tout, ça ne m'empêche pas de lui faire la cour.

SAGAN. — Mais il me semble que cela devrait t'empêcher...

LEFLOCH. — Non, au point où tu en es.

SAGAN. — Mais j'en suis à un fort joli point.

LEFLOCH. — Laisse-moi donc tranquille, tu fais des vers.

SAGAN. — Nous ne ferons que nous gêner tous les deux.

LEFLOCH. — Alors retire-toi.

SAGAN. — Tiens... tiens... tiens... et mes frais?

LEFLOCH. — Quels frais?

SAGAN. — J'ai envoyé un bouquet hier; d'ailleurs je suis plus avancé que toi.

LEFLOCH. — Non, tu n'en es qu'aux vers; après les vers tu demanderais un rendez-vous, n'est-ce pas?

SAGAN. — Certainement.

LEFLOCH. — Eh bien! moi, je compte commencer par demander le rendez-vous, je passe les vers, et je suis aussi avancé que toi; que dis-je, je suis plus avancé que toi, puisqu'il te manque une rime.

SAGAN. — Mon vers est fait.

HUGUET. — Voyons.

SAGAN. — Voilà.

Pour un seul mot d'amour prenez ma vie, ô ange

HUGUET. — Eh bien! il est joli, ton vers!

SAGAN. — Les femmes comme Aglaé et beaucoup d'autres encore trouvent toujours charmants les vers qu'on leur adresse; j'ai *perdu* une femme mariée avec trois couplets de la complainte de Fualdès. Mais voyons, Lefloch, n'allons pas nous nuire réciproquement.

LEFLOCH. — Moi, ça m'est égal, j'aime Aglaé, et l'amour ne raisonne pas.

SAGAN. — Tu m'avoueras que c'est bien pour me contrarier.

LEFLOCH. — Non, mais si tu veux, là, de bonne foi, jouons nos droits à pile ou face, ou à pair ou non.

SAGAN. — Je le veux bien, mais le perdant se retirera tout à fait de bonne grâce et de bonne foi.

LEFLOCH. — Je le jure.

SAGAN. — Et moi aussi. (*Il tire de sa poche sa main fermée.*) Pair ou non?

LEFLOCH. — *Impair.*

SAGAN. — C'est ma foi vrai, il n'y a qu'une pièce.

LEFLOCH. — Je m'en doutais bien.

SAGAN. — Pourquoi cela?

LEFLOCH. — Parce que c'est déjà beaucoup de te supposer une pièce; ah ça! qu'est-ce que tu vas faire de tes vers? tu devrais me les donner.

SAGAN. — Tu n'es pas dégoûté.

LEFLOCH. — Puisqu'ils sont faits pour Aglaé.

SAGAN. — Crois-tu qu'ils n'iront pas aussi bien à une autre?

LEFLOCH. — Je te les achète.

SAGAN. — Combien?

LEFLOCH. — Mon gilet beurre frais.

SAGAN. — Ça me va; les vers sont à toi.

XXXVIII.

Il y a au premier étage de la plus belle maison d'une rue fréquentée un riche appartement dans lequel il ne reste plus que de gros meubles; les pendules, les bijoux, toutes les somptuosités inutiles ont disparu. Une femme attend; elle est belle, mais les passions ont laissé sur son visage de terribles traces. Elle s'assied, elle se lève, elle marche, elle ouvre une croisée, la referme, elle est en proie à une violente agitation. — Pourvu qu'il n'ait pas gagné, dit-elle; car, tant qu'il nous restera la moindre ressource, je ne le déciderai pas. Ah! le voilà!

Il paraît un beau jeune homme, mais pâle, mais couvert d'une sueur froide, mais les yeux égarés.

— Pauline, dit-il, j'ai perdu!

Et il tombe affaissé dans un fauteuil et se recouvre le visage de ses deux mains.

— Qu'allons-nous devenir alors, Raoul? dit la femme.

— Je n'en sais rien, je voudrais être mort.

PAULINE. — Et me laisser, m'abandonner lâchement en proie à la misère et à la honte!

RAOUL. — Pardon, pardon, Pauline; mais c'est pour toi que je souffre, pour toi que je voudrais voir si heureuse, pour toi que je voudrais entourer de luxe! Que faire? que devenir?

PAULINE. — Je n'en sais rien. Le propriétaire de la maison a fait saisir aujourd'hui nos meubles pour les trois termes de loyer échus. J'ai mis mes derniers bijoux en gage. La seule servante que j'ai gardée s'aperçoit de notre gêne et est insolente. Aucun fournisseur ne veut plus donner à crédit.

RAOUL. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

PAULINE. — J'ai soupé avec un petit pain et de l'eau sucrée. Je n'ose plus sortir, je crains de rencontrer, dans le misérable équipage où je suis, quelqu'une de mes anciennes connaissances. Est-ce là ce que vous m'aviez promis, quand vous m'avez arrachée à ma famille, quand vous m'avez perdue?

RAOUL. — Hélas! Pauline, j'étais loin de le prévoir moi-même! J'avais une fortune suffisante; mais nous avons fait tant de folies depuis trois ans! et puis j'ai voulu jouer pour réparer les brèches, et j'ai perdu, toujours perdu!... Ce soir encore... dans cette maison où on m'a présenté... un coup qui n'arrive jamais : quinze rouges de suite! J'ai tout perdu! tout, jusqu'à mon dernier sou!

PAULINE. — Nous n'avons plus de ressources, et d'ailleurs je ne me résignerai pas à vivre dans la pauvreté.

RAOUL. — Ah! si j'avais seulement le quart de ce que nous avons dépensé et perdu depuis trois ans?

PAULINE. — Ce serait joli! Écoutez, Raoul : il ne faut pas vivre, ou il faut vivre riche. Il y a un moyen, je vous l'ai dit, et vous n'osez pas l'employer.

RAOUL. — Ah! Pauline, taisez-vous.

PAULINE. — Avez-vous une autre ressource?

RAOUL. — Mais, ce que vous voulez que je fasse, c'est un crime! c'est une infamie!

PAULINE. — Et croyez-vous donc que ce ne soit pas un crime et une infamie de laisser périr de faim, de misère et de désespoir, une pauvre femme qui vous a tout sacrifié!

RAOUL. — Ah! Pauline, ne me parlez pas ainsi.

PAULINE. — Je ne vous ai pas parlé ainsi tant que je l'ai pu, mais attendez le jour, et vous verrez arriver vingt créanciers d'une insolence

toujours croissante ; vous verrez la servante venir demander vos ordres et de l'argent pour le déjeuner.

RAOUL. — A qui pourrais-je emprunter quelques louis ?

PAULINE. — Nous avons fatigué tous nos amis. D'ailleurs, à quoi nous serviraient ces quelques louis? Serions-nous plus avancés dans trois ou quatre jours, quand ils seraient dépensés?

RAOUL. — Si je pouvais subvenir aux besoins du moment, je travaillerais, quand je devrais faire des commissions?

PAULINE. — Bel avenir pour me consoler du présent!

RAOUL. — N'avons-nous donc plus rien à vendre ni à engager?

PAULINE. — Rien du tout.

RAOUL. — Mais que faire, mon Dieu?

PAULINE. — Je vous l'ai dit.

RAOUL. — Mais savez-vous ce que vous voulez que je fasse, Pauline? Un faux testament ! Mais, malheureuse femme ! pensez donc que ma vie entière sera vouée à l'infamie, que l'on me mettra aux galères ! Ah ! mon Dieu !

PAULINE. — Les galères sont-elles plus cruelles que la vie que nous menons? Et d'ailleurs, pour un joueur, vous n'êtes guère résolu. Je vous propose de jouer un grand coup ; si nous perdons, nous nous tuerons ensemble. Si nous ne jouons pas le coup, nous le perdons ; car, sans cet espoir, il y a longtemps que je me serais jetée à l'eau ou précipitée par la fenêtre ?

RAOUL. — Mais quand je voudrais le faire, comment le pourrais-je ?

PAULINE. — Je me charge de tout. Pendant que vous vous efforciez de ressaisir quelques branches pour les, moi je passais les jours et les nuits à l'exécution de mon projet. Tenez, regardez cette lettre de votre oncle.

RAOUL. — C'est celle qu'il m'a écrite il y a quatre mois, trois mois et demi avant sa mort, pour me refuser un billet de mille francs.

PAULINE. — Eh bien ! et celle-ci ?

RAOUL. — Mais c'est la même !

PAULINE. — Il y en a une vraie et une fausse, distinguez-les !

RAOUL. — Mais c'est effrayant !

PAULINE. — Au contraire, cela doit vous rassurer. Longtemps avant sa mort, j'ai mûri mon projet. Vous aviez un oncle riche, il faut en hériter. J'ai travaillé assidûment. Maintenant je n'ai pas besoin de copier son écriture, je me la suis rendue mienne. Naturellement j'écris avec son écriture, sans hésitation, sans imitation. On a levé les scellés hier. Vous ne savez que trop le contenu du testament réel : vous n'avez rien. Il faut vous présenter avec un autre testament. Il est tout fait : le voici, entièrement écrit de la main du testateur. Quatre cent mille francs.

RAOUL. — Non, Pauline.

PAULINE. — Je ne vous ferai plus le tableau de ce que je vous ai sacrifié, de ce que j'ai souffert pour vous ; mais je ne vivrai pas dans la misère, je ne lutterai pas contre la faim. Il faut vous décider, car, moi, je le suis. Dites-moi non encore une fois, et je me jette par la fenêtre. Il ne faut qu'un instant pour être brisée sur le pavé et ne plus souffrir.

Elle ouvrit à ces mots brusquement une fenêtre, Raoul se précipita à ses genoux, et les tenant embrassés :

— Pauline, Pauline, disait-il en sanglotant, ne me fais plus cette horrible menace, car je t'obéirais !

Pauline le releva, le serra dans ses bras, le couvrit de caresses, en cherchant par moments d'un œil scrutateur sur la physionomie de son amant les progrès qu'elle faisait sur ses irrésolutions.

L'âme de feu Bressier vit bien qu'il allait céder, elle s'enfuit.

Quatre mois plus tard, Pauline et Raoul étaient sur les bancs de la cour d'assises, et un jeune procureur du roi, à la fin de son réquisitoire, s'écria :

« Mais, messieurs, si j'ai appelé toute votre sévérité sur le coupable auteur de cette audacieuse tentative, il est un être sur lequel j'appellerai maintenant, non pas votre indulgence, mais votre justice, car l'indulgence ne sera que de la justice.

» Une malheureuse femme, cédant à l'ascendant que l'accusé a su prendre sur elle, habituée à n'avoir d'autres volontés que celles de l'homme qui l'avait entraînée et séduite, s'est, par ignorance, mêlée à ce scandaleux procès. Punissez la main, mais ne punissez pas l'instrument innocent. La complicité de Pauline n'est qu'un crime de plus qui pèse sur la tête de Raoul. »

Raoul fut condamné à cinq ans de travaux forcés. Il s'étrangla dans la prison.

Pour Pauline, elle est aujourd'hui la maîtresse du jeune magistrat.

XXXVIII *bis*. — Dans un escalier.

Les pieds nus, respirant à peine, un jeune homme de dix-sept ans monte sans bruit les marches du dernier étage de la maison.

Il est à l'âge où s'épanouissent toutes les belles fleurs de la vie, son cœur est plein d'amour ; mais de cet amour qui élève et qui grandit, de cet amour qui est une religion ; il est beau et spirituel. Mais les femmes qu'il connaît lui préfèrent les hommes usés, qui ne savent plus que réciter l'amour ; ce premier amour est dédaigné par les femmes du monde et abandonné aux servantes et aux cuisinières.

Il monte près de la femme de chambre de sa mère, voilà deux heures déjà qu'il a employées à se décider à monter ; mais arrivé auprès de la porte, sa respiration est tellement entrecoupée, son cœur bat si fort, qu'il en entend le bruit. Il frappe, et il voudrait n'avoir pas frappé ; on ne répond pas, et il frappe encore ; on demande qui est là, mais il n'a plus de voix pour répondre ; il redescend plus douloureusement encore qu'il n'est monté, il retourne s'enfermer dans sa chambre. Il remet au lendemain son audacieuse tentative.

XXXIX.

L'âme de feu Bressier aperçut de la lumière à une fenêtre d'une petite maison isolée. Une grande jeune fille n'était pas couchée et travaillait à la lueur d'une lampe ; mais elle était distraite et s'arrêtait de temps à autre pour écouter quelque bruit de pas éloignés. Tout à coup elle se leva de sa chaise en disant : Ah ! mon Dieu ! j'oubliais ! et il aurait encore jappé comme avant-hier. — Elle descendit dans une petite cour, et appela Turc. Turc était un beau chien d'arrêt dont le vieux père d'Almodie faisait ses délices. C'était grâce à Turc qu'il rentrait toujours au logis la carnassière bien garnie ; c'était aussi la sûreté de la maison. Turc vint en remuant la queue à la voix bien connue d'Almodie, et se mit à sauter autour d'elle pour la lécher ; mais Almodie froidement lui donna un morceau de viande qu'elle avait apporté. Turc l'avala avec avidité ; mais au bout de quelques instants il fut saisi d'un tremblement convulsif, il fléchit sur ses pattes, tomba, se releva, et vint en rampant jusque sur les pieds d'Almodie en la regardant tristement, comme pour lui demander secours. Il se remit à trembler, poussa un gémissement sourd et tomba sur le flanc. Là, il se débattit quelques instants et mourut. Almodie le repoussa du pied et écouta. Trois coups dans les mains, c'est bien là le signal convenu. Elle alla ouvrir.

Mais l'âme de feu Bressier s'enfuit indignée.

XL.

Un jour, des vapeurs grises s'élevèrent tout à coup à l'horizon, un tonnerre lointain roula de sombres menaces, des nuages chassés par un vent violent rasèrent les arbres et les maisons ; l'âme de feu Bressier s'amusa à se laisser emporter au hasard par un de ces nuages. Les nuages vont vite, je ne sais où elle serait allée si le nuage n'avait fini par crever en pluie sur une toute petite ville de je ne sais quel pays. Toujours est-il que c'était une ville fort perplexe et fort occupée : elle était alors en guerre avec une autre ville tout aussi petite, située à quatre ou cinq lieues de distance. Les historiens assignaient plusieurs causes à cette guerre qui durait depuis fort longtemps. Je me suis livré à plusieurs recherches à ce sujet.

L'un des historiens de la petite ville de Nihilbourg commence ainsi, dans le genre de Tacite, qui dit : *Urbem Romam a principio reges habuere* : « Dieu créa de rien le ciel et la terre. »

Puis après avoir raconté le crime des hommes et le déluge, cette grande lessive si peu réussie, il explique comment les fils de Noé repeuplèrent les différentes parties de la terre, par suite de quoi et de beaucoup de circonstances diverses que je ne vous raconterai pas, la petite ville de Nihilbourg se trouve aujourd'hui se composer de deux cent soixante habitants.

Tant de ce que j'ai trouvé dans cet historien un peu diffus, il faut l'avouer, que des traditions du pays, il résulte que les premières querelles entre les deux villes eurent pour sujet un orme placé sur la limite des deux états, et que chacun des deux prétendait lui appartenir.

Cette querelle fut apaisée par une idée ingénieuse d'un des princes de Nihilbourg. Après de longues et cruelles guerres, il proposa, ce qui fut accepté, de faire avec le vieil orme un feu de joie autour duquel dansèrent en rond les habitants des deux pays.

Il faut dire que les historiens de l'autre ville prétendent que c'est au contraire un duc de Microbourg qui eut l'idée en question. Ils reportent ladite idée à l'an 1645, et la chose se trouve consignée ainsi dans les annales de Microbourg.

1492. Ludwig, duc régnant, invente une nouvelle manière de faire la tarte aux prunes, l'année où Christophe Colomb découvre l'Amérique. Il règne entouré de la vénération publique et de l'amour de ses sujets jusqu'en 1517.

1517. Maximilien remporte de nombreuses victoires sur les habitants de Nihilbourg, meurt couvert de gloire, en 1540.

1540. Vilhelm. Il avait un gros ventre.

1580. Ludwig II. Ce règne est considéré à juste titre par les écrivains politiques comme la continuation du précédent.

1623. Ludwig III conquiert sur les Nihilbourgeois vingt-sept bottes de foin et un cochon gras.

1645. Vilhelm II. Sous son règne, on brûle l'orme qui faisait le sujet de la guerre entre les deux pays.

De leur côté, les habitants de Nihilbourg prétendent, avec une apparence de raison, que cette phrase ne veut pas dire que c'est le duc Vilhelm qui eut l'idée de brûler l'orme. L'historien dit simplement : *sous son règne*.

En effet, on peut dire : Racine fit la comédie des *Plaideurs* sous le

cègne de Louis XIV. Ce n'est pas dire que l'auteur des *Plaideurs* soit Louis XIV.

Quoi qu'il en soit, l'orme brûlé, qui avait paru aux deux pays une magnifique idée, entraina de nouveaux embarras. Il est vrai que, placé sur la limite des deux états, il servait de prétexte à des discussions; mais, quand il n'exista plus, les limites se trouvèrent confondues, des empiétements mutuels amenèrent de nouvelles guerres. Ainsi on trouve dans les annales de Microbourg dès l'année

1647 : Nouvelle guerre avec les Nihilbourgeois relativement à la récolte, indûment faite par eux, d'un demi-boisseau d'orge sur les terres de Microbourg.

Outre les causes politiques, différentes causes que la dignité de l'histoire passe sous silence, mais que la tradition conserve précieusement, entretenaient la mésintelligence entre les deux nations. Les Microbourgeoises avaient la réputation d'avoir la jambe extrêmement bien faite et portaient des jupes fort courtes.

Les *dames* de Nihilbourg, qui au contraire les portaient extrêmement longues, prétendaient ne pas savoir sur quoi était fondée cette réputation, et affirmaient que, si les convenances ne leur imposaient pas des jupes longues, si elles voulaient, comme les femmes de Microbourg, sacrifier la pudeur à une sotte vanité, elles pourraient montrer de quoi rabattre l'orgueil de ces dames, mais qu'il leur paraissait plus honorable pour elles qu'on dit : On ne sait pas comment sont les jambes des dames de Nihilbourg.

Elles ajoutaient que la réputation usurpée par les Microbourgeoises était achetée au prix d'une exhibition impudique, et que cette appréciation faite par le public de choses qui se doivent cacher, n'était, aux yeux des personnes sensées, qu'un monument immortel à la honte des femmes de Microbourg, loin qu'elles en dussent le moins du monde tirer vanité.

Plusieurs chansons avaient été faites, dans lesquelles les dames de Nihilbourg accusaient les femmes de Microbourg d'avoir des amants, à quoi celles-ci avaient répondu par des chansons où elles accusaient leurs rivales de n'en avoir pas.

En un mot, les choses s'étaient continuellement envenimées, et à l'époque où l'âme de feu Bressier tomba, avec la pluie, dans la ville de Nihilbourg, les deux états étaient en guerre sérieuse. Plusieurs combats avaient eu lieu, dans lesquels chacun s'était attribué la victoire, mais où la seule chose qu'on pût raisonnablement affirmer était qu'on avait reçu de part et d'autre beaucoup de coups et de blessures.

Ce jour-là, c'était l'anniversaire du feu de joie fait avec l'orme litigieux. On célébrait dans les deux pays la *Fête de la Paix.*

La *Fête de la Paix*, dans les deux pays, commençait à l'heure où l'orme avait été frappé du premier coup de hache, et c'était encore un sujet de division entre les deux peuples. Les Nihilbourgeois assignaient à ce moment l'heure de cinq heures trois quarts, tandis que les habitants de Microbourg soutenaient que le coup avait été frappé à cinq heures et demie.

Pendant longtemps de part et d'autre, on allait en procession à la place autrefois occupée par l'arbre; mais au bout de quelque temps, on remarqua que chaque année, à l'occasion de la *Fête de la Paix*, il survenait quelques rixes, et que c'était notoirement le jour de l'année où il y avait le plus de têtes fendues et de bras cassés. La procession était donc tombée en désuétude.

La *Fête de la Paix*, commencée à Nihilbourg à cinq heures trois quarts, et à Microbourg à cinq heures et demie, durait toute la nuit. De part et d'autre on la passait à danser, à boire, à chanter; mais les chansons, qui commençaient par parler d'amour, finissaient, au bout d'un certain nombre de pots de bière, par dire quelques mots du peuple rival, et il s'en fallait de beaucoup que ces mots fussent révérencieux.

Voici à peu près ce qu'on chantait à Microbourg le jour de la *Fête de la Paix* :

« Dansons gaiement sous les vieux arbres, avec nos filles aux jupes courtes et aux belles jambes. Les robes longues sont bonnes pour les femmes de Nihilbourg. Tout ce qui nous inquiète, c'est de savoir où elles trouvent assez d'étoffe pour cacher leurs grands vilains pieds.

» Qu'aucune fille jamais n'aime un garçon de Nihilbourg, car nos femmes doivent avoir des enfants braves, de bons Microbourgeois.

» Mais d'ailleurs, où est celui des Nihilbourgeois qui oserait venir au milieu de nous?

» Garçons de Microbourg, avons-nous encore les bâtons avec lesquels nous leur avons fendu tant de têtes?

» Hourra! »

Et on finissait par des cris et des récits des victoires remportées sur les Nihilbourgeois.

A Nihilbourg, pendant ce temps, on chantait :

« Dansons gaiement sous les vieux arbres, avec nos filles sages aux longues robes, qui font qu'il n'y a que leur époux qui verra le bout de leurs pieds.

» Il est heureux que les Microbourgeoises n'aient de bien que la jambe, car elles se montreraient toutes nues.

» Qu'aucune fille jamais n'aime un garçon de Microbourg, car nos femmes doivent avoir des enfants braves, de bons Nihilbourgeois.

» Mais d'ailleurs, où est celui des Microbourgeois qui oserait venir au milieu de nous?

» Garçons de Nihilbourg, avons-nous encore les bâtons avec lesquels nous leur avons fendu tant de têtes?

» Hourra! »

Et on finissait ici comme là-bas, par des cris et des récits de victoires remportées sur les Microbourgeois.

Ce jour-là, à Nihilbourg, c'était, comme je vous le disais tout à l'heure, la *Fête de la Paix.*

Le peuple était rassemblé dans le salon du prince régnant, Cédéric CXXVII, un de ces pauvres petits princes qui, numérotés comme les uns et les autres, semblent tenir le milieu entre les fiacres et les rois. En défalquant du nombre de deux cent soixante, auquel se montait la population de Nihilbourg, les femmes, les enfants et les vieillards, il restait à peu près quatre-vingts hommes en état de porter les armes. Il s'agissait d'une grande résolution.

Le prince exposa en beaucoup de mots que l'insolence des gens de Microbourg croissait de jour en jour, qu'il était temps d'y mettre un terme, qu'en ce moment ils étaient livrés à la joie, aux plaisirs, et surtout à la bière; qu'il fallait, au milieu de la nuit, les aller surprendre, faire main-basse sur eux; qu'on les trouverait ou endormis, ou ensevelis dans l'ivresse; qu'on en aurait bon marché, et qu'ainsi finirait ce peuple sauvage, qui de tout temps avait mis des pages sanglantes dans les annales de Nihilbourg.

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Le prince ajouta : Il faut donc s'abstenir de bière et de boissons enivrantes. Nous célébrerons demain pour la première fois une fête dont l'anniversaire remplacera à l'avenir la *Fête de l'Orme* : ce sera la *Fête de la Paix victorieuse.*

De nouveaux hourras accueillirent le prince, qui, animé par le succès, crut devoir ajouter qu'il fallait engraisser les guérets avec le sang des ennemis, ce à quoi personne ne trouva d'inconvénients.

A dix heures du soir, on se mit en route. Je ne parlerai pas des larmes des mères, des femmes, des amantes. Je ne m'arrêterai un instant que sur le désespoir de la femme du prince Cédéric CXXVII. C'était elle qui avait conçu le projet d'attaquer ainsi à l'improviste la ville de Microbourg et l'avait suggéré à son mari; mais, en le voyant partir pour des hasards périlleux, elle arrachait ses beaux cheveux, elle se frappait la poitrine, elle s'accusait d'être une épouse criminelle, une femme sans cœur qui préférait la gloire de son époux même à sa conservation. Elle le suppliait d'abandonner une entreprise glorieuse, il est vrai, mais où sa précieuse vie était en danger. Elle fut si touchante, que le prince allait peut-être céder, quand elle ajouta : — Je sais qu'après votre magnifique discours de tantôt vous serez déshonoré aux yeux de vos sujets si vous ne mettez pas à fin l'entreprise commencée; mais qu'est-ce qu'une vaine gloire? Nous quitterons le palais et les grandeurs, nous irons nous cacher dans un désert, et là, au sein de la nature, nous vivrons de fruits et de laitage...

Le prince ne la laissa pas achever; cette perspective avait peu de charmes pour son imagination, et il était résigné à se couvrir de gloire. Il embrassa tendrement la princesse et s'arracha de ses bras.

L'âme de feu Bressier resta auprès de la princesse.

En partant, tout le monde voulait être aux premiers rangs. Au bout de deux lieues, il se mit un peu de discipline dans l'armée, et chacun consentit à rester à sa place. Quand on fut à une demi-lieue de Microbourg, on marcha un peu moins vite; à un quart de lieue on s'arrêta et on tint conseil : quelques-uns alors pensèrent que l'entreprise était grave et périlleuse. Deux ou trois conseillèrent de retourner à Nihilbourg; plusieurs se contentèrent de le désirer, mais le plus grand nombre ne put trouver le courage d'avouer sa peur; il fut cependant décidé qu'on agirait avec prudence; que si, par hasard, les Microbourgeois étaient sur leurs gardes, l'affaire étant manquée, on se retirerait sans coup férir. On envoya quelques hommes à la découverte, puis on continua de marcher sur la ville ennemie, mais lentement et avec circonspection.

Le long de la route, il semblait que tous n'eussent qu'un cœur et qu'un esprit. On ne parlait que de la gloire; on allait braver des dangers, mais conquérir de la gloire. Toutefois, en creusant un peu la pensée des personnages qui se servaient du même mot pour l'exprimer, vous eussiez trouvé des variantes assez curieuses.

EXEMPLES.

Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Je sais à Microbourg, auprès de l'église, une petite boutique d'orfèvre sur laquelle j'espère bien faire main-basse.

UN AUTRE. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Ce sera un grand hasard si je ne réussis pas dans la bagarre à emmener un bon cheval, pour remplacer le mien, que je laisse éclopé à la maison.

UN AUTRE. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Je serai bien étonné si je reviens avec la mauvaise souquenille que j'ai sur le dos en ce moment.

UN AUTRE. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Gare si je rencontre quelques belles filles chez les ennemis.

UN AUTRE. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Ne pas oublier qu'il faut que je rapporte à Sophie des pendants d'oreilles en or.

Voici nos héros à quelques pas de la ville. Les éclaireurs reviennent

dire qu'ils n'ont vu personne, et que la ville paraît endormie. Quelques sages font remarquer que c'est peut-être une ruse de leurs perfides ennemis, qu'il ne faut pas s'y fier, qu'il est encore temps de renoncer à une expédition imprudente; qu'il suffirait, pour humilier les Microbourgeois, que le prince jetât son gant dans la ville en signe de défi.

En ce moment, le cheval du prince se défend; le prince, qui n'a jamais été bon écuyer, veut le retenir, se met en colère et lui donne un double coup d'éperon. Le cheval se cabre; le prince rend la main; le cheval part au galop et entre dans la ville : on le suit en blâmant sa folle témérité.

Le cheval s'arrête tout à coup en face d'une maison qui lui barre le chemin. Le prince, qui s'est de son mieux retenu aux crins, descend et l'attache à un poteau. Les Nihilbourgeois se pressent autour de leur chef. Le bruit que le cheval a fait dans la ville doit avoir réveillé leurs ennemis.



Le peintre Fernand.

Mais comment se fait-il qu'on n'ait encore vu personne? Pas un factionnaire, pas un cri d'alarme. Les habitants sont-ils ensevelis dans l'ivresse à ce point miraculeux? Deux soldats viennent dire qu'ils ont enfoncé une boutique, et qu'ils n'ont trouvé dedans qu'une vieille femme qui s'est mise à genoux et qui leur a demandé grâce. Dans une seconde, on n'a trouvé qu'une femme avec deux enfants et une servante. On les interroge. Leurs réponses et de nouvelles épreuves faites sur d'autres habitations établissent ce fait singulier, qu'il n'y a pas un seul homme visible dans toute la ville de Microbourg. On fouille les maisons, toutes sont de même; les lâches guerriers de Microbourg ont pris la fuite; chacun des soldats nihilbourgeois se couvre de gloire à sa manière.

On met les maisons au pillage, on brûle une ou deux bicoques, on se livre à toutes les atrocités d'usage en pareil cas; mais bientôt Céderic donne le signal de la retraite. On se rassemble sur la grande place de Microbourg; chacun amène sa part de butin dont on a chargé les ânes et les chevaux qu'on a pu trouver. Les femmes et les enfants, réunis en troupe, sont emmenés malgré leurs prières et leurs larmes.

La troupe victorieuse se remet en marche.

Le prince, entouré de ses fidèles conseillers, se demande ce que sont devenus les soldats de Microbourg. Pour les soldats nihilbourgeois, chacun raconte ses hauts faits, il y en a déjà quarante-trois qui sont entrés *le premier* dans la ville ennemie.

Ils s'expliquent tranquillement l'absence des Microbourgeois par la terreur qu'ils inspirent. Ils ont parfaitement oublié celle qu'ils ressentaient quelques heures auparavant.

Cependant par l'ordre du prince on prend des chemins détournés; on met un peu plus de temps qu'il ne faut pour rentrer à Nihilbourg, mais on évite les fâcheuses rencontres.

On entend tout à coup un bruit de pas et de voix dans le lointain. Le prince donne l'ordre d'appuyer sur la droite pour s'éloigner de ce bruit. On doit être près de la ville; on rentrera dans la ville par la porte de derrière. Mais est-ce le jour déjà? Comme le ciel est rouge! Jamais on n'a vu une aurore aussi éclatante; ce ne peut être l'aurore, car cette lueur est dans la direction de Nihilbourg, et Nihilbourg est à l'ouest. On avance un peu plus vite. Ah mon Dieu! des flammes se font voir distinctement. Le feu est à la ville de Nihilbourg! On laisse les prisonniers et le butin à la garde d'un tiers de la troupe, le reste se précipite en avant.

Comment se fait-il qu'on n'entende pas des cris? Les femmes et les enfants n'ont donc pas été réveillés par cet affreux accident? On s'empresse, on éteint le feu de deux maisons embrasées; une troisième est tellement enveloppée par les flammes, qu'il n'y a rien à faire ni même à essayer.

On n'a trouvé personne dans les deux maisons sauvées. Les femmes et les enfants qui les habitaient ont-ils péri dans les flammes, ou se sont-ils sauvés dans quelque autre habitation?

Le jour commence à poindre; le butin et les prisonniers arrivent avec leur escorte; les vainqueurs entonnent des chants guerriers. Personne ne sort des maisons; on renferme provisoirement les prisonniers dans les deux maisons abandonnées et on y place des sentinelles.

Chacun alors s'empresse de rentrer chez lui avec sa part de butin, le prince Céderic comme les autres. Mais quel n'est pas l'étonnement du prince lorsqu'il ne trouve chez lui aucune des femmes de la princesse Frédérique! Il se hâte d'entrer dans l'appartement de la princesse; elle n'y est pas!... Il est effrayé du désordre qui y règne, des meubles brisés, des portes enfoncées; le palais a été pillé! Le prince, accablé, veut s'asseoir, il ne reste pas une chaise.

Le prince n'est pas le seul qui trouve chez lui un pareil sujet d'étonnement et de douleur. Chacun de ses sujets trouve sa maison scrupuleusement déménagée; il n'y a plus ni un meuble, ni une femme, ni un enfant, ni un vieillard dans Nihilbourg.

On se rassemble en tumulte sur la place; le prince harangue ses sujets. Tout porte à croire qu'un perfide ennemi a lâchement abusé des ombres de la nuit pour s'introduire dans la ville et se livrer, au mépris du droit des gens, à toutes les horreurs dont est capable une soldatesque effrénée.



— Enfin, madame, ajouta Célestine en baissant les yeux, j'ai fini par céder.

On accable les Microbourgeois de malédictions; on s'étonne que le ciel laisse impunis des brigands pareils.

XLI.

On ne s'étonnait pas moins au même instant à Microbourg que le ciel ne se fît pas un devoir et un plaisir de foudroyer les scélérats Nihilbourgeois.

Le même jour de la *Fête de la Paix*, les Microbourgeois avaient eu, comme ceux de Nihilbourg, l'idée qu'il serait facile de surprendre leurs voisins et ennemis à la faveur de la fête et des fumées du vin. Ils s'étaient donc mis en chemin en prenant des routes inusitées; ils avaient eu les mêmes hésitations, les mêmes frayeurs, les mêmes succès que les Nihilbourgeois; ils avaient, comme eux, emmené et emporté tout ce qu'ils avaient trouvé dans la ville; comme eux, ils avaient au retour, trouvé leur propre ville vide et en flammes. Comme eux,

ils maudissaient leurs ennemis, se plaignaient de leur perfidie et essayaient de faire croire à Dieu qu'il était engagé d'honneur à les venger.

Le duc Ernest avait été plus heureux que son ennemi Céderic CXXVII; il avait trouvé dans le palais du prince la belle Frédérique, et il l'avait emmenée, malgré ses larmes et ses prières.

Constatons ici que beaucoup de poëtes et de prosateurs ont dit que la beauté en larmes était plus belle de moitié. Je déclare que je suis d'un avis opposé lorsque les femmes pleurent tout de bon.

Les deux nations sentirent le besoin d'entrer en pourparler. On convint qu'on rendrait chacun ce qu'on avait pris, et qu'ainsi de l'expédition il ne resterait que la gloire, et que ce *coup fourré* serait considéré comme non avenu.



Célestina, du reste, donnait un rival à Fernand, et un rival aimé.

Les conventions faites, il fallut procéder à l'exécution. On commença à échanger par restitution l'or et l'argent, puis les meubles, puis les bestiaux, puis on arriva à la partie de l'échange la plus délicate et la plus inquiétante : il fallait rendre et reprendre les femmes.

De part et d'autre, on avait un peu violé, comme il est d'usage, au moment du sac de la ville.

De part et d'autre, on avait plus tard abusé de l'influence d'un vainqueur et d'un maître sur des vaincus et des esclaves.

Aussi chacun, en rappelant les avaries qu'il avait fait souffrir à l'honneur conjugal de ses voisins et ennemis, ne pouvait s'empêcher de penser que sa propre femme était précisément dans la position où il tenait celle d'un ennemi. Cependant, malgré l'identité des situations, chacun se croyant plus beau et plus aimable que les autres hommes, chacun croyant avoir une femme qui lui était particulièrement attachée, espérait avoir évité pour sa part le sort qui n'avait guère épargné personne.

D'autre part, comme d'un accord unanime, à mesure que, par l'échange convenu, elles rentraient dans leur ménage, les Nihilbourgeoises et les Microbourgeoises affirmèrent, sans aucune exception, qu'elles n'avaient trouvé dans leurs ravisseurs que bons procédés, respects et courtoisie : toutes jurèrent qu'on ne leur avait pas touché le bout du doigt; ce qui fit que les Nihilbourgeois et les Microbourgeois commencèrent par se réjouir fort et rendre grâces au ciel.

Puis, un peu après, les Nihilbourgeois entre eux ne se gênaient pas pour dire que les Microbourgeois étaient bien timides, bien vertueux et bien niais.

Les Microbourgeois, de leur côté, disaient : Ces pauvres Nihilbourgeois sont vraiment les plus honnêtes gens du monde. C'est plaisir de leur donner des femmes à garder! Et ils riaient de leur air le plus malin.

Cependant, si chacun, habitant de Nihilbourg ou de Microbourg, se croyait particulièrement favorisé du ciel et ajoutait une foi entière aux récits de sa femme sur les égards respectueux dont elle avait été l'objet, chacun, en même temps, ne laissait pas de rire tout bas de la crédulité de ses voisins, qui croyaient bonnement que les ennemis avaient respecté leurs femmes captives.

Mais, au milieu de tout cela, le prince Céderic CXXVII était le plus malheureux des hommes. Le duc Ernest était un adroit politique et un diplomate astucieux. C'était lui qui avait fait mettre dans le traité d'échange l'ordre d'après lequel devaient s'opérer les restitutions mutuelles. En sa qualité de célibataire, il avait opiné que ce que chacun avait de plus précieux, c'était sa femme. Or, le jeune duc, par suite de sa position, ne connaissait que les femmes des autres, et c'est en effet, au dire des connaisseurs, quelque chose de bien charmant que la femme d'un autre.

Partant de ce principe, que par respect humain les gens mariés n'avaient osé nier, que ce que chacun avait perdu de plus précieux dans le pillage était sa femme, par une conséquence logique, le duc avait fait admettre que ce serait la dernière chose qu'on restituerait de côté et d'autre, parce que ce serait pour chacun une garantie et un gage de la fidélité qui serait apportée dans les restitutions préalables d'argent, de meubles et de bestiaux. Malheureusement, les grandes choses n'ont été inventées que pour cacher les petites, et, sous les raisons politiques mises en avant par le duc Ernest, l'observateur philosophe est forcé de chercher et de trouver quelque intérêt purement personnel.

Le duc Ernest n'avait pu rester insensible aux charmes de la princesse Frédérique, qui était une des plus belles personnes qu'il fût possible de voir. Il l'avait d'abord traitée avec les égards les plus exquis, il n'avait pas caché l'impression qu'il ressentait, mais il avait montré qu'il ne voulait rien devoir au malheur de la princesse; que dans leur situation réciproque, lui avec son sabre, elle avec sa beauté, c'était lui qui était vaincu, et il se comportait comme s'il le pensait réellement : c'étaient des soumissions et des respects inouïs, c'était une adoration extatique, un amour d'autant plus humble et timide que l'objet qui l'inspirait pouvait se croire dans la puissance du vainqueur. Elle voyait clairement que le duc Ernest, par une rare et exquise délicatesse, n'osait rien demander, précisément parce qu'il pouvait tout prendre. Le duc, d'autre part, était d'une belle et noble figure, il était jeune et bien fait, et, au bout de quelque temps, Frédérique, touchée



M. Lagache, qui ne laisse jamais sortir sa femme seule et la suit comme une ombre.

malgré elle de tant de grâces, d'amour et de respect, se surprenait à penser que, résolue comme elle était à ne pas manquer volontairement à ses devoirs, c'était réellement dommage que le duc, dans le moment du pillage et de l'enivrement du triomphe, ne l'eût pas un peu violée, comme cela est arrivé à des femmes de très-bonne maison en pareilles circonstances.

Quand une femme commence à appeler *devoir* la fidélité qu'elle doit à son mari, c'est qu'elle est déjà sur une pente rapide qu'elle est destinée à parcourir jusqu'au bout.

En attendant, le prince Céderic CXXVII redemandait sa femme avec d'autant plus d'instances qu'il n'avait pu, en échange, prendre celle du duc, par la raison péremptoire que nous avons mentionnée

plus haut, que le duc n'en avait pas. Le duc trouvait toutes sortes de prétextes pour retarder la restitution de madame Frédérique : c'était, il l'avouait hautement, l'otage le plus précieux que la victoire eût mis entre ses mains; c'était pour lui un devoir de ne s'en dessaisir que lorsque ses sujets auraient été complétement satisfaits sous le rapport des restitutions qu'ils avaient à prétendre, et il y avait toujours quelqu'un qui avait à élever quelque réclamation. Et si, de son côté, le désolé Céderic CXXVII ordonnait à ses sujets, avec les menaces les plus formidables, d'avoir à restituer jusqu'à la moindre et la plus insignifiante chose qui eût appartenu au dernier et au plus infime des habitants de Microbourg; du sien, l'heureux, ou près de l'être, Ernest proclamait que, esclave de ses devoirs envers le peuple de Microbourg que lui avait confié la Providence, il poursuivrait jusqu'à la fin la restitution mutuelle convenue entre les deux états; et, pour se mettre à même de ne pas manquer à ces devoirs sacrés, il offrait une récompense de cent florins à tout Microbourgeois qui le chargerait d'une nouvelle réclamation contre la ville de Nihilbourg. A cette nouvelle qui élevait un clou rouillé, une épingle épointée, à la valeur de cent florins, il tomba une averse de réclamations saugrenues. Tel réclama une dent de sept ans d'un de ses enfants qu'il avait conservée autrefois et n'avait pas retrouvée après le pillage; tel autre, une boucle de cheveux, gage d'un ancien amour; tel autre, une paire de bretelles brodées par un objet chéri; toutes choses n'ayant pas de prix dans les deux acceptions du mot.

Ces réclamations furent transmises au prince Céderic, qui ordonna, sous les peines les plus sévères, que les objets réclamés fussent immédiatement rendus. Les conseillers du prince lui objectèrent dans une respectueuse remontrance :

1° Que la dent redemandée n'avait pu être prise ni conservée, attendu son peu de valeur; mais l'un des conseillers offrait au prince une de ses molaires pour indemniser le réclamant, qui ne pourrait reconnaître celle qui était perdue, surtout si on enfermait celle qu'on lui rendait dans une boite d'or;

2° Que la paire de bretelles était usée; mais qu'on en pouvait faire d'autres tellement magnifiques que le propriétaire n'hésiterait pas à les reconnaître pour siennes; que, sous le rapport de l'objet chéri, on les ferait broder facilement par un objet à chérir, ce qui ferait un échange avantageux pour le Microbourgeois réclamant;

3° Au sujet de la boucle de cheveux, les conseillers confessaient humblement qu'ils étaient assez embarrassés, ignorant même de quelle couleur étaient les cheveux égarés. Ils proposaient au prince de faire faire une enquête à Microbourg, pour retrouver la personne qui avait donné la boucle de cheveux.

L'infortuné Céderic approuva ses conseillers et les supplia de se hâter. Seul dans son palais, quelquefois il se rappelait tous les exemples d'épouses perfides que nous a transmis l'histoire, et il frémissait en énumérant les dangers auxquels était exposée madame Frédérique. D'autres fois, l'esprit mieux disposé, il récapitulait les femmes héroïquement fidèles dont on a gardé le souvenir, et il se sentait un peu encouragé. Puis il frémissait en songeant que la plupart de ces exemples étaient empruntés à la mythologie. Par moments, il se représentait le duc Ernest comme un vainqueur charmant, puis il se consolait en se disant : — Vainqueur, comme tout le monde, car, dans cette affaire, tout le monde a été vainqueur et vaincu. — Mais il n'était pas persuadé que madame Frédérique songerait à faire cette distinction, qui était un peu subtile et avait un peu l'air de couper un cheveu en quatre dans sa longueur. Il redoutait que la princesse ne le trouvât toujours assez vainqueur, si, par malheur, elle le trouvait charmant.

Pendant ce temps, les conseillers ayant compassion des chagrins de leur prince, usaient de diligence pour obéir aux exigences du duc de Microbourg. On avait rendu les choses plus ou moins perdues réclamées par les habitants plus ou moins probes, tant que cela pouvait se faire avec de l'argent. Tel avait perdu un âne, qui pleurait et surtout redemandait un cheval. Il fallait céder sur tous les points, parce que le duc Ernest affirmait que, malgré sa répugnance à user de rigueur, il ne rendrait pas la princesse tant que le moindre de ses sujets aurait à se plaindre de la moindre lésion. La dent et les bretelles avaient été parfaitement reconnues et acceptées.

On retrouva la beauté qui avait autrefois donné une boucle de ses cheveux; elle était devenue ouvreuse de loges au théâtre de Microbourg; mais elle avait cinquante-trois ans, et ses cheveux étaient complétement blancs. On lui demanda de quelle couleur précisément avaient été ses cheveux. Elle répondit qu'elle avait eu les cheveux de deux couleurs avant la troisième, qui était la couleur actuelle : d'abord d'un certain blond clair; ensuite d'un autre certain blond un peu plus foncé.

On lui demanda de quel blond ils étaient quand elle en avait donné une boucle à un homme qu'elle avait aimé. Elle répondit qu'elle avait donné plusieurs boucles des deux couleurs à plusieurs hommes qu'elle avait aimés. On lui désigna alors l'heureux mortel. Elle rassembla ses souvenirs et dit : — C'est de ma première couleur.

— Donc, dit un des conseillers, c'était blond clair? J'ai précisément une fille qui a les cheveux blond clair.

— Mais, dit la vieille, je vous ai expliqué que c'était d'un certain blond clair, et, en effet, je n'ai jamais vu depuis des cheveux de la nuance des miens. C'est une nuance que la nature paraît avoir perdue, comme on dit que les peintres ont perdu l'ancien rouge des vitraux et l'ancien bleu des enluminures des missels.

— Comment faire? demanda le conseiller.

A force de réfléchir, on convint de donner dix florins par jour à la vieille pour qu'elle cherchât des cheveux de la nuance précise qu'avaient eue les siens. La vieille se mit d'abord à chercher; mais comme elle avait de la finesse dans l'esprit, elle fit le raisonnement que voici : Voici trois jours que je cherche à dix florins par jour et que je ne trouve pas; si j'avais trouvé aujourd'hui, je ne chercherais pas demain, et demain je ne recevrais pas dix florins. On me paye pour que je cherche et non pour que je trouve; mais à force de chercher, il n'est pas impossible qu'on finisse par trouver, un jour ou un autre. Chercher et ne pas trouver, c'est comme si on ne cherchait pas; donc, je puis, sans trop mentir à ma conscience, ne pas chercher du tout; ce sera plus sûr.

Au bout d'un mois, le conseiller se douta de la chose.

Au moment où le prince Céderic CXXVII se désolait tout à fait, car sa femme, en la supposant fidèle, avait alors dépassé toutes les limites des fidélités historiques connues, il ne savait plus que Pénélope qu'elle pût prendre pour modèle, et Pénélope a été inventée par Homère, et des savants ont fait plusieurs gros livres dans lesquels ils prouvent qu'Homère n'a jamais existé : de sorte qu'entre les choses qui n'ont pas existé, Pénélope a droit au premier rang sans aucune contestation possible. Pénélope imaginée par un homme inventé par on ne sait qui!

Le conseiller dit à la vieille : Je vous donnais dix florins par jour pour chercher des cheveux qui fussent précisément de la couleur des vôtres (première nuance); je supprime les dix florins, mais je vous en donnerai cent quand vous les aurez trouvés. La vieille trouva le conseiller un homme astucieux et perfide, et se dit : Il ne faut jamais avoir affaire à des diplomates, on est toujours dupée. Et elle coupa une touffe de poils à une chatte café au lait qu'elle possédait, contre laquelle touffe de poils elle reçut cent florins.

Le conseiller se douta de la tromperie; c'était un homme qui avait été jeune. Contrairement à beaucoup d'autres que je pourrais citer, il avait reçu dans sa vie beaucoup de boucles de cheveux; il n'en avait jamais eu de cette finesse. Mais il s'avisa d'un moyen analogue à celui qu'il avait employé pour la dent et pour les bretelles, et il fut honteux de n'y avoir pas pensé plus tôt. Il envoya la touffe de poils isabelle dans une boite d'or par une belle jeune fille qui avait les cheveux noirs, en faisant dire au Microbourgeois qu'il pouvait garder la boucle, la boite et la fille.

Le vieux conseiller montra, selon les connaisseurs, un grand discernement dans le choix de la fille chargée de la boite; il avait remarqué dans sa jeunesse qu'après la femme qu'on aime le plus au monde, ou plutôt à côté de la femme qu'on aime le plus au monde, quelques-uns nous disent : avant la femme qu'on aime le plus au monde, celle qui a le plus de chances de vous séduire n'est pas une femme qui lui ressemble, mais celle au contraire qui lui ressemble le moins.

Le Microbourgeois reconnut la boucle de cheveux. On réclama la restitution de madame Frédérique.

Le duc Ernest demanda à sa prisonnière la permission de la voir un instant. Il lui fit l'aveu des ruses qu'il avait employées pour la retenir; il ne lui cacha pas que ses dernières exigences lui avaient paru à lui-même souverainement ridicules, et que même, en fait de choses ridicules, il était complétement à bout; que cependant il avait trouvé un moyen encore, que c'était de jeter dans la rivière une émeraude d'une rare beauté qui composait à elle seule toutes les pierreries de la couronne de Microbourg, et de la réclamer au prince Céderic, étant persuadé qu'il serait encore plus difficile d'en trouver une semblable que de retrouver la même.

En disant ces paroles, il montra l'émeraude à la princesse, qui ne put s'empêcher de dire que ce serait dommage.

— Et que me font les pierreries, que me fait la puissance, à quoi me sert la vie, si je dois vous perdre? s'écria l'amoureux Ernest. Qui me délivrera de mes chaines quand j'aurai brisé les vôtres? ajouta-t-il.

J'ai lieu de croire qu'il avait trouvé cette phrase sur une devise de bonbon. Néanmoins cela toucha la princesse. Il y a un certain nombre de sottes phrases que dédaignent les gens trop délicats et qui rapportent gros aux imbéciles.

La princesse déplora beaucoup sa captivité, et lui dit que, puisqu'il l'aimait si fort, il devait lui en donner une preuve irrécusable en la rendant au prince son époux.

La conversation se prolongea fort; je me contenterai de vous en dire le résultat. Ce fut que le duc finit par déclarer positivement à madame Frédérique qu'il n'y avait qu'elle seule qui pût payer sa rançon. Madame Frédérique jette les hauts cris; mais, comme le duc lui plaisait, elle finit par profiter de ce qu'il employait une violence morale qui lui permettait de se dire à elle-même qu'elle n'avait cédé qu'à la force. C'était d'ailleurs le seul moyen de retourner à Nihilbourg se livrer derechef à l'exercice habituel de toutes les vertus conjugales; en bon raisonnement, ne valait-il pas mieux le suspendre un moment que d'y renoncer à tout jamais?

L'émeraude resta entre les mains de la princesse. Elle est encore

aujourd'hui conservée précieusement dans le trésor des princes à Nihilbourg. Je suis fâché d'avoir à leur dire qu'elle est fausse.

Le prince Cédéric CXXVII fit à sa femme de nombreuses questions auxquelles elle répondit de la manière la plus satisfaisante, mais néanmoins il fut guéri à jamais de l'amour des conquêtes, et la fin de son règne fut complétement pacifique. Pour l'âme de feu Bressier, elle s'était envolée au moment où la princesse, cédant à la nécessité, faisait une variante à la phrase de Brennus, et disait à demi-voix en soupirant : — Bonheur aux vaincus; — soit que l'âme ne voulût pas naître d'un adultère, soit qu'elle ait redouté d'habiter un corps qui héritât, comme cela est fréquent, des cheveux du duc Ernest, lesquels cheveux étaient couleur capucine.

XLII.

Toutes ces épreuves avaient pris un temps plus long que nous n'avons pu le dire, à cause du soin que nous avons eu de supprimer autant que possible le récit des choses insignifiantes qu'eut à subir l'âme de feu Bressier dans les diverses épreuves qu'elle tenta pour trouver des gens dont elle voulût bien naître. La vie réelle ressemble à un champ labouré, qu'on parcourrait en travers des sillons; on fait un pas sur l'élévation du sillon, et un pas dans le creux qui est entre deux. Le récit, au contraire, vous fait marcher seulement sur les aspérités, en supprimant le pas intermédiaire.

Toujours est il que le 2 de mai arriva, que l'âme de feu Bressier ressentit, comme une année auparavant, les douces exhalaisons du printemps, et que, précisément au moment où finissait le temps pendant lequel elle pouvait reprendre un corps, au moment où elle atteignait l'époque où elle était, d'après les lois immuables de la nature, obligée d'aller se purifier et se confondre dans l'océan de vie et de lumière, à ce moment, dis-je, dans cet air imprégné de parfums, de jeunesse, d'amour, jamais elle n'avait autant désiré vivre, jamais elle n'avait eu tant à demander à la vie, jamais elle n'avait eu tant de croyances et de désirs.

Elle vit avec effroi qu'il ne lui restait plus que quelques heures pour faire un choix, pour recevoir une nouvelle vie entre des lèvres amoureuses, ou remonter au ciel et s'abîmer dans le soleil. Alors elle voltigeait dans l'atmosphère épaissie d'une grande ville. Elle avait vu, de haut, les fenêtres des maisons s'allumer successivement, comme des constellations terrestres, puis elle les vit s'éteindre une à une, comme les étoiles s'éteignent aux premières lueurs du jour. La ville se plongeait dans le sommeil et le mystère. L'âme de feu Bressier songea que c'était la dernière nuit qu'elle eût à passer sur la terre. Elle songea aussi que cette grande ville était pleine d'amants et d'amours; dans chacune de ces chambres dont la fenêtre s'éteignait, *on s'aimait et on se le disait* à l'ombre de la nuit et du mystère, et haletante, désespérée, voyant avec terreur chaque seconde passer, elle se mit à courir de maison en maison, de chambre en chambre, écoutant tous les soupirs, entr'ouvrant tous les rideaux.

Ici une prostituée, l'objet du mépris et de l'horreur universels, se vendait, parce qu'elle n'avait pas mangé, à un homme qui l'achetait parce qu'il avait trop bu.

Là une femme riche se vendait à un mari plus riche encore, qu'elle n'aimait pas, mais qui lui donnait des chevaux et une voiture.

Le monde l'entourait d'égards, le déshonneur à ses yeux ne consistant pas dans l'infamie, mais dans le bas prix auquel on la commet.

Une fille prenait un amant seulement pour l'enlever à une autre.

Celle-ci s'est compromise par coquetterie, et se donne par une sorte de probité singulière, et pour se débarrasser d'un homme qui l'obsède.

Toujours rebutée, toujours plus inquiète, toujours plus pressée, l'âme de feu Bressier, volant de chambre en chambre, trouve tour à tour :

Une femme du monde et un acteur jouant avec succès les rôles de niais dans le vaudeville.

Une jeune fille de dix-sept ans qui rêve, qui soupire, et qui serre entre ses bras son traversin qu'elle appelle Charles.

Sapho et une jeune Lesbienne. . . . .

Elle s'enfuit et trouve plus loin : Une mère qui vend sa fille;

Deux époux qui ronflent dos à dos;

Une femme qui a choisi son amant parce que c'est un homme illustre, que tout le monde remarque, et qu'elle enlève aux autres;

Une femme qui a choisi son amant parce que c'est un homme obscur, commun, que personne ne remarque, et que les autres ne lui enlèveront pas;

Un vieillard courbé et brisé par les excès et le vice tient sur ses genoux une petite fille de dix ans qui pleure, et à laquelle il donne des bonbons.

Adèle rentre du bal avec un nouvel amant; au moment où elle va entrer avec lui dans son appartement, l'homme qu'elle a abandonné s'élance d'un coin obscur, et lui jette au visage tout le contenu d'une bouteille de vitriol.

Une femme qui, sans passions, sans amour, se donne à un homme quelconque, parce qu'elle veut avoir un enfant qui la fasse héritière d'un vieux mari.

Un mari et une femme feignent de dormir; le mari songe à une figurante d'un théâtre de mélodrame, la femme au cousin de son mari.

Un autre mari attend que sa femme dorme pour quitter clandestinement le lit conjugal, et monter un étage plus haut. La femme attendait que son mari fût parti, et descend un étage plus bas.

Valérie dans les bras de son mari, qui s'appelle Benoit, lui donne par distraction ou réminiscence le nom d'Alfred.

Inès solde les honoraires de l'avocat qui doit plaider pour elle.

Fanny reçoit de son médecin une visite qui la dispensera de payer les précédentes.

Ici un amant heureux en lunettes bleues.

Là un mari qui s'est caché dans une armoire, pour surprendre son rival, le voit, a peur, et retient son haleine de peur d'être découvert par lui.

Un homme, sauvé par son ami, secouru dans la mauvaise fortune, accueilli dans la maison de son bienfaiteur, nourri de son travail, a séduit la femme de son ami absent.

Un autre a exigé d'Hélène une complaisance sans bornes pour prix de son silence sur un secret qu'il a surpris, elle se défend, mais enfin elle préfère la perte de l'honneur à la perte de la réputation.

Un autre se prostitue honteusement à une femme vieille et laide, et vient à l'amour comme d'autres vont à leur bureau ou à leur atelier.

Léonie, qui a fait autrefois un mariage d'amour, qui a quitté un beau nom pour le nom vulgaire de l'homme qu'elle aimait d'amour, est devenue veuve, elle a soixante ans aujourd'hui et elle est riche; elle s'est mariée ce matin à un vieux drôle désagréable sous tous les rapports, mais qui est marquis. Elle veut réparer ce qu'elle appelle sa sottise et mourir titrée.

Caroline est avec un homme qu'elle n'aime pas encore;

André avec une femme qu'il n'aime plus.

Remplissez la page de tout ce que je ne puis écrire, et vous saurez tout ce que vit dans cette nuit l'âme de feu Bressier. . . . .

Alors la pauvre âme découragée s'éleva de nouveau au dessus de la ville en se disant : — Eh quoi ! tous ces gens-là ne s'aiment pas! Eh quoi ! l'amour n'est pour rien dans toutes ces caresses! Eh quoi! je n'ai pu encore trouver deux êtres qui s'aiment réellement; deux êtres beaux et bons pour naître de leur amour, et voici le jour qui va poindre, et il faut que je quitte la terre et la vie !

Mais, comme elle se laissait flotter au hasard dans l'air, elle aperçut une maison qui seule, au milieu de la nuit, était encore pleine de lumière et de mouvement; du reste ce mouvement allait finir, car des voitures, rangées en longues files, venaient successivement prendre du monde à la porte et se dirigeaient ensuite vers des points opposés. Une troupe de musiciens sortit à pied, emportant les violons dans leurs étuis.

L'âme de feu Bressier reconnut la maison de M. Morsy. Elle saisit au passage quelques mots que disaient, en montant en voiture, les personnes qui sortaient de la maison : — La mariée était charmante.

— Un peu pâle.

— Cela fait partie du costume.

— Le souper était très-beau.

— Oh ! le père Morsy fait bien les choses.

— Comment avez-vous trouvé la robe de la mariée ?

— Euh, euh, euh.

— C'est comme moi, c'était trop riche; j'aimerais mieux plus de simplicité.

— Dites donc, Alfred, combien êtes-vous censé m'avoir gagné ?

— Un peu plus de 400 francs.

— Diable ! si on y allait pour de bon ! Vous avez eu là une merveilleuse invention.

— Il faut bien être quelque chose quand on va dans le monde. Nous nous sommes faits gros joueurs.

— Mais en jouant toujours l'un contre l'autre, nous ne pouvons pas gagner.

— Mais aussi nous ne pouvons pas perdre. Perdez donc 400 francs dans une soirée quand vous avez 1000 francs de revenu par an! Et puis refuser de jouer, on vous prend pour un grigou; comme nous faisons, nous avons l'air de jeunes gens riches, gros joueurs et beaux joueurs, car nous perdons avec une admirable impassibilité. C'est une position bien plus honorée, si ce n'est honorable, que celle de *danseur*, de *jeune homme*.

— Le marié n'est pas beau.

— Oh ! il est comme tout le monde.

— Pourquoi donc à tous les mariages fait-on cette remarque, que le marié n'est pas beau? Est-ce qu'il y a beaucoup plus de jolies femmes que de beaux hommes?

— C'est que le costume de mariée sied parfaitement aux femmes, et que tout dans le costume des hommes tend à les enlaidir. Plus on est habillé, plus on est laid.

— La mère avait une bonne figure.

— Le père n'était pas mauvais non plus.

— Est-ce que vous n'avez pas votre voiture ?

— Moi ? je n'ai jamais eu de voiture.

— Mais pourtant vous m'avez offert de me reconduire?

— C'était pour *faire de l'effet* à la femme avec laquelle je dansais. *Nous* allons prendre un fiacre, et *vous me jetterez à ma porte*.

— Ah! mon Dieu! se dit l'âme, mais c'est Cornélie, Cornélie qui se marie! Paul Seeburg s'est donc enfin décidé, ou bien on l'aura décidé.

Elle entre dans la maison; quelques parentes étaient encore au salon. Madame Morsy et deux de ses cousines étaient allées coucher la mariée. La chambre est richement ornée; les meubles, les rideaux, les tapis, tout est blanc et cramoisi; une lampe d'albâtre ancienne est suspendue au plafond; Cornélie est embellie, la nature a achevé son ouvrage, la jolie fille est devenue une femme charmante.

Elle se laisse déshabiller sans dire un mot, sans presque aider les femmes qui l'entourent. Bientôt on la laisse seule, sa mère l'a embrassée et a emporté les flambeaux la chambre n'est plus éclairée que par la lampe d'albâtre, semblable à une opale lumineuse. Cornélie est émue et tremblante. L'âme de feu Bressier se joue dans ses cheveux parfumés, dans le duvet de pêche de son visage, sur le carmin de ses lèvres.

Une porte s'entr'ouvre. . . . .

Ce n'est pas Paul Seeburg, c'est le hideux Arnold; l'âme placée sur les lèvres de Cornélie veut fuir, mais elle est empêchée et emprisonnée par les rudes moustaches d'Arnold, elle se débat, elle s'évertue, elle s'échappe enfin, mais toute meurtrie, toute froissée, semblable à un papillon qui s'échappe des mains d'un enfant en laissant à ses doigts une partie de la brillante poussière de ses ailes...

A ce moment, le jour commence à paraître; des nuages couleur de soufre, de rose et de lilas, précèdent le soleil, les gouttes de rosée tremblent sur la pointe des brins d'herbe.

Les oiseaux saluent le roi de la nature.

Les fleurs entr'ouvrent leurs calices humides.

Le soleil monte à l'horizon, il va reprendre le riche écrin du matin, les pierreries liquides de l'herbe; l'âme de feu Bressier remonte au soleil dans une goutte de rosée qu'il absorbe.

POST-SCRIPTUM.

C'était en effet Arnold Redort que Cornélie avait épousé, précisément le jour où Paul Seeburg se faisait présenter chez un homme qui avait un ami qui peut-être consentirait à lui donner un libretto d'opéra.

Cornélie avait fini par céder aux obsessions de ses parents et à l'ennui de n'être pas mariée.

Le père Morsy fut d'une joie délirante, quand au bout de quelques mois sa femme lui apprit que Cornélia était grosse; on fit des projets à perte de vue, on s'occupa de l'avenir de l'enfant, on discuta tous les systèmes, on passa en revue tous les états. On ne tomba d'accord que sur une seule chose, c'est qu'on appellerait l'enfant, Aline si c'était une fille, et Théodore si c'était un garçon. On lui fit à l'avance une riche layette, on orna son berceau, on lui broda des bonnets. Cornélie annonça qu'elle le nourrirait. Sa mère s'y opposait. Après de longues discussions, Cornélie l'emporta en promettant de se résigner à donner l'enfant à une nourrice si elle se sentait trop faible pour remplir ce premier devoir maternel.

Cornélie assurait que ce serait un fils, elle en parlait sans cesse, lui achetait des joujoux; le père Morsy annonça qu'il lui donnerait sa bibliothèque.

— Je ne veux pas, disait Cornélie, que mon Théodore aille jamais en pension.

— Je vois d'ici, disait M. Morsy, que Théodore sera un enfant bien gâté et bien mal élevé.

— Je ne le gâterai pas, répondait Cornélie, mais je veux présider à son éducation, je ne veux pas le confier à des mains mercenaires.

— Mais s'il fait des fautes, qui le corrigera?

— Moi; mais avec douceur, avec tendresse. Grand Dieu! comment peut-on confier son enfant à des étrangers! Si on battait Théodore!

Mais cette joie, ces projets, tout s'évanouit au bout de quatre mois: Cornélie mit au monde un enfant ébauché, un rudiment d'enfant haut de quatre pouces; ç'aurait été un garçon. Le père le mit dans un bocal d'esprit-de-vin.

Ce fut un grand chagrin dans la maison: Cornélie avait tant parlé de cet enfant, que ne pas l'avoir lui sembla le perdre; elle pleura de ce qu'il ne naissait pas comme elle l'eût pleuré s'il était mort; elle fit toutes sortes de folies, elle affecta de mettre pendant longtemps quelque chose de noir dans sa toilette.

On attribua cet accident à plusieurs causes aussi fausses les unes que les autres, la vérité était que le peu qui était resté aux moustaches de Redort de l'âme de feu Bressier n'avait pas suffi à beaucoup près pour donner la vie à ce qui aurait été Théodore.

Cornélie en parla longtemps avec d'amers regrets.

Surtout quand elle voyait d'autres enfants.

Théodore aurait cet âge.

Voilà un bel enfant, Théodore lui aurait ressemblé.

Ah! le vilain enfant! comme il est mal élevé! mon Théodore n'aurait jamais fait cela.

Mon Dieu! peut-on battre un enfant ainsi! Non, non, Théodore, tu n'aurais jamais été battu, toi. Quelquefois même, si elle entendait parler d'une action généreuse, d'un trait de courage et de dévouement, elle disait avec orgueil: Théodore en aurait fait autant.

Quand on eut laissé pendant quelque temps le désappointement s'ériger ainsi en douleur, quand on eut permis un libre cours aux regrets de Cornélie, on s'aperçut que la prolongation en deviendrait ridicule; on finit par la plaisanter à propos de certaines exagérations; le bocal, longtemps tombe d'un fils, finit par devenir un objet de curiosité, et fut oublié sur le haut d'un bahut, dans l'atelier.

Et il arriva de ce chagrin comme de tous les autres, ce qui avait tant coûté de larmes devint un sujet de plaisanteries. Les amis de Redort, et Arnold Redort lui-même se servaient du fœtus suspendu à un fil, dans son bocal, comme d'un baromètre.

Et Cornélie un jour dit sérieusement à son mari qui allait sortir: Prends un parapluie, Théodore monte.



Cornélie un jour dit sérieusement à son mari : — prends un parapluie, Théodore monte.

FIN DE FEU BRESSIER.

UNE

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE,

PAR

ALPHONSE KARR.

PREMIER FEUILLETON.

— Parbleu! voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi. — Pas tout à fait, monsieur, reprit l'aubergiste, car voici de l'autre côté de la rue un monsieur auquel il arrive précisément la même chose. — Ce monsieur est arrivé *cinq minutes* trop tard pour la voiture! — Cinq minutes trop tard, monsieur, ou, si vous l'aimez mieux, quarante-sept heures et cinquante-cinq minutes trop tôt pour l'autre voiture qui partira après-demain. — C'est-à-dire que cette maudite voiture ne passe devant votre baraque que tous les deux jours. — Pardon, elle repassera demain. — Ah! — Mais dans le sens opposé, pour retourner à l'endroit d'où vous venez C'est du reste bien assez pour ce qu'il y a de voyageurs. — Que peut-on faire dans un trou pareil pendant deux jours? — Mais, monsieur, ce que vous faites, se fâcher, s'impatienter, jurer même un peu, si cela est agréable, puis déjeuner, dîner et souper dans ma maison; c'est ce que j'ai toujours vu faire aux personnes qui manquaient la voiture. — C'est en effet bien récréatif... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur? est-ce quelqu'un *comme il faut?* — Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? — Imbécile! cela veut dire : Est-ce un monsieur? — Je ne crois pas, monsieur; il est trop poli et trop modeste, il m'appelle monsieur, et m'a demandé la *permission* de laisser dans *ma maison* une petite valise qu'il porte avec lui... Ce n'est qu'*un homme*.

L'étranger parut ne plus écouter l'hôtelier, et examina son compagnon d'infortune, qui, marchant lentement de l'autre côté de la rue, semblait chercher à prendre une résolution. Son costume était simple: une redingote de voyage boutonnée jusqu'au col, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Tandis que celui dont il fixait l'attention était vêtu avec recherche et avec une élégance qui ne manquait de distinction qu'aux yeux des gens qui savent qu'un homme *très-bien mis* dans un salon ne continuera à être bien mis en voyage, ou dans une voiture publique, ou à la campagne, qu'à condition de l'être tout différemment. L'étranger avait des bottes vernies et des gants jaune-paille, deux riches épingles étaient attachées à la cravate au lieu d'attacher la cravate, une chaîne d'or soigneusement étalée descendait du col à la poche du gilet. Il se décida à traverser la rue avec l'intention de demander à son compagnon de séjour forcé s'il savait quelque moyen de passer outre et de ne pas demeurer deux jours dans cette auberge. Il allait probablement commencer son interpellation par « Brave homme » ou par « Dites donc, » lorsque la figure distinguée de l'inconnu lui fit sentir que cette formule ne serait pas convenable. Il se décida à dire : — Il parait, monsieur, que vous avez, comme moi, manqué la voiture? — Oui, monsieur. — Et vous savez qu'il n'en passe une autre qu'après demain? — Oui, monsieur. — Et vous paraissez plus résigné que moi. Vous êtes heureux. — Mon bonheur consiste peut-être à avoir assez de grands ennuis pour être peu sensible aux petits. — Hélas! monsieur, il n'y a de petits ennuis que ceux auxquels on est insensible; il y a telle vieille femme qui exhale pour la mort d'un perroquet tout le chagrin qu'il semble qu'elle aurait pu réserver pour la perte d'un parent ou d'un ami, et elle n'en est pas moins malheureuse. Que comptez-vous faire? — Attendre, puisqu'on ne peut faire autrement.

Puis, ayant prononcé ces mots, le second voyageur salua poliment son interlocuteur et continua sa promenade devant l'auberge. Pour celui-ci, il retourna près de l'aubergiste et s'informa de l'heure du dîner. Le dîner réunit nos deux voyageurs, et avec eux plusieurs personnes qui, les unes à pied, les autres en carrosse, venaient attendre au passage la voiture du lendemain. M. Octave trouva tout mauvais, demanda de la glace, et fut aussi surpris qu'indigné quand le garçon de l'auberge lui répondit qu'il n'y en avait plus dans le pays depuis près de trois mois, car on était alors au commencement de mai, et qu'on espérait n'en pas revoir avant le mois de novembre. Il en fut de même pour les cure-dents et de même pour un bol que M. Octave demanda avec l'intention conforme à l'usage dégoûtant établi depuis quelques années dans la société de faire ses ablutions à table. Pour l'autre voyageur, il trouva tout excellent, et parut faire un très-bon dîner.

Afin d'occuper la soirée, quelques hommes restèrent à table, l'on fit du punch et l'on fuma. M. Octave était furieux contre son valet de chambre, qui avait négligé de mettre dans sa poche de ces excellents petits cigares, un peu chers il est vrai, mais si parfaits et que lui seul possédait. L'autre en tira une poignée de sa poche et en donna à tout le monde, ils étaient délicieux. M. Octave se plaignit amèrement d'être ainsi obligé d'attendre une modeste carriole; mais, dit-il, il n'y a cependant pas moyen de voyager avec ses chevaux par une route de quelque longueur et en assez mauvais état; à quoi la plupart des assistants se dirent : Il parait que ce monsieur a des chevaux, et lui témoignèrent une plus grande somme de considération. Ce qui ne les mit pas beaucoup en frais, parce qu'ils diminuèrent d'une somme égale celle qu'ils auraient pu accorder à l'autre, qui ne dissimula pas assez qu'il était venu à pied.

Je m'aperçois ici et un peu tardivement que j'aurais évité beaucoup de répétitions si j'avais usé dès les commencement de mon récit de l'excellente habitude qu'ont les auteurs dramatiques de donner au début de leurs pièces une liste des noms et prénoms de leurs personnages. L'*autre voyageur*, auquel pour la dernière fois je donne ce nom, qui a paru déjà plus souvent qu'il n'en avait le droit, s'appelle Henri. On en revenait de temps en temps à parler du chemin qu'on avait à faire; c'était un intérêt commun entre tous les voyageurs. Un d'entre eux fit remarquer que ce chemin réputé détestable cesserait d'être mauvais si, au lieu d'avoir à monter et à descendre une côte fort rapide, on pouvait tourner cette côte en prenant quelques toises sur un terrain stérile qui appartenait au gouvernement et ne rapportait rien à personne. Octave blâma le gouvernement, et dit qu'à son retour à la ville il en parlerait au ministre.

Le lendemain, au nombre des voyageurs était un jeune paysan qui semblait bien affligé; sa mère et sa sœur l'avaient accompagné jusqu'à la voiture pour rester avec lui plus longtemps; il allait rejoindre un régiment qui lui avait été désigné. C'était un pauvre diable que le sort avait fait soldat. Seul soutien de sa mère veuve et de sa jeune sœur, il n'avait pu trouver d'appui dans la loi, qui n'exempte du service militaire que le fils *aîné* ou *unique* d'une femme veuve, sans prévoir le cas où l'aîné serait un égoïste, un mauvais ouvrier et un ivrogne, tandis que le cadet nourrirait la pauvre veuve du fruit de son travail. C'était précisément ce qui arrivait dans la famille du jeune paysan. Tous les voyageurs ne purent s'empêcher d'être un peu émus de la douleur de ces pauvres gens, et quand le jeune soldat dit en pleurant : Ce n'est pas le service militaire qui me fait peur, ce n'est pas non plus d'aller me battre; mais ce qui me fend le cœur, c'est de penser que vous, ma pauvre mère, et toi, ma pauvre Elisabeth, vous allez être réduites à mendier votre pain, Henri proposa aux voyageurs de faire une collecte, et lorsqu'il tendit son chapeau, cette idée était si bien venue à tout le monde que plusieurs avaient déjà la main à la poche. Le chapeau vidé, entre les pièces de monnaie qui s'y trouvèrent en assez grande abondance, on trouva un double louis en or; tout le monde l'attribua sans hésiter à Octave, qui était sans contredit le plus somptueux des voyageurs réunis, et on appuya cette opinion du soin qu'il avait eu d'enfoncer sa main dans le chapeau en y déposant son offrande. Quelqu'un même dit à un autre : Ce monsieur qui a fait la collecte n'a peut-être pas donné grand' chose; mais c'est toujours lui qui a eu l'idée et qui sous un certain point de vue a donné tout l'argent. Octave lui-même, qui savait fort bien n'avoir pas mis le double louis, et qui n'avait si profondément plongé sa main dans le chapeau que pour cacher la modicité de son don, Octave fut loin de soupçonner Henri, qui avait su cacher jusqu'au soin qu'il avait pris de se cacher. Octave crut devoir faire un discours sur ce qu'il y avait d'odieux à priver ainsi toute une famille de son seul appui. Il demanda à la mère du conscrit si elle avait réclamé auprès de l'autorité, parce que le fils *aîné* ou le fils *unique* d'une veuve... Elle répondit que son fils n'avait pas droit à cette exemption, parce qu'elle avait un autre fils plus âgé qui les avait quittées et abandonnées depuis longtemps. Octave prit le nom et l'adresse de la veuve, lui promit de ne pas l'oublier, et dit qu'il consentait à perdre son nom si dans un mois le jeune soldat n'était pas rendu à sa famille. Les remerciments dont il fut l'objet ne furent interrompus que par l'invitation que le conducteur adressa aux voyageurs de monter en voiture. Le départ fut cependant retardé encore quelques instants par Henri, qu'on alla avertir dans sa chambre, où il était remonté; il donna à l'aubergiste une lettre qu'il vint cacheter au feu de la cuisine, et qu'il le pria de faire partir sans

délai, ce qui fit dire à Octave, avec l'approbation du reste des voyageurs : Ce monsieur prend vraiment bien son temps pour songer à sa correspondance. Octave s'empara sans façon de la meilleure place de la voiture; Henri monta dessus avec le conducteur et le jeune soldat.

A la dînée, il s'attabla avec le conscrit dans un coin de la salle. Le lendemain matin de très-bonne heure, on arriva au but du voyage. Quelques voyageurs montèrent dans un autre véhicule, quelques autres étaient arrivés. On se sépara probablement pour ne jamais se revoir. A peine si quelques-uns échangèrent un léger salut. Henri, qui paraissait connaître la ville parfaitement, se mit en marche pour la maison de M. de Riessain. Pour cela, il quitta la partie habitée de la ville et passa par plusieurs rues où il n'y avait que des jardins au milieu desquels s'élevait çà et là une maison isolée. Il ne fut pas médiocrement surpris lorsqu'il rencontra dans une de ces rues son compagnon de voyage Octave, qui, d'abord derrière lui, ne tarda pas à marcher à ses côtés. Sans aucun motif bien sérieux de cacher son nom ni le sujet de son voyage, Henri ne se sentait porté envers Octave à la confiance à aucun titre; d'ailleurs, Octave avait en route parlé de la ville où ils se rendaient ensemble comme s'il y connaissait plusieurs personnes, et la recommandation qu'avait reçue Henri de M. de Riessain de le venir voir sans parler de son voyage, tout en paraissant se borner aux gens de leur connaissance, n'avait cependant pas de limites assez fixes pour qu'il l'enfreignît sans raison, et surtout sans plaisir. Aussi, quand Octave le salua et sembla vouloir engager une conversation, Henri commença à ralentir sa marche, et à la première rue par laquelle il devait tourner, il s'arrêta tout à fait pour laisser le temps à Octave de continuer tout droit. Celui-ci s'arrêta de même et continua à causer. Henri, après quelques instants, le salua et tourna par la rue voisine. — Ah! vous allez par là? dit Octave. Et, comme c'était son chemin, il continua de marcher à côté d'Henri. Le même manége se renouvela à la première rue qu'on rencontra, mais alors Henri, décidé à se défaire de cet opiniâtre compagnon de voyage, prit résolument un chemin opposé à celui qui menait chez M. de Riessain; puis, quand il se trouva à l'autre extrémité de la ville, il s'arrêta à un carrefour, et ayant demandé à Octave par où il continuait, il le salua et prit le côté opposé, bien décidé qu'il était à en prendre un autre si Octave avoit pris celui-là; puis, par de nombreux détours, il regagna la maison de M. de Riessain, où il trouva, tirant la sonnette, le même Octave qu'il espérait avoir perdu dans la ville. Tous deux échangèrent en souriant un salut silencieux, et tous deux demandèrent M. de Riessain. On les fit entrer dans un salon où M. de Riessain ne tarda pas à venir les trouver; il accueillit Henri presque comme un inconnu, et en le priant de l'excuser, il emmena Octave dans son cabinet. Un quart d'heure se passa, pendant lequel Henri, après avoir regardé tous les tableaux, après avoir compté le nombre de pas que l'on pouvait faire dans le salon tant en large qu'en long, commençait à se trouver en peine de nouvelles distractions. M. de Riessain entra, et lui serrant la main avec effusion, lui dit :

— Enfin, nous voilà ensemble, mon cher Henri, et nous voilà seuls. Vous avez voyagé avec cet écervelé d'Octave, et vous ne lui avez pas dit votre nom. Vous avez bien fait. — Je ne lui ai pas dit mon nom, mais sans savoir bien faire. Quelle importance cela peut-il avoir? — Mais beaucoup, parce qu'il vous cherche. — Vraiment? — Et il ne venait ici que pour me demander où vous demeurez. — Mais alors, mon cher monsieur de Riessain, pourquoi ne pas lui avoir dit... — Il vous cherche pour vous couper la gorge. — Raison de plus; il m'aurait sans doute dit pourquoi, ce qu'il me sera autrement impossible de deviner. — Vous n'aurez pas besoin de le deviner, Octave m'a parfaitement mis à même de vous l'apprendre. Il a vu ma fille cet hiver dans je ne sais quelle maison où ma folle de sœur l'a conduite. Il se croit amoureux. Il a appris de ma bouche, à sa première ouverture, que vous êtes destinés l'un à l'autre, et naturellement il veut vous tuer. Ce qu'il y a de plus curieux dans ceci, c'est qu'Octave d'Hervilly, qui a voyagé avec vous, qui est venu ici avec vous, prétend vous connaître et vous avoir provoqué devant plusieurs personnes sous un prétexte, dit-il discrètement, qui ne peut en rien compromettre ma fille; il ajoute qu'on vous a accommodés, mais que cette fois l'affaire ira jusqu'au bout. — Eh quoi! s'écria Henri, monsieur de Riessain, vous l'avez laissé partir sans me mettre à même de le convaincre d'un lâche et odieux mensonge; vous m'avez fait perdre cette occasion de tirer sûrement de lui et de son impertinence une vengeance légitime! — Légitime, c'est possible, mais sûre, c'est autre chose. J'ai fait mieux, je vous ai vengé. Je lui ai promis de lui être favorable dans ses amours. Je compte l'appuyer auprès de ma fille, et même consentir à leur union. — Pardon, monsieur de Riessain, dit Henri; mais est-ce que par hasard je rêve, ou est-ce que je suis devenu fou? Depuis que j'ai mis le pied dans votre maison, je n'ai absolument rien compris de ce que j'ai vu ni de ce que j'ai entendu. Ma rencontre avec ce M. Octave, dont je n'ai pu me débarrasser, a plutôt, en effet, l'air d'un cauchemar que d'une rencontre ordinaire... — Il n'y a cependant là dedans rien que de fort simple, mon cher Henri; mais il faut avant tout que je vous donne connaissance d'une correspondance un peu singulière que j'ai interceptée. — Mais, monsieur, je ne puis cependant laisser impuni... — Octave d'Hervilly?... je vous dis que je m'en charge. — Mais votre manière de me venger est plus que bizarre, et j'ai l'habitude de faire moi-même ces sortes de choses. — Voulez-vous m'accorder un quart d'heure? — Volontiers. — Eh bien! asseyez-vous et écoutez!

« Vous avez raison, ma bonne tante... » C'est ma fille qui écrit à ma sœur. J'ai regretté, et vous regretterez comme moi, j'en suis sûr, de ne connaître qu'une des deux lettres de cette raisonnable correspondance, mais celle que nous possédons nous met à peu près à même de deviner celle qui nous manque.

« Vous avez raison, ma chère tante, je suis bien malheureuse... » Sotte créature! dix-huit ans, fraîche et rose comme une pêche, riche, bien élevée, adorée par son père, destinée à être la femme d'un jeune homme beau, distingué, au moins aussi riche qu'elle, d'un jeune homme qui ne l'a vue qu'une fois et qui l'aime comme un fou, *bien malheureuse*, vraiment. J'ai peine à retenir mes larmes quand je vois de pareilles infortunes!

« Sacrifiée par la volonté aveugle de mon père à un époux que je n'ai pas encore vu, pour lequel je n'éprouverai sans doute aucune sympathie, je suis condamnée à traîner une vie décolorée dans une union qui est la plus dure des chaînes quand elle n'est pas formée par le cœur. » Je vous prie de croire, mon bon Henri, que ma fille ne tire pas de semblables phrases de sa tête ni de son cœur. C'est sa tante, une vieille fille féroce qui les lui a apprises, et qui lui fait croire qu'elle est *malheureuse*. Ma fille malheureuse! Mais, mon cher Henri, je donnerais ma fortune et ma vie pour lui éviter un chagrin réel... Jamais je n'en ai laissé approcher d'elle, je vous le jure, et c'est pour cela que je veux que vous soyez son mari, parce que je sais combien vous êtes bon, parce que vous me continuerez, vous la gâterez comme moi : je vous assure qu'elle est au fond aussi bonne qu'elle est belle.

« Je vous avouerai cependant, ma tante, que, sur un point, j'ai de la peine à penser comme vous. » Tenez, Henri, la voici un peu plus raisonnable, cela lui arrive chaque fois qu'elle pense elle-même.

« Cet homme épris de moi, comme vous dites, qui a juré la mort de celui qu'on me destine, ce M. Octave d'Hervilly, me fit plus de peur que de plaisir; je ne l'ai pas remarqué à cette soirée ou à ces soirées où vous me dites que je l'ai rencontré, je n'ai donc à son sujet aucune impression à vous confier. Relativement au petit maître de chant, ce sera toujours pour moi un maître de chant et rien davantage. Mon futur inconnu n'a donc point de rival; mais cependant je le déteste cordialement, lui et le lien odieux qu'on veut me faire contracter. » Ici, mon ami, il y a quelques lignes des plus graves et que je vous passerais dans la lecture de cette épître si je n'espérais vous avoir bien convaincu que ce n'est pas en réalité l'œuvre de ma fille mais le reflet des pensées saugrenues de ma ridicule sœur, et surtout si je ne voulais pas agir avec vous avec une entière bonne foi. Les voici :

« Je dois cependant tout vous dire, chère tante; il n'est pas tout à fait vrai que le protégé de mon père n'ait point un rival, mais je suis sûre que lui-même, fût-il mon époux, ce qui, j'espère, n'arrivera pas, n'en saurait prendre d'ombrage. Vous vous rappelez ce bouquet de chèvrefeuille qui me fut envoyé si bien à point le soir d'un jour où la vue d'un de ces arbrisseaux m'en avait inspiré le désir; eh bien, j'ai souvent rêvé à celui qui avait ainsi deviné et accompli mon désir; j'ai souvent cherché si le hasard ne me le ferait pas reconnaître au milieu des hommes qui m'entouraient... Excepté cela, ma tante, il n'aura dans mon cœur d'autre ennemi que lui-même... Je vous remercie des encouragements que vous me donnez contre une volonté à laquelle je n'ai jusqu'ici pas eu de peine à prendre l'habitude de me soumettre, puisqu'elle ne s'était manifestée qu'au profit de mes plaisirs; mais je n'avais pas besoin des excellentes raisons que vous me donnez pour opposer une résistance opiniâtre au sacrifice que l'on exige de moi... Je veux être sage et fidèle à l'époux que j'aurai, mais aussi, et à cause de cela, je ne veux épouser qu'un homme que j'aimerai. Cette idée me fait de la désobéissance un devoir plus respectable à mes yeux que celui qu'on voudrait me faire de la soumission aux ordres de mon père. »

— Eh bien, Henri, que dites-vous de cela? — Je dis, monsieur de Riessain, que cette fois j'espère que c'est dans son cœur que votre fille a trouvé ces sentiments, qui me paraissent nobles et raisonnables.

— C'est possible, Henri; mais l'homme au bouquet? — L'homme au bouquet?... c'était moi. — Vraiment! — C'est un incident bien simple. A la promenade, je me trouvais derrière ces dames avec quelques autres personnes, lorsque votre fille, qui avait attiré mon attention par sa grâce et sa beauté, dit à sa tante : Ah! ma tante, quel beau chèvrefeuille, et quel parfum! Je fis quelques questions sur ces dames; jugez de ma joie lorsque j'appris que cette charmante fille était celle dont vous m'aviez tant parlé et que, m'aviez-vous dit, vous seriez heureux de voir ma femme. Je lui envoyai un bouquet des fleurs qu'elle avait désirées. Je commençai une lettre pour vous, puis, songeant que je pouvais arriver aussitôt que ma lettre et avoir une réponse deux jours plus tôt que si j'attendais là-bas, j'accourus auprès de vous; mais, pendant ce temps-là, vous étiez allé chercher votre fille, et voilà quinze jours que je vous attends. L'avez-vous ramenée? — Oui, elle est au couvent où elle a été élevée. Mais qu'allons-nous faire? comment triompherons-nous de cette prévention qu'elle a contre vous et que sa tante a si bien cultivée? Mais écoutez le reste de la lettre, et c'est ici que vous allez reconnaître et les billevesées de ma

sœur et la fâcheuse influence que son imagination malade a eue sur celle d'Angélique.

« Mon cœur a été doucement ému, ma bonne tante, au poétique tableau que vous me faites d'un amour partagé. Non certes, je ne serais point lâche dans les traverses qui, dites-vous, viennent toujours éprouver un amour de ce genre, comme si le ciel était envieux d'un bonheur qu'il n'accorde qu'à regret aux humains, dans la crainte de n'avoir rien d'aussi beau à donner à ses élus. Non, celui auquel j'aurais donné mon cœur n'aurait rien à craindre de moi, ni perfidie ni abandon, et si des parents barbares... »

Oh! ma pauvre fille, quelles sottes choses on t'a apprises!

« Et si des parents barbares me traînaient à l'autel, je refuserais hautement l'homme assez lâche pour vouloir profiter de cette odieuse tyrannie. Mais, ma tante, il s'en faut de tout que votre petit maître de chant m'inspire de semblables idées; si sa timidité vous a touchée, je vous avoue que moi je ne la trouve pas assez complète, puisqu'il a osé vous parler de ses ridicules sentiments pour moi. Je vous prie donc, ma chère tante, de ne l'encourager en aucune façon. Il faut croire que Saint-Preux, le maître de Julie, était fait d'autre sorte. »

Voici qui est mieux, mais ma sœur fait là un joli métier. Quand les femmes ne peuvent plus s'occuper d'amour pour leur compte, il faut qu'elles se mêlent au moins dans les amours des autres, soit pour les favoriser, soit pour les traverser, et je m'aperçois en outre qu'elle lui a fait lire de bons livres! Mon cher Henri, je vous en supplie, n'allez pas mal juger ma fille; voyez, au milieu des sottises de sa tante qu'elle récite, paraître par moments le bon sens et la dignité qu'elle ne doit qu'à elle-même; elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un honnête homme. Croyez-moi quand je vous l'affirme sur l'honneur; sa beauté n'est pas une trompeuse amorce, c'est la parure d'une belle âme et d'un noble cœur; vous et moi nous effacerons jusqu'aux traces des idées absurdes qu'une vieille folle lui a mises dans la tête. — Mon cher monsieur de Riessain, je l'aime de toute mon âme. — Eh bien, mon ami, voyons donc ensemble jusqu'où va le mal. Tenez, lisez vous-même le reste de la lettre, c'est l'analyse d'un roman qu'elle vient de lire et qui l'a ravie.

L'héroïne, enlevée trois ou quatre fois, enfermée dans je ne sais combien de cachots, au pouvoir de beaucoup de scélérats, sort pure et sans tache de toutes ces épreuves, et finit par apporter un cœur fidèle à un pauvre chevalier repoussé par des parents barbares (nom charmant sous lequel elle me désignait tout à l'heure) et qui par sa valeur devient roi de quelque île inconnue, après avoir pourfendu je ne sais combien de rivaux.

Voilà ce qu'on a fait croire à la pauvre enfant qu'elle trouverait dans la vie. Et comme au demeurant ces sottises ont un côté noble, sa jeune imagination s'y est laissé prendre. Voilà donc ce que j'ai décidé. Octave s'est conduit comme un sot, il en payera la peine. Il est impossible que vous vous présentiez comme l'époux choisi, que dis-je! imposé par le féroce père que je suis. Il y aurait de quoi détruire tous nos projets, car vous n'épouseriez pas plus ma fille sans son libre consentement que je ne vous la donnerais malgré elle. Je me suis rappelé cette histoire des habitants de je ne sais quelle ville qui voulaient bâtir un pont sur je ne sais encore moins quelle rivière. A chaque tentative, l'eau détruisait et emportait l'ouvrage commencé. Enfin le diable vint voir un des principaux de la ville et dit : Je bâtirai le pont en une nuit, et il durera deux cents ans, jour pour jour, et il ne vous en coûtera qu'une bagatelle : j'aurai pour moi la première créature qui passera sur le pont. Celui auquel était faite la proposition en référa aux autres chefs, et la proposition du diable fut acceptée. Le matin du jour suivant on trouva un magnifique pont jeté d'une rive à l'autre. Que firent alors les chefs de la ville? Ils prirent un chat, et, le mettant à l'entrée du pont, ils le chassèrent et l'épouvantèrent par des cris, de sorte qu'il passa de l'autre côté. Le diable, pris pour dupe, s'empara du chat et l'emporta en grommelant. L'autorité paternelle est ce pont bâti par le diable, c'est Octave qui passera dessus.

Henri fit de nombreuses objections, mais M. de Riessain les leva toutes et acheva de développer ses idées. Henri finit par se rendre, mais seulement devant une volonté à laquelle M. de Riessain annonça qu'il ne ferait aucune modification.

— Ici finit naturellement le premier feuilleton, dis-je à un ami qui lisait par-dessus mon épaule. — Eh quoi, s'écria-t-il, avez-vous donc un riche patrimoine que vous m'ayez caché jusqu'ici, ou êtes-vous vendu au pouvoir, ou joignez-vous à votre métier d'écrivain quelque industrie ténébreuse, que vous écrivez ainsi?

Un peu étonné de cette sortie, je priai mon ami de s'expliquer. Il s'assit au coin du feu, en face de moi, et me tint à peu près ce langage : — Quand vous faites des romans, n'êtes-vous donc pas, comme les autres, payé à tant la ligne, à tant la page, à tant la feuille? — Oui, certes, pourquoi ne me conformerais-je pas à l'usage établi à ce sujet? — Conformez-vous à l'usage établi tant que vous voudrez, mais au moins étudiez les maîtres du genre et apprenez d'eux à ne pas vous livrer à un pareil gaspillage. Représentez-vous bien que, payé à la ligne, La Rochefoucauld, s'il eût vécu de ce temps, et s'il eût vécu du produit de sa plume, n'eût guère vécu qu'une ou deux semaines de ce qu'on lui aurait payé les *Maximes*. — C'est possible, mais quelque inconvénient qu'ait cette manière de procéder il s'en présenterait bien davantage si l'on voulait appliquer au prix des ouvrages littéraires quelque règle ayant pour base le mérite du livre. — Je ne chicane pas le mode en usage, mais je veux vous faire remarquer combien vous en usez peu fructueusement en vous montrant comment procéderaient quelques-uns des maîtres qu'à tous égards vous devez vous proposer pour modèles. Vous avez introduit en scène un aubergiste, une demi-douzaine de voyageurs, un conscrit et sa famille; c'étaient autant de portraits à faire. Et l'auberge donc! croyez-vous qu'un des maîtres dont je vous parle eût laissé passer ainsi une auberge? Il s'en faut, et si le mot auberge lui venait à la plume il l'arrêterait, ce mot, au passage, et lui ferait rendre gorge. Chaque casserole lui payerait au moins un droit de cinquante centimes. Et la cheminée! il ne donnerait pas la cheminée pour quinze francs; et il y a aussi une voiture dont vous pourriez tirer parti. — Vouliez-vous que je l'arrêtasse sur la route? — Non, mais cette voiture-là vous doit dix francs qu'il ne tenait qu'à vous de vous faire payer; et maintenant passons à l'exemple d'un autre maître : vous aviez un jeune homme qui voyage et qui est à la campagne, il fallait vous écrier : La campagne! la jeunesse! deux belles et ravissantes choses si vous y joignez l'amour : la jeunesse, l'amour et la campagne! La jeunesse avec ses croyances, ses illusions, sa confiance; l'amour avec ses dévouements, ses déceptions, ses rêves; la campagne avec ses arbres, ses allées tortueuses, ses chants d'oiseaux; la campagne est faite pour l'amour et pour la jeunesse; la jeunesse et l'amour sont faits pour la campagne. C'est à la campagne qu'il faut aimer, et c'est pour aimer qu'il faut être jeune; la jeunesse sans l'amour n'est pas la jeunesse; l'amour sans la jeunesse n'est pas l'amour; la campagne n'est pas la campagne sans la jeunesse et sans l'amour; à quoi servirait la jeunesse sans l'amour? à quoi servirait l'amour sans la jeunesse? que faire à la campagne si l'on n'y est jeune et si l'on n'y est amoureux? etc., etc.

Troisième procédé : Au lieu de mettre votre histoire à une époque vague et indéterminée, il fallait prendre une époque historique : Un de vos personnages serait filleul ou domestique d'un personnage célèbre et assisterait naturellement à un bon volume d'événements ou de fêtes de cette époque que vous trouveriez écrits partout.

Quatrième procédé : Assez, dis-je à mon ami, il se trouverait des gens qui, s'ils vous entendaient, prendraient ces généralités pour des portraits. — Mais, répliqua mon ami... — Mais, repris-je, je ne veux prendre ce que vous dites que pour des généralités, attendu que je compte coudre votre discours à un de mes chapitres, ce qui compensera un peu le désintéressement que vous me reprochez avec tant d'amertume. Ici donc finit un peu moins naturellement, peut-être, mais finit cependant le premier feuilleton de l'histoire invraisemblable que j'ai entrepris de vous raconter.

DEUXIÈME FEUILLETON.

M. de Riessain est allé chercher sa fille au couvent et l'a installée dans la maison où il a reçu Octave et Henri. Cette maison est une nouvelle acquisition que sa fille ne connaissait pas encore et qu'elle trouve ravissante. La maison est au milieu d'un immense jardin. La tante Eudoxie est revenue joindre son frère et sa nièce. Des affaires lui ont fait faire à la ville de ***, avec sa nièce, un séjour qui devait être de deux mois et qui a duré plus d'un an, parce que M. de Riessain, obligé lui-même de faire un voyage, n'a pas cru devoir les faire revenir à la campagne. Le lendemain de leur arrivée à toutes deux, M. de Riessain annonce froidement qu'il attend la visite de l'époux qu'il destine à sa fille. Angélique pâlit et regarde sa tante d'un air désespéré. La tante Eudoxie fait quelques questions : — Eh! mon frère, dit-elle, comment est le jeune homme, car je ne mets pas en doute un seul instant qu'il s'agisse d'un jeune homme? — Ma sœur, répond M. de Riessain, j'aurai l'honneur de vous le présenter demain. La tante Eudoxie et la nièce Angélique se retirent de bonne heure pour pouvoir librement causer de l'événement. Angélique, déjà fort disposée à la rébellion, reçoit à ce sujet de sa tante les plus grands encouragements; puis la tante reprend la lecture d'un roman qu'elles ont commencé. A chaque instant, de frappants rapports entre la position d'Angélique et celle de l'héroïne arrachent à la nièce et à la tante des exclamations suivies de longues réflexions.

En effet, la jeune et belle Floreska est malgré elle et par un père barbare traînée à l'autel, où elle doit épouser le cruel et farouche Nérisko; mais Floreska aime un certain Oswald, et trouve dans son amour une fermeté inébranlable contre le tyrannique auteur de ses jours. La tante s'interrompt ici pour faire remarquer à sa nièce que le petit maître de chant s'appelle Oswald, mais Angélique prie sérieusement sa tante de ne plus lui parler du maître de chant. Elles se séparent et se disposent à se coucher; mais au bout de quelques instants, Angélique, émue et tremblante, revient dans la chambre d'Eudoxie.

— Oh! mon Dieu! ma tante, si vous saviez... — Que se passe-t-il donc, Angélique? tu as la figure bouleversée. — Venez, ma tante, venez voir dans ma chambre. — Ne vaudrait-il pas mieux sonner? — Ma tante, cela n'a rien de dangereux; mais c'est bien extraordinaire. Vous savez, l'inconnu? — L'homme au chèvrefeuille! Il est dans ta chambre. — Ah! ma tante, dit Angélique en rougissant, quelle idée!

— Qu'y a-t-il donc, alors? — Il y a dans un vase, sur ma cheminée, un bouquet de chèvrefeuille. — Ce n'est pas possible! — Je sais bien que ce n'est pas possible, ma tante; mais cela est, et c'est ce qui m'étonne.

Elles retournent ensemble dans la chambre d'Angélique. C'est bien un bouquet de chèvrefeuille, la chambre en est toute parfumée. On sonne la femme de chambre attachée au service des deux dames, ce n'est pas elle qui a placé là le bouquet. Elle ne sait ce que cela veut dire. On la renvoie, et la tante et la nièce passent une partie de la nuit à raisonner et à déraisonner. — Oh! maintenant, dit Angélique, je suis comme Floreska, je suis aimée et de l'amour le plus tendre et le plus constant: pense, ma tante, voilà plus d'un an! Je serais ingrate de ne pas ressentir un peu de reconnaissance d'une flamme si pure et si fidèle... Je suis aimée, ô... Il faut avouer, ma tante, que c'est bien désagréable de ne pas savoir le nom de celui dont on est aimée, qu'on est si près d'aimer soi-même.

La tante ajoute qu'il n'est pas moins embarrassant de ne l'avoir jamais vu..... Qui peut-il être? Est-ce ce grand brun qu'on appelait M. de Walstein? — Oh non, ma tante; il est commun au dernier point. — Serait-ce donc ce jeune homme blond si frais et si rose? — — Fi donc! ma tante, je n'aime pas un homme frais et rose. — Je m'y perds, alors.

Il est près de trois heures du matin lorsque Eudoxie annonce qu'elle *meurt de sommeil*. Angélique lui demande la permission de partager son lit, d'abord parce qu'elle n'a point sommeil et espère pouvoir encore un peu causer de l'inconnu, et aussi parce qu'elle ne peut songer sans un trouble ingénu et sans une crainte pudique que l'inconnu est entré et peut entrer dans sa chambre fermée. Ce n'est qu'aux premiers rayons du jour qu'elles finissent par s'endormir. Angélique a emporté dans la chambre de sa tante le bouquet de chèvrefeuille. Il a son premier regard quand elle se réveille, comme il a eu le dernier quand elle s'est endormie. Pendant toute la nuit ses rêves lui montrent l'inconnu, mais il lui tourne le dos, ou il a un masque sur le visage.

Le matin, au déjeuner, M. de Riessain demande si l'on ne veut pas faire un peu de toilette... Quand elle est seule avec sa tante, Angélique annonce qu'elle n'en fera pas, qu'elle ne veut faire aucuns frais pour ce monsieur si protégé par son père. La tante objecte qu'il ne faut pas cependant *faire peur* aux gens. Angélique répond qu'elle ne demande pas mieux que de faire peur à M. d'Hervilly... Son père vient enfin de lui dire le nom de l'homme qu'il lui destine... Je voudrais savoir si cependant, le prétendant parti, Angélique apprendrait avec plaisir qu'il a refusé sa main parce qu'il la trouve trop laide. Dans l'histoire de l'héroïsme féminin, histoire qui serait longue et belle, si ces grands combats, ces grandes victoires et ces grandes défaites n'avaient pas lieu en silence, on trouve des femmes en grand nombre qui ont tout sacrifié pour l'homme qu'elles aimaient, rang, honneur, fortune, quelques-unes ont préféré la mort à l'infidélité; mais on n'en voit pas qui aient attenté à leur beauté et se soient un peu défigurées pour déplaire à des oppresseurs épris de leurs charmes. Peut-être, du reste, en faut-il chercher la cause dans l'ingratitude des hommes, car, certes, ce n'est pas le courage qui manque aux femmes, et elles en ont plus que les hommes, mais elles craindraient sans doute de déplaire, après un pareil sacrifice, au moins autant à l'homme qu'elles aiment qu'à celui qu'elles n'aiment pas.

Ce n'est pas cependant ce qui arrive: Angélique a fait de toilette tout juste ce qu'il faut pour ne pas fâcher son père, et cependant Octave *ne trouve pas d'expressions* pour dire à M. de Riessain combien il la trouve belle. Angélique, au contraire, s'irrite contre sa tante qui dit que ce jeune homme n'est pas mal; elle se rappelle alors parfaitement l'avoir rencontré dans le monde l'hiver précédent, et, des hommes qu'elle voyait, c'était sans contredit celui qui lui déplaisait le plus... Non, dût son père *la maudire*, elle n'épousera pas M. d'Hervilly; elle voudrait pouvoir dire combien il est différent l'homme au bouquet de chèvrefeuille; mais quoiqu'elle en soit certaine, elle n'ose exprimer tout haut sa conviction. Le soir, elle se jette en pleurant aux genoux de M. de Riessain, et le supplie de ne pas l'obliger d'épouser un pareil homme. M. de Riessain lui demande, de son air le plus terrible, si par hasard elle aurait disposé de son cœur. Angélique répond que son cœur est libre, et elle ajoute, comme Floreska, que *l'amour de son père lui suffit, qu'elle est bien jeune*, etc. M. de Riessain est inflexible; la tante intervient et demande au moins un délai; le père hésite, se fait longtemps prier, et finit par accorder trois mois; mais ce terme passé, il n'écoutera aucune réflexion. Angélique, qui n'a jamais vu à son père une pareille sévérité, se retire dans sa chambre, fort triste; mais la tante Eudoxie la rassure... On ne sait ce qui arrivera d'ici à trois mois. Floreska n'obtint qu'un délai de trois jours, et cependant elle épousa Oswald, après qu'il eut vaincu et tué Nérisko. L'inconnu finira par se manifester autrement que par des bouquets... La tante Eudoxie a bon espoir; Angélique préfère la mort et même le couvent à une pareille union. Nous les laisserons dans ces dispositions, qui leur fournissent abondamment de quoi alimenter leur conversation.

Henri avait repris la voiture qui l'avait amené; le temps était beau, et il s'était assis sur le faîte de la voiture à côté du conducteur... Quand on arriva à l'auberge que nous connaissons, il vit sortir de l'intérieur du carrosse le même Octave d'Hervilly, à l'endroit duquel il avait remplacé l'indifférence par un sentiment voisin de la haine. A peine les voyageurs étaient entrés dans la salle où l'on dîne, que des cris se firent entendre: C'est lui! le voilà! — Ah! monsieur, dit l'hôte à Octave, vous ne nous avez pas oubliés: quelques heures après votre départ, il est arrivé l'autorisation de faire passer le chemin par cette terre en friche qu'on refusait depuis si longtemps. Ah! monsieur, vous êtes le bienfaiteur du pays.

Octave et Henri furent aussi étonnés l'un que l'autre. Octave cependant se remit le premier, et répondit que ce qu'il avait fait n'était rien, qu'une simple lettre au ministre avait suffi pour l'éclairer. — Oui, monsieur, très-bien, une simple lettre; mais nous en avons écrit cent, des lettres, et nous n'avions jamais obtenu de réponse; et le pauvre Pierre, ou plutôt l'heureux Pierre, vous lui aviez promis de ne pas l'oublier; vous aviez dit que dans un mois il serait de retour auprès de sa mère. Il n'a pas fallu un mois: il est arrivé ce matin... On est déjà allé le prévenir que vous êtes ici.

Si Octave était étonné de voir que le hasard avait si promptement réalisé des promesses qu'il avait faites sans intention et sans puissance de faire davantage, Henri, de son côté, ne pouvait se lasser d'admirer l'assurance avec laquelle Octave acceptait la responsabilité de services qu'il n'avait même pas songé à rendre. Octave était de ces gens qu'on rencontre fréquemment, qui tiennent moins à être qu'à paraître, qui emploient tous leurs efforts à *faire de l'effet*. On ne sait pas à combien de pauvretés ils se résignent pour paraître riches: quels minces dîners, quels jeûnes même accusent leurs bottes vernies et leurs gants jaunes. Je connais de ces gens qui aimeraient mieux passer pour être l'amant d'une femme, que l'être en effet si personne ne devait rien savoir de leur bonheur. Bientôt arriva le jeune conscrit avec sa sœur et sa mère. La joie la plus vive avait succédé aux larmes. La sœur, une belle jeune fille, baisa la main d'Octave. Tout en acceptant ces témoignages de reconnaissance, M. d'Hervilly aurait beaucoup donné pour savoir par quel mystère l'espoir qu'il avait fait naître pour se donner un moment d'importance, et de la portion de terrain nécessaire à l'amélioration du chemin, et de la libération du jeune conscrit, se trouvait aussi bien à point réalisé par un événement qu'il n'osait pas appeler un hasard... L'hôte, qui était sorti pour surveiller ses fourneaux, rentra dans la salle, et dit: — M. le baron de Horrberg est servi. A ces mots, Henri se retourna brusquement; mais il s'aperçut que c'était à Octave d'Hervilly que s'adressait l'aubergiste. Octave demanda à l'hôte pourquoi il lui donnait ce nom. — Pardon, monsieur le baron, répondit-il si je dévoile votre incognito, mais il n'est personne ici qui ne soit heureux de savoir comment s'appelle un homme aussi généreux, et la mère et la sœur de Pierre sauront sous quel nom elles doivent adresser leurs vœux au ciel pour votre bonheur. — Mais, mon ami, ce nom... — Je sais bien que M. le baron avait l'intention de cacher son nom, mais il s'est trahi lui-même: l'autorisation de prendre le morceau de terre qui nous avait été si longtemps refusé, et l'acte de libération de Pierre portent également que c'est à la recommandation de M. le baron de Horrberg. Or, comme c'est après la promesse que nous avait faite M. le baron, que ces heureuses choses nous sont arrivées, comme au premier moment, ne pouvant maîtriser sa douce émotion en présence des heureux qu'il a faits, M. le baron a reçu avec une noble franchise, nos remercîments et nos actions de grâce, il n'y a plus à douter un moment que Votre Excellence ne soit le baron de Horrberg. Octave répondit par un sourire un peu embarrassé, et néanmoins accepta la politesse que lui firent ses compagnons de voyage qui voulurent qu'il passât avant eux pour entrer dans la salle à manger. Il ne pouvait refuser le nom de baron de Horrberg sans avouer qu'il avait accepté des remercîments pour des services rendus par un autre; il fallait être le baron de Horrberg, ou un insigne gredin; il ne crut pas devoir hésiter. Octave croyait rêver, il se demanda un moment à lui-même s'il n'était pas par hasard baron de Horrberg, et si quelque voile jeté sur sa naissance ne venait pas se déchirer subitement. Mais il n'y avait pas moyen de conserver cette idée, même quelques instants: il était né si régulièrement, si bourgeoisement, si conformément à tous les usages et à toutes les garanties légales, qu'il n'y avait pas moyen d'espérer d'autres parents que ceux qu'il avait jusque-là reconnus pour tels.

Le dîner se prolongea assez tard, parce qu'il fallait attendre une voiture jusqu'au lendemain. Henri accabla Octave d'éloges sur sa générosité, le félicita du pouvoir qu'il avait sur l'esprit du ministre. Mais ces louanges et ces félicitations avaient quelque chose d'exagéré qui ressemblait singulièrement à de l'ironie. Octave était fort embarrassé; il ne pouvait se fâcher de compliments qui n'étaient désobligeants que parce qu'il ne les méritait pas. Et cependant il s'apercevait de temps en temps que Henri voyait son embarras et s'en amusait. Henri, de son côté, n'était pas animé de sentiments très-bienveillants pour M. d'Hervilly, et comme chacun avait fini par déclarer ses noms et qualités, il s'efforça de provoquer une question directe, qu'il éluda pendant quelque temps, mais il conta deux ou trois anecdotes où il se donnait à jouer un rôle peu honorable ou ridicule, et enfin il avoua qu'il voyageait par mesure de prudence. Il avait eu pour rival dans une affaire de cœur une sorte de matamore qu'il ne se souciait pas de nommer. Ses principes l'avaient obligé de repousser une proposition

de duel que lui avait fait faire ce spadassin. Menacé d'une insulte publique, il s'éloignait de la ville de ***. Tous les auditeurs, stupéfaits de l'aveu d'une pareille lâcheté, gardèrent un silence profond. — Eh! messieurs, ajouta Henri, je ne suis pas honteux de mes principes. J'ai horreur du duel, je ne veux pas me battre, et comme mon ennemi est un homme brutal qui serait capable d'employer des moyens violents pour m'y contraindre, je voyage pendant quelque temps de côté et d'autre. Peut-être dans nos confessions réciproques, personne n'a-t-il aussi franchement que moi avoué les motifs réels de son voyage. Pour terminer comme vous, messieurs, je vous dirai que je m'appelle Octave d'Hervilly. Octave bondit sur sa chaise. Quoi! c'était son propre nom que l'inconnu s'attribuait, et surtout dont il couvrait des actions au moins ridicules — Vous dites, monsieur, s'écria-t-il, que vous vous appelez... — Octave d'Hervilly, monsieur, pour vous servir. — Mais, monsieur, je crois connaître un Octave d'Hervilly... — Vous vous trompez, il n'existe de ce nom que le médiocre sujet ici présent.

Octave frémissait d'indignation de ne pouvoir réclamer son nom, dont on faisait un usage aussi peu honorable. Cependant il essaya encore une objection; mais Henri la releva avec hauteur, en disant : — Pensez-vous, monsieur, que je serais assez lâche et assez méprisable pour prendre un nom qui ne serait pas le mien? Puis il continua la conversation, mit en avant les idées les plus bizarres, les théories les plus inusitées et les plus immorales, en ajoutant de temps en temps: *Foi d'Octave d'Hervilly.*

Octave était sur les épines: il eût volontiers renoncé et au nom qu'il avait pris, et aux belles actions qu'il avait endossées en même temps, pour pouvoir sauver son nom des rudes épreuves auxquelles l'inconnu paraissait le vouloir soumettre, et en même temps l'obliger à expliquer les causes qui l'avaient amené à s'emparer ainsi d'un nom qui ne lui appartenait pas. Peut-être, pensait-il, ce voyageur sait que je ne m'appelle pas Horrberg; mais cela ne l'autorise pas cependant à prendre mon nom. Peut-être aussi ne le prend-il pas et s'appelle-t-il naturellement ainsi. Quoi! le nom et le prénom! Cependant quelque singulier que soit ce hasard, il l'est beaucoup moins que ceux qu'il me faut mettre à sa place si je ne l'admets pas.



Angélique se jette en pleurant aux genoux de M. de Riessain, et le supplie de ne pas l'obliger d'épouser un pareil homme.

— Monsieur, dit-il à Henri, je ne vois pas pourquoi cela parait vous fâcher, mais je suis persuadé de connaître un Octave d'Hervilly. — Alors, monsieur, c'est moi que vous connaissez. — Non, monsieur. — Eh bien, monsieur, je vous défie de me montrer cet Octave d'Hervilly. — Je compte cependant vous le faire voir quelque jour, monsieur.

Pendant ce temps on avait servi, allumé et bu du punch. Henri, d'un coup de coude, renversa le bol à moitié plein de punch enflammé et cinq ou six verres. L'aubergiste arriva au bruit en disant : — Vraiment, messieurs, cela n'a pas le sens commun. — Qu'est-ce à dire, maraud? s'écria Henri, crois-tu que je ne te payerai pas tes verres? — Je vous défends de me tutoyer et de m'appeler maraud. — Ah! ah! tu défends quelque chose à Octave d'Hervilly. Tiens, tu mettras sur la carte encore ce verre-là, et celui-ci aussi que je jette à travers les carreaux, et les carreaux aussi; mets tout sur la carte de M. Octave d'Hervilly, et laisse-nous tranquilles.

Ce ne fut qu'après une assez longue résistance que Henri se laissa calmer. Il était tard, chacun des voyageurs gagna la chambre qui lui était destinée. Mais pendant la moitié de la nuit, ce fut un vacarme horrible dans toute la maison. Henri errait dans les corridors, ouvrait les chambres des servantes. L'hôte se leva en chemise, voulut faire rentrer Henri dans sa chambre, et reçut de lui un coup de poing qui l'envoya tomber sur la porte d'Octave, qui se trouva réveillé à point pour entendre Henri qui criait : — Mets tout ça sur la carte, au compte de M. Octave d'Hervilly. Puis il alla se coucher.

Le lendemain matin l'hôte annonça qu'il allait se plaindre au maire de la commune. — Je ne sais, monsieur, ajouta-t-il, ce que vous avez fait; mais mes servantes prétendent qu'elles n'ont pu fermer l'œil. — N'est-ce que cela? dit Henri; mettez la vertu de vos servantes sur la carte et faites l'addition. — En vérité, monsieur Octave d'Hervilly, dit l'hôte, je n'ai jamais, Dieu merci! rencontré de voyageur pareil à vous. — C'est que vous n'aviez jamais logé Octave d'Hervilly. — Mon Dieu! pensait Octave, pourvu qu'il n'emporte pas l'argenterie.

Henri n'emporta pas l'argenterie, mais il acheva de compromettre le nom d'Octave de toutes les façons qu'il put imaginer. Octave cependant s'efforçait de faire bonne contenance vis-à-vis des autres voyageurs, et il leur dit que peut-être ne les accompagnerait-il que jusqu'à la ville voisine, où on devait changer de voiture, pourvu cependant que son domestique, aussi étourdi qu'on puisse l'être, eût pensé à lui amener sa voiture. Je ne sais ce qu'Henri fit encore d'étrange qu'il appuya de ces mots : — Foi d'Octave d'Hervilly. Mais Octave ne pouvant plus mettre en doute que ces plaisanteries d'un genre trop disparate avec l'air et les façons qu'il avait remarqués chez le voyageur lors de leur première rencontre ne fussent dirigées contre lui, Octave se pencha à son oreille et lui dit: Monsieur, quand ces messieurs se sépareront de nous, je serais enchanté de faire encore un bout de chemin avec vous. — Monsieur, répondit Henri, le plaisir sera pour moi.

On arriva à l'endroit où s'arrêtait la voiture; un domestique en riche livrée entra dans le bureau du voiturier, et dit : La voiture de M. le baron de Horrberg est à la porte! Octave se dit : J'en étais sûr, c'est un rêve, et je vais m'éveiller tout à l'heure. Henri lui dit à haute voix : Ma foi, monsieur le baron, vous me donnerez bien une place dans votre voiture. Les autres voyageurs attendaient pour voir de quelle façon M. le baron allait repousser une semblable familiarité; mais Octave était interdit et avait fait machinalement quelques pas vers la porte. Henri le prit par le bras : Allons, monsieur, montons, dit-il; puisque vous êtes M. de Horrberg, cette voiture est à vous.

Octave, hors d'état de penser ni d'agir, se laissa entraîner jusqu'à la portière. La voiture était riche et simple à la fois, et les chevaux de la plus grande beauté. Henri monta en disant : Je monte le premier, nous sommes chez vous. Un moment Octave eut envie de prendre la fuite. Henri lui dit : Montez donc, monsieur, si c'est sérieusement que vous voulez voyager un peu avec moi. — Ah! oui, monsieur, c'est sérieusement, et je monte, dit Octave en grinçant des dents.

Henri salua les autres voyageurs en disant : Messieurs, au plaisir de vous revoir; j'en serai toujours enchanté, foi d'Octave d'Hervilly; Octave d'Hervilly vous a peut-être paru un peu écervelé, un peu fou, mais une autre fois vous serez plus contents de lui. Octave salua sans parler. Les chevaux partirent.

— Maintenant, monsieur, dit Octave, nous allons parler sérieusement : le nom d'Hervilly ne vous appartient pas. — Pardon, monsieur, il m'appartient jusqu'à ce qu'un possesseur plus légitime vienne le réclamer lui-même; je l'ai trouvé, c'est un nom abandonné, un nom hors de service que quelqu'un aura perdu ou jeté et que j'ai ramassé. — Monsieur, en supposant que quelqu'un ait cru devoir le quitter un moment; cela ne vous donnait pas le droit de vous en affubler. — Pardon, monsieur, je me trouvais pour le moment un homme sans nom : j'ai trouvé un nom sans homme, je l'ai pris. — Cessons de plai-

santer, vous savez que ce nom m'appartient, vous savez que je me nomme Octave d'Hervilly. — Je le sais, monsieur, mais je ne le crois pas depuis que je vous ai entendu dire le contraire et prendre un autre nom. — Eh bien, monsieur, je reprends mon nom pour vous demander compte des insultes dont vous l'avez rendu l'objet depuis hier. — Vous reprenez votre nom, monsieur, je vous le rends avec plaisir, parce qu'alors vous me rendrez le mien. — Que voulez-vous dire? — Que je suis le baron de Horrberg.

Octave resta un moment accablé, puis il dit : — Monsieur, ma situation est horriblement ridicule. Je ne puis vivre avec un pareil affront, vous me rendrez raison... — Monsieur, si vous ne pouvez vivre, il serait plus conforme à l'usage de vous *suicider vous-même*, mais je vous avouerai que je partage l'envie que vous paraissez éprouver d'avoir une affaire avec moi. Vous vous êtes permis sur mon compte des propos que je n'avais pas l'intention de tolérer, même avant le hasard qui m'a mis à même d'exercer contre vous un commencement de vengeance; d'autres causes... — Je sais, mademoiselle... — Taisez-vous, monsieur, ne prononçons pas son nom, puisque aussi bien nous n'avons pas besoin de prétexte pour nous battre, sans le mettre en jeu. — Vous avez raison, je suis insulté, j'ai le choix des armes, nos armes seront des pistolets. — Volontiers. — Nous les tirerons à dix pas. — A cinq, si vous voulez. — Eh bien, monsieur! à cinq, et je vous traite de lâche si vous revenez sur votre parole. — Monsieur, l'homme qui rougit de son nom et prend celui d'un autre n'a le droit de traiter personne de lâche. — Ah! monsieur! c'en est trop... et si vous osiez... — Quoi, monsieur? je crois pouvoir tout oser vis-à-vis de vous. — Eh bien!... si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas que je vous fasse la plus grave des insultes... nous ne chargerons qu'un pistolet... le hasard nous donnera à chacun le nôtre, vous placerez le vôtre sur ma poitrine, moi le mien sur votre cœur, et nous tirerons; l'osez-vous? — Oui, monsieur, puisque vous avez plus de confiance dans le hasard que dans la fermeté de votre bras, je ne veux pas abuser de mes avantages, j'accepte. — Où, monsieur? — Près d'ici, si vous voulez; entre ces saules que vous voyez là-bas, est un espace caché qui servira de champ clos à tous deux et de tombeau à l'un de nous. — L'endroit le plus proche me conviendra; avez-vous des armes? — Oui, j'ai dans les poches de cette voiture des pistolets de voyage, ils sont à côté de vous; voulez-vous me faire le plaisir de me les donner? — Les voici; sont-ils chargés? — Oui. — Il faut en décharger un. — C'est très-facile; ce sont des pistolets à balle forcée, vous n'avez qu'à en dévisser un.

Octave dévisse le canon d'un des pistolets et jette sur la route la balle et la poudre. Henri met les deux pistolets dans son chapeau et place un foulard par-dessus, puis tous deux restent silencieux en attendant qu'ils arrivent aux saules, dont on voit déjà distinctement le feuillage bleuâtre. Tous deux sont occupés de sérieuses pensées. Octave, dont tous les défauts viennent d'une incroyable vanité, se sent un peu écrasé par la supériorité de son adversaire. Il sait que les torts, du moins les premiers, sont de son côté : s'il n'était qu'offensé sans être ridicule, il ferait noblement l'aveu de ses torts; plusieurs fois dans sa vie déjà il a donné des preuves non-seulement de courage, mais de témérité, qui lui permettraient cette démarche, sans que son honneur pût en souffrir; mais le rôle qu'il a joué est si ridicule, qu'il hait mortellement Henri, qui en a été le spectateur. Henri se reproche d'avoir accepté ce genre de combat et d'avoir ainsi abandonné au hasard une vie que l'espoir de posséder Angélique lui fait paraître si heureuse. Il eût mieux fait, certes, s'il n'eût pas cédé à un mouvement irréfléchi, de refuser d'accepter le hasard seul pour juge de son bon droit, sans y joindre son courage et son adresse éprouvée. Certes, s'il ne s'agissait que de l'échange de leur nom, il reviendrait sur cette parole trop prompte; mais il aime mieux mourir que de céder, non-seulement en courage, mais même en folle témérité à l'homme qui ose lui disputer Angélique; sans cela, peut-être, trouverait-il qu'il a un peu trop abusé d'une sottise que la vanité a fait faire à Octave.

La voiture est près des saules; Henri fait arrêter et ordonne au cocher d'aller attendre en haut de la côte. — Ecoute, dit-il, nous allons à cette ferme qui est là-bas, derrière les saules; si j'étais forcé d'y rester, si monsieur revenait sans moi, tu le conduirais à la ville de ***, à une lieue d'Horrberg.

Octave se sentit presque touché de ce soin de loyal chevalier que prenait Henri d'assurer la retraite de son ennemi, si le sort lui était contraire, mais sa colère s'accrut de cette nouvelle preuve de supériorité. Dieu seul peut savoir ce qui se passa dans le cœur des deux jeunes gens lorsqu'ils entrèrent dans l'enceinte des saules. Un doux et riant soleil pénétrait à travers le feuillage, et colorait de vie, de joie et d'amour toute cette belle nature qu'un des deux ne devait jamais revoir. Chacun des deux se croyait aussi obligé d'aller en avant, que si déjà les deux détentes des pistolets eussent été lâchées. Henri présenta son chapeau à Octave, qui mit la main dedans et tira l'un des deux pistolets. Henri prit l'autre. L'orgueil les empêcha l'un et l'autre de chercher à voir quel était celui qu'il avait dans la main. — Monsieur, dit Henri, êtes-vous prêt? — Monsieur, dit Octave, je vous attends.

Alors, tous deux, pâles mais calmes, se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, se tendirent la main libre, et de l'autre main chacun appuya son pistolet sur la poitrine de son ennemi.

Il faudrait que je n'eusse de ma vie lu un seul roman pour dire un mot de plus, et ne pas finir là ce second feuilleton.

TROISIÈME FEUILLETON.

Il est huit heures du soir, le jour baisse. A la lueur d'une lampe que l'on vient d'allumer, Angélique et sa tante Eudoxie sont dans le salon de la maison de M. de Riessain. Angélique brode au métier; la tante Eudoxie tient un livre qu'elle lit à haute voix :

Lasthénie poursuivit le fantôme, traversa derrière lui toute la longue galerie et le vit entrer dans la tour du Nord. Elle eut un moment d'hésitation; mais après s'être recommandée à Dieu, elle marcha en avant et parvint dans l'appartement du moine, où personne n'était entré depuis plus de vingt ans. Tout était resté dans l'état où on l'avait laissé depuis la fatale nuit où le moine y avait couché et où on n'avait plus trouvé que son corps sans sa tête. Le fantôme s'arrêta, et d'une voix sombre et sépulcrale dit : Arrête, et ne trouble pas le séjour de ceux qui ne sont plus...

— Ma foi, ma tante, dit Angélique, fasse le ciel que je ne me trouve jamais dans une pareille situation! je sens que je serais loin d'avoir la bravoure de Lasthénie. A tel point que je ne sais si je n'ai pas un peu peur, rien que d'entendre le récit de ses aventures, la nuit et à la lueur d'une lampe. Les fauteuils, depuis quelques instants, me paraissent prendre des formes suspectes, et les longs plis de ces rideaux ont un certain air de linceul qui ne laisse pas de m'inquiéter; si vous étiez bonne pour moi, nous laisserions là le livre pour ce soir et nous parlerions d'autre chose. — Pourvu, répondit la tante Eudoxie, que ce fût de bouquet de chèvrefeuille et de ton inconnu, n'est-ce pas? Depuis que tu as un roman à toi, dont tu es toi-même l'héroïne, je comprends que tu prennes peu d'intérêt à Lasthénie et à ses infortunes. — Ecoutez, ma tante, il faut tout dire : c'est que le caractère de Lasthénie ne me plaît pas tout à fait. Sous prétexte d'un respect exagéré pour la dernière volonté de sa mère, elle consent à épouser le farouche Saldorf, sans s'inquiéter de percer le cœur du tendre et fidèle Oscar, qui lui a donné tant de preuves de constance et de dévouement. Il est évident que si la mère de Lasthénie avait connu Saldorf tel qu'il était, elle se serait bien gardée d'enjoindre à sa fille de lui donner sa main. Trompée jusqu'à la fin par son hypocrisie, elle n'a vu en lui qu'un appui pour sa fille et un époux tendre et vertueux. Certes, si elle eût vécu et eût connu seulement la moitié des crimes dont s'était souillé Saldorf, non-seulement elle eût relevé sa fille de sa promesse, mais elle-même se fût opposée de tout son pouvoir à une union qui devait faire le malheur de Lasthénie. — Hélas! ma pauvre Angélique, reprit la tante Eudoxie, j'ai bien peur que tu ne tardes pas toi-même à savoir combien il est difficile de résister longtemps à la volonté et aux obsessions d'une famille. — Ma tante, ma bonne tante Eudoxie, vous m'avez promis de ne pas m'abandonner. — Oui, je te l'ai promis, et je te le promets encore, parce que je sais que le cœur a ses droits et qu'ils sont de tous les plus respectables, parce que je sais que l'autorité des parents doit avoir des bornes. Mais, ma chère Angélique, tu n'ignores pas que je n'ai aucun pouvoir sur l'esprit de ton père, le plus opiniâtre des hommes; tu sais de quels sarcasmes il poursuit mes idées, et que c'est à peine si je puis obtenir qu'il réponde à mes questions. Je crains bien de ne pouvoir que mêler mes larmes aux tiennes... si cependant tu as jamais lieu de verser des larmes, car enfin tu ne peux aimer ton inconnu, et M. d'Hervilly est bien. Rien que son nom d'Octave, qui est tout romanesque, me donnerait pour lui une indulgence que sa figure et ses manières ne tarderaient peut-être pas à changer en un sentiment plus tendre, si (ajouta la tante en soupirant) j'avais dix-huit ans et s'il me présentait son hommage. — Quoi! ma tante, s'écria Angélique, quoi! c'est vous qui me tenez un pareil langage! Quoi! vous n'êtes pas révoltée de la conduite d'un homme qui a demandé et accepté ma main, sans s'inquiéter le moins du monde de la possession de mon cœur! qui a traité votre malheureuse nièce comme une esclave qu'on achète et du consentement de laquelle on n'a pas à se soucier! Non, ma tante, non, je ne m'accommoderai jamais de pareils sentiments! Qu'ils sont donc éloignés de la flamme respectueuse de l'inconnu qui n'a encore osé exprimer son amour que par des fleurs et son empressement silencieux à prévenir mes moindres désirs! Mais voyez-vous, ma tante, je ne puis me figurer que mon père, toujours si bon et si indulgent pour moi, reste insensible à mes larmes et à mes prières. Vous avez déjà vu qu'il m'a accordé un délai de trois mois. Si vous aviez vu avec quelle tendresse il m'a embrassée lorsqu'il est parti ce matin pour ce voyage qui doit à peine durer quelques jours! — Et il ne t'a pas dit où il allait? — Non, ma tante.

A ce moment, Théodorine, la femme de chambre, vient annoncer qu'un *monsieur* demande l'honneur de souhaiter le bonsoir à ces dames. On lui demande quel est ce *monsieur*. Elle croit l'avoir déjà vu. Quel est son nom? Elle le lui a demandé, il est vrai, mais en venant elle l'a oublié. Elle va retourner auprès de lui pour le lui redemander, lorsque l'on ouvre la porte du salon et l'on voit paraître Octave d'Hervilly.

Il s'excuse de se présenter ainsi devant ces dames. En attendant le dorine, il a voulu aller au jardin; il s'est trompé de

porte et s'est trouvé tout à coup dans le salon. Sans cette erreur, il eût attendu la permission qu'il avait sollicitée, et malgré l'autorisation que lui a donnée M. de Rissaïo de venir chez lui, même en son absence, malgré l'ordre même positif qu'il a bien voulu lui laisser en partant de regarder cette maison comme la sienne, il est prêt à se retirer si ces dames ne sont pas disposées à lui accorder la permission de passer quelques instants auprès d'elles. Angélique fait une simple révérence, parce que c'est à sa tante qu'appartient de répondre.

La tante Eudoxie croit devoir obéir à la volonté de son frère en recevant de son mieux M. d'Hervilly, quoiqu'elle soit un peu souffrante et qu'elle craigne d'être forcée d'abréger la soirée et de se retirer de bonne heure. Octave s'assied, adresse à Angélique quelques lieux communs de galanterie vulgaire, auxquels elle répond avec un dédain marqué. Octave, après avoir fait tous ses efforts pour soutenir la conversation, se prépare à prendre congé. Il ne va pas cependant rentrer encore chez lui. La nuit est superbe; la lune est pure, le ciel sans nuages; il va errer dans la campagne. — En effet, dit la tante, il n'est rien de charmant comme une belle nuit, et elle avoue que chaque soir elle se promène dans le parc avec sa nièce. Hier même, elle ose à peine le dire, elles se sont oubliées jusqu'à onze heures.

Octave se retire en demandant une permission qui lui a déjà été donnée par M. de Rissaïo à son départ, mais il ne la veut tenir que d'Angélique et de sa tante : sera-t-il autorisé à venir prendre quelquefois de leurs nouvelles? Angélique s'incline pour toute réponse.

Quand il est parti, elle affirme à sa tante qu'elle a vu faire à M. d'Hervilly un geste qu'elle imite et qui est en tout semblable à celui du tyran des mélodrames, quand il fait signe *à part* qu'il abattra ses ennemis. La tante n'a point vu ce geste, mais c'est au moyen d'une glace qu'Angélique l'a aperçu, et seulement alors qu'Octave, après les avoir saluées, leur tournait le dos pour gagner la porte du salon; après quoi il s'était retourné pour leur adresser un nouveau salut et un sourire où elle avait vu tout plein d'affectation et de perfidie. Ce soir-là, Angélique n'osa pas aller, comme la veille, se promener dans le parc avec sa tante. Depuis quelques jours seulement qu'elles habitaient la maison, elles ne connaissaient pas assez les jardins, qui étaient fort grands, pour y éprouver une sécurité complète : C'est comme cette grande maison, dit Eudoxie; je n'aime pas beaucoup que mon frère nous y laisse seules; mais pour avoir moins peur, nous ferons sagement, quelqu'un de ces jours, de la visiter des caves aux greniers; toute l'aile droite et le milieu nous sont inconnus. Et quelques visites empêchèrent le lendemain la réalisation de ce projet.

Le soir, Octave se présenta; mais on lui fit dire que ces dames étaient fatiguées et ne recevaient pas ce soir-là. Elles profitèrent de leur solitude pour se promener dans le parc; c'était en effet un grand et beau spectacle que les lueurs pâles de la lune pénétrant à travers les voûtes des arbres. Au milieu du silence un rossignol éleva la voix et fit entendre ses chants mélodieux. Angélique et Eudoxie écoutent avec recueillement et se laissent aller aux douces rêveries que cette belle nuit excite dans leur âme, lorsque tout à coup des hommes masqués, sortant de l'épaisseur des arbres, se jettent sur elles, leur enveloppent la tête d'un voile destiné à étouffer leurs cris, et les enlèvent dans leurs bras. La tante Eudoxie, à laquelle celui qui la porte affirme qu'on ne lui fera aucun mal, pourvu qu'elle s'abstienne de tout bruit, reste muette et abattue. Angélique, malgré les recommandations qui lui sont faites de garder le silence, essaye de faire entendre sa voix et appelle à son secours, et son père, tout absent qu'elle le sait, et les domestiques de la maison, trop éloignés pour entendre sa voix étouffée.

Aussitôt qu'elles furent enfermées dans la voiture, les chevaux partirent au grand trot. En se prêtant un secours mutuel, Angélique et Eudoxie ne tardèrent pas à se débarrasser des voiles qui leur enveloppaient la tête et les empêchaient de parler. — Mon Dieu! ma tante que nous arrive-t-il et que va-t-il nous arriver? dit Angélique. Quel bonheur que vous soyez avec moi! Que pensera mon père? Où nous mène-t-on et que veut-on faire de nous? — Heureusement, ma nièce, répond Eudoxie, que je n'en sais pas plus que vous sur tous les sujets de vos questions, sans cela j'aurais oublié la première quand vous me faisiez la dernière, tant vous les exprimez avec précipitation. Mais vous-même, n'avez-vous fait aucune remarque qui vous puisse faire au moins soupçonner quel est l'auteur de cet acte de violence? — Je n'ai pas besoin de me livrer à des conjectures et à des soupçons, ma tante, pour des choses que je sais aussi parfaitement. L'auteur de notre enlèvement est M. Octave d'Hervilly. — Le croyez-vous, ma nièce! et quel intérêt aurait-il à compromettre ainsi un résultat sur lequel il n'a aucune crainte à avoir? Sûr du consentement de votre père, assez fat, selon ce que j'en ai pu juger, pour ne pas tout à fait désespérer du vôtre, il faudrait qu'il eût à un degré peu ordinaire la manie d'enlever les filles, pour s'aviser d'en enlever une qu'il aurait pu emmener légalement en attendant seulement deux mois. Mon avis est plutôt que l'auteur du rapt est votre inconnu, l'homme aux fleurs de chèvrefeuille! — Lui, ma tante! Vous n'y pensez pas : un homme si timide, si respectueux. Non, non, l'odieux d'Hervilly n'a pas eu de peine à voir la répugnance que j'éprouve pour la chaîne que l'on veut m'imposer; il connaît l'indulgence et la tendresse de mon père pour moi; il sait que la sévérité de ce tendre père ne tiendrait pas contre mes prières et mon désespoir, et il a eu recours à la violence. Où sommes-nous? Voici plus d'une heure que nous marchons, les chevaux semblent voler, on ne voit que des arbres, toujours des arbres. Si nous traversions une ville, j'espère que nos cris feraient arrêter la voiture. — Ne criez pas si vite, ma nièce, car je maintiens que nous sommes en la puissance de l'inconnu aux bouquets. Votre prochain mariage avec M. d'Hervilly lui aura montré qu'il n'était plus temps de prétendre à vous par les voies ordinaires, et il aura employé des moyens un peu brusques, il est vrai, mais pour lesquels il espère obtenir son pardon.

Les réflexions de la tante jetaient du doute dans l'esprit d'Angélique, qui ne savait comment elle devait apprécier ce qui se passait. En effet, la colère qu'elle devait naturellement concevoir de cet enlèvement pouvait être modifiée par cela qu'il aurait été commis par l'un ou par l'autre des deux hommes que seuls elle pouvait soupçonner; parce que, toute condamnable que fût cette manière d'agir, ce n'était rien auprès d'un crime plus grand qu'avait commis Octave d'Hervilly : ce crime était qu'il déplaisait à Angélique. C'est en effet ce qu'aux yeux d'une femme un homme peut faire de pis que de lui déplaire. Je défie l'homme qui déplaît à une femme de l'étonner par aucun forfait, et d'imaginer quelque chose d'assez horrible pour qu'elle hésite à l'en croire capable. Tous les autres crimes se confondent dans le crime de déplaire, qui suffit pour les tous absorber.

Au bout de quatre heures de marche, la voiture parut quitter la grand'route et prendre un chemin de traverse. En effet, elle ne tarda pas à s'arrêter devant une petite maison aux alentours de laquelle l'œil n'en pouvait découvrir aucune autre. Là on les aida à descendre de voiture, et un des hommes masqués les avertit qu'elles passeraient là le reste de la nuit. Elles essayèrent de faire quelques questions à cet homme, qui paraissait être le chef des autres; mais il ne leur fit aucune réponse, et donna ses ordres pour que de nouveaux chevaux fussent attelés à la pointe du jour. — Vous entendez, mesdames, ajouta-t-il, qu'il faut être prêtes de bonne heure. Certes, je ne vous menacerai pas, comme fait le commun des voituriers, de passer outre et de vous laisser en chemin; mais je vous jure que si vous n'êtes pas prêtes à partir à l'heure indiquée, je vous mets dans la voiture, quel que soit le négligé de votre toilette. — Mais enfin, dites-nous où nous sommes et où nous allons. — Madame, les ordres que j'ai reçus ne m'enjoignent nullement de vous faire de semblables confidences; on m'a dit de m'arrêter le moins possible et d'aller vite. — Mais... — Madame, comme ma réponse ne pourrait jamais être qu'un refus de vous répondre, trouvez bon que je ne vous en fasse plus aucune.

A peine Angélique et sa tante furent-elles dans la chambre où elles devaient passer la nuit, que Théodorine y entra pour leur demander si elles avaient besoin de ses services et si elles voulaient prendre quelque chose. — Eh quoi! vous ici, Théodorine? s'écrièrent à la fois la nièce et la tante. Où sommes-nous? que se passe-t-il? et quel est l'auteur de notre enlèvement? — Mesdames, je n'en sais pas plus que vous à ce sujet; mais hâtez-vous de demander ce dont vous pouvez avoir besoin, j'ai tout lieu de croire qu'ensuite on ne me refusera pas de passer la nuit dans votre chambre. — Nous n'avons besoin de rien, sinon de vous avoir près de nous pour diminuer s'il est possible nos justes frayeurs.

Théodorine sortit et revint quelques instants après d'un air tout joyeux dire qu'on lui permettait de ne pas les quitter. — Aussi bien, a dit celui qui paraît être le chef, vous pourrez dire à ces dames qu'elles feront bien de dormir tranquilles et de ne perdre leur temps à aucune tentative d'évasion, parce que nous avons demain une longue étape à faire, et il n'est pas sûr qu'elles soient aussi bien couchées ensuite parce que ce serait parfaitement inutile. Et en effet, mesdames, il m'a fait voir la maison fermée par d'énormes verrous et toutes les issues garnies de grilles et de barres de fer, gardées en outre par des sentinelles. — Eh quoi! s'écria Angélique, nous nous éloignerons encore demain toute la journée; mais où sera donc le terme de ce voyage? — Ils ne paraissent pas penser qu'ils arriveront demain. — Mais dites-nous maintenant, Théodorine, comment vous vous trouvez ici avec nous? — Rien n'est plus simple, madame; à peine étiez-vous sorties toutes deux de la maison pour aller vous promener dans le parc, qu'un homme inconnu vint me dire que l'une de vous deux s'était subitement trouvée indisposée, et qu'on l'avait envoyé me chercher. Je voulus appeler quelques autres domestiques; mais il m'en empêcha en me disant que vous aviez recommandé de ne parler qu'à moi seule. Je le suivis donc, après m'être munie d'un flacon de sels. Mais à peine étions-nous dans le parc que mon guide, qui m'avait paru d'abord vieux et cassé, circonstance qui m'avait fort enhardie à l'accompagner, se redressa, et m'ordonna de le suivre sans parler, sous peine de la vie. Nous arrivâmes bientôt auprès d'une voiture derrière laquelle était un siége où l'on me fit monter avec mon compagnon. Ce n'est qu'en route que j'appris que vous étiez dans la voiture, et qu'à ma terreur vint se mêler l'espoir de vous être utile et de ne pas vous quitter. — Ah! ma tante! dit Angélique, c'est absolument comme Euphrasie. — Qu'est-ce qu'Euphrasie, mademoiselle? — Euphrasie était une servante fidèle et dévouée comme toi, ma bonne Théodorine : c'était la suivante de Floreska, n'est-ce pas, ma tante?

Une bonne partie de la nuit, déjà fort avancée, se passa à chercher à tirer des conséquences des moindres circonstances de cette singulière

4.

aventure, à deviner quel pouvait être l'auteur de cet enlèvement, quel pouvait être le terme de ce voyage. Angélique pensait que l'inconnu aux bouquets devait la délivrer de ce péril; mais ne voyant pas trop comment il pourrait savoir le péril et découvrir l'endroit où la dame de ses pensées avait besoin de son appui, elle cherchait à se rappeler, pour ranimer sa confiance, par quels heureux hasards Oswald découvre le souterrain où l'infâme Nérisko a renfermé Floreska; mais ce que ces hasards ont de frappant prouve qu'ils pouvaient ne pas arriver; heureusement que le sommeil vint mettre un terme à ses perplexités.

Le lendemain, on se remit en route de bonne heure, on s'arrêta au milieu de la journée pour faire un repas et se reposer quelques heures, on changea de chevaux et on repartit. Eudoxie et sa nièce avaient compté sur cette halte pour se faire mettre en liberté; elles étaient décidées à implorer la protection de l'aubergiste, à réclamer l'intervention de l'autorité du lieu. Mais ce jour-là, comme la veille, on s'arrêta dans un endroit désert, à une maison isolée dans laquelle il ne se trouvait personne, ou du moins Angélique et sa tante ne virent que les hommes qui les accompagnaient, qui avaient en route ôté leurs masques, mais qu'elles ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus. Le lendemain seulement, celui qui paraissait conduire l'entreprise dit à Angélique :

— Nous arriverons ce soir. — Où arriverons-nous? demanda mademoiselle de Riessain. — Mais au bout de notre voyage, mademoiselle. — A quelle distance sommes-nous de l'endroit d'où vous nous avez emmenées? — Mademoiselle, il m'est défendu de répondre à vos questions; mais rien ne vous empêche de calculer la distance par le temps pendant lequel nous avons marché. — Il me semble que nous avons été bien vite. — Aussi vite que possible, mademoiselle, tels sont les ordres que j'ai reçus.

Il faisait nuit déjà depuis plus de trois heures lorsque la voiture s'arrêta devant une grille; un des conducteurs sonna du cor; on parut du dedans demander un mot d'ordre; et la grille s'ouvrit pour laisser entrer la voiture, et se referma derrière elle. C'était une sorte de château, entouré de grands arbres, d'un aspect sombre et sévère. On introduisit la sœur et la fille de M. de Riessain dans un appartement convenablement meublé. Là il leur fut annoncé que Théodorine les servirait, qu'il était inutile de tenter aucune évasion, et à l'appui de ce conseil on leur montra d'énormes barreaux aux fenêtres, placés fort au-dessus du sol. Eudoxie demanda s'il leur était enfin permis de savoir chez qui elles étaient. Il lui fut répondu que le maître du château aurait dès le lendemain l'honneur de se présenter devant elles. Elles virent avec plaisir que d'excellents verrous leur permettaient de fermer leur appartement au dedans, comme elles entendirent avec moins de plaisir que des verrous au moins aussi forts les fermaient au dehors. Quand elles furent seules, Angélique se prit à pleurer. — Hélas! ma tante, dit-elle, entre quelles mains sommes-nous tombées, et que va-t-il arriver de nous? En trois jours de marche nous devons être à une distance où on ne retrouvera pas facilement notre trace. — A moins, dit Eudoxie, comme je persévère à le croire, que nous ne soyons chez l'inconnu, avec lequel je pense, il serait facile de s'entendre. — Oh! non, ma tante, il n'est que trop certain que M. d'Hervilly, pensant que mon père ne lui donnerait pas ma main malgré moi, et ne pouvant se méprendre sur le sentiment qu'il m'inspirait, a eu recours à des moyens qui ne me surprennent pas de sa part, car il faut lui rendre justice sur ce point, sa physionomie n'est pas trompeuse et n'annonce ni noblesse ni désintéressement.

Quoique chacune s'efforçât de trouver des arguments pour soutenir son opinion, quoique ni l'une ni l'autre ne parût changer de sentiments, il n'en est pas moins vrai que la tante et la nièce retombèrent dans une grande incertitude. Leur surprise fut grande à toutes deux lorsque le lendemain, en s'éveillant, elles trouvèrent dans leur chambre des vêtements aussi parfaitement à leur taille que s'ils eussent été faits pour elles. Elles avaient en effet depuis trois jours découvert un des désagréments de la profession de demoiselle errante et d'héroïne persécutée, en n'ayant ni vêtements ni linge de rechange, désagrément sur lequel les livres ne donnent aucun détail; et quand elles se rappelaient que Floreska, dans une circonstance analogue, avait voyagé ainsi, non pas pendant trois jours mais pendant la moitié d'un mois; que l'auteur, qui raconte ces quinze jours heure par heure, ne fait pas mention une seule fois qu'elle ait changé de robe ni de rien autre chose, elles durent se croire heureuses, et elles découvrirent dans les détails de l'enlèvement une foule d'inconvénients auxquels elles ne pouvaient assez se féliciter d'avoir échappé grâce à la discrétion de leurs conducteurs et à la compagnie qui leur avait été donnée de leur femme de chambre, tandis que Floreska était seule au milieu de ses ravisseurs. Le résultat de leurs réflexions à ce sujet fut que cette héroïne, au terme de son voyage, devait être au moins aussi sale que malheureuse. Une seule chose déplut à la tante dans cette prévenance, mais lui déplut beaucoup et au point qu'elle préféra garder une partie des vêtements qu'elle portait lors de leur enlèvement à la nécessité de revêtir ceux qu'on avait mis auprès d'elle. En effet, tandis qu'Angélique trouvait des habillements du meilleur goût, de la dernière mode et de la plus grande fraîcheur, ceux de la tante, faits, il est vrai, d'étoffes riches et cossues, étaient taillées sur le patron des modes du siècle précédent. Cet incident fut cause que toutes deux changèrent d'avis sur l'auteur de leur enlèvement. Angélique pensa que cette attention délicate ne pouvait venir que de l'inconnu aux bouquets, et la tante Eudoxie, s'emparant de l'avis abandonné par sa nièce, surtout que la mascarade de mauvais goût à laquelle on semblait vouloir la contraindre ne pouvait être venue à l'idée que de cet Octave qu'elle avait d'abord, elle ne saurait dire comment ni pourquoi, trouvé assez bien, mais qui au demeurant est un rustre et un homme capable de tout. Pour Angélique, ses doutes sur le maître du château ne laissent pas de prolonger sa toilette. Tantôt elle pense que c'est l'odieux d'Hervilly qui va paraître à ses yeux, un homme fourbe et déloyal qui l'a enlevée à la tendresse d'un père, et elle trouve que ses bandeaux de cheveux un peu rebelles, un peu froissés dans la voiture, sont bien assez lisses pour les regards d'un criminel châtelain. Elle ne veut pas relever par la parure de *funestes attraits*, qui sont, sinon la cause, du moins le prétexte de l'indigne traitement dont elle est victime. Mais bientôt elle pense que celui qui va paraître à ses yeux est peut-être l'inconnu qui, voyant le consentement d'un *père barbare* donner celle qu'il aime à un *odieux rival*, s'est laissé emporter à une action condamnable, il est vrai, mais que l'excès de son amour et de son désespoir finira sans doute par faire excuser; et alors elle ne voit aucune raison de lui paraître laide. Ses hésitations se terminent par ceci : que dans tous les cas il n'y a pas de raison d'être *à faire peur*, et que son indignation et le dédain profond qu'exprimera sa physionomie en présence de M. d'Hervilly suffiront pour lui donner une attitude conforme à sa situation.

On annonça M. Octave d'Hervilly, qui faisait demander si ces dames voulaient lui faire l'honneur de le recevoir. — Entrez, monsieur, entrez, dit Angélique en ouvrant elle-même la porte; entrez, monsieur, et ne joignez pas le sarcasme et la dérision à vos infâmes procédés. Il sied bien de demander la permission de me parler à l'homme qui n'a demandé celle de personne pour s'introduire chez mon père comme un voleur et pour m'enlever avec violence de sa maison. Entrez, monsieur, pour entendre l'expression du juste ressentiment et du profond mépris que m'inspirent vos actions. — Mademoiselle, dit humblement Octave en entrant, permettez-moi d'essayer de justifier une démarche dont l'amour le plus ardent est la cause, et ne vous étonnez pas du respect que je ne cesserai jamais de vous témoigner dans toutes les occasions où son excès ne m'exposerait pas à vous perdre. Votre père ne m'avait pas caché que vous aviez fait quelques objections à l'union à laquelle il m'avait permis d'aspirer. Il vous avait accordé un délai de trois mois. Mais à moi, il m'avait dit que, à l'expiration de ce délai, il vous en accorderait peut-être un autre. Malgré sa résolution irrévocable, malgré la parole qu'il m'a donnée, et qu'il m'a renouvelée avec d'horribles serments en s'écriant que vous seriez morte à moi plutôt que vivante à un autre, s'il le fallait pour dégager sa parole; malgré ses assurances réitérées, ma tête s'est égarée à l'idée de perdre ou de voir se reculer indéfiniment un bonheur pour lequel je donnerais ma vie; je n'ai plus été maître de mes inquiétudes, j'ai voulu forcer votre père et vous à hâter ma félicité. Et, le croiriez-vous, mademoiselle? ce matin encore j'étais un peu embarrassé et presque repentant de l'audace que j'avais eue; mais en vous voyant, même irritée contre moi, en vous voyant si belle et si charmante, il m'est impossible d'éprouver le moindre regret, et j'avoue que je recommencerais si la chose était encore à faire. — Je vous ai écouté patiemment, monsieur, je vous demanderai une attention égale pour ma réponse. Le moyen que vous avez choisi pour arriver à votre but était le plus certain pour le manquer. Jamais je ne pardonnerai cet attentat à ma liberté, jamais je ne serai la femme d'un homme qui a voulu me devoir à d'autres volontés que les miennes. Finissez ce langage hypocrite, vous n'avez aucun droit de me retenir ici prisonnière. J'exige donc que les portes de cette maison soient ouvertes à l'instant même à ma tante, à moi et à notre servante. — Hélas! mademoiselle, reprit tristement Octave, vous me demandez précisément la seule chose peut-être que je doive vous refuser. — Et quelles sont vos intentions, monsieur? — Vous retenir ici, mademoiselle, jusqu'à ce que vous reveniez à de meilleures pensées, jusqu'à ce que vous soyez résignée au bonheur que je mettrai mon étude à vous présenter, jusqu'à ce que vous consentiez à être ma femme. — Est-ce tout, monsieur? — Cessez, mademoiselle, ce ton ironique; il ne me fera pas me départir du respect que je vous dois, mais il ne me fera, pas plus qu'aucune autre considération, rien changer à ma résolution immuable. Vous ne sortirez d'ici que baronne d'Hervilly. — Il faudrait pour cela deux choses, monsieur : d'abord que je consentisse à vous épouser, et ensuite que vous eussiez vous-même des droits au titre que vous m'offrez si généreusement. — Au nom du ciel, mademoiselle, trouvez un homme qui pour l'amour de vous consente à me répéter l'insulte qui sort en ce moment de votre bouche. — Ne vous gênez pas, monsieur, il n'est pas dangereux de faire des rodomontades avec des femmes, mais cette conversation est inutile. Je le répète, monsieur, je vous ordonne de nous faire ouvrir à l'instant même les portes de cette prison. — Je n'en ferai rien, mademoiselle; cependant, si madame votre tante et votre femme de chambre ne veulent pas continuer à partager votre captivité, si vous consentez à leur départ... Angélique se jeta effrayée dans les bras de sa tante. — Non, non, monsieur, ma tante ne me quit-

lera pas, n'est-ce pas, ma tante ? Mais nous pouvons nous passer de notre servante, et cette pauvre fille... — Vos ordres seront exécutés, mademoiselle, mais j'exigerai d'elle le serment de ne pas dévoiler à M. de Riessain l'endroit où j'attends votre consentement à mon bonheur. — C'est bien, monsieur; nous attendrons, nous, que mon père et la justice du pays aient découvert votre criminelle retraite. — Eh bien ! mademoiselle, quand cela arrivera, ce dont je doute fort, vu les distances et les difficultés, M. votre père vous jugera suffisamment compromise par un séjour d'un an ou deux dans mon château pour me supplier de vous donner mon nom et ma main. — Assez, monsieur, assez ! Je n'ai plus, moi, que quelques paroles à vous dire : chaque instant qui prolonge ma captivité augmente ma haine contre vous et met à vos vœux une impossibilité de plus; ce n'est que malgré moi que je vous verrai jusqu'au jour, plus prochain que vous ne l'espérez, de ma délivrance. Adieu, monsieur.

Et d'un geste magnifique et presque théâtral, elle congédia Octave, qui sortit en la saluant respectueusement.

— Ma nièce, dit la tante Eudoxie, tu as été trop loin, on peut blesser le cœur d'un homme, il ne vous en aime souvent que davantage. *Aime bien qui est bien châtié.* Mais tu as blessé sa vanité en contestant ses droits, hélas ! bien contestables, au titre de baron. J'ai vu briller dans ses yeux à ce moment un éclair de haine; jamais héroïne persécutée n'a eu plus de dignité que tu n'en as montré dans cette entrevue; mais tu as manqué de prudence, nous sommes à la discrétion de notre ennemi. Coupable d'une violence, il ne peut être arrêté dans cette voie que par l'espoir; si tu réussis à le désespérer tout à fait... Je ne veux pas effrayer ta jeune imagination du tableau des excès auxquels un homme aussi épris peut se laisser entraîner. S'il croit t'avoir offensée sans retour, il ne s'inquiétera guère de t'offenser un peu plus au bénéfice de sa passion. Je pense que tu dois un peu le ménager. J'ai gardé le silence pour deux causes : d'abord parce que je ne pouvais pas me montrer moins sévère que toi, ensuite parce que tu as parlé tout le temps et qu'il m'aurait été difficile de glisser un mot dans votre conversation. — Qui, moi, ma tante! pouvez-vous penser que j'autorise par la moindre parole un espoir offensant pour moi ?

L'auteur pourrait prolonger beaucoup cette conversation, car ce n'est qu'une heure après que Théodorine vint en réalité l'interrompre.

— Écoute, Théodorine, tu vas nous quitter j'ai obtenu qu'on te rendît à la liberté, mais on va exiger de toi le serment de ne pas trahir le secret infâme de M. d'Hervilly, de cacher à mon père l'endroit où il nous tient enfermées; un semblable serment, arraché par la crainte et la violence, n'engage la conscience en aucune façon; bien plus, ce serait offenser Dieu que de le tenir et de se rendre, par un faux scrupule, complice d'une méchante action. Aussitôt que tu seras auprès de mon père... — Hélas ! mademoiselle, c'est certainement ce que je ferai avec empressement, et on me ferait prêter vingt serments de cette manière, que je ne m'en embarrasserais pas plus que d'un ruban fané ; mais on m'a avertie de mon départ, et aussi d'une précaution que l'on va prendre contre moi, et qui me mettra dans l'impossibilité de donner aucun renseignement à M. de Riessain; on m'emmènera d'ici à la nuit, et j'aurai de plus les yeux bandés pour sortir du château. Quand j'ai appris cela, j'ai positivement refusé de me séparer de vous; on m'a dit que ce serait comme je voudrais, à condition cependant que vous le permettriez. J'ai juré que j'arracherais le bandeau qu'on me mettrait sur les yeux, et que j'avais d'ailleurs cent moyens de reconnaître mes traces et de faire punir les ravisseurs, ce que je me serais bien gardée de dire si ça avait été vrai.

Angélique fut attristée de voir s'évanouir l'espoir qu'elle avait fondé sur le départ de Théodorine.

Cependant, quand vint l'heure du dîner, Octave fit demander si ces dames voulaient descendre dîner à la salle à manger, et si, dans ce cas, elles lui permettraient d'avoir l'honneur de dîner avec elles. Angélique répondit qu'elles étaient prisonnières; qu'elles n'avaient point d'ordres à donner, si ce n'est celui de leur ouvrir les portes du château; que, du reste, tant qu'elles ne seraient pas contraintes à agir autrement, elles mangeraient dans leur chambre. Eudoxie se fâcha avec quelque raison de ce que sa nièce répondait toujours pour elles deux, sans lui jamais demander son avis; elle aurait espéré au contraire, en se montrant un peu plus affable pour d'Hervilly, en lui faisant concevoir quelque vague espoir, l'amener à les délivrer, et si son cœur endurci résistait à toutes les choses irrésistibles qu'elle avait à lui dire, il s'ensuivrait toujours un peu de liberté, qu'elles pourraient mettre à profit peut-être pour s'en procurer une entière, et puis il n'y avait aucune raison d'aggraver soi-même sa situation ; on était captives, bien; sous la puissance d'un homme hardi et amoureux, très-bien, mais pourquoi ajouter à cela l'ennui de ne voir aucun visage humain, de n'échanger une parole avec personne? Le malheur se supporte, mais l'ennui c'est autre chose. Il fallait prendre encore en considération que tant qu'elles resteraient enfermées dans leurs deux chambres, ne parlant qu'à Théodorine, elles n'avaient aucune chance de changer de situation, tandis que, en se montrant un peu plus au dehors, quelque domestique peut-être, touché de leur position, ou séduit par les magnifiques promesses qu'elles pourraient faire au nom de M. de Riessain, se déciderait à faciliter leur évasion.

Floreska ne serait jamais sortie du souterrain sans l'assistance du bon Antonio. Et où rencontra-t-elle Antonio? Dans ses promenades au jardin au clair de la lune.

— Au nom du ciel, ma tante, ne me parlez plus de promenades au clair de la lune. — Ma chère enfant, ce qui nous arrive n'est qu'un temps d'épreuve et finira bien, je l'espère ; il faut que la jeunesse se passe à quelque chose, et que le cœur ait son histoire. Si vous vouliez vous mettre à l'abri de ces événements, auxquels devaient vous préparer votre beauté et l'exquise délicatesse de votre cœur, rien ne vous empêchait de finir votre roman au premier chapitre ; d'épouser tranquillement l'homme que votre père vous destinait ; puis « Vous auriez été heureux et auriez eu beaucoup d'enfants. » Cela dépend encore de vous : renoncez à vouloir que ce soit votre cœur qui choisisse votre époux, consentez à recevoir ici la main de M. d'Hervilly, qui, après tout, est joli homme. — Ma tante, jamais! — Alors, ma nièce, ne vous plaignez donc pas tant de ce qui vous arrive, puisqu'il dépend de vous que les choses soient autrement, et ne dites plus de mal du clair de lune. Tenez, regardez-la plutôt à travers nos barreaux : quelles douces lueurs elle répand ! que de charmantes rêveries elle fait naître !

La tante fut interrompue par les sons d'une *guitare* qui se faisaient entendre sous leurs fenêtres.

QUATRIÈME FEUILLETON.

— Écoutez, ma tante, dit Angélique, écoutez, c'est une guitare. — Oui, on tousse, on va chanter.

En effet, une voix contenue, qui craignait évidemment d'être entendue de trop loin, fit entendre des paroles dont le sens était qu'un amant vraiment épris retrouvait celle qu'il aime au centre de la terre; que celle qu'aimait le chanteur ne pourrait jamais être perdue pour lui ; qu'il s'exhale d'elle bonheur et amour comme du *chèvrefeuille* de suaves parfums.

— Ma tante, dit Angélique à voix basse en poussant sa tante du coude, entends-tu?— Oui, oui, c'est l'homme au chèvrefeuille ; écoutons.

Mais c'est en vain qu'elles prêtèrent l'oreille, on n'entendit plus ni la guitare ni la voix.

— Qui est ce chanteur mystérieux? dit Eudoxie, et comment a-t-il suivi nos traces? Ah! ma nièce, je te le disais bien, tu es trop jolie pour faire un de ces mariages vulgaires et arrangés par les familles, dont la seule pensée me soulève le cœur de dégoût : tu as droit à un roman bien complet, et le voici on ne peut mieux entamé. Que de persévérance, que d'amour, que de témérité !

Angélique ne répondit pas : ses idées étaient trop semblables à celles de sa tante pour qu'elle eût envie de les exprimer. Chez elle l'admiration était trop près d'un autre sentiment pour qu'elle ne craignît pas de laisser voir le second en montrant le premier. Le lendemain, en se réveillant, elle trouva auprès de son lit un bouquet de chèvrefeuille. En le prenant à la main pour respirer son parfum, elle vit qu'il cachait un papier plié sur lequel étaient ces mots : « Votre position est mille fois plus horrible que vous ne le supposez ; mais un ami dévoué veille sur vous. Il n'est pas encore temps d'assurer votre fuite. Prenez l'habitude de vous promener le soir dans le jardin, mais sans éveiller les soupçons de votre barbare geôlier. Quand vous aurez un ordre à me donner, écrivez-moi et mettez le soir votre lettre dans le creux d'un vieux chêne qui est le dix-huitième à droite de l'avenue qui part du château. Ne vous inquiétez pas de ma réponse : je saurai toujours vous la faire parvenir. »

Angélique consulta sa tante, après lui avoir fait part de la lettre de l'inconnu. La tante Eudoxie fut d'avis qu'on devait répondre mais il était plus difficile que ne paraissait le croire l'inconnu de se promener le soir dans le parc : la permission qu'on en demanderait à M. d'Hervilly ne pourrait que lui être suspecte. — Il faut cependant faire quelque chose pour sortir d'ici, ma nièce, et vous devez commencer à comprendre combien j'avais raison de vous dire que vous deviez ménager votre ennemi.

Lorsque l'on vint, comme de coutume, demander si ces dames descendaient dîner à la salle à manger et si elles feraient l'honneur à M. d'Hervilly de lui permettre de dîner avec elles, la tante Eudoxie se chargeant de la réponse, accepta le dîner en bas et la société de M. d'Hervilly. Celui-ci se confondit en remerciements et essaya à plusieurs reprises de justifier sa conduite. Eudoxie eut bien de la peine à détourner ou à couper les réponses dures qu'allait arracher à sa nièce cette humilité ridicule dans leur situation respective. Elle lui montrait des yeux les fenêtres qui donnaient sur le parc, où elles avaient tant de raison de se promener. Angélique avait écrit la lettre qu'elle devait déposer dans le chêne creux. — « Qui que vous soyez, disait cette lettre, mais à coup sûr homme généreux, ne laissez pas décourager votre pitié pour deux malheureuses captives, et recevez toutes leurs actions de grâce. Au nom du ciel, si cela est en votre puissance, arrachez-nous de ce séjour détesté. » Angélique avait longtemps cherché de concert avec sa tante une formule qui n'eût rien de blessant pour leur ami inconnu, et qui pourtant lui fît comprendre que cette facilité, dont elle avait déjà eu des preuves, qu'il avait à s'introduire dans

les appartements les mieux verrouillés, avait quelque chose d'assez embarrassant pour sa pudeur. Il était en effet difficile de savoir quel moyen il employait pour lui faire parvenir ses bouquets, dont elle avait reçu l'un dans la maison de son père, et le second dans le château de M. d'Hervilly, et surtout de deviner si, probablement maître de choisir ses moments, il aurait toujours assez de discrétion et de respect pour en choisir d'opportuns. Elle ne trouva que la prière de déposer sa réponse dans le creux du chêne où elle mettrait sa lettre, si toutefois elle réussissait à la confier à cet arbre vénérable.

Il faut convenir en effet qu'il devait être plus qu'embarrassant pour Angélique de ne jamais pouvoir être certaine qu'elle était seule dans son appartement.

De son côté, la tante s'efforçait de mettre Octave sur la voie de leur offrir une promenade dans les jardins du château; mais c'était en vain qu'aux allusions détournées elle avait fait succéder des allusions plus claires et plus directes, c'est en vain qu'elle parla de sa santé altérée par la privation d'air et d'exercice, qu'elle fit remarquer la pâleur de sa nièce : M. d'Hervilly ne voulut pas comprendre ou comprit trop bien le but où on en voulait venir, et à force de discours où il suppliait Angélique de combler ses vœux et ceux de son père à elle, en consentant à lui donner sa main, il la contraignit de remonter dans son appartement. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque, cherchant pour la relire, dans un tiroir où elle l'avait cachée, la lettre destinée à l'homme au chèvrefeuille, elle ne trouva plus cette lettre, et trouva à la place un papier plié de la même façon et contenant déjà la réponse à son billet.

« On avait compris et apprécié la charmante pudeur qui engageait Angélique à demander que les lettres qui seraient nécessaires pour travailler à sa délivrance ne fussent plus placées dans son appartement; mais l'amour que l'on avait pour elle était si plein de respect, que sous ce rapport on défiait même sa pudique sollicitude d'avoir rien à demander qui n'eût été prévu et prévenu. On suppliait Angélique de ne pas mettre, par une délicatesse exagérée, des entraves au zèle de son serviteur. Ils n'avaient pas trop de toute leur prudence et de toute leur énergie contre les obstacles qui s'opposaient à la fuite d'Angélique. On promettait de ne plus user de ce moyen de correspondre que lorsque l'urgence des événements le demanderait; si on l'avait fait ce soir encore, c'est que l'on avait prévu ce qui arriverait, à savoir, qu'Angélique ne réussirait pas à faire une promenade dans le parc. D'Hervilly, du reste, n'avait semblé refuser cette promenade que pour en faire le lendemain le prétexte d'une fête. Un moment on avait espéré pouvoir en profiter pour l'accomplissement de l'évasion, mais il avait fallu y renoncer; on priait Angélique de mettre quelques mots dans le vieux chêne, non pas pour encourager celui qui lui était tout dévoué, non pas pour récompenser celui qui n'avait que la peur d'être égoïste en lui sacrifiant toute sa vie, mais pour permettre d'agir et de dire qu'elle se confiait au zèle et au profond respect de son serviteur

» Henri. »

— Enfin.... dit Angélique, il s'appelle Henri.... C'est toujours cela que je sais de lui..... Je voudrais bien le voir, pensa-t-elle en elle-même.

Les prévisions de M. Henri ne furent pas trompées; d'Hervilly, dès le matin du jour suivant, fit demander à ses prisonnières si elles lui feraient l'honneur de dîner avec lui et de lui permettre de les accompagner dans une promenade au parc. Angélique était bien embarrassée d'accepter : c'était montrer déjà un ressentiment moins vif de l'injure qu'elle avait reçue, c'était recevoir *un plaisir*, c'était faire espérer qu'elle pardonnerait, c'était accepter la prison. Cependant cette promenade au jardin, qui serait facilement suivie d'une habitude de promenades, augmentait beaucoup les chances d'évasion. Elle pria sa tante de répondre et d'accepter pour elle la double invitation de M. d'Hervilly.

Mais lorsque après le dîner Octave lui offrit le bras pour sortir de la maison, elle lui dit assez sèchement que si elle était libre, si elle était vis-à-vis d'un homme qui sût ce qu'il doit aux convenances et aux femmes, elle lui ferait observer que c'était à sa tante qu'il devait faire cette politesse; qu'elle ne prenait l'offre de son bras que comme un moyen de s'assurer mieux de sa captive; qu'à ce titre seulement elle se soumettrait. Octave se récria sur l'injustice de celle dont il était bien plutôt le captif et l'esclave. Il parla des *chaînes* que lui donnaient les *beaux* yeux d'Angélique; et, chose inouïe pour une femme, Angélique trouva sincèrement de mauvais goût la métaphore galante qu'on lui adressait. Octave se crut obligé d'offrir son bras à la tante Eudoxie, qui l'accepta.

Le parc était illuminé en plusieurs endroits, et les allées sombres qui conduisaient à ces endroits augmentaient encore l'éclat des lanternes de couleur suspendues aux arbres comme d'énormes fleurs de feu, rouges, bleues, jaunes ou vertes. Il vint un moment où des instruments se firent entendre sans qu'il fût possible d'apercevoir les musiciens. Cette musique féerique plongeait l'âme d'Angélique dans une douce rêverie qui devint encore plus profonde lorsque le silence succéda à cette mystérieuse harmonie. Au milieu de ce silence, quelques accords se firent entendre, et bientôt une voix d'une remarquable beauté chanta une romance qui parut causer à d'Hervilly autant de surprise que de mécontentement. Cette romance, adressée à une jeune prisonnière, lui disait d'espérer la fin de sa captivité. D'Hervilly appela un domestique et ordonna de battre le parc et de chercher l'auteur de cet intermède, qui n'était pas sur le programme de la fête. On obéit, mais en vain, on ne put découvrir personne. Octave proposa alors à Angélique et à sa tante de rentrer dans la maison, où un souper les attendait. Angélique répondit qu'elle n'avait point d'appétit. — Ce souper est un repas, répondit Octave, pour lequel on n'a pas besoin d'avoir faim : c'étaient quelques friandises; et Angélique répondit avec dureté qu'elle consentait à manger pour ne pas mourir de faim en attendant l'heure de sa délivrance, mais que son geôlier avait pu remarquer qu'elle ne prenait jamais que le strict nécessaire et ne touchait jamais à un fruit ni à une pâtisserie... Elle espérait que chacune de ses actions, ainsi que chacune de ses paroles, serait interprétée comme une protestation contre la violence qui lui était faite.

La tante Eudoxie annonça qu'elle avait *gagné faim* dans la promenade, et qu'elle souperait volontiers. D'Hervilly la remercia vivement et demanda à Angélique si elle voudrait quitter sa tante; à quoi Eudoxie, répondant la première, dit que si Angélique n'assistait pas au souper, elle remonterait avec elle dans son appartement.

Pendant qu'on prononçait ces paroles, Angélique, qui était enfin parvenue à diriger la promenade de façon à repasser devant le château pour pouvoir compter les chênes de l'avenue, venait de reconnaître le dix-huitième. C'était un arbre gigantesque, qui projetait au loin autour de lui une ombre épaisse; elle s'approcha de son tronc vénérable pour lui confier les quelques mots que lui demandait M. Henri avec tant d'instances. Mais que devint-elle lorsqu'elle sentit la main qu'elle glissait dans le creux de l'arbre saisie par une autre main et pressée sous des lèvres brûlantes! Elle retira brusquement sa main, abandonnant la lettre, mais elle ne put retenir un léger cri. D'Hervilly et sa tante, qui avaient fait quelques pas en avant, se retournèrent et demandèrent la cause de ce cri. — J'ai eu peur, dit Angélique; et en effet, lorsque rentrée dans la maison, on put voir son visage, elle était extrêmement pâle. Elle s'opiniâtra à ne pas vouloir toucher au souper, auquel la tante fit honneur, puis elles remontèrent dans leur chambre. Il y eut, quand elles furent seules assises l'une près de l'autre à la lueur d'une bougie, un peu d'aigreur dans leur conversation. Angélique reprochait à sa tante d'avoir l'air de trop bien prendre son parti de la position. Eudoxie reprochait à sa nièce de ne pas ménager un homme au pouvoir duquel elles se trouvaient.

— Et pourquoi le ménager, ma tante? n'est-il pas arrivé du premier pas au comble des mauvais procédés? — Hélas! ma pauvre nièce, plaise au ciel que les événements te conservent cette illusion! — Mais, ma tante... — Nous ne serions pas d'accord; il vaut mieux ne plus parler de cela. — Mais alors, ma tante, de quoi parlerons-nous si nous ne parlons pas de notre captivité et des moyens... Angélique ne termina pas sa phrase... elle demeura interdite et glacée... les yeux fixes, la bouche entr'ouverte.

— Des moyens! demanda la tante, des moyens de nous échapper... c'est justement ce que... Eudoxie laissa également sa phrase inachevée et resta pâle, les yeux écarquillés et respirant à peine.

Quel malheur que je ne puisse terminer ici ce feuilleton! Après tout, c'est ma faute. Quelques détails sur le souper, sur la vaisselle d'argent, m'auraient donné un nombre de lignes à peu près suffisant; mais au point où nous sommes, il n'y faut même pas songer; l'usage ne permet même pas que les aventures que je vous raconte vous soient offertes en tranches si minces. Nous continuerons donc ce feuilleton, malgré nos justes regrets.

Eudoxie la première poussa sa nièce du coude pour lui faire remarquer l'objet qui lui inspirait une si profonde terreur, et que sa nièce avait vu la première. Mais Angélique avait en levant par hasard les yeux, aperçu dans un angle de la chambre, un homme assis, qui, le doigt sur la bouche, faisait signe de garder le silence. Eudoxie voulut se relever et tomba sur son fauteuil... Elle voulut parler, et dit: Mais... mo...o...ssieur. Ce fut tout ce que sa voix put lui fournir. L'étranger ne répondit que par un signe plus impérieux de se taire. Les deux femmes, tremblantes, osaient à peine se consulter du regard. L'étranger se leva. Toutes deux se serrèrent l'une contre l'autre comme deux brebis effrayées. Il écouta attentivement en appliquant son oreille sur la porte, puis il revint vers elles, et dit à voix basse : Silence! Il retourna à la porte et écouta encore quelque temps, puis un sourire de satisfaction se montra sur son visage; et se rapprochant d'Angélique et de sa tante, il leur dit : — Tout le monde est maintenant couché, nous sommes seuls... Je m'appelle Henri; vous me pardonnerez mon apparition, elle était indispensable. Demain, au milieu de la nuit, j'espère vous sauver; mais il me faudra m'éloigner toute la journée; vous vous coucherez comme si vous deviez passer la nuit dans vos lits; quand vous aurez entendu le signal que je viens d'entendre, c'est-à-dire le grincement de la grille du château qui se ferme, vous vous habillerez et vous descendrez jusqu'à la porte du jardin, vous la trouverez ouverte... Je serai là... Adieu... A vous toute ma vie! à vous l'amour le plus tendre!

Il salua avec grâce, ouvrit une armoire, y entra et tira la porte après lui. Ce ne fut qu'après un grand quart d'heure de silence et de stupeur que les deux femmes osèrent échanger les premiers mots :

— Est-il parti ? — Je ne sais. — Est-il dans l'armoire ? — J'espère que non.

Enfin, Eudoxie, s'armant de courage, finit par ouvrir l'armoire : — elle était vide.

— Quel événement ! faut-il nous fier à lui ? — Mais, ma tante, nous ne pouvons être en plus mauvaises mains qu'entre celles de M. d'Hervilly. — Peut-être, ma nièce. — Il a l'air bien honnête, ma tante. — Tu veux dire qu'il est très-beau ; c'est en effet un charmant cavalier ; mais cela a coutume d'inspirer plus de confiance aux nièces qu'aux tantes. — Ce n'est pas cela que je veux dire, ma tante, mais sa persévérance, sa fidélité, les dangers que sans doute il court pour nous, notre horrible situation, tout nous donne le conseil d'accepter ses offres généreuses.

Il est décidé qu'on acceptera et que l'on se mettra sous la sauvegarde du généreux Henri pour fuir cette maison de captivité et de tristesse. Mais avertira-t-on Théodorine ? Est-il prudent de confier à tant de discrétions un secret d'où dépend le résultat de l'entreprise ? Car un seul mot peut faire manquer une occasion qui ne se retrouverait peut-être plus. Et Dieu seul sait comment tout cela finirait, et combien de temps M. d'Hervilly se contenterait de tenir Angélique captive ! Cependant, qui sait le sort qu'il ferait subir à Théodorine, qu'il ne manquerait pas de supposer complice de leur fuite ? et serait-ce reconnaître dignement le dévouement de cette pauvre fille, qui a voulu partager leur captivité, que de l'abandonner aux mains de leur *farouche oppresseur ?* On convient que l'on mettra Théodorine dans la confidence du secret et du départ.

Angélique reste tout le jour étrangement préoccupée ; enfin elle a vu celui qui occupait si vivement sa pensée, elle connaît maintenant sa belle et noble figure, sa taille imposante, son geste gracieux. Elle pardonne presque à Octave, qui est cause qu'elle devra tant de reconnaissance à Henri, à Henri qui lui aura sauvé l'honneur et la vie, absolument comme *Oswald à Lasthénie.*

Vers le soir, on a consenti à descendre dîner à la salle à manger avec M. d'Hervilly, pour éviter tout soupçon. Il semble à Angélique qu'Octave a par moments un sourire sardonique ; mais, ainsi que sa tante, elle est pour son ravisseur d'une obligeance à laquelle elle ne l'a pas accoutumé ; toutes deux espèrent lui faire penser qu'elles commencent à s'accoutumer à la prison qu'elles espèrent quitter dans quelques heures. Il propose une promenade au jardin. On accepte. Angélique répond à ses paroles d'amour sans indignation. Enfin la tante Eudoxie est fatiguée ; on va se coucher ; jamais on n'a ressenti un si profond sommeil. Les voici dans leur chambre ; elles tombent dans les bras l'une de l'autre : encore deux ou trois heures, et elles laissent derrière elles ces murs odieux. Mais tout à coup la tante change de couleur, elle a laissé en bas son éventail ; elle veut son éventail ; elle ne partira pas sans son éventail.

— Mais, ma tante, c'est nous perdre, d'effectuer ainsi un déménagement sous les yeux de M. d'Hervilly.

La tante Eudoxie est sourde à toutes les observations de sa nièce. Si Angélique savait de quelle main lui vient cet éventail !...

Angélique redouble de prières pour que sa tante ne redescende pas ; peut-être ne faut-il qu'un mot, qu'un geste pour éveiller les soupçons d'Octave ; elle n'a pas été très-contente de la manière dont il leur a dit en les quittant : A demain, mesdames ! Cela avait l'air d'une ironie et d'un sarcasme.

Peu importe ! la tante Eudoxie descend et remonte bientôt avec son éventail. Théodorine vient s'acquitter de ses devoirs auprès de ses maîtresses ; seulement alors on lui communique le plan d'évasion et l'espoir de liberté. Elle sait à quel signal elle doit se tenir prête à partir. Eudoxie et sa nièce se couchent et éteignent leurs lumières. Eudoxie, après quelques instants d'une conversation vague, entame l'histoire de l'éventail.

Pour cette fois, voici un éventail qui ne passera pas sans avoir acquitté les droits ; un éventail qui ne partira pas sans avoir payé sa rançon. C'était un éventail en satin blanc avec des paillettes d'or. Dessus étaient peints des bergers, mais quels bergers ! des arbres, mais quels arbres ! des moutons, mais quels moutons ! La bergère a un œil de poudre sur les cheveux ! un corsage de satin rose avec des nœuds verts, une jupe pareille bouffant par-dessus d'énormes paniers, et galamment relevée par des nœuds verts comme le corsage ; elle a aux pieds de petits souliers à hauts talons, à la main une houlette ornée de rubans ; elle est assise sur de l'herbe bleue et sous des arbres lilas ; le berger a un habit de satin bleu, des culottes de soie rose, des bas d'une blancheur éblouissante et des souliers à talons rouges ; il est tout boursouflé de rubans ; il joue de la flûte couché aux pieds de la bergère, qui effeuille une pâquerette. Çà et là paissent des moutons blancs, près d'un berger en bas de soie ; des nœuds roses et verts ornent leurs cous ; le chien n'est pas un de ces énormes chiens noirs, hérissés, à l'œil fauve, c'est un petit épagneul blanc et orange, dont les oreilles traînent à terre. Le berger et la bergère ont le nez retroussé.

Allons, l'éventail et le lecteur en sont quittes à bon marché. J'espère que le lecteur reviendra à moi, je n'abuse pas de sa position, je ne sais pas beaucoup de mes confrères qui lui passeraient un éventail Watteau à ce prix-là ; *le plus fécond de nos romanciers*, qui après tout est un homme d'un grand talent, a fait une fois bâtir une maison avec le prix de la description d'une commode. Il ne manquait à cette maison qu'un escalier, ce qui ne doit pas être attribué à l'insuffisance de la commode, mais à une distraction de l'auteur, qui, étant son propre architecte, avait oublié d'en placer un dans le plan qu'il avait confié aux maçons, ce n'est pas chose que j'invente ni exagère. Tous les contemporains savent l'histoire, et je ne la rappelle ici que pour l'usage et l'instruction des générations futures.

La tante Eudoxie commença donc l'histoire de l'éventail.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL DE LA TANTE EUDOXIE.

— Avez-vous remarqué, ma nièce, cet hiver, un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, et qui a conservé toute la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie ?... Angélique ne répondant pas, la tante continua : — Il ne vous semble pas possible, Angélique, que vous deviez jamais devenir telle que je suis aujourd'hui. Vous croyez qu'il y a des gens vieux et des gens jeunes, que ce sont deux races différentes, comme les blancs et les nègres ; vous ne pensez guère que ceux qui sont vieux ont été jeunes comme vous et que vous deviendrez vieille comme eux ; si par hasard vous vous avisez de remarquer qu'on *devient vieux*, vous regardez cela comme une de ces maladies qui arrivent à quelques personnes et que vous vous flattez d'éviter. J'ai été jeune, ma nièce, et qui plus est, remarquablement jolie. Si cet hiver nous revoyons M. de Briquesolles, je le prierai de vous montrer un portrait, seule faveur qu'ait reçue de moi l'amour le plus tendre, le plus constant, le plus respectueux. Tenez, vous connaissez quelqu'un qui ressemble beaucoup à ce que j'étais alors. Avez-vous examiné la figure de mademoiselle Flavie Desroches ?... Hein !... je vous demande, ma nièce, si vous vous rappelez la figure de Flavie Desroches ?... Répondez-moi donc, Angélique... Angélique !...

Seulement alors la tante Eudoxie put s'apercevoir que sa nièce s'était prudemment endormie cinq minutes avant le commencement de l'histoire. La tante murmura un peu, mais elle ne tarda pas à succomber elle-même au sommeil et à s'endormir profondément.

Pendant ce temps, Henri attendait au jardin le signal convenu ; il était armé et couvert d'un large manteau. Auprès de lui était l'*honnête Antonio*, qui, *servant malgré lui un maître criminel*, s'était prêté à l'évasion des captives. Il était d'ordinaire dépositaire des clefs *du souterrain*. Il devait guider les fugitifs dans cette marche aventureuse, leur ouvrir les portes et ensuite les accompagner, car il n'y aurait pas moyen de détourner les soupçons, et il n'oserait affronter la colère redoutable de M. d'Hervilly.

La nuit était déjà assez avancée, il était près de deux heures du matin, lorsqu'on entendit enfin le signal. Mais les prisonnières ne paraissaient pas. Qu'est-il arrivé ? Ont-elles eu quelque soupçon sur la bonne foi de leur libérateur ? Quelque obstacle imprévu est-il venu s'opposer à leur fuite ? Une demi-heure se passe sans qu'aucun bruit se fasse entendre. Henri commence à désespérer de les voir venir, lorsque des pas suspendus et un frôlement de robes se font entendre. La porte entr'ouverte laisse passer d'abord Théodorine, puis Angélique, puis enfin la tante Eudoxie... La tante Eudoxie est habillée en hussard...

Il est impossible que je vous dise aujourd'hui pourquoi la tante Eudoxie est habillée en hussard, ce sera pour le feuilleton suivant.

CINQUIÈME FEUILLETON.

Où l'on ne dit pas encore pourquoi la tante Eudoxie est habillée en hussard.

— Ah ! vous voilà, enfin, dit Henri à voix basse ; j'étais plongé dans une mortelle inquiétude. C'est singulier comme le danger de ce qu'on aime rend lâche et pusillanime ! Mais pourquoi madame est-elle habillée en hussard ? — Chut ! dit Angélique, nous ne le savons pas tout à fait ; nous pensions que cela venait de vous, mais nous vous dirons plus tard tout le peu que nous savons. Ma tante est furieuse ; ayez l'air de ne pas vous apercevoir de son costume. — Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour vous obéir, répondit Henri, et je vous obéirai, quoiqu'il soit difficile de ne pas s'apercevoir qu'une femme est habillée en hussard. — Tiens, dit Antonio, c'est précisément le régiment dans lequel j'ai servi. — Tais-toi, bavard ! interrompt Henri. Enfin, belle Angélique, le ciel semble nous favoriser ; cette nuit obscure, ce silence profond, tout protége notre fuite, tout... Ici la tante Eudoxie fit avec un peu d'aigreur la juste remarque que l'on perdait beaucoup de temps en conversation et que l'on avait l'air de ces comparses d'opéra qui chantent : *Partons, courons, volons !* pendant un quart d'heure sans bouger d'un pas. Henri offrit son bras à Angélique, qui ne pensa pas cette fois à lui faire observer, comme elle l'avait fait en pareille circonstance à M. d'Hervilly, que c'était à sa tante qu'il devait offrir cette politesse et cet appui. La tante demanda, en désignant Antonio, quel était cet homme. — C'est, répondit Henri, le jardinier du château que j'ai mis dans nos intérêts et sans lequel nous n'aurions pu même tenter notre entreprise, car il ne faut pas songer à sortir par la grille du château, gardée jour et nuit par une sentinelle. Un souterrain depuis longtemps abandonné, dont Antonio a les clefs,

nous conduira hors des domaines de monsieur... je veux dire de l'infâme d'Hervilly.

La petite troupe se mit en marche sous la conduite d'Antonio, que suivaient Angélique et Henri ; Théodorine et la tante faisaient l'arrière-garde. Après avoir marché quelque temps par des allées sombres, on arriva à un massif de buissons. Antonio prit une hache qui y était cachée d'avance et fit *dans les arbrisseaux* une ouverture suffisante pour démasquer la porte du souterrain, qu'il ouvrit avec une énorme clef.

— Y sommes-nous tous ? demande-t-il. Je ne vois pas le hussard... Ah ! pardon, voici ce brave militaire. Brave militaire, passez devant moi, il faut que je ferme la porte derrière nous.

La porte fermée, Antonio alluma une lanterne qui, tout en jetant à quelques pas une faible lueur, semblait augmenter l'obscurité de la partie du souterrain où la lumière ne pouvait pénétrer.



Le perfide Antonio, le même qui a reçu le prix de ses forfaits au grand combat du souterrain.

— Écoute, Antonio, dit Henri d'une voix solennelle, nous sommes à ta discrétion ; si tu nous sers fidèlement, tu ne seras pas mon domestique mais mon ami ; je ne te parle pas d'argent, non que je veuille prendre pour ne pas t'en donner le prétexte que ta belle action est trop au-dessus de ce vil métal, mais parce que la moitié de ce que je possède sera à toi ; mais si tu nous trahissais, si tu nous avais attirés dans un piége, si ton apparente complicité avec nous cachait une perfidie, tu vois ce poignard, il servirait à ta punition immédiate dans ce monde et hâterait ta punition dans l'autre, où il t'enverrait à l'instant où je soupçonnerais ta lâche trahison. — Seigneur, dit Antonio, mes actions répondront pour moi, marchons ; le jour ne peut tarder à paraître, ne perdons pas un temps précieux en menaces qui ne m'intimideraient pas.

Angélique fut épouvantée du regard féroce dont Antonio accompagna ces paroles.

— Avez-vous remarqué ce regard ? dit-elle à voix basse à Henri. — Non, vous aurez été trompée par cette lueur incertaine dont le combat avec les ténèbres prête à tous les objets des formes fantastiques... Cependant je donnerais beaucoup pour être hors d'ici ou du moins pour vous savoir loin de cette demeure détestée, dussé-je, pour prix de votre délivrance, y rester exposé au ressentiment de l'*infâme* d'Hervilly.

Peut-être quelque lecteur trouvera-t-il qu'Henri se sert un peu souvent de cette épithète d'infâme en parlant de d'Hervilly. Nous la justifierons sous deux rapports. Il n'est pas de plus grand crime aux yeux d'un amant que de vouloir lui enlever l'*objet de sa flamme*. Voilà pour la dureté du mot. Pour ce qui est de sa fréquence, les plus grands auteurs de l'antiquité nous ont donné cet exemple que, une fois qu'ils ont trouvé pour un de leurs héros une de ces épithètes qui peignent l'homme tout entier, elle s'applique tellement à ce héros qu'elle ne s'en peut plus détacher et lui devient une sorte de prénom. Pour Virgile, Énée est toujours le *pieux Énée ;* pour Homère, les *Grecs sont bien bottés*, Achille s'appelle *Achille aux pieds légers*, Agamemnon est le *roi des hommes*. Junon ne paraît guère qu'avec la gracieuse épithète de *déesse aux yeux de bœuf*.

— Arrêtez, dit Antonio, nous sommes près de la porte qui donne issue au delà des murs du parc... En effet, on ne tarda pas à trouver le passage intercepté. Antonio se mit à chercher parmi toutes les clefs de son trousseau quelle était celle qui s'adaptait à cette serrure.

— Chut ! dit la tante, j'entends du bruit. — Que dites-vous, brave militaire ? demande Antonio. — En effet, reprit Henri, j'entends au loin, sous ces voûtes, un bruit singulier, comme si l'on avait ouvert la porte qui nous a donné passage... Hâte-toi, Antonio. — C'est ce que je fais, mais voilà déjà trois clefs que j'essaie et qui n'entrent pas dans cette maudite serrure. — On est entré ! on est à notre poursuite ! dépêche-toi ! — Pourvu que j'aie la clef dans ce trousseau ! Ah ! en voici une qui entre. Mais, bah ! elle ne tourne pas ! — Oh ! mon Dieu ! nous sommes perdus, dit Eudoxie, j'entends des pas précipités. — Je vais aller voir ce que c'est, dit Antonio. — Non, non, dit Henri, tu resteras près de nous ; si tu nous as trahis, je veux t'avoir à portée de mon poignard. Ouvre cette porte, ouvre-la à l'instant même. — Je le voudrais, mais cette clef ne tourne pas ; et je ne puis la retirer pour en essayer d'autres. — Mais on marche, on avance, une lueur se fait apercevoir à l'extrémité du souterrain ! enfonce la porte avec ta hache. — Ma hache, je l'ai laissée à quelques pas d'ici. Je vais la chercher. — Ah ! traître ! s'écrie Henri.

Il frappe Antonio, qui tombe par terre, puis lui-même essaie en vain de faire tourner la clef dans la serrure ; il se rue sur la porte pour l'enfoncer ; elle résiste à tous ses efforts.

— Angélique, dit il, nous sommes perdus ; mais si je n'ai pu vous sauver, vous allez me voir mourir pour vous venger. La punition du traître Antonio ne suffit pas à mon courroux. — Henri, dit Angélique, notre situation excusera ce qu'il y a de hardi dans mes paroles ; mais quand on n'a peut-être qu'un instant à se voir, la bouche ne doit pas déguiser les sentiments du cœur ; n'exposez pas vos jours, vivez pour Angélique, vivez pour elle, elle qui ne vivra que pour vous !

A ce moment, des pas plus rapprochés se font entendre avec des bruits de voix confus ; des torches allumées éclairent tout à coup le souterrain. Angélique a cru un moment reconnaître la voix de son père ; elle pense qu'il a découvert sa retraite, que c'est lui qui vient à son secours. Elle l'appelle, mais à la lueur des torches, elle reconnaît Octave d'Hervilly, suivi de trois ou quatre hommes à épaisses moustaches et à longues barbes noires. Octave appelle Antonio ; mais Henri qui, le sabre à la main, s'est jeté au-devant des trois femmes y compris la tante Eudoxie habillée en hussard, s'écrie : *Farouche d'Hervilly !* si c'est pour le récompenser de sa trahison que tu appelles Antonio, je t'en ai épargné le souci, je l'ai récompensé selon ses mérites, il ne te demandera rien de plus. — Ciel, le baron de Hornberg ! s'écrie d'Hervilly.

Et il met lui-même le sabre à la main. Les deux ennemis se précipitent l'un sur l'autre et se livrent un furieux combat. Octave recule et semble faiblir, lorsque ses lâches acolytes se précipitent tous ensemble sur Henri, le désarment, le terrassent et *le chargent de fers*, mais, provisoirement, avec *des cordes* qu'ils ont apportées. Les trois femmes, plus mortes que vives, se laissent tirer du souterrain sans résistance. Mais, à la vue du hussard, Octave s'écrie : Désarmez ce militaire. — Seigneur, nous ne lui voyons pas d'armes. — Fouillez-le scrupuleusement, il en a peut-être de cachées sous ses vêtements.

Comme les satellites d'Octave vont porter des mains hardies sur la tante Eudoxie, elle réclame avec force les droits du sexe et de la pudeur.

— Quoi ! c'est vous ! s'écrie d'Hervilly ; mais alors, pourquoi diable êtes-vous habillée en hussard ?

Une fois hors du souterrain, comme le jour commençait à paraître, on éteignit les torches, et d'Hervilly dit à Angélique et à sa tante : Tudieu, mes petites brebis, vous jouez ce jeu-là avec moi ! C'est ainsi que vous abusez de la liberté trop grande que j'ai la sottise de vous laisser ! Merci de la leçon, j'en profiterai. N'aviez-vous pas peur de vous enrhumer en sortant si matin ? Nous songerons à la récompense de cette perfidie... Que l'on reconduise ces dames à leur appartement.... Pour monsieur, qu'on l'enferme, les fers aux pieds et aux mains, dans les souterrains de la tour ; qu'on s'occupe ensuite de rendre d'une manière convenable les derniers devoirs au fidèle Antonio.

— Angélique, s'écrie Henri, qui sait si nous nous reverrons en ce monde ! vous aurez ma dernière pensée. — Henri, répond-elle, je me plais à le dire devant notre tyran, je vous aime, et je ne serai jamais qu'à vous.

D'Hervilly mit fin à ces tendresses par un horrible juron et par un signe impérieux. On entraîna les trois femmes vers leur appartement et Henri du côté opposé. Angélique, d'un regard noble et imposant, fit reculer un homme masqué qui voulait lui fermer le passage, et donna la main à Henri, qui, malgré les cordes qui le liaient, la porta à ses lèvres avec passion.

— Angélique, dit-il, un nouveau courage m'anime, nous verrons des jours plus heureux. Cette faveur vient de décupler mes forces, je vous arracherai des mains de l'infâme d'Hervilly ?

Les sicaires d'Octave redoublent alors d'efforts et exécutent les ordres de leur maître.

Angélique et sa tante sont renfermées dans leur appartement; on ne leur propose pas cette fois de descendre dîner, on les sert dans leur chambre. Théodorine leur apprend qu'on a doublé les sentinelles et triplé les verrous, qu'elle a reçu de terribles menaces, et que ce n'est qu'à force de prières qu'elle a obtenu de rester auprès d'elles... Voici du reste, ce qu'elle a entendu décider à l'égard de ses maîtresses. Pour aujourd'hui, en attendant qu'on ait pris de nouvelles précautions, elles seront enfermées dans leur appartement; mais, à prendre du lendemain, elles auront pour prison toute l'aile du château qu'elles habitent. Il se fait de grands préparatifs pour le jugement de l'inconnu que tout le monde appelle maintenant baron de Horrberg. Octave le hait, mais n'ose le faire périr sans observer au moins quelques



Henri, victime infortunée du farouche d'Hervilly, reçoit dans le cachot fétide où il gemit les consolations du pieux ermite.

formes de justice. Il a fait mander deux petits seigneurs du voisinage qui sont, assure-t-on, sous sa dépendance pour des affaires d'intérêt, et se réunissant à eux, ils composeront un simulacre de tribunal devant lequel on fera comparaître le baron de Horrberg, que les gens de la maison considèrent comme condamné d'avance. Il est sévèrement défendu d'approcher de la salle du tribunal.

Restées seules, Angélique et Eudoxie s'entretiennent des événements de la journée.

— Quelle horrible scène, ma nièce! dit Eudoxie, qui a retrouvé et repris ses vêtements; cet homme, cet Antonio, tué sous nos yeux! et cet épouvantable combat! — Ah! ma tante, qu'il est brave! — J'ai vu bien des fois de pareils combats au théâtre, dans les mélodrames; certes, je ne pensais pas alors que j'en verrais jamais un au sérieux. Je trouvais au théâtre peu naturels ces coups donnés et reçus en mesure, et tout ce grand fracas sans blessures; mais j'avais tort, et les combats du théâtre sont mieux imités que je ne l'avais supposé; nous en avons vu la reproduction exacte dans ce duel affreux où le généreux de Horrberg a succombé. — Ma tante, il n'a succombé qu'au nombre et à la trahison. — Je voudrais toujours bien savoir comment il se fait que j'ai été forcée de m'habiller en hussard. — Ma tante, est-ce que vous pensez que M. d'Hervilly osera le faire mourir? — D'Hervilly est capable de tout. — Ma tante, s'il le faut absolument, si c'est le seul moyen de lui sauver la vie, de reconnaître le généreux dévouement avec lequel il s'est sacrifié pour moi, je saurai à mon tour me sacrifier pour le sauver : ma main accordée à l'odieux d'Hervilly sera le prix de sa rançon. — C'est ainsi, ma nièce, qu'Oswald fut sauvé par Lasthénie; mais cet horrible sacrifice ne s'acheva pas et fut interrompu par la mort du tyran. — Mais, ma tante, s'il ne survenait rien, si je me trouvais tout à fait la femme de M. d'Hervilly? — Hélas! ma nièce, tout à fait est le mot; car d'Hervilly ne me paraît pas l'homme à laisser sa vengeance incomplète; à peine serez-vous un peu sa femme, que vous le serez tout à fait. — Ma tante, c'est un homme bien né, vous avez entendu qu'on l'appelle le baron de Horrberg. Oh! celui-là, c'est un vrai baron! — Comment le savez-vous, ma nièce? — Ah! ma tante, en douteriez-vous? Il a l'air si grand et si noble! mais comment serons-nous au courant de ce qui se passera devant ce prétendu tribunal? Quels que soient les juges qu'ait choisis M. d'Hervilly, je ne crois pas qu'il puisse rencontrer deux hommes assez iniques pour trouver un crime dans la généreuse conduite de M. de Horrberg. Qu'a-t-il fait, sinon d'exposer sa vie pour délivrer d'une injuste captivité deux femmes sans secours et sans protection? Le seul coupable est M. d'Hervilly.

La soirée se passe, le sommeil ne tarde pas à s'emparer de nos deux héroïnes après une journée si remplie de fatigues et d'émotions, et d'ailleurs commencée de la veille. Le lendemain, on leur sert à déjeuner et à dîner dans leur chambre; le soir, la tante et la nièce échangent quelques reproches.

— Ma tante, si vous vous étiez décidée plus promptement à vous habiller, M. de Horrberg aurait eu le temps d'ouvrir ou d'enfoncer la porte. — Dites plutôt que si vous n'aviez pas fait tant d'instances pour me faire mettre ce costume de hussard qui s'était trouvé, je voudrais bien savoir comment, substitué à mes vêtements... — Mais, ma tante, vous ne pouviez venir toute nue. — Mais, ma nièce, nous serions restées et nous n'aurions pas aggravé notre situation comme elle l'est à présent. Vous voyez bien que vous vous trompiez quand vous me disiez que c'était sans doute un déguisement que votre chevalier m'avait procuré par une délicate attention; il a été le premier étonné de me voir habillée en hussard; Octave lui-même ne connaissait rien de cet accoutrement. — Ah! ma tante, il se passe autour de nous d'étranges choses depuis que nous sommes revenues auprès de mon père;



Le domestique vient : il est aussi étonné qu'eux des changements survenus dans leurs habits.

les romanciers ne nous disent pas tout dans leurs histoires, il y a une foule de détails qui suffiraient pour dégoûter des romans. Et d'ailleurs tout ce qui finit si bien dans leurs récits pourrait finir autrement dans la réalité. Par exemple, si pour racheter la vie de M. de Horrberg, j'allais finir par me trouver pour tout de bon la femme de M. d'Hervilly. Mais ce qui me surprend le plus, au milieu des prodiges dont nous sommes sans cesse environnées, c'est que mon père n'ait pas encore réussi à retrouver nos traces... Mais où sommes-nous? quelle est la distance qui nous sépare? Je suis épouvantée quand je songe à tout ce que nous avons dû faire de chemin pour arriver ici. Comment tout cela va-t-il finir? — Ma nièce, il est un Dieu pour les amants, grâce auquel les choses qui paraissent les plus funestes finissent presque toujours bien, à l'exception de quelques cas fort rares, comme par exemple Werther... et Clarisse Harlowe... et quelques autres que j'oublie sans doute. Les malheurs de l'amour ne sont que des épreuves, et le destin vous les a réservées moins rudes qu'à une autre, puisque

jusqu'ici vous n'avez rien à reprocher à votre amant, et que, ensuite, vous avez avec vous une excellente mère qui partage vos chagrins et vos inquiétudes, et approuve vos feux, tandis que presque toutes les beautés dont nous avons lu l'histoire, quand elles avaient des tantes, les avaient pour ennemies, ou du moins ne trouvaient en elles que le blâme et l'indifférence. Je me suis une fois dans ma vie trouvée dans une circonstance plus embarrassante que vous ne pouvez l'imaginer, et que, je l'espère sincèrement, vous n'éprouverez pas vous-même. Cela se rattache à cet éventail que vous savez... Vous avez sans doute remarqué cet hiver un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, et qui a conservé la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie...

— Mesdames, mesdames, dit Théodorine, qui entra tout à coup, on est réuni dans la salle où l'on doit juger le jeune baron.

Angélique devint pâle.

— Il y a, continua Théodorine, une porte de cette salle qui donne sur le corridor qui conduit à la salle à manger; on a défendu sévèrement à tout le monde d'approcher de cette porte, d'écouter rien de ce qui se dira dans la salle et de chercher à rien voir par le trou de la serrure ni autrement. Cela a excité ma curiosité. J'ai appliqué mon œil contre cette serrure; on voit dans la salle comme si on y était, et je défie quelqu'un de dire un mot si bas qu'on ne l'entende parfaitement. J'ai pensé que vous voudriez sans doute savoir comment va finir l'affaire de ce pauvre jeune homme. Ceux des domestiques avec lesquels j'ai des rapports pour votre service disent que c'est un homme perdu.

— Ma tante, allons-y bien vite.

On quitte la chambre, et les trois femmes se groupent autour de la serrure. Angélique regarde la première et dit à voix basse : Il n'y a encore personne. La salle est tendue de noir; il y a trois sièges... sans doute pour les juges... Ah! on entre... ce sont deux hommes... des soldats... Quel uniforme est-ce là?... Mon Dieu! en quel lieu de la terre sommes-nous? — Laisse-moi voir, Angélique. En effet, on dirait presque les Grecs... Voici les juges... Ils ont de mauvaises figures. — Voyons, ma tante... Il y en a un, le plus gros, qui semble assez honnête... mais l'autre... M. d'Hervilly n'osera jamais... J'entends marcher... Ah! ma tante, c'est lui!... Dieu du ciel! il a des chaînes aux mains! Mais qu'il est noble et imposant!... Prisonnier, il semble que ce soit lui qui soit le maître et le vainqueur. Voici que la lampe suspendue au plafond éclaire son visage. Comme il est calme, ma tante, comme il est beau!

Toutes trois écoutèrent en silence et ne perdirent pas un mot de ce qui se disait dans la salle du tribunal. Angélique s'était emparée du trou de la serrure.

— Baron de Horrberg, dit M. d'Hervilly, vous vous êtes introduit frauduleusement dans mon château; vous avez essayé de corrompre mes gens, vous avez poignardé un homme à moi; vous m'avez attaqué le sabre à la main. Certes, j'ai pour disposer de votre sort tous les droits, joints à celui du vainqueur. Cependant j'ai voulu que la plus stricte justice décidât entre nous. Je me suis adjoint deux seigneurs de mon voisinage devant lesquels vous allez répondre de vos tentatives coupables. Vous êtes accusé... — Octave d'Hervilly, s'écria Henri d'une voix forte, c'est au contraire moi qui vous accuse, et si ces deux messieurs ne sont pas de vils sicaires soudoyés par vous, si un cœur noble et généreux bat dans leur poitrine, ils jugeront entre nous. Ne me parlez pas de votre prétendu droit du vainqueur; je n'ai cédé qu'au nombre, et si vous n'aviez eu la lâcheté inouïe de faire intervenir vos méprisables satellites dans le combat engagé entre nous, vous auriez expié vos forfaits. Vous avez enlevé, malgré elle, une fille belle et vertueuse, appartenant à une honorable famille; vous avez osé la tenir en prison et prétendre l'obliger par d'odieux procédés à vous accorder sa main, dont vous êtes indigne, j'ai voulu la sauver; j'ai cru trouver un honnête homme parmi vos gens; c'était un traître qui, de concert avec vous, m'a fait tomber dans un piége. Je l'ai puni justement, comme je vous aurais châtié si vous aviez osé demeurer seul contre moi le sabre à la main.

— Mesdames, dit Théodorine, comme il le traite! Il faut vraiment que ce M. d'Hervilly soit encore bien bon enfant pour se laisser dire tant de vilaines choses. — Tel est, dit la tante Eudoxie, l'ascendant irrésistible de l'héroïsme et de la vertu sur le crime et la lâcheté. — Si tu avais lu nos bons auteurs, dont les ouvrages sont un miroir fidèle de la nature, tu en aurais vu mille exemples. Tu as été au théâtre, tu as vu représenter des tragédies : il n'en est pas une où le héros captif, enchaîné, ne débite au tyran vainqueur ses cent cinquante à deux cents vers d'invectives et de malédictions, et jamais le tyran ne s'avise de l'interrompre, tandis que le héros, grand et calme, ne manque ni à la mesure ni à la rime, et fait succéder deux injures masculines à deux injures féminines, alternativement, sans jamais se tromper. Tout tyran, quelque barbare et féroce que le représente le poëte, recule devant une seule chose, et cette chose... c'est de ne pas répondre au héros par une phrase qui rime avec les justes reproches de sa victime. Ces dialogues, qui ont paru à quelques esprits atrabilaires et envieux manquer de vérité, sont au contraire calqués sur la nature, et nous venons d'en avoir une preuve dans le noble discours qu'a prononcé le brave et infortuné de Horrberg.

Depuis longtemps déjà Angélique et Théodorine n'écoutaient plus la tante Eudoxie et suivaient avec anxiété les détails de ce qui se passait dans la pièce voisine. Octave d'Hervilly avait à son tour pris la parole et avait dit : — Baron de Horrberg, vous abusez peut-être un peu des droits du vaincu et de l'accusé; mais nous ne nous départirons pas de la modération qui convient au vainqueur et au juge. Je vous ai dit quelle accusation pèse sur vous; vous serez jugé conformément aux lois. Pourquoi vous êtes-vous introduit dans mon château? — Pour délivrer de malheureuses captives que vous y retenez injustement prisonnières. — Pourquoi avez-vous poignardé Antonio? — Pour punir sa trahison et servir d'exemple à ceux qui lui ressemblent. — Pourquoi vous êtes-vous précipité sur moi le sabre à la main? — Pour expier vos crimes dans votre sang. — Pourquoi la tante Eudoxie était-elle habillée en hussard? — Je n'en sais rien. — Que feriez-vous si vous étiez à ma place et si j'étais à la vôtre? — Il n'est pas possible à l'homme vertueux de sentir comme le criminel et l'oppresseur. — Trêve de fanfaronnade, votre conduite n'est pas aussi désintéressée que vous voudriez le faire croire; vous aimez mademoiselle de Riessain? — De toutes les forces de mon âme. — *Et vous êtes payé de retour?*

Henri ne fit pas de réponse. Octave renouvela sous une autre forme la question qui avait précédé celles relatives à Angélique

— Si vous aviez été vainqueur et si j'étais en votre puissance, comment me traiteriez-vous? — Sans l'intervention de vos sicaires, un de nous deux serait resté à la place où nous nous sommes rencontrés, et nous n'aurions pas eu à soulever de pareilles questions, ni à faire des parodies de justice et de tribunal.

Octave et ses deux assesseurs se consultèrent entre eux, puis M. d'Hervilly dit à haute voix : — Baron de Horrberg, en réparation du crime d'assassinat sur la personne d'Antonio et de tentative de meurtre sur nous-même, vous êtes condamné à une détention perpétuelle dans les souterrains du château. Rendez grâce à la clémence qui vous fait grâce de la vie. — Que l'on me reconduise aux souterrains, dit froidement Henri de Horrberg.

Sur un signe d'Octave, on le fit sortir de la salle. Il me semble, ajouta ensuite M. d'Hervilly en désignant de la main la porte derrière laquelle étaient cachées la tante Eudoxie, Angélique et Théodorine, il me semble avoir entendu je ne sais quel bruit derrière cette porte. Que l'on s'assure si personne n'a eu l'audace de chercher à écouter nos solennelles délibérations.

Quelqu'un sortit de la salle pour exécuter l'ordre de M. d'Hervilly; mais les trois femmes s'étaient enfuies comme des oiseaux et avaient regagné leur appartement.

— Ah! ma tante, s'écria Angélique en se jetant dans les bras d'Eudoxie, une détention perpétuelle dans les souterrains! — Il n'y a de perpétuel que la mort, ma chère Angélique; Dieu et l'amour protégeront M. de Horrberg; d'ailleurs, d'un moment à l'autre, votre père peut finir par découvrir notre prison, et M. de Horrberg partagera notre délivrance, comme il partage notre captivité. — Ah! ma tante, c'est à lui que j'aimerais devoir ma liberté. — Je comprends, ma nièce, que l'on aime devoir quand on est sûr de pouvoir si bien payer. — Ma tante, comme mon cœur s'est serré quand il a fait hautement l'aveu de son sentiment pour moi! Que d'amour dans sa voix, que de noblesse ensuite et que de discrétion dans son silence! Ma tante, n'est-ce pas que je dois l'aimer? — Attendiez-vous mon approbation?

Nous laisserons la tante et la nièce continuer une conversation qui les intéresse sans doute plus que nous, pour voir un peu ce qui se passe dans l'autre aile du château, où nous n'avons pas encore pénétré. Plusieurs personnes sont réunies autour d'une table servie. La salle à manger est richement meublée, quatre grands buffets en bois de chêne sculpté garnissent les murailles. Sur ces buffets sont entassés la vaisselle d'argent, les cristaux de Bohême de diverses couleurs, les porcelaines de la Chine et du Japon, ainsi que les porcelaines de Saxe et de Vieux-Sèvres. Trois domestiques, la serviette sur le bras et des gants blancs aux mains, sont placés derrière les trois convives, prêts à obéir au moindre mot, au moindre signe, au moindre désir. Il n'y a pas moins de quatre verres devant chaque convives : leur forme et leur couleur indiquent quels vins doivent briller ou pétiller entre leurs parois de cristal. Les trois personnes assises autour de la table...

Eh quoi! avez-vous donc déjà fini la description de cette salle à manger, n'allez-vous pas reprendre une à une ces riches porcelaines, nous détailler les bons hommes étranges qui couvrent celles de la Chine? — Non, c'est tout; et si je me suis laissé aller à ces quelques lignes, c'est qu'il est nécessaire que ces magnificences me servent à remplacer une douzaine d'assiettes de terre de pipe que l'on a cassées chez moi.

L'un des trois convives est Octave d'Hervilly, un autre est Henri de Horrberg, le troisième, celui qui est placé entre les deux autres et semble faire les honneurs du dîner, est M. de Riessain, père d'Angélique.

Henri demande en ce moment du vin du Rhin à un des seigneurs qui l'ont jugé il y a une heure, et qui est debout derrière sa chaise. L'autre seigneur n'est pas là parce qu'il fait en ce moment frire des beignets avec Théodorine, à laquelle M. de Riessain les a fort recom-

mandés. Antonio découpe un faisan. — Quel Antonio? — Celui que Henri de Horrberg a poignardé dans le souterrain.

Nous terminerons ici ce cinquième feuilleton.

SIXIÈME FEUILLETON.

Pour jeter quelque lumière sur les circonstances de notre récit qui paraîtraient en manquer, nous sommes obligé de le reprendre à un moment où il a été suspendu par les exigences de la forme du feuilleton : c'est au moment où Henri et Octave avaient chacun un pistolet appuyé sur la poitrine de l'autre. Octave tira le premier. Le pistolet fit entendre un petit son sec qui ne fut suivi d'aucune détonation. Henri ôta le sien et dit : — Monsieur, je suis enchanté de me trouver dans une situation qui me permette de dire que ce duel est aussi absurde que cruel, et que je ne veux pas y donner suite. — Tirez, monsieur, tirez ! dit Octave ; j'ai tiré sur vous; je croyais avoir le bon pistolet. Tirez, je l'exige! Je ne veux pas de grâce! — Monsieur, dit Henri, c'est à moi-même que je fais grâce des remords que je conserverais toute ma vie si j'assassinais un homme sans armes. — Monsieur, votre pitié est une nouvelle insulte; j'espérais avoir le pistolet chargé; j'ai tiré sur vous, pensant que vous étiez sans armes, que vous n'aviez entre les mains qu'un pistolet vide et une arme inutile. Si vous ne tirez pas sur moi, nous recommencerons. — Nous ne recommencerons pas, monsieur, parce que je suis presque honteux d'avoir fait une fois cette extravagance; nous ne recommencerons pas, parce que vous ne voudrez pas tirer deux coups contre un. — Que faire alors, monsieur? Au nom du ciel, tirez sur moi; je vous le répète, je ne veux pas de grâce. — Voilà ce qu'il faut faire, monsieur : nous serrer la main, reconnaître nos torts mutuels et ne plus penser à notre fanfaronnade à tous deux. — Monsieur, ma conduite a été trop ridicule pour que je ne vous haïsse pas; je ne puis consentir à vous devoir la vie. Donnez-moi ce pistolet, je vais me brûler la cervelle.

Henri déchargea son pistolet en l'air et l'offrit ensuite à Octave, qui le jeta loin de lui.

— Monsieur d'Hervilly, dit Henri, parlons sérieusement; vous avez fait une sottise; mais croyez-vous que, de mon côté, je ne sois pas allé trop loin dans ma petite vengeance? Vous vous êtes laissé emporter par un mouvement de vanité à prendre un nom qui n'avait fait que réaliser vos intentions, il n'y avait chez vous aucun dessein de nuire; j'ai donc été plus méchant que vous. Vous êtes brave, monsieur; peu de personnes peuvent se rendre un témoignage aussi positif que nous deux. Un homme qui envisage la mort avec autant de calme que vous n'est pas un homme vulgaire; je vous offre mon amitié.

Octave et Henri s'embrassèrent; ils rejoignirent la voiture de Horrberg et passèrent le reste de la nuit à causer; tous deux s'ouvrirent leur cœur à l'égard d'Angélique. Octave n'éprouvait qu'une fantaisie qui aurait bien de la peine à lutter contre son horreur profonde du mariage. De Horrberg, au contraire, était sérieusement amoureux. D'ailleurs, il avait l'aveu du père; Octave fut enchanté de pouvoir faire à son nouvel ami un sacrifice qui ne lui coûtait pas trop. Il entra alors avec enthousiasme dans le plan du père d'Angélique; il s'exposera à toute l'animadversion que doit attirer sur lui le tort d'être agréé par la famille et de se présenter avec l'air d'un mariage de raison. Octave avoue franchement ses défauts à Henri; il veut paraître; ses affaires dérangées l'obligent pour cela à quelques mensonges, il se croit ruiné. Henri fait examiner les choses par un homme d'affaires intelligent et honnête. — Hein? — Je dis un homme d'affaires, intelligent et honnête. — Pardon de vous avoir interrompu, j'oubliais votre titre. — Comment? que voulez-vous dire? — Rien, rien, continuez... — Je continue, l'homme d'affaires honnête et intelligent découvre qu'Octave n'est pas ruiné, mais qu'il s'occupe activement de le devenir, grâce aux secours d'un autre homme d'affaires moins honnête. Ce n'est que du désordre, on arrangera cela, et d'Hervilly pourra être ce qu'il s'est efforcé de paraître.

— Écoute, dit d'Hervilly à Henri, je crains une chose, c'est que pour résultat de tes soins, maintenant, quand je vais être riche, je ne me contente pas plus qu'auparavant de paraître ce que je serai. Il me sera bien difficile de ne pas me faire un peu duc ou prince, et il ne faudra pas t'étonner si tu rencontres quelque jour des gens qui me prennent pour le monarque de quelque île déserte. Si, mes affaires arrangées, je puis racheter les deux chevaux que j'avais autrefois, je ne pourrai guère m'empêcher de parler de mes quatre coursiers. — C'est bien, dit Henri, ne te calomnie pas. Toujours est-il que le service que tu me rends et la bonne grâce que tu y mets sont tels que je te défie de les exagérer, pas plus que ton courage obstiné en face de la mort.

Les deux jeunes gens eurent une conférence avec M. de Riessain; ils le trouvèrent furieux contre sa sœur; chaque jour il découvrait d'elle quelque nouvelle extravagance. Ils firent ensemble le plan d'un roman qu'on infligerait à Angélique et à la tante Eudoxie. Henri de Horrberg s'efforça en vain d'adoucir les détails de l'épreuve : M. de Riessain fut aussi inflexible pour les détails de *son roman* qu'il l'avait été pour l'ensemble du plan. Octave d'ailleurs l'appuyait et était d'une fécondité inépuisable. Il fut donc résolu d'abord que M. d'Hervilly ne négligerait rien pour se rendre odieux, quoiqu'on eût tout lieu de penser que la manière dont M. de Riessain le présenterait à sa fille ne laisserait rien à désirer. Puis on décida qu'on procéderait à un enlèvement, mais M. de Riessain pensa qu'il serait convenable que sa fille ne quittât pas sa maison et fût toujours sous ses yeux. Cette fois Henri ne fit pas d'objections.

Théodorine, attachée dès longtemps à la maison et nourrissant une haine envenimée contre la tante Eudoxie, fut mise dans la confidence. C'est elle qui se chargea de placer les bouquets et les lettres de M. de Horrberg.

L'enlèvement se fit de la manière la plus simple; on voyagea trois jours dans un espace de deux lieues. On revenait la nuit jusqu'à quelque ferme qui en dépendait. Pendant ce temps on prépara les chambres dans l'aile que ces dames ne connaissaient pas encore. Quelques couches de couleur rendirent la maison méconnaissable pour des personnes qui ne l'avaient habitée que quelques jours; et Angélique, accompagnée de sa tante et de Théodorine, rentra par une porte dans la maison de son père d'où elle était sortie par une autre porte.

L'évasion avait été faite dans une cave; la porte qu'on n'avait pu ouvrir était une fausse porte clouée sur le mur qui formait l'extrémité de la cave. Antonio était tombé frappé d'un poignard de bois; le combat entre Octave et Henri s'était fait avec des sabres de théâtre, et comme on le voit faire dans les théâtres de mélodrame. Octave allait quelquefois trop loin et chargeait un peu les couleurs du tableau. Le costume de hussard substitué aux vêtements de la tante était une vengeance de Théodorine, qui n'avait mis personne dans le secret. La même Théodorine s'était chargée de faire voir à ses maîtresses, par le trou de la serrure, la scène du jugement qui n'était jouée que pour elles.

C'est après cette scène que nous retrouvons à table, et le chevalier victime de sa vaillance, et le farouche oppresseur, avec le père de l'héroïne innocente et persécutée, qui avait failli reconnaître sa voix dans le souterrain.

— A ton tour, Henri, dit Octave, tu as failli me faire perdre mon sérieux. Où diable as-tu été prendre les tirades magnifiques que tu m'as adressées tandis que je siégeais sur mon tribunal? Tu avais, du reste, l'air parfaitement majestueux, et tu as dû produire beaucoup d'effet. — Mon cher père, dit Henri à M. de Riessain, de grâce, arrêtons là ce badinage, je ne veux pas tromper plus longtemps Angélique; vous verrez que cela finira mal, et que, au jour des explications, elle ne me pardonnera pas la part que je prends à cette mystification. — Elle vous pardonnera, Henri, quand elle saura que c'est la condition que j'ai mise à votre union, et je vous laisse parfaitement libre d'exagérer à votre gré ma dureté à cet égard; mais, croyez-moi, il va du bonheur de ma fille dans l'avenir et du vôtre peut-être, que nous détruisions dans son esprit les sottes semences que ma sœur y a jetées; il faut qu'elle ne demande pas à la vie autre chose que ce qu'il y a dedans, qu'elle ne rejette pas un bonheur réel pour courir après des rêves ou porter dans le cœur le deuil de chimères ridicules. Il faut que la leçon soit complète. — Allons, Amadis, dit Octave, voilà vingt fois que vous faites inutilement la même prière à M. de Riessain; il faut vous résigner et continuer votre rôle. Sérieusement, où en sommes-nous? Te voilà claquemuré dans les souterrains de la tour pour le restant de ta vie; très-bien. Mais nous ne pouvons pas en rester là. D'abord, nous allons t'arranger un petit cachot tout à fait dans le style de la chose. J'ai vraiment peur de la scène de l'ermite; jamais mademoiselle de Riessain n'en croira un mot. — Seule, dit M. de Riessain, son bon sens se révolterait, mais ma chère sœur est là pour empêcher toutes les hésitations de l'incrédulité. — C'est égal, monsieur de Riessain, je n'ai pas été content de votre début; la guitare sous les fenêtres est un vieux moyen. Il eût mieux valu qu'Henri sauvât mademoiselle de Riessain de l'eau ou du feu; ou encore qu'il arrêtât des chevaux emportés, prêts à précipiter sa voiture au fond d'un précipice de huit cent mille toises de profondeur. Mais vous paraissez inflexible et vous reculez devant la moindre chose; je voulais qu'Henri eût le bras en écharpe après notre fameux combat. Mais vous avez craint tous deux pour la sensibilité de ma belle captive. C'est égal, un héros de roman qui ne paraît pas au moins une fois avec le bras en écharpe est bien peu de chose à mes yeux! Je voulais, sur votre refus, prendre l'écharpe à mon compte, d'autant que de Horrberg, qui fait médiocrement l'escrime du sabre de théâtre, m'avait tapé sur les doigts; mais autre obstacle : vous avez craint que je ne me rendisse plus intéressant que le héros. Si Henri m'en croit, il ne finira pas le roman sans se montrer avec un bras en écharpe. C'est demain que nous emménageons Henri dans son souterrain. Je suis curieux de voir par quelles humiliations mademoiselle de Riessain me fera payer le don de sa main, quand elle consentira à m'épouser pour prix de ta liberté. J'ai presque envie de te faire épouser la tante pour assurer ma tranquillité. — Ah! oui, Henri, dit M. de Riessain, nous verrons comment ma sœur se résignera à suivre les volontés du farouche d'Hervilly en vous accordant sa vieille main! — Ah! dit Henri, comment Angélique me pardonnera-t-elle? — Je compte beaucoup, reprit Octave, sur l'assaut du château par Henri échappé de son souterrain, au moment où mademoiselle de Riessain sera prête à marcher à l'autel en victime résignée, avec le barbare oppresseur que je suis. Comme ce sera le dénoûment, Henri pourra bien entrer avec de la musique; la *Marche*

des Tartares par exemple. Ah ! Henri, ah, monsieur de Riessain, j'exige qu'Henri entre sur l'air de la *Marche des Tartares ;* sinon je ne me laisse pas à mon tour *charger de chaînes. A l'us, mes belles, suivez-nous*, ce sera d'un effet ravissant... *Sachez que les Tartares ne sont, ne sont barbares qu'avec leurs ennemis*... Henri voudra bien ne pas taper sur les doigts dans ce nouveau combat. Alors l'ermite, levant son capuchon, fera apparaître le père Riessain, qui bénira les amants et on me montrera alors sous mon véritable jour, l'homme aimable, peu tyrannique, et dévoué à Henri ainsi qu'à tout ce qu'il aime.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et accompagnés de M. de Riessain, on alla visiter le cachot de Henri. M. de Horrberg, en quittant la table, parla bas à Antonio, qui allait décidément beaucoup mieux : c'était pour lui commander de faire porter à mademoiselle de Riessain, comme de la part du tyran, les plus beaux fruits pour le dessert de son dîner. Puis on descendit dans une cave que l'on était en train de démeubler de tonneaux et de bouteilles.

— Cela sent horriblement le vin ici, dit M. de Riessain, et trahit trop grossièrement son avènement récent à la dignité de cachot. Il faut brûler des herbes qui chassent cette odeur de parvenu. — Il y a là trop de paille, dit Octave, c'est un cachot de Sybarite, tu n'inspireras pas ici la moindre pitié. Ce n'est pas ainsi que sont couchés les prisonniers de roman et de mélodrame : mettez-moi là de sept à douze brins de paille. Voici la pierre pour reposer ta tête et y attacher la chaîne que tu auras au pied. Où est la cruche d'eau ? La voici, bien. Et le pain bis ? Il faut qu'il soit entamé. Sans cela on ne voit pas qu'il est bis. Et puis, c'est plus triste de reconnaître que le prisonnier en a déjà mangé... — C'est vous décidément qui serez l'ermite, monsieur de Riessain ? demanda de Horrberg. Ne craignez-vous pas qu'on ne reconnaisse votre voix ? - Nullement ; la reconnaîtriez-vous vous-même quand je parle ainsi ?

Et M. de Riessain prononça quelques phrases mêlées de mots italiens avec un accent très-ultramontain.

— Non, il n'y a pas de danger...

— Tenez, dit Octave, voici encore une chose qui vous fera reculer tous les deux, et qui cependant entre nécessairement dans le plan de M. de Riessain, qui est de faire éprouver à sa fille tous les petits ennuis des grandes situations. Il faudrait, pour bien faire, que ce cachot fût infect ; que Henri, prisonnier depuis plusieurs jours, eût la barbe longue, les cheveux crépus et pleins de paille, et fût horriblement sale. — J'accorde, dit Henri, la barbe longue et trois brins de paille dans les cheveux, le reste est rejeté... — J'en étais sûr, continua d'Hervilly. Il serait bon également que ce souterrain fût rempli de puces. — Ah ! d'Hervilly ! — Je m'attendais bien qu'on me répondrait par un : *Ah ! d'Hervilly !* Voilà ce que c'est que ces gens si résolus ! quand il s'agit de l'exécution, les moindres choses les font reculer honteusement. Notre roman sera tout à fait incomplet. Vous lui serez à côté de celui-ci un roman tout entier à faire, et mademoiselle de Riessain, aidée de la tante Eudoxie, ne manquera pas de vouloir l'exécuter. — Allons, allons, dit Horrberg, un cachot obscur, une pierre pour reposer ma tête, huit brins de paille pour lit, un pain noir et une cruche d'eau pour nourriture, en voilà assez pour exciter la pitié ; je renoncerais aux bénéfices d'une sensibilité assez dure à s'émouvoir pour demander autre chose.

On quitta le cachot et on remonta prendre du punch.

SEPTIÈME FEUILLETON.

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la cuisine, scène à laquelle il faut que nous assistions sous peine de ne pas comprendre le reste du récit. Théodorine aperçut aux oreilles de la cuisinière des pendeloques qui attirèrent son attention.

— Eh ! où diable, ma mie Adrienne, lui demanda-t-elle, avez-vous trouvé ces boucles d'oreilles ? — Je ne les ai pas trouvées, répondit Adrienne, elles m'ont été données par un beau garçon. — Par votre amoureux ? dit Théodorine avec un air précieux et dégoûté. — Non, répondit simplement Adrienne ; par M. le baron de Horrberg. — Attendez-moi là un moment, dit Théodorine, et elle monta à sa chambre chercher les boucles d'oreilles qu'elle avait elle-même reçues deux jours auparavant de la main d'Henri ; elle les apporta, et les comparant à celles d'Adrienne, elle vit qu'elles étaient absolument semblables. Elle se retira fort mécontente. Voilà, se dit-elle à elle-même, des cadeaux distribués avec beaucoup de justice et d'intelligence, vraiment ! Eh quoi ! j'entre dans le complot de ces messieurs ; je prends dans leur comédie un rôle qui est sans contredit le plus important de la pièce, et sans lequel il leur eût fallu renoncer à leur projet ; on me fait un présent... convenable en lui-même, des boucles d'oreilles avec des pierres rouges et vertes, de belles boucles d'oreilles, c'est vrai ; mais on en va donner de précisément pareilles à une souillon qui ne leur a servi à rien. Sans compter que je ne les mettrai pas. Je pensais que M. de Horrberg avait plus de goût, et aurait remarqué que je n'ai pas tout à fait le même air, que ce torchon d'Adrienne ; que je n'ai ni les mains aussi rouges, ni le nez aussi écrasé, ni la taille aussi épaisse, ni le pied aussi grand ; je pensais qu'il faisait quelque différence entre une personne distinguée, à laquelle la fortune seule a eu le tort de ne pas donner sa place, et une mauvaise laveuse de vaisselle. Certes, que l'on me donne de belles boucles d'oreilles, je ne les dépare pas, du moins j'ose le croire. J'ai l'oreille petite et bien faite, et il faut n'avoir pas d'yeux pour accrocher de pareils joyaux aux deux côtelettes que la nature a collées aux tempes de cette pataude d'Adrienne. Non certes, je ne mettrai pas les mêmes boucles d'oreilles qu'elle ! La nature ne m'a pas faite assez semblable à cette fille pour que je m'habille comme elle. Allons donc ! on nous prendrait pour les deux sœurs ! Je veux bien qu'on soit amoureux, mais cela ne doit rendre ni aveugle ni imbécile.

Et mademoiselle Théodorine se retira dans sa chambre, en proie à un vif ressentiment.

Néanmoins, le lendemain, tout en se réservant de faire comprendre dans l'occasion à M. de Horrberg le juste sujet de plainte qu'elle avait contre lui, ce qui sans doute amènerait une réparation, elle continua à remplir le rôle qu'elle avait accepté, et qui, s'il lui coûtait un peu, vis-à-vis d'Angélique qui était douce et généreuse, lui donnait des occasions fréquentes de se venger des caprices et des hauteurs de la tante Eudoxie. Les deux prisonnières attendaient avec impatience les instants où leur service appelait Théodorine dans leur appartement. C'était par elle seule qu'elles pouvaient avoir quelque connaissance de ce qui se passait dans la maison. Et d'ailleurs, depuis le temps qu'elles étaient renfermées ensemble, elles s'étaient dit tout ce qu'elles se pouvaient dire, sauf l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie, que quelque circonstance venait toujours arrêter à son début ou faire oublier. Elles commençaient à passer une partie de leur journée dans le silence, Eudoxie lisant quelques romans qu'elles avaient trouvés dans leur appartement, et Angélique songeant à Henri et le mêlant aux regrets de son père et à ses désirs de liberté. Théodorine venait donc apporter quelque diversion à ce tête-à-tête trop prolongé, et on espérait toujours qu'elle aurait une nouvelle qui donnerait quelque espoir de liberté, ou que M. de Horrberg trouverait moyen de lui faire remettre une lettre. Cette fois encore il n'en était rien, et elle n'annonça qu'une visite que M. d'Hervilly demandait la permission de faire à ces dames. Elles répondirent avec hauteur qu'elles n'acceptaient pas ces semblants de politesse, qu'un geôlier pouvait entrer chez ses prisonnières sans demander de permission, et qu'il se trompait fort s'il espérait qu'on le regarderait jamais autrement que comme un perfide ravisseur et un brutal geôlier.

D'Hervilly néanmoins commença par remercier la tante Eudoxie et Angélique de la permission qu'elles avaient bien voulu lui accorder ; mais son ton était beaucoup plus brusque qu'avant la malheureuse tentative d'évasion, et il y avait dans ses formules respectueuses quelque chose d'ironique qu'elles n'y avaient pas remarqué auparavant. Elles le prièrent de leur expliquer le but de sa visite, si toutefois elle en avait un autre que de lui faire contempler à loisir les ennuis et les larmes que causait l'injuste captivité qu'il faisait subir à ses malheureuses victimes.

— Écoutez-moi, belle Angélique, dit Octave, je vous aime, et j'ai décidé que vous m'appartiendriez. J'ai l'aveu de votre père, et si vous étiez une fille plus soumise, si vous n'aviez pas annoncé un refus que j'ai l'amour-propre de croire sans cause raisonnable, si j'avais pensé votre père doué d'assez de fermeté pour se faire obéir, je ne me serais pas décidé aux moyens un peu violents que j'ai employés. Mais vous comprenez qu'après m'être porté à de telles extrémités, je ne reculerai pas. Ce ne serait que faire ajouter le nom de niais aux charmantes dénominations que vous m'accordez déjà moins justement. — Monsieur, dit la tante, vous vous trompez, il en est encore temps, rendez-nous à la tendresse inquiète de mon frère, et tout sera oublié. Jamais un reproche, jamais une malédiction ne s'échapperont de notre bouche. — Pardon, madame, reprit d'Hervilly, s'il ne s'agissait que de vous, plein de confiance dans votre promesse, je vous donnerais une nouvelle preuve de respect et d'obéissance ; mais je suis amoureux, madame, et il ne me suffirait pas du pardon de votre nièce, ce n'est pas à un amour qui inspire ce que j'ai fait, qu'il faut demander de pareils sacrifices. Mademoiselle de Riessain ne sortira d'ici qu'après avoir changé de nom ; je l'ai décidé, comme j'ai décidé que je l'amènerais ici, et le second projet s'accomplira comme le premier. — Vous vous trompez, monsieur, repartit Angélique, le premier projet a réussi, parce qu'il ne fallait pour l'accomplir que de l'audace criminelle, de la méchanceté et de la brutalité, toutes choses que vous avez trouvées en vous-même ; mais pour que vous deveniez mon époux, il faut mon consentement ; et quelque hardi que je vous suppose, je ne pense pas que vous le soyez assez pour l'espérer. — Le temps change bien des résolutions, mademoiselle, et l'ennui aussi. D'ailleurs même, en supposant la continuité de vos rigueurs, ce que je me surprends parfois à croire impossible, ma situation actuelle est préférable à celle que me ferait la générosité que madame votre tante réclamait de moi tout à l'heure. Ici je vous vois, je vous parle, je vous entends, quand je le veux. Ici surtout, si vous n'êtes pas à moi, vous ne serez pas à un autre. C'est déjà la moitié de la possession. — Monsieur d'Hervilly, dit Angélique, je pense que votre intention de me voir devenir votre épouse ne subsistera pas après l'aveu que je vais vous faire : j'ai disposé de mon cœur, j'aime M. Henri de Horrberg ; il le sait ; oseriez-vous donner votre nom à une femme qui ne peut vous donner ni son estime ni

son amour? — Je sais que mademoiselle de Riessain, une fois ma femme, ne trahirait pas ses devoirs. — Vous vous trompez, monsieur, je n'accepterais pas des devoirs imposés par la violence. — Peu importe, mademoiselle; mais mon rival n'est plus à craindre; sa folle entreprise l'a mis entre mes mains, et la meilleure chance qu'il puisse courir est de passer le reste de sa vie dans les souterrains de mon château. — Ah! monsieur, croyez-vous que Dieu se rende complice de vos crimes en n'y mettant pas un terme prochain? — Mademoiselle, Dieu a à s'occuper de la marche du ciel et des planètes, et je ne me fais pas l'honneur de croire qu'il daigne porter le moindre intérêt aux actions d'une pauvre créature comme moi. Renoncez donc à ce moyen médiocre de m'intimider. Parlons sérieusement. Si vous aimez M. de Horrberg, vous avez un moyen de le rendre à la liberté, c'est de me donner le titre de votre époux. Une fois sûr de mon bonheur, je lui ouvre les portes du château. Mon sabre a dû lui apprendre déjà à ne pas venir chasser sur mes terres. — Votre sabre, monsieur, et celui de trois ou quatre de vos satellites. — Je ne veux pas vous humilier, mademoiselle, dans la personne de celui que votre cœur a choisi. Croyez donc à ce sujet ce que vous voudrez. Mais je ne comprends pas que, sous prétexte que vous aimez M. de Horrberg, vous le condamniez à passer sa vie dans un cachot, car c'est vous qui l'y condamnez, mademoiselle: un mot de vous, il est libre. — Je comprends moins encore, monsieur, qu'un homme soit assez lâche pour vouloir obtenir de force la main d'une femme dont le cœur s'est donné à un autre. — A moins, mademoiselle, que me décidant à mériter quelques-unes des invectives qu'il vous plaît d'attacher à mon nom, je ne cesse d'être niaisement le jouet des caprices d'une jeune fille, et je ne supprime l'obstacle qui s'oppose à mes vœux et à ceux de son père. — Ah! monsieur, si mon père vous connaissait, s'il savait de quels crimes vous vous êtes rendu coupable! — Je continue ma phrase, mademoiselle, à l'endroit où vous avez cru devoir l'interrompre par une injure à laquelle je vous avais avertie que je n'étais nullement sensible. Je vous disais que si vous me forciez à perdre un reste de patience, la mort de M. Horrberg, qui a attenté à ma vie comme un assassin après s'être introduit chez moi comme un voleur, la mort de M. de Horrberg, mort que les lois excuseraient, me délivrera... — Vous ne l'oseriez pas, monsieur! Un tel forfait... — Vous ne savez pas encore tout ce que je puis oser pour vous posséder, mademoiselle. Vous avez pâli, ce trouble où vous ont jetée mes paroles irrite ma soif de vengeance contre mon odieux rival, et me dit en même temps que vous céderez à ma menace quand vous la croirez réelle : ou vous ne l'aimez pas, et il ne sera pas longtemps un obstacle à mes désirs; ou vous l'aimez, et vous ne reculerez devant aucun sacrifice pour lui racheter la liberté, et peut-être la vie. Il faut cesser de feindre : c'est le seul choix qui vous reste. — M. le baron de Horrberg a reçu mes serments, lui seul peut m'en délier. Croyez-vous qu'il le fit, même au prix de sa vie? — Si vous étiez bien convaincue, mademoiselle, du sort qui lui est réservé, si je pouvais vous persuader, pendant qu'il en est temps encore, qu'il mourra ou qu'il traînera dans les souterrains du château une existence qui lui fera chaque jour désirer la mort, si vous connaissiez ces souterrains... vous ne vous amuseriez pas à aller proposer à un homme un sacrifice qu'il ne peut accepter sans lâcheté, quelque envie qu'il puisse avoir de le faire; vous le sauveriez sans le consulter, pour l'obliger à accepter votre dévouement. Je vous donne jusqu'à après-demain pour prendre une résolution, mademoiselle, après quoi, si la chose n'est pas faite, c'est moi qui en prendrai une. Vous verrez M. de Horrberg, j'espère que sa vue excitera chez vous quelque pitié, et que je n'aurai pas besoin de jouer plus longtemps le rôle singulier de vous implorer pour mon rival.

A ces mots, il salua et se retira.

— Je le verrai, je vais le voir, disait sans cesse Angélique. — Prenez garde, ma nièce, que ceci ne soit un piége de notre geôlier et un moyen de vous enfermer vous-même dans les cachots où vous voulez descendre. — Ah! ma tante, je ne demande pas mieux que de partager un cachot avec Henri; il y a des moments où je voudrais être réunie avec lui dans une tombe. — C'est fort bien, ma nièce, mais comme je vous accompagnerai sans doute dans cette visite, à moins que vous n'en jugiez autrement, je n'ai pas les mêmes moyens que vous d'embellir un cachot. Croyez-moi, le bienfait d'un ennemi cache une perfidie. — Ah! ma tante, ma bonne tante, s'écria Angélique en embrassant la tante Eudoxie, vous ne refuserez pas de m'accompagner, n'est-ce pas? Vous savez bien que je ne laisserai pas mourir par le fer ou le désespoir l'homme qui ne s'est jeté dans le danger que pour me sauver. Je tâcherai de gagner du temps. Chaque jour peut amener ou mon père, ou quelque hasard heureux qui nous délivre. — Il en est temps, ma nièce, car je vous déclare que j'ai maintenant plus qu'assez des enlèvements; on met ici de la chicorée dans le café, et mon café au lait du matin est détestable; il faut que cela finisse. — Hélas, ma tante, cela finira bientôt, car lorsque je serai au bout des délais que je vais tâcher d'obtenir, s'il n'arrive rien de nouveau, je me sacrifierai pour sauver Henri.

Théodorine entra alors et vint annoncer à Angélique qu'on allait la conduire auprès d'Henri. Les visites au cachot ne sont pas prévues dans le code de la toilette, néanmoins Angélique crut devoir réparer quelques négligences que le chagrin lui avait fait commettre, et elle suivit avec la tante Eudoxie un homme vêtu comme les geôliers de mélodrames, avec une casquette de renard sur la tête, et un énorme et retentissant trousseau de clefs à la ceinture. On traversa plusieurs caves à la lueur d'une torche, puis on s'arrêta devant une porte fermée avec deux formidables verrous et un cadenas monstrueux. Le geôlier les ouvrit lentement, et Angélique aperçut Henri de Horrberg étendu sur quelques brins de paille, le coude appuyé sur une pierre à laquelle était scellée une chaîne attachée par l'autre extrémité à l'une de ses jambes. La cruche, le pain noir, tout avait été exécuté à la lettre. C'était un magnifique décor de troisième acte. A cet aspect, Angélique ne put retenir ses larmes, et Henri faillit lui dire la vérité, mais un ermite, debout dans un coin de la prison, lui fit un signe impérieux de se taire; il saisit les mains d'Angélique et les couvrit de baisers.

— Lâche d'Hervilly! s'écria-t-il, je brave tes cachots et tes fers! Je suis prêt à payer de ma vie ce seul instant de félicité, et je mourrai heureux et fier, et persuadé que tu porteras envie à mon sort. — Henri, dit Angélique, quel horrible séjour! et c'est moi qui vous y ai plongé en acceptant imprudemment votre dévouement généreux. Comment ne me maudissez-vous pas, ainsi que le jour funeste où vous m'avez vue pour la première fois? — Chère Angélique, s'écria de Horrberg, après le bonheur d'être heureux avec vous, il n'est qu'un sort à désirer, c'est de souffrir et de mourir pour vous. Je sais quel sort m'est réservé; je sais que chaque instant peut amener le bourreau. Le ciel m'est témoin que je ne regrettais que de vous donner ma vie inutilement et de n'avoir pu avant de mourir vous arracher à la captivité. Je mourrai résigné, je mourrai heureux, puisque je vous revois, puisque vous m'aimez! — Oui, Henri, je vous aime, dit à voix basse mademoiselle de Riessain; je vous aime, et, quoi qu'il arrive, quoi que m'impose plus tard mon devoir, quoi qu'il me faille sacrifier, mon cœur sera toujours à vous. Si nous devons être séparés sur la terre... nous nous retrouverons au ciel. — Angélique, dit de Horrberg, je ne comprends que trop le sens de vos paroles; on a mis à ma vie un prix infâme: Angélique, si vous accomplissez ce funeste sacrifice, vous serez mille fois plus barbare que mes persécuteurs. Ils ne peuvent que me tuer, et vous feriez de ma vie un éternel supplice! Angélique, ne vous laissez pas aveugler par une fausse pitié. Aimez-moi, soyez à moi jusqu'au moment où l'on tranchera le fil de mes jours. Je mourrai content. Ensuite pleurez-moi et restez-moi fidèle jusqu'au jour où je vous retrouverai là-haut. Voilà ce que l'amour, voilà ce que la pitié exigent de vous. Donnez-moi votre main, Angélique, chère Angélique; et vous, mon père, dit-il en s'adressant à l'ermite, qui restait debout et silencieux dans son coin, et que les arrivantes n'avaient pas aperçu, vous, mon père, qui êtes venu m'apporter des consolations, bénissez notre union bien courte sans doute, sur cette terre, mais éternelle dans les cieux. — Ah! ma tante, dit Angélique, vous entendez ce qu'il me demande. — C'est le vœu d'un mourant, sans doute, reprit Henri. — Oui... je le sais, vous mourrez si je cède à vos vœux et lorsque je puis vous sauver! — Ne le croyez pas, Angélique, je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré, sur mon âme et sur mon amour, que le moment qui suivra votre union détestable avec M. d'Hervilly sera celui de ma mort. — Que faire, ma tante, mon Dieu?

Henri s'était jeté aux genoux d'Angélique et les tenait embrassés. Elle céda, et dit : — Eh bien, Henri, je consens à recevoir avec vous la bénédiction de ce saint ermite. C'est vous condamner à mourir, mais je ne vous survivrai pas; je serai votre femme!... C'est notre bonheur dans le ciel que nous allons consacrer.

Tous deux alors s'agenouillèrent en se tenant par la main. L'ermite alors : — Eh quoi! dit-il, pensez-vous que je consacrerai ainsi ce suicide et ce meurtre?... Croyez-vous... — Grand Dieu! s'écria Théodorine, on vient. Fuyons avant qu'on nous y invite; peut-être obtiendrons-nous la permission de revenir, surtout si mademoiselle se montre un peu ébranlée et si on peut supposer qu'une seconde visite achèvera de la décider au sacrifice qu'on exige d'elle.

On entendait les pas du geôlier. Henri baisa avec ardeur la main d'Angélique, et les trois femmes, se retirant, rencontrèrent en effet dans le souterrain le geôlier, qui venait les avertir qu'il était temps de laisser le prisonnier à ses réflexions. Une fois hors du souterrain, Théodorine resta quelque temps en arrière et rejoignit ensuite ses maîtresses en disant à voix basse à Angélique : — Mademoiselle, il faut absolument que je vous parle. Faites semblant de vous coucher, je laisserai ouverte la petite porte qui est dans la ruelle de votre lit, et quand votre tante dormira, vous viendrez me trouver dans la première pièce de l'appartement. — Mais, Théodorine, si ma tante se réveille? — Elle vous adressera quelques mots, puis, voyant que vous ne répondez pas, elle supposera que vous dormez, et elle tâchera d'en faire autant. Ne manquez pas de venir, c'est tout à fait nécessaire.

HUITIÈME FEUILLETON.

— Ma foi, monsieur de Riessain, dit Henri resté seul dans la cave avec l'ermite, si vous n'aviez pas été là, je me jetais aux genoux d'Angélique, je lui avouais tout, et je tâchais d'obtenir mon pardon. — C'est alors le mien que vous n'auriez pas obtenu, mon cher de

Horrberg, et quelque amitié que j'aie pour vous, je vous aurais tenu la parole que j'ai donnée à vous et à moi-même de ne vous accorder la main d'Angélique (comme nous disons depuis que nous sommes entrés en plein roman) qu'après que nous aurons conduit l'épreuve jusqu'à la fin. Mais nous continuerons aussi bien ce dialogue en dînant. En jouant le rôle d'ermite, il me semble que j'ai fait un long jeûne, et je me sens un terrible appétit. — Aidez-moi alors, pieux ermite, à me débarrasser de mes chaînes. Eh! Antonio va voir si ces dames sont rentrées dans leur appartement et si nous ne courons aucun danger d'être aperçus en traversant la cour.

Antonio fut quelque temps sans revenir, pendant lequel M. Riessain détacha la chaîne qui retenait Henri par un pied; puis ils essayèrent de sortir de la cave; mais on avait éteint la torche destinée à la visite d'Angélique, et Antonio avait emporté la lanterne; l'ermite et le prisonnier, en tâtonnant les murs, cherchaient une issue, lorsque Antonio revint sa lanterne à la main. Il ne savait pas comment la chose s'était faite, mais la porte de la première cave, celle qui donnait sur la cour, s'était refermée; il avait cherché à l'ouvrir en dedans, mais tous ses efforts avaient été inutiles. A cette nouvelle, M. de Riessain et Henri l'appelèrent, l'un maladroit, l'autre imbécile, et se dirigèrent vers cette porte, persuadés qu'elle céderait aux premiers efforts. Les premiers efforts et les suivants ne réussirent pas mieux que les jurons et les malédictions. Aux jurons et aux malédictions, on fit succéder des coups de poing et des coups de pied dans la porte, et des cris pour se faire entendre du dehors; mais on n'entendit pas et personne ne vint. Tous trois appuyèrent leur dos sur la porte et s'efforcèrent de l'enfoncer. La porte ne se montra nullement disposée à céder. Quand on eut recommencé trois ou quatre fois les mêmes tentatives avec le même insuccès, on pensa à tenir conseil.

— Nous voilà prisonniers pour tout de bon, dit Henri. — Mais c'est que je meurs de faim, dit M. de Riessain. — Nous avons mon pain noir et ma cruche d'eau.... — Joli dîner!... — C'est un triste dîner si vous le comparez à celui qui nous attendait sur terre, je ne le conteste pas, mais c'est un festin, comparé à rien. — Allons donc, mon cher, je ne veux pas déshonorer et perdre le magnifique appétit que je possède à manger de pareilles choses; il est impossible qu'on ne nous entende pas ou que nous ne finissions pas par enfoncer la porte.

On recommença les cris, les coups, puis les efforts, et il fallut enfin reconnaître que tout cela était et serait parfaitement inutile. Henri se résigna le premier et rompit un morceau de son pain, qu'il grignota d'abord du bout des dents, puis qu'il finit par manger avec avidité. M. de Riessain, après une résistance plus honorable, c'est-à-dire plus longue, imita son exemple. Antonio eut la desserte de la table, puis on but l'eau à même la cruche.

— Ce serait là, pieux ermite, dit Henri de Horrberg, la véritable occasion de renouveler le miracle des noces de Cana, et j'oserai dire que le changement de l'eau de notre cruche en vin serait un peu mieux placé à l'égard de pauvres diables qui ont dîné avec du pain noir, que pareille métamorphose ne l'a été dans les temps pour des gens déjà gorgés de vin. — Pour moi, dit M. de Riessain, ce qui me fâche, ce n'est pas précisément d'avoir mangé du pain noir, cela n'a que peu ou point de goût, cela n'est ni bon ni mauvais, mais ce qui me cause un chagrin réel, c'est que nous avons là-haut un faisan, et que je n'aurai plus faim quand arrivera pour nous l'heure de la liberté. Mais comment se fait-il que nous soyons ainsi enfermés? Il y a des moments où je me demande s'il n'a pas pris par hasard fantaisie à Octave de continuer notre comédie au sérieux, de nous retenir pour de bons prisonniers, et de faire payer à mademoiselle de Riessain notre délivrance.

Ce n'est que deux heures après que l'on commença à s'inquiéter dans la maison de l'absence prolongée de M. de Riessain et de M. de Horrberg. Octave avait dîné avec les dames, et conséquemment n'avait pas remarqué leur absence; ce fut lui-même cependant qui vint délivrer les prisonniers. Lorsque après avoir quitté ses convives il retourna dans l'autre partie du château où il croyait trouver ses deux complices, alors seulement il apprit qu'on ne les avait pas vus reparaître depuis le milieu de la journée. Octave attendit quelque temps, puis se décida enfin à aller aux souterrains; mais il vit la clef de la première cave à la porte et tournée de manière à la fermer: cette porte ne pouvait s'être fermée elle-même; donc ils étaient sortis. Octave retourna les attendre dans la maison et prit un livre. Heureusement que ce livre se trouva par hasard être un ouvrage d'un des plus illustres philosophes de ce temps-ci. Ce qui fit que M. d'Hervilly ne tarda pas à s'ennuyer et à penser derechef à ses amis. Il retourna aux souterrains, entr'ouvrit la porte, et appela, pour l'acquit de sa conscience. Il fut fort étonné lorsqu'on lui répondit.

Déjà Henri avait dit à M. de Riessain : Si vous avez trop faim, vous me mangerez pour me conserver mon futur beau-père; mais nous commencerons par manger Antonio, qui ne manque pas d'embonpoint.

Henri avoua à d'Hervilly les soupçons qu'il commençait à concevoir.

— J'y ai pensé plusieurs fois, répondit Octave, mais j'ai résisté à la tentation. Je ne suis pas coupable de votre incarcération. Vous devez avoir faim? — Hélas! non, dit M. de Riessain en traversant la cour, nous avons mangé le pain noir du prisonnier. — Et, ajouta de Horrberg, nous avons été jusqu'à regretter ta fatale idée de l'entamer; le morceau coupé nous a vraiment fait faute.

Néanmoins en présence de la table bien servie, les captifs retrouvèrent à leur appétit un peu de complaisance; mais si le pain noir fit du tort au faisan, l'eau de la cruche n'en fit aucun à quelques bouteilles qui furent vidées tandis qu'on s'entretenait de ce qu'on ferait le lendemain et qu'on préparait le chapitre suivant, en entremêlant ce sujet de diverses questions et exclamations : Mais comment diable étiez-vous enfermés là dedans? Cela rappelle ce que disait un journal d'un soldat dont on avait trouvé le corps noyé, coupé en morceaux et cousu dans un sac. Le journal, en racontant cet horrible événement, faisait remarquer avec naïveté que ces diverses circonstances faisaient présumer que ce n'était pas le résultat d'un suicide.

Pendant ce temps les prisonnières se couchaient. Angélique, préoccupée de la confidence que lui avait annoncée Théodorine, feignit de dormir pour engager sa tante à l'imiter. Quand elle la crut bien endormie, elle se glissa sans bruit en bas de son lit, s'échappa par la porte de la ruelle, et alla rejoindre Théodorine, qui l'attendait dans la première pièce. Quelque légère que fût Angélique, le frôlement de son vêtement réveilla à moitié la tante Eudoxie, qui cependant ne s'aperçut pas du départ de sa nièce, et commença en ces termes l'histoire de son éventail, déjà plusieurs fois interrompue :

« M. de Briquesolles était alors un des hommes les mieux faits et les plus spirituels; j'étais de mon côté, du moins on me le disait, jolie, gracieuse, enjouée; je jouais agréablement du clavecin, en un mot j'étais fort remarquée dans le monde et passablement entourée. »

Et la tante Eudoxie continua son histoire. Il vint un moment où, après avoir raconté comme quoi sa mère surprit M. de Briquesolles à ses genoux, elle demanda au lit de sa nièce : « Qu'eusses-tu fait à ma place? » Le lit ne répondit pas. La tante attendit quelques secondes et continua : « Tu aurais comme moi été fort embarrassée, » etc.

Un peu après, arrivée au moment où M. de Briquesolles, ayant absolument besoin de lui écrire, feint de ramasser dans sa loge, à ses pieds, un éventail qu'il venait d'acheter, et le lui présente comme si elle venait de le laisser tomber : « Et, dit la tante Eudoxie, que crois-tu que je trouvai dans les plis de l'éventail? »

Eudoxie attendit encore une réponse, et n'en recevant pas, prit le parti de se répondre elle-même : « Une lettre, vas-tu me dire? Eh bien! non, mais quelques mots au crayon sur les baguettes d'ivoire de l'éventail. » Et la tante continua le récit de son histoire avec M. de Briquesolles. L'histoire était longue. Je suis du très-petit nombre des écrivains contemporains qui seraient capables d'en faire le sacrifice... c'est un hommage que je dois me rendre et que j'étendrais un peu plus sans deux raisons qui m'en empêchent. La première est que je semblerais à quelques esprits mal faits m'indemniser par un nombre de lignes égal du sacrifice de l'histoire de la tante Eudoxie; la seconde raison est que je n'ai pas encore irrévocablement décidé que je ne vous la raconterais pas quelque jour.

La tante était à la fin lorsque Angélique, tout émue des choses extraordinaires qu'elle venait d'apprendre, rentrait dans la chambre sur la pointe des pieds et se dirigeait le plus silencieusement possible vers son lit, lorsque Eudoxie lui dit : « Et voilà, ma nièce, d'où me vient cet éventail; vous ne serez pas étonnée maintenant de me voir ne pas me décider facilement à m'en séparer. »

C'est tout ce qu'Angélique sut jamais de l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie. Mais pendant tout le reste de sa vie elle fut forcée de faire semblant de comprendre toutes les allusions qu'il plut à sa tante de faire à cette histoire, telles que : Angélique, cela doit te rappeler M. de ***; Angélique, c'est absolument comme l'histoire de l'éventail; Angélique, c'est aussi embarrassant que le jour où ma mère surprit M. de ***, tu sais, etc., etc., etc.

Pour ce qui est des confidences que fit Théodorine pendant que la tante Eudoxie racontait à sa nièce absente l'histoire de son éventail, nous ne pensons devoir vous les communiquer qu'un peu plus tard.

Dès le matin, Angélique fit savoir à M. d'Hervilly qu'elle désirait lui parler; il ne tarda pas à se rendre à ses ordres.

— Monsieur, dit-elle, je me suis décidée; je ne vous aime pas, vous le savez; j'en aime un autre, vous ne l'ignorez pas. Vous voulez m'épouser, c'est à vous à savoir si c'est prudent. Vous mettez cette union pour prix de la liberté et de la vie de l'homme que j'aime; ce qui me décide à lui sacrifier mon bonheur, c'est que j'espère bien lui sacrifier aussi le vôtre. Je ne vous cacherai pas que vous ne me paraissez pas avoir le sens commun; si je ne vous épouse pas, que vous fait que M. de Horrberg soit vivant et libre? Si je vous épouse, ne craignez-vous pas que sa vie et sa liberté ne soient pour vous une cause sans cesse renaissante d'anxiétés et de soupçons? Mais c'est vous qui l'avez décidé ainsi; c'est bien, je ne ferai pas la moindre objection. Je serai votre femme; mais pour que je sois votre femme, il faut que vous soyez mon mari. Si je suis à vous, vous serez à moi; nous réglerons tous nos comptes quand il en sera temps. — Mademoiselle, dit Octave un peu embarrassé, daignez excuser ma surprise; je ne m'attendais pas à un pareil bonheur, car le bonheur que m'annonce votre décision est tout ce que j'en veux croire; j'ai confiance en vous, mademoiselle; l'homme que vous aurez accepté pour votre époux peut confier sans crainte son honneur au vôtre. — Gardez cette con-

fiance, monsieur, et efforcez-vous d'arranger la difficulté que voici : Que je vous promette de vous épouser lorsque M. de Horrberg sera libre, ou que vous me promettiez de lui rendre la liberté aussitôt que je serai votre femme, c'est absolument la même situation, c'est-à-dire qu'il faut que l'un de nous deux se confie aveuglément à la bonne foi de l'autre. Je vous déclare sans hésiter que je n'ai aucune confiance en vous et qu'à votre place je n'en aurais aucune en moi. La violence que vous avez employée contre moi justifie d'avance toutes les ruses que je pourrais employer pour la déjouer. Cette même violence doit vous montrer à mes yeux capable de toutes les trahisons. Que ferons-nous ? — Mademoiselle, je me fierai à vous, et l'instant que vous livrerez pour notre union sera celui où le souterrain et le château seront ouverts à M. de Horrberg. Vous ne prononcerez le serment qui doit assurer mon bonheur qu'après que je vous aurai donné la preuve que M. Henri de Horrberg est libre et hors du château. Charmante Angélique, ne mettez pas un terme trop éloigné aux tortures que vos hésitations me font souffrir. — Oh! mon Dieu! monsieur, ce sera pour quand vous voudrez. Autant je considère comme un acte sérieux et solennel un mariage avec l'homme que l'on a librement choisi, autant je traite légèrement une union comme la nôtre. Mais qu'avez-vous, monsieur d'Hervilly? vous paraissez interdit, embarrassé! — Moi, mademoiselle? Au contraire... c'est la joie... c'est la surprise... c'est le ravissement... Je m'attendais si peu... j'étais si loin d'espérer... — Si vous le voulez, monsieur, nous nous marierons après-demain. — Ah! mademoiselle, j'étais loin d'espérer une si grande et surtout une si prompte félicité. Permettez-moi d'aller tout préparer pour la cérémonie. — Encore un instant, monsieur, j'ai une demande à vous faire : il faut que je revoie encore une fois M. de Horrberg.— Mademoiselle... — Que je le voie aujourd'hui même dans son cachot. J'y ai rencontré un ermite. Vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait des ermites dans ce pays-ci. Je désire que ce soit cet ermite qui nous marie. — Vos désirs sont des lois pour moi, mademoiselle.

Octave se retire et va rejoindre Henri, qui déjeune avec M. de Riessain.

— Allons, allons, Henri, au cachot, mon brave homme. Et vous, bon ermite, préparez vos airs les plus vénérables. En voici bien d'une autre! mademoiselle Angélique veut m'épouser absolument, et tout de suite. J'ai eu beaucoup de peine à la faire attendre jusqu'à demain. — Comment! Que veux-tu dire? — Rien autre que ce que je dis. Elle exige de plus que ce soit le respectable ermite ici présent qui nous donne la bénédiction nuptiale. Elle va aller faire ses adieux à de Horrberg dans son cachot. Elle m'a, du reste, tenu des discours étranges auxquels j'étais si peu préparé que je ne savais quoi répondre.

Henri et M. de Riessain font mille questions à d'Hervilly pour comprendre ce qui a pu amener ce brusque revirement dans les idées d'Angélique. D'Hervilly n'en sait pas davantage. De Horrberg se brûle en buvant son café trop chaud pour aller reprendre ses fers.

Pendant ce temps-là la tante Eudoxie, non moins étonnée, veut savoir de sa nièce où elle a pris toutes les choses qu'elle a débitées à Octave.

— Ce pauvre M. d'Hervilly, malgré ses torts à notre égard, me faisait vraiment peine, tant il était confus et embarrassé. C'était comme ce jour que je disais à M. de ***, tu sais... ces choses que je t'ai racontées. Mais je dois te dire que je n'approuve nullement tes principes à l'égard du mariage. — Ni moi non plus, ma tante. — Mais alors... — Je sais ce que vous allez me dire, ma tante; mais, de grâce, épargnez-moi, épargnez-vous des questions auxquelles je ne pourrais répondre, du moins quant à présent.

Théodorine vient annoncer qu'Angélique peut faire à M. de Horrberg la dernière visite qu'elle a demandée. Toutes trois descendent au souterrain, où elles retrouvent Henri de Horrberg dans la même situation que lors de leur première visite.

— Eh quoi! charmante Angélique, s'écrie-t-il, à quoi dois-je ce bonheur inespéré de vous revoir dans mon cachot? — Monsieur, dit Angélique, j'ai fait des réflexions : la raison est venue faire évanouir l'ivresse que vos paroles avaient causée à mon cerveau; j'ai changé d'idée, je ne veux pas vous consulter davantage sur un sujet où l'orgueil fixe d'avance votre réponse; vous vivrez, Henri; j'ai voulu vous dire adieu parce que, à compter de ce jour, nous serons complètement étrangers l'un à l'autre. De nouveaux et d'impérieux devoirs vont nous séparer pour tout le temps que nous avons à passer sur cette terre. — Eh quoi! mademoiselle..... — Ne m'interrompez pas, ma résolution est immuable; demain, à minuit, j'épouse M. Octave d'Hervilly. Une heure auparavant je vous aurai vu sortir libre du château. — Angélique, Angélique! s'écria de Horrberg, pensez-vous que... Eh bien! oui... mais ce fatal sacrifice ne s'accomplira pas! Je me laisserai mettre dehors du château, mais on m'y reverra quand il en sera temps! — Adieu, Henri, dit Angélique. — Je ne vous dis pas adieu, chère Angélique, parce que ma mort seule nous séparera.

Angélique lui tendit sa main, qu'il couvrit de baisers. Puis elle quitta le souterrain avec Théodorine et la tante Eudoxie.

Octave et Henri couchaient dans deux chambres voisines; les deux jeunes gens reconduisirent le père d'Angélique après avoir prolongé la soirée dans la salle à manger, où on avait arrangé tous les événements du lendemain, et gagnèrent le corridor où étaient leurs chambres. Ils échangèrent encore quelques paroles et se couchèrent. Au bout de quelques instants Octave frappa à la cloison et dit :

— Henri, dors-tu? — Certes non, je ne dors pas, et je défierais bien n'importe qui de dormir à ma place! — Comment? est-ce qu'il t'arrive quelque chose aussi, à toi? — Je ne sais ce qu'il y a dans ce maudit lit, mais depuis que je m'y suis couché, je suis en proie à d'horribles démangeaisons. — Et moi, répondit Henri toujours à travers la cloison, j'ai trouvé dans le mien deux lapins. — Comment! deux lapins? — Oui, et je t'avoue que j'ai eu une terrible peur quand je les ai sentis! — Pour moi, je vais me lever, il n'y a pas moyen d'y tenir. — Tu penses bien que je ne suis pas resté dans mon lit avec de pareils compagnons. Qui diable a pu faire cette médiocre plaisanterie? — Mets-toi à ta fenêtre, Octave, je vais en faire autant, et nous parlerons sans avoir besoin de crier ainsi.

Henri se dirige vers sa fenêtre, couvert d'une robe de chambre, mais chacun de ses pas produit une explosion... Sa chambre était toute parsemée de boulettes fulminantes. Arrivé à la fenêtre, il fit part à Octave de ce qui lui arrivait encore. Octave en fut d'autant moins étonné qu'il avait traversé un pareil feu d'artifice pour arriver également à sa fenêtre.

— Qu'allons-nous faire? Si le domestique n'avait pas emporté mes habits, j'irais faire un tour de jardin. — Moi de même, mais je suis condamné à la même nudité jusqu'à demain matin. — Mais n'as-tu de soupçon sur personne?... — Il faut sonner, on viendra refaire nos lits.

Les deux amis essayent de sonner, mais les cordons de sonnette sont coupés.

— Je vais m'envelopper dans ma robe de chambre et me coucher sur mon lit. — Je vais également essayer de m'endormir. — Qu'as-tu fait des lapins? — Je les ai lâchés dans le corridor. — Bonsoir. — Bonsoir.

NEUVIÈME FEUILLETON.

Le matin de bonne heure, le domestique chargé de prendre soin des deux jeunes gens rapporte leurs habits dans leurs chambres. Tous deux se lèvent, et la conversation s'engage de nouveau à travers la cloison.

— Dis donc Henri, il m'arrive une chose bien singulière, je ne peux boutonner ni mon gilet ni ma redingote. — Est-ce que tu as enflé pendant la nuit? — Ce n'est pas possible. Mais c'est qu'il s'en faut de plus de six pouces que les boutons n'atteignent les boutonnières. Dis donc... tu ne me réponds pas, Henri.

Et Octave frappe à coups redoublés sur la cloison.

— Mais mon Dieu, Octave, tu vas enfoncer la cloison! — Pourquoi ne me réponds-tu pas? — Je ne te réponds pas, parce que je suis abruti d'étonnement : mon pantalon, que j'ai quitté hier au soir... — Eh bien?... — Eh bien! il ne me descend plus qu'à moitié de la jambe... Nous sommes ensorcelés. — C'est bien l'habit et le gilet que j'avais hier. — Et moi, c'est bien mon pantalon, mais je ne puis le mettre. — Pas plus que moi mon habit. — Il faut appeler pour qu'on nous en donne d'autres. Tu es plus vêtu que moi, tu peux aller jusqu'au bout du corridor.

Octave appelle; le domestique vient; il est aussi étonné qu'eux des changements survenus dans leurs habits, et sa surprise ne paraît pas jouée; il va chercher un habit et un gilet pour Octave et un pantalon pour Henri dans la garde-robe de M. de Riessain; puis il les laisse s'habiller. Les vêtements de M. de Riessain ne leur vont guère bien, mais il leur est impossible de mettre leurs bottes; le domestique rappelé croit cette fois pouvoir donner la moitié d'une explication; il reconnaît les bottes qu'on leur a données, elles appartiennent à M. de Riessain, qui a le pied singulièrement petit. C'est une erreur facile à réparer; il s'en va et revient après un quart d'heure; il faut que le diable ait emporté les bottes de ces messieurs, on ne les trouve nulle part dans la maison. Henri et Octave descendent en pantoufles déjeuner avec M. de Riessain; on se perd en conjectures, puis on se décide à attendre du hasard et du temps l'explication des choses bizarres qui se sont passées dans la maison. On envoie un homme à cheval chercher à la ville de *** des habits pour M. de Horrberg et pour M. d'Hervilly.

Revenons un peu sur nos pas.

Tandis que la tante Eudoxie racontait à Angélique l'histoire de son éventail, Angélique était auprès de Théodorine.

Théodorine avait été touchée du chagrin réel qu'elle voyait prendre à sa jeune maîtresse, à cause de cette plaisanterie dont on l'avait faite la complice; de plus, elle avait été plus mécontente que je ne le saurais dire en voyant les boucles d'oreilles d'Adrienne. Elle s'était sentie saisie de violents remords pour un crime aussi mal payé, et elle avait pris une résolution qui devait à la fois consoler Angélique et la venger de ce que le baron de Horrberg n'avait pas su faire une distinction convenable entre elle et la cuisinière Adrienne. Quand Angélique fut près d'elle, elle lui prit les mains et dit de la voix la plus piteuse qu'elle put trouver : Ah! mademoiselle, j'ai eu bien des torts envers vous; serez-vous assez bonne pour me les pardonner?

Angélique demanda à savoir quels étaient ces torts avant de répondre et de dire si elle les pardonnait; mais, lorsqu'elle vit Théodorine bien décidée à attendre son pardon pour faire sa confession, elle

promit tout ce qu'on voulut. Que l'on juge de son étonnement lorsqu'elle apprit qu'elle n'avait pas quitté la maison de son père, autour de laquelle on avait tourné pendant plusieurs jours; que c'était M. de Riessain lui-même qui conduisait les chevaux; que le cachot d'Henri de Horrberg n'était qu'une des caves de la maison; que le souterrain par lequel elle avait essayé de prendre la fuite n'avait pas d'issue; que le perfide Antonio, qu'elle avait vu tomber sous le poignard du baron de Horrberg, se portait si bien que, après avoir coupé sa barbe et à la faveur de l'obscurité, c'était lui qui leur ouvrait la porte du prétendu cachot où gémissait Henri, que le pain noir et la cruche d'eau étaient là pour la décoration; que ces trois messieurs, réunis dans l'autre aile du château, faisaient chaque soir d'excellents repas. D'abord Angélique refusa de croire aux révélations de sa femme de chambre, puis elle repassa dans sa mémoire diverses circonstances qui vinrent à l'appui. Elle fut indignée de la tromperie d'Henri de Horrberg, et annonça d'abord qu'elle épouserait Octave.



L'homme malade que l'on soutient ainsi, c'est le baron Henri de Horrberg.

— Mais, mademoiselle, M. d'Hervilly est dans le complot. — C'est vrai. — Et M. de Riessain aussi : c'est même votre père qui mène tout; j'ai entendu plusieurs fois M. de Horrberg le prier d'abréger la plaisanterie, mais M. de Riessain s'y oppose obstinément. — Et moi, disait Angélique, moi qui, à dîner, n'ai mangé que du pain pour ne pas être mieux nourrie que lui!...

Quand la colère d'Angélique se fut un peu exhalée, elle ne put s'empêcher de sourire en apprenant l'espièglerie de Théodorine, qui avait condamné M. de Horrberg et M. de Riessain à faire réellement leur dîner avec le pain noir et la cruche d'eau.

Angélique s'expliqua alors le singulier effet qu'avait produit sur elle la voix de son père, quoiqu'elle ne l'eût pas reconnu. Il lui semblait que cet ermite ne lui était pas étranger.

— Et dit-elle, pourquoi ma tante Euloxie était-elle le jour de la fuite habillée en hussard? — Ah! mademoiselle, ceci était de mon invention. — Comment, Théodorine, vous avez osé... — Mademoiselle m'a promis de me pardonner... — Mais ma tante... — Elle avait été la veille si mauvaise pour moi!... Mais je n'ai pu vous voir, vous, mademoiselle, prendre plus longtemps toutes ces plaisanteries au sérieux; je n'ai pu vous voir pleurer et rester dans le complot : maintenant vous savez tout, qu'allons-nous faire? Je déserte avec armes et bagages, je suis à vos ordres. — Théodorine, dit tristement Angélique, je vais faire cesser cette ridicule comédie en laissant voir que j'ai cessé d'en être la dupe, et je congédierai à la fois M. d'Hervilly et M. de Horrberg. — Ah! mademoiselle, que dites-vous! M. de Horrberg vous aime... Il a des torts, certainement... Adrienne... je veux dire M. de Riessain... oui, M. de Riessain l'a forcé à agir ainsi... Ne renoncez pas à votre bonheur, mais faites-lui peur, ayez l'air d'accepter sans répugnance la main de M. Octave, moquons-nous d'eux à notre tour, cela sera très-amusant pour vous de les voir jouer leur comédie.

Théodorine réussit à faire adopter à Angélique ce que précisément Angélique avait envie de faire. Elle aimait Henri, et cet amour plaidait éloquemment pour lui. C'est ce qui amena ses discours singuliers à Octave et sa visite dans le souterrain, qu'elle voulut revoir, disait-elle à Théodorine, pour s'amuser à ses propres dépens et voir à quel point elle avait été dupe. Puis elle réfléchit que tout cela ne lui présageait rien de bien malheureux; que la comédie aurait nécessairement pour dénoûment son mariage avec M. de Horrberg, et au ressentiment qu'elle avait d'abord éprouvé succéda un grand contentement et une propension à la gaîté dont profita Théodorine pour la faire consentir à la persécution qu'elle voulait exercer contre M. de Horrberg et contre Octave; ce qu'elle n'aurait osé faire sans la permission de sa maîtresse. La permission, une fois obtenue, elle ne se fit pas faute de la dépasser dans les détails. Cependant Angélique l'aida à rétrécir le gilet et l'habit d'Octave et à raccourcir le pantalon d'Henri. L'échange des bottes et les pois fulminants furent approuvés par Angélique; mais elle n'apprit que le lendemain que Théodorine avait coupé du crin dans le lit de d'Hervilly et mis des lapins dans celui du baron.

Pour ceux-ci, ils racontèrent en déjeunant à M. de Riessain comment ils avaient passé une fort mauvaise nuit. M. de Riessain soutint que c'était une plaisanterie d'Octave, qui ne feignait d'en avoir été victime que pour détourner les soupçons.

Faute de trouver une autre explication, Henri partagea l'avis de M. de Riessain; et Octave finit par croire qu'Henri et le père d'Angélique s'entendaient pour continuer ainsi la mystification qu'ils lui avaient faite de concert... C'est singulier, disait de temps en temps M. de Riessain, comme ce vin est mauvais!... j'aimerais autant boire du vinaigre.

On en demanda d'autre, mais il était encore plus acide que le premier. Une troisième bouteille était de l'eau rougie, une quatrième de l'eau pure.



— Voyez-vous, mon père, je n'étais pas si folle de croire à toutes ces belles choses, l'amour, la constance, le dévouement, le courage.

— Il se passe décidément quelque chose d'extraordinaire dans cette maison! — Je crois, dit Henri, que nous avons imprudemment évoqué les génies qui président à l'arrangement saugrenu des choses de la vie; nous nous sommes étourdiment engagés dans le pays des romans, et nous subissons l'influence du climat. Heureusement que nous voici bientôt au dénoûment et qu'il ne peut y avoir beaucoup d'événements dans les quelques pages qui nous restent à feuilleter; pourvu seulement qu'Angélique me pardonne la part que je prends à tout ceci. — Vous savez bien, Henri, dit M. de Riessain, que je joue le rôle de père barbare, et qu'il n'y a pas d'inconvénients à me charger de tous les forfaits; d'ailleurs, quand nous avouerons les choses, tout sera réparé. La journée d'aujourd'hui se passera dans le plus grand calme. Demain Henri sera délivré. Tout se préparera dans la petite maison du bois où demeure le garde pour la cérémonie de l'union d'Angélique avec Octave; mais juste, au moment fatal, Henri assiégera le château, brisera les portes, franchira le pont-levis; un grand combat au sabre et à la

Paris. — Typ. ... rue ..., 18.

lache aura lieu entre lui et l'*odieux* d'Hervilly ; d'Hervilly succombera comme le doit le tyran, vers la fin du quatrième volume; Octave de Horrberg enlèvera Angélique hors de ce château maudit. Alors on mettra le feu à la maison du garde, qui est vieille et ne tient plus guère sur ses pieds, ce qui, au milieu de la nuit, figurera parfaitement l'incendie du château, repaire de d'Hervilly; on voyagera le reste de la nuit; puis, comme il faudra encore des mesures de prudence, on se cachera tout le jour et l'on se remettra en route la nuit. Pendant trois jours et trois nuits que durera ce voyage de deux lieues autour du bois, nous aurons le temps de remettre tout ici en ordre, d'enlever les barreaux de bois peints en fer des fenêtres, de changer les tentures des appartements et la couleur extérieure du château; en un mot de changer le repaire en maison honnête, où Henri remettra la belle aux bras d'un père alarmé, qui ne pourra en bonne conscience refuser la main de sa fille à celui qui l'aura méritée par tant de constance et de dévouement. Nous recevrons pour plus de sûreté ces dames dans l'île qu'elles ne connaissent pas; alors on procédera pour tout de bon au mariage, mais cette fois avec le constant et valeureux chevalier de Horrberg, et ce n'est que quelques jours plus tard que nous raconterons à notre belle captive les trahisons par lesquelles nous l'avons conduite à être heureuse; nous implorerons notre pardon et nous attendrons des remerciments convenables. Seulement, alors, nous ferons reparaître le *farouche d'Hervilly* et le *perfide Antonio*, qui rentrera dans ses fonctions de jardinier et abandonnera la carrière du crime pour planter ses dahlias, ce qui devrait déjà être fait depuis une semaine. — Figurez-vous, monsieur de Riessain, dit Octave, que de Horrberg n'ose pas revêtir une cotte de mailles magnifique que j'ai fait venir pour l'assaut et la prise du château. — Laisse-moi donc tranquille avec ta cotte de mailles !... Ce sera tout trahir... — Nullement, Henry; Octave a raison; la tante Eudoxie a tellement sous ce rapport troublé les idées d'Angélique, qu'elle serait au contraire étonnée de vous voir habillé autrement pour le combat. Votre fameux combat au sabre dans le souterrain, qui était à coup sûr plus imprudent, n'a, j'en suis sûr, pas excité le plus léger soupçon. Je demande positivement la cotte de mailles. — Et vous voulez brûler la petite maison du bois? — Ce sera un magnifique tableau final. Il y a trois mois qu'elle devrait être abattue. Antonio aura soin de remplir de fagots et de copeaux l'étage inférieur, et une mèche à laquelle on mettra le feu de dehors ne tardera pas à livrer la maison aux flammes. — Mais, mon cher monsieur de Riessain, est-ce que je prendrai le château d'assaut tout seul ? — Il n'y aurait pas grand inconvénient; la tante Eudoxie vous dira tant que vous voudrez qu'il y a mille exemples qu'un seul chevalier ait fait capituler une garnison et ait emporté de force une forteresse où était détenu l'*objet de sa flamme*. D'ailleurs vos soldats peuvent être encore aux murailles, et vous vous serez précipité pour arrêter ce *fatal hyménée*. Je compte beaucoup sur l'effet des torches. En a-t-on apporté? — Il y en avait deux ici, il n'y en a plus qu'une. — Les rats ne peuvent avoir mangé l'autre, on la retrouvera. D'ailleurs une suffit pour l'arrivée d'Henri.

Pendant ce temps la tante Eudoxie accable Angélique de questions, mais Angélique se fait un plaisir de jeter le trouble dans l'esprit de sa tante. Au milieu de l'indignation qu'elle éprouve contre les auteurs de la comédie dans laquelle on lui a fait jouer un rôle ridicule, elle ne peut se dissimuler à elle-même que sa crédulité a beaucoup contribué au succès de la pièce, et il se fait dans sa tête une réaction contre les idées que sa tante y a fait germer. A chaque instant et sous divers prétextes elle a des conférences secrètes avec Théodorine.

— Mais, ma nièce, dit Eudoxie, est-ce donc sans une profonde douleur que vous donnez votre main à d'Hervilly ? — Ma tante, ne faut-il pas que j'agisse ainsi pour rendre la liberté et peut-être sauver la vie à Henri de Horrberg? Et d'ailleurs, croyez-vous que le ciel laissera cet horrible hyménée s'accomplir? Est-ce que Henri libre ne trouvera pas moyen de me sauver? Avez-vous jamais vu un pareil sacrifice ne pas être récompensé dans tout ce que vous m'avez raconté vous-même? Jamais le dévouement de l'héroïne a-t-il été pris au mot par le destin ? Non, ma tante, je suis sans aucune inquiétude; quelque péripétie se prépare pour le dénoûment. — Mais, ma nièce, c'est qu'il est déjà bien tard... et... — Eh quoi, ma tante, s'écria Angélique, voudriez-vous que ce fût avant le dernier moment qu'Henri vînt m'arracher à mon ravisseur? Où serait alors l'intérêt? Puisqu'il doit y avoir un roman dans ma vie, je ne veux pas en passer une page pour courir au dénoûment comme font certains lecteurs. Je l'attends tranquillement, et ce que je crains seulement, c'est qu'il n'arrive pas d'une manière assez inattendue — Ma chère nièce, ma pauvre Angélique, je ne veux pas détruire ta confiance, et je regrette de ne pas la partager tout à fait; cependant, comme tu le dis, c'est souvent où tout semble perdu, où il paraît n'y avoir plus d'espoir à conserver, que tout change subitement, que le crime est terrassé et que la vertu et le dévouement reçoivent enfin leur légitime récompense. — N'ayez aucune inquiétude, ma chère tante, je sais comment tout cela finira; mais il y a d'autres personnes qui croient connaître également le dénoûment et qui seront trompées ! Mais comme j'ai décidé formellement qu'il n'y aurait pas d'autres romans dans ma vie, je veux que celui-ci suive tout doucement son cours.



Comment la tante Eudoxie se trouvait-elle costumée en hussard?

Le soir arrive : Théodorine a bien recommandé à Angélique de venir la trouver vers minuit; mais comme Angélique va pour sortir de la chambre, Eudoxie se réveille et demande à sa nièce où elle va. Angélique balbutie d'abord et cependant explique tant bien que mal à sa tante comment elle va avec Théodorine mettre la dernière main à la robe qu'elle compte porter le lendemain. Une tante un peu moins endormie n'eût pas accepté une pareille raison, mais Angélique parlait encore que sa tante était déjà retombée dans un sommeil profond.

Minuit venait de sonner, lorsque Henri fut réveillé par plusieurs coups sur les vitres de sa fenêtre; il ouvrit les yeux, et à la clarté de sa veilleuse il aperçut une grande figure blanche qui s'agitait derrière sa fenêtre. A l'aspect du fantôme, un frisson parcourut tout son corps, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Cependant, il se leva sur son séant, et rappelant ses sens et se réveillant tout à fait, il vit distinctement la grande figure blanche devant sa fenêtre. Il sauta hors de son lit et l'ouvrit précipitamment. Le fantôme n'y était plus; il le revit à quelques pas sous les arbres. Il fut sur le point d'appeler Octave; mais il se rappela qu'il avait quelque raison de lui attribuer les mystifications de la nuit précédente, et que ce serait lui faire trop beau jeu que de le rendre témoin et confident du succès de cette nouvelle facétie. Il prit le parti de descendre sans bruit au jardin, de s'assurer si ses sens ne le trompaient pas, ou, si on avait prétendu se jouer de lui, de faire une peur convenable à la personne qui avait assez bien joué son rôle pour l'effrayer dans le premier moment de son réveil. Arrivé au jardin, il aperçut un spectre qui semblait attendre son arrivée pour s'enfoncer dans l'épaisseur des arbres. Henri se mit bravement à sa poursuite; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le fantôme se rendait parfois invisible, car lorsqu'il se croyait près de l'atteindre, il le perdait de vue tout à coup, et ensuite, au frôlement du feuillage, il se retournait et le revoyait derrière lui dans l'endroit même où il avait passé. La nuit, le silence, l'impression des bois, ces disparitions

qu'il ne pouvait s'expliquer, finirent par persuader à de Horrberg que tout cela n'était pas aussi naturel et aussi plaisant qu'il l'avait imaginé d'abord, et il se mit à poursuivre le fantôme avec une nouvelle ardeur. Encore une fois il le perdit de vue, mais il entendit marcher dans un sentier voisin de celui qu'il suivait. Il s'arrêta et prêta l'oreille, gêné par le bruit des battements de son cœur. Les pas se firent entendre plus distinctement, et il vit une forme humaine, mais cette fois sans linceul. Il se précipita sur cette apparition, mais...

DIXIÈME FEUILLETON.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la continuation de l'*Histoire invraisemblable*. Cependant, pour satisfaire à la juste impatience des lecteurs, que nous avons dû abandonner à un moment intéressant, et leur épargner les anxiétés de l'incertitude, nous leur dirons seulement que la forme humaine aperçue par Henri de Horrberg arriva au point où se réunissaient les deux sentiers. Henri se précipita sur le fantôme; mais le fantôme, au lieu de s'enfuir, se précipita de son côté sur Henri, et tous deux s'empoignèrent vigoureusement, se colletèrent et roulèrent sur l'herbe, enlacés comme deux serpents.

ONZIÈME FEUILLETON.

Nous avons laissé Henri de Horrberg se roulant dans un sentier du bois avec le fantôme, qui s'était au moins autant précipité sur lui, que lui, de Horrberg, s'était précipité sur le fantôme. Après une lutte de quelques secondes, Henri eut l'avantage, et mettant les deux genoux sur l'estomac de son adversaire, le contraignit à une complète immobilité.

— Tenez-vous tranquille, s'écria-t-il alors, ou je vous jure, par le ciel, que je vous étouffe! — Puisque c'est toi, Henri, dit le fantôme vaincu d'une voix haletante, ne m'écrase pas tout à fait. — Oh! c'est toi, Octave! dit Henri. Et le débarrassant du poids de ses genoux, il l'aida à se relever en se relevant lui-même. — Ah! mon gaillard, dit Henri, je m'étais douté que c'était toi. Mais qu'as-tu fait de ton linceul? — Comment, de mon linceul? répondit Octave; mais je te demanderai plutôt des nouvelles du tien. — Allons donc! tu te moques. — Je ne me moque pas; c'est au contraire toi qui mets une extrême obstination dans la plaisanterie. — Tu cours bien, du reste. — Mais assez bien, puisque j'ai fini par t'attraper. — M'attraper! dis donc que c'est moi qui t'ai atteint. — Mais pas du tout. — Ah çà! comment as-tu fait pour grimper jusqu'à ma fenêtre? — Voyons, Henri, nous ne nous entendons pas. C'est de mon lit que je t'ai aperçu gambader avec un drap blanc sur la tête et que je me suis mis à ta poursuite; je me doutais si bien que tu étais pour quelque chose dans l'apparition, que je ne t'ai pas voulu appeler, pensant d'abord que tu n'étais pas dans ta chambre, ou que du moins cela te réjouirait trop de me voir prendre ta fantasmagorie au sérieux. — Mais ce que tu me racontes là, c'est précisément ce que j'ai éprouvé: j'ai vu le spectre à mes vitres, je n'ai pas voulu t'appeler, précisément pour la même raison qui t'a empêché de cogner à la cloison, et je me suis mis... Mais tiens... voici qui nous mettra d'accord... ce n'était ni toi ni moi.

En effet, à travers les arbres on revoyait alors le fantôme avec son linceul; mais il tenait à la main une torche allumée.

— Voici parbleu notre apparition! Eh bien, Henri, si tu m'en crois, nous allons en avoir le cœur net; il y a depuis plusieurs jours quelqu'un qui se moque de nous dans cette maison. Cela même peut cacher des desseins dangereux. Ne perds pas le fantôme de vue, je te rejoins dans un instant.

Octave courut alors vers la maison aussi fort qu'il put courir, tandis que de Horrberg, sans penser à l'attendre et sans comprendre son intention, se remit à la poursuite du spectre, qui fuyait devant lui par les sentiers tortueux du bois. Il vint un moment où Henri était près de l'atteindre; le fantôme eut quelque crainte, car il jeta au loin sa torche, qui ne tarda pas à s'éteindre. La lune commençait à se lever; mais quand la lune se lève aussi tard, c'est qu'elle est déjà en décroissance et qu'elle ne montre plus que la moitié de son disque; aussi ne jetait-elle qu'une faible lueur, de temps en temps interceptée par des nuages blancs qui couraient dans la région moyenne de l'air; et Henri ne perdait guère de vue le linceul blanc que pour le revoir l'instant d'après. Tout en courant ainsi, le fantôme finit par atteindre la maison du garde qui devait être le théâtre de la scène du lendemain. Là le fantôme s'arrêta et dit d'une voix lamentable:

— Arrête!... si tu fais un pas, je disparais.

Henri, essoufflé, haletant, et d'ailleurs espérant obtenir de bonne grâce une explication qu'il n'espérait plus se faire donner de force, depuis qu'il avait pu se convaincre que le fantôme courait mieux que lui, Henri s'écria:

— Que signifie cette mascarade? quel est votre but et que prétendez-vous faire? Si c'est une plaisanterie, elle est trop longue et pourra finir pour vous plus mal que, sans doute, vous ne l'avez supposé en la commençant.

On ne répondit pas.

Le fantôme resta debout, immobile devant Henri. Si Octave était là, pensait Henri, il nous serait facile de le prendre. Si j'avance, il reprendra la fuite, et décidément il court mieux que moi.

A ce moment Octave se fit entendre dans les broussailles; il arrivait par un autre côté et s'arrêta sur la lisière du bois, à peu près à la même distance que Henri. La maison du garde était plantée dans une clairière. Mon pauvre fantôme, s'écria-t-il, la farce est jouée. Il faut se démasquer; je crois que tu cours mieux que nous, mais voici qui court mieux que toi.

Et en prononçant ces paroles, il arma un fusil de chasse qu'il était allé chercher dans la maison, et il tint le fantôme en joue.

— Au nom du ciel, Octave, ne tire pas! s'écria Henri. — Pas encore, dit Octave, je ne veux pas surprendre le spectre ou la larve qui nous a si bien joués ce soir; mais écoute-moi bien, cher fantôme, si tu fais un pas pour t'enfuir, je te jure ma parole d'honneur que je te tire mes deux coups de fusil, si le premier ne suffit pas pour ralentir ta marche.

Le fantôme resta immobile.

— C'est bien, continua Henri, je vois que tu es susceptible d'entendre mes bons conseils et d'en profiter, je vais donc t'en donner un autre...

Pendant ce temps, Henri s'était approché d'Octave et lui disait à voix basse:

— J'espère que tu ne tireras pas... — Je ne tirerai, dit tout bas Octave, que si le fantôme le veut absolument; s'il n'a voulu faire qu'une plaisanterie, il ne voudra pas la payer de sa vie; mais s'il n'obéit pas à l'ordre que je vais lui donner, c'est qu'il a conçu des desseins plus dangereux; il faut que ce mystère s'éclaircisse. Fantôme mon ami, écoute bien mes paroles: s'il ne s'agit dans ton fait que d'une plaisanterie, ou peut-être de quelque vol de légumes ou de fruits, je t'ordonne de venir à nous à l'instant et de te démasquer; mais si tu refuses de m'obéir, je te promets, sur ma part du ciel, que je verrai bien si tu es un corps en chair et en os comme nous, ou réellement une ombre et une apparition; ainsi donc, viens à nous, et il ne te sera rien fait.

Le fantôme restait immobile. Octave désarma et arma derechef son fusil, et le bruit de la batterie ne le fit même pas tressaillir; Octave le coucha en joue, il ne fit pas un mouvement. Cette impassibilité étonna les deux amis. En effet, l'auteur d'une plaisanterie n'eût pas encouru un pareil danger. Quelqu'un de plus mal intentionné aurait essayé de fuir. L'immobilité que garda le fantôme leur causa une émotion singulière; ils avaient tous deux montré une suffisante incrédulité à l'égard des apparitions. Les personnes qui, à la lecture, se soucient peu de semblables choses, s'alarmeraient pour moins, si, la nuit, à la campagne, elles faisaient par hasard une rencontre pareille. Ce qui se passait sembla à Octave et à Henri dépasser un tant soit peu les limites, non-seulement de l'ordinaire, mais encore du naturel. Octave même se sentit si mal à son aise qu'il voulut à tout prix sortir de cette situation, et que d'une voix émue à la fois et par la colère et par une surprise mêlée d'appréhension, il s'écria: Tant pis pour vous s'il vous arrive malheur! C'est vous qui l'aurez voulu. Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous venir à nous?

Et avant qu'Henri qui se précipita sur lui pût l'arrêter, il appuya le doigt sur la détente du fusil, et le coup partit. Le fantôme tomba, et en même temps un éclat de rire strident se fit entendre derrière eux et comme dans l'air. Ils restèrent tous deux stupéfaits et comme anéantis.

— Qu'as-tu fait, Octave? dit Henri le premier revenu à lui. — Eh bien, tant pis! dit Octave; je l'ai averti. Puis ils marchèrent sur la place où le fantôme était tombé. La lune en ce moment sortit des nuages, et ils virent le linceul sur l'herbe. Henri se baissa, pâle et frémissant d'horreur à l'idée qu'il allait ramasser un cadavre; mais quand il eut touché ce qui était à terre, il se releva brusquement; il voulut parler, mais ses dents claquaient de terreur, la voix ne pouvait sortir de sa gorge, il se contenta d'étendre la main vers l'objet de sa terreur pour le montrer à Octave. Octave se baissa à son tour.

Le linceul était vide!

Un nouvel éclat de rire satanique se fit entendre dans les arbres, et tous deux restèrent quelques instants sans trouver une seule parole. Cependant, quand ils revinrent de leur profond étonnement, ils fouillèrent exactement la maison du garde-chasse, mais sans y trouver ni personne ni aucune trace qu'on y fût entré; la porte était fermée en dehors. Ils revinrent au linceul et le virent criblé de trous, toute la charge de plomb avait porté en plein.

— Écoute, Henri, dit Octave, je ne suis pas superstitieux, je n'ai jusqu'ici jamais ajouté foi aux contes de revenants plus ou moins terribles qui ont pu m'être racontés, mais je t'avoue qu'il m'est impossible d'expliquer ce qui se passe en ce moment. — Pour moi, reprit Henri, je n'ai jamais redouté les apparitions, sans cependant pour cela nier tout à fait qu'elles fussent possibles; nous sommes dans la vie ordinaire entourés de miracles plus grands que ne le serait l'apparition d'un mort; la création d'un être est un plus grand prodige qu'une résurrection: l'habitude seule nous rend insensibles à la première. Je dirai comme toi, je ne vois dans les conditions humaines et ordinaires aucune explication des choses dont nous venons d'être les témoins.

Ils retournèrent encore le drap blanc dans tous les sens, ils allèrent jusqu'à frapper la terre du pied pour voir s'il n'y avait pas quelque trappe cachée en cet endroit, mais la terre y était dure et recouverte d'un gazon épais comme dans le reste de la clairière, et elle ne rendait, sous les pieds qui la frappaient, qu'un son sourd et mat. Ils prirent le parti de regagner la maison et leurs chambres ; mais le bruit de leurs pas, le mouvement d'un oiseau effrayé par leur passage, qui quittait la branche où il s'était endormi, les faisaient frissonner involontairement. Octave se sentit arrêté par son habit, et quoiqu'il s'aperçut bien vite que c'était par une ronce, son cœur, pendant quelque temps continua à battre plus fort que de coutume. Arrivés au château, ils se retournèrent et plongèrent leurs regards dans le bois qu'ils venaient de quitter, puis ils se décidèrent à remonter se coucher, sans être bien sûrs de trouver le sommeil dans leur lit. Octave leva les yeux sur la maison, et, la bouche entr'ouverte, respirant à peine, incapable de prononcer une parole, il saisit Henri par le bras, le serrant au point de lui faire mal ; il lui montra de l'autre main, à sa fenêtre ouverte... dans sa chambre... le fantôme !... encore vêtu de son blanc linceul !...

Le trouble de Henri ne fut pas moindre que celui de son compagnon. Octave arma le second coup de son fusil ; mais tout était disparu. Ils se hâtèrent de remonter l'escalier, et ce n'est pas sans avoir le cœur un peu serré qu'ils ouvrirent la chambre de Henri, où celui-ci voulut absolument entrer le premier. Elle était vide !... mais la fenêtre était ouverte, et il se rappelait parfaitement l'avoir fermée avant de descendre au jardin. Ils restèrent quelque temps à s'entretenir de cette bizarre apparition, sans en pouvoir trouver une explication, même à moitié plausible. Ils n'avaient sommeil ni l'un ni l'autre ; Octave proposa de faire du punch ; à force de fureter dans la maison, ils finirent par trouver les ingrédients nécessaires. Le jour qui vint de bonne heure en cette saison, les trouva fatigués et un peu pâles, ils convinrent de ne parler à personne, pas même à M. de Riessain, de ce qu'ils avaient vu. S'ils étaient les jouets d'une plaisanterie, et plusieurs circonstances les empêchaient de donner cette interprétation à leur aventure, ils se vengeraient en ne se plaignant pas et en ne parlant de rien. S'il y avait au contraire quelque chose de surnaturel, ce silence leur ferait éviter les moqueries des gens qui, entendant ce récit au soleil, se poseraient en braves et en incrédules, et qui peut-être, s'ils avaient été à leur place, et à la clarté de la lune, se seraient bien donné de garde de pousser l'aventure aussi loin qu'eux, et se seraient contentés de se cacher la tête sous la couverture.

DOUZIÈME FEUILLETON.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL DE LA TANTE EUDOXIE.

C'est ici que, après de mûres réflexions, j'ai décidé de vous raconter l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

Si je n'ai pas transcrit cette histoire pendant que la tante Eudoxie la racontait au traversin d'Angélique, c'est qu'il nous répugne extrêmement d'induire en erreur des lecteurs honnêtes qui se confient à notre bonne foi. La tante Eudoxie, sans que nous prétendions l'accuser de mensonge, ne raconta pas cependant les faits avec une suffisante exactitude au traversin de sa nièce, parce qu'elle-même ne les avait jamais bien connus. L'histoire dont elle entretint cet honnête traversin était l'histoire de ce qu'elle avait cru et non pas l'histoire de ce qui était arrivé. D'autre part, il eût été désobligeant pour ce personnage d'accompagner son récit de notes explicatives, et le plus souvent de contradictions. Ces considérations nous ont déterminé à raconter les choses nous-même, sans ornement de style, sans périphrases, mais avec toute la naïveté du plus candide historien.

M. de Briquesolles était amoureux d'une femme de la société de la tante Eudoxie ; cette femme, appelée madame Dorner, avait un mari extrêmement jaloux. Il fallait endormir la vigilance une fois pour toutes. Madame Dorner voulut que M. de Briquesolles s'établit en amoureux déclaré de quelque autre femme, et après avoir passé en revue toute sa société, après avoir rejeté presque toutes les femmes et avoir refusé de leur confier un rôle aussi dangereux, elle finit par choisir Eudoxie comme la moins capable d'induire M. de Briquesolles en sérieuse infidélité. Il est probable que si Eudoxie avait connu les causes qui lui méritaient les attentions de M. de Briquesolles et surtout ce qui lui valait le choix de madame Dorner, elle aurait été beaucoup moins flattée qu'elle ne le fut de se voir pour adorateur assidu et déclaré un des hommes les plus élégants et les plus recherchés de la société. Elle n'avait pas cependant été sans remarquer qu'il s'était visiblement occupé de madame Dorner, et elle lui en fit des reproches ; mais M. de Briquesolles, après s'en être défendu, finit par lui persuader que ce n'avait été qu'un moyen de s'approcher d'elle sans éveiller les soupçons. Le goût de M. de Briquesolles fut critiqué, mais à la faveur de ce change donné à l'opinion, personne ne soupçonna son amour pour madame Dorner. Toutefois de nouvelles difficultés vinrent gêner le bonheur des deux amants.

M. Dorner, soit qu'il se fût aperçu de l'échange de quelques regards, soit qu'il eût reçu quelque charitable avertissement, ne cacha pas à sa femme ses soupçons *offensants*, comme elle lui répondit, et accompagna cette manifestation de tout le cortége de mauvaise humeur, de scènes et de bouderies qui sont pour les Othello bourgeois, la monnaie du poignard du terrible More de Venise. On pensa à recourir à de nouvelles mesures de prudence. On évita de se parler, de se regarder même ; on renonça à toute correspondance par écrit. Mais comme les deux amants avaient reconnu qu'ils ne pouvaient plus désormais vivre sans se voir, on chercha des expédients pour convenir des rendez-vous, sans que le jaloux le plus soupçonneux pût seulement supposer la moindre correspondance. On convint de se servir pour cet effet de mademoiselle Eudoxie, et voici comment on s'en servit.

M. de Briquesolles occupait auprès du ministre des fonctions importantes qui ne lui laissaient que peu de liberté. Aussi était-ce lui qui d'ordinaire fixait les rendez-vous, qui étaient à une petite maison qu'il possédait en dehors de la ville. A chaque rendez-vous on convenait du signal que donnerait Eudoxie pour en annoncer un autre. Et c'était M. de Briquesolles qui usait de l'influence qu'il avait acquise sur le cœur de la malheureuse pour la faire agir conformément à ses désirs. Ainsi, un jour on convenait que l'on se réunirait à la petite maison, le lendemain de la soirée où mademoiselle Eudoxie aurait paru avec des roses jaunes dans les cheveux. M. de Briquesolles n'avait qu'à lui faire présent d'une guirlande de ces fleurs en manifestant le désir de les voir dans ses cheveux. Une autre fois il était dit que le signal serait donné par mademoiselle Eudoxie vêtue d'une magnifique robe rose qu'elle ne mettait que dans les grandes occasions. Par une malheureuse fatalité, Eudoxie s'avise de trouver la soirée de ce jour-là une assez grande occasion et tout à fait digne qu'elle arborât la fameuse robe rose. Or, M. de Briquesolles n'avait pu réussir à se rendre libre pour le lendemain, il lui était même impossible d'assister à la soirée où mademoiselle Eudoxie devait porter les nouvelles du lendemain à sa rivale inconnue. Le hasard fit cependant qu'il entra chez Eudoxie au moment où elle allait partir pour le bal. Il fut effrayé de voir la robe rose. Cette robe rose pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses. Madame Dorner se transporterait à la petite maison et n'y rencontrerait personne. M. de Briquesolles décida qu'Eudoxie n'irait pas au bal avec sa robe rose. Il feignit une véhémente indignation, puis un abattement profond. Eh quoi ! cette robe qui lui seyait si bien ! cette robe qui relevait avec tant d'avantage la noblesse de sa taille et la grâce de son maintien ! cette robe qu'elle n'avait pas mise depuis si longtemps ! elle prenait pour la faire reparaître précisément le jour où elle savait que les devoirs de la charge de M. de Briquesolles ne lui permettaient pas de la rencontrer dans le monde. Certes, disait-il, il ne s'attendait pas à ce prix de sa *flamme constante*, il ne croyait pas que *tant d'amour* fût méprisé à ce point ; il gémit, il pria, il menaça ; il fit tant qu'Eudoxie se déshabilla et se rhabilla et que la robe rose ne parut pas au bal, où elle aurait faussement et dangereusement annoncé à madame Dorner une entrevue qui ne pouvait pas avoir lieu.

A chaque instant c'étaient de nouveaux caprices ou de nouveaux présents de M. de Briquesolles.

Un soir entre autres, madame Dorner, placée au théâtre dans une loge en face d'Eudoxie, attendait avec anxiété un signal convenu. Si Eudoxie avait son éventail d'ivoire, elle verrait le lendemain M. de Briquesolles qui lui expliquerait les causes d'une absence de quelques jours dont elle avait été horriblement inquiétée. M. de Briquesolles avait vu Eudoxie sortir avec son éventail qu'il lui avait fait prendre en lui parlant de la grâce avec laquelle elle le portait. Il était donc parfaitement tranquille et ne doutait pas un moment qu'Eudoxie ne passât fidèlement sa soirée à jouer de l'éventail. La représentation allait finir lorsqu'il entra au théâtre, en véritable amoureux, dans l'espoir de voir un instant de loin madame Dorner ; mais que devint-il lorsqu'après avoir remarqué sur son visage des signes évidents de tristesse, il s'avisa d'examiner Eudoxie, et il s'aperçut qu'elle n'avait pas d'éventail. Il entra dans sa loge et ne tarda pas à apprendre que l'éventail était perdu, qu'on pensait l'avoir laissé tomber en descendant de voiture. Il comprend tout, il s'élance hors de la loge et hors du théâtre ; il court comme un fou, il cherche un marchand d'éventails ; il trouve une boutique, il entre, il prend un éventail d'ivoire, mais au moment où il cherche sa bourse, il s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent, que sa bourse est perdue ou volée ; il tire sa montre de son gousset, la donne à la marchande et s'enfuit ; il rentre au théâtre, et pour ne pas cependant effaroucher les personnes qui entourent Eudoxie, il se baisse, fait semblant de trouver l'éventail à ses pieds, le ramasse et le rend à Eudoxie en lui disant : — Mademoiselle, voici votre éventail que vous avez laissé tomber. Eudoxie, étonnée, confuse, prend l'éventail et y trouve quelques mots insignifiants, tracés au crayon, qu'elle traduit par les expressions un peu timides et voilées du plus tendre amour. C'est l'éventail en question.

A quelque temps de là, la mère d'Eudoxie eut des soupçons de l'intelligence qui existait entre M. de Briquesolles et madame Dornar ; elle parla, elle mit la malheureuse femme dans les plus horribles transes ; mais M. de Briquesolles se fit surprendre par elle aux genoux d'Eudoxie, ce qui la fit changer d'opinion et lui fit voir qu'elle s'était lourdement trompée en supposant M. de Briquesolles amoureux de madame Dorner ; mais cela ne pouvait se passer ainsi ; on parla d'é-

Si je trahis ces pensées secrètes de la tante Eudoxie, je prie les lecteurs de ne pas croire que je leur donne la moindre approbation; loin de là, j'ai pour but, en les révélant, de démontrer jusqu'où les idées engendrées dans les cervelles faibles par la lecture des romans peuvent pousser même les tantes, de tout temps destinées avec privilége à ennuyer les nièces et les neveux de tous les lieux communs de la morale la plus austère et la plus rebattue. Par moments la tante Eudoxie ne pouvait attribuer qu'à des idées semblables à celles qu'elle n'eût exprimées pour rien au monde le calme ou plutôt même la satisfaction qui régnait sur les traits d'Angélique à mesure qu'on approchait du moment redoutable où elle devait engager sa foi à son ravisseur.

Pendant ce temps Théodorine se vengeait par mille espiègleries du chagrin que l'on avait fait à sa maitresse et des boucles d'oreilles qu'on avait données à Adrienne. Quand vint le moment du diner, M. de Riessain ne fût pas médiocrement surpris de voir de rares et belles gravures remplacées dans les cadres de la salle à manger par autant d'exemplaires de la complainte de *Pyrame et Thisbé* qu'il y avait de cadres appendus aux murs. Jamais plus infernale cuisine ne fut, du reste, servie à des humains, ce qui avait, aux yeux de Théodorine, l'avantage inappréciable de faire réprimander Adrienne. Le sel et le poivre jetés par poignées dans un potage, une salade assaisonnée avec de l'huile à quinquet, un poulet qui, lorsqu'on le découpa, fut trouvé renfermer dans sa carcasse toutes les plumes qu'il portait autrefois sur son corps, firent demander de sévères explications à la malheureuse Adrienne, qui n'en put trouver d'autre que celle-ci, à savoir : qu'il fallait que la maison fût enchantée, ou plutôt ensorcelée, ce que M. de Riessain et surtout M. d'Hervilly n'osèrent pas nier tout à fait.

— Allons, allons, dit M. de Riessain, tout cela sera fini dans quelques heures. Il y a des moments où je suis comme Henri : je voudrais demander pardon à ma fille, ne pas la tourmenter davantage et l'embrasser, ce qu'il y a bien longtemps que je n'ai pu faire. Mon Dieu! quel tabac est-ce là? s'écria M. de Riessain en jetant loin de lui sa tabatière.

En effet, c'était du café en poudre qu'on avait substitué à son tabac. Il appela Théodorine et lui demanda une autre tabatière qu'elle fit longtemps attendre et qu'il finit par aller chercher lui-même sur la cheminée de la chambre où il l'avait déposée; mais il lui fut impossible de l'ouvrir, parce qu'on l'avait fermée après en avoir enduit les bords de colle forte. Théodorine, pendant ce temps, habillait Angélique et la tante Eudoxie. Tout le monde attendait avec impatience l'heure indiquée pour la cérémonie. Enfin l'horloge du château sonna minuit. Les dames descendirent au salon. D'Hervilly les attendait.

— Charmante Angélique, dit-il..... — Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire : « Charmante Angélique, j'ai tenu ma promesse; d'Horrberg est libre; j'attends maintenant l'accomplissement de la vôtre, qui doit me rendre le plus heureux des hommes, » ou : « qui doit mettre le comble aux vœux de l'amour le plus tendre, » etc., etc. Passons donc ces phrases, que je sais par cœur, monsieur. Où faut-il vous suivre? — Permettez-moi, cruelle Angélique, de vous guider vers un bâtiment un peu ruiné, mais qui ayant autrefois servi de chapelle m'a paru devoir être préféré pour la cérémonie qui doit... — Je sais encore cette phrase-là, monsieur d'Hervilly. — C'est que vous me rendez enfin justice et que vous avez fini par reconnaître la vérité de mes sentiments. — Je n'ai reconnu jusqu'ici que des phrases, monsieur, qui traînent dans les plus mauvais romans.

Tout en échangeant ces paroles, on avait continué à marcher et on était arrivé à la maison du garde. M. d'Hervilly l'ouvrit et offrit la main aux dames pour gravir un escalier rustique qui conduisait à une sorte de kiosque qui en formait l'étage supérieur.

— Ah! ma nièce, dit tout bas Eudoxie, il est bien temps qu'il arrive quelque chose. — Pas encore, ma tante, répondit Angélique à voix basse; ma situation n'est pas encore suffisamment désespérée; je saurais vraiment le plus mauvais gré à M. de Horrberg de me venir aussitôt arracher à mon tyran.

Arrivé en haut de l'escalier, d'Hervilly demanda à un homme qui le suivait et portait des flambeaux où était le père Anselme. — Le père Anselme! dit Angélique; c'est, je pense, l'ermite que j'ai vu dans le souterrain. — C'est lui-même, charmante Angélique, vous avez désiré... — Oui, monsieur d'Hervilly, cet ermite me plait infiniment, je n'en ai jamais vu auquel je fusse plus disposée à donner le doux nom de père.

L'homme auquel Octave avait demandé des nouvelles du père Anselme répondit qu'il avait déjà attendu quelque temps dans la maison du garde, qu'il s'était absenté pour quelques instants et ne tarderait pas à paraître. La vérité est que le père Anselme, après des efforts opiniâtres et cependant infructueux, quoi qu'en dise le poëte, était retourné au château pour trouver quelque moyen d'avoir sa tabatière, dont il était privé depuis le diner, sans compter que la dernière prise qu'il avait respirée était du café. Un bruit de pas traînants annonça son approche; mais, comme il allait monter, on entendit par trois fois retentir le son du cor à la porte du château.

QUATORZIÈME FEUILLETON.

— Ah! dit la tante Eudoxie en entendant les sons du cor. — C'est trop tôt, dit Angélique. — Qu'est-ce à dire? s'écrie d'Hervilly avec l'air du monde le plus étonné. — Monsieur d'Hervilly, dit Angélique, je puis vous dire ce qui se passe : c'est le baron de Horrberg qui vient assiéger votre château. — Par le ciel, mademoiselle, ce serait là une entreprise un peu bien téméraire et qui obtiendrait peu de succès, à moins que le but du baron ne soit de se faire enfermer cette fois et pour toujours dans un souterrain de six pieds de long! — Trêve de vaines menaces, monsieur d'Hervilly; il vient presque toujours un moment où le ciel venge l'innocence et punit le crime; généralement, à la fin du cinquième volume. Ce moment est arrivé. Les portes de votre château, quelque épaisses qu'elles soient, ne résisteront pas à la hache du baron de Horrberg, j'en suis convaincue, et bientôt nous le verrons paraître lui-même. Les sons de son cor ont pour but de sommer la citadelle de se rendre et de lui ouvrir ses portes. — On a dû lui répondre convenablement. Tenez, entendez-vous les coups de fusil? — Eh quoi, sire d'Hervilly, vous ne courez pas protéger vos remparts? Vous restez avec de faibles femmes loin des coups et du danger? — Je vous remercie, mademoiselle, de cet intérêt avec autant de sincérité que vous me l'exprimez; mais il n'y a aucun danger qui réclame ma présence. Depuis qu'il a quitté mes souterrains, le baron n'a pu rassembler assez d'hommes pour espérer prendre de force mon château, à moins qu'il ne soit devenu tout à fait insensé. — Pensez-vous qu'il le fût déjà un peu auparavant, monsieur d'Hervilly? — Je crois, charmante Angélique, et ma propre expérience me le prouve, qu'il est bien difficile de rester exposé quelque temps au feu de vos beaux yeux sans perdre un peu la tête. Mais le bruit se rapproche; permettez-moi de vous quitter un moment... — Allez, allez, monsieur; mais vos efforts ne pourront empêcher l'accomplissement de l'arrêt du destin. Avez-vous lu l'*Arrêt du destin?* C'est un roman allemand d'un grand intérêt. L'héroïne s'appelle Rosaure...

Mais Octave n'écouta pas la question d'Angélique.

On entendait au loin des bruits étranges et confus d'armes et de voix. La tante Eudoxie était à moitié morte de peur. Mon Dieu! disait-elle, que va-t-il advenir de tout ceci? — Il va advenir de tout ceci, ma chère tante, reprit Angélique, que le baron de Horrberg, vainqueur de l'odieux d'Hervilly, va nous rendre à la liberté. — Plaise au ciel, ma nièce, qu'il en soit ainsi! — Le ciel a décidé la chose, ma tante; il n'y a pas le moindre doute sur le résultat que je vous annonce; vous pouvez juger de ma confiance par mon calme, à moi qui suis le gage et le prix de la victoire. — Et de Horrberg sera récompensé par le don de ta main... si... — Il n'y a pas de si... ma tante, les choses vont se passer précisément comme je viens de vous le dire; mais pour ce qui est de ma main « accordée à M. de Horrberg, » c'est une autre affaire et sur laquelle je me propose et me réserve de réfléchir un peu mûrement. — Eh quoi, ma nièce, ne l'aimes-tu donc pas? — M. de Horrberg me plaît; ma tête et mon cœur plaident pour lui un peu plus que je ne le voudrais peut-être; mais il saura à me donner quelques explications. Théodorine, va donc voir un peu ce qui se passe... Je pense que tu ne crains pas les dangers de cet aspect épouvantable et de ce terrible combat. — Je suis aussi brave que vous, mademoiselle, et je pense que mon courage a la même source que le vôtre.

A ces mots elle s'enfonça dans l'épaisseur des arbres, mais elle ne tarda pas à revenir sur ses pas. — Voici M. d'Hervilly qui arrive vers nous en courant, le sabre à la main. En effet, quelques instants après, d'Hervilly se précipita au pied de la maison du garde en disant : Suivez-moi, mesdames, que je vous mette en sûreté. De Horrberg est maître du château, descendez vite et suivez mes pas. — — Pourquoi faire, monsieur d'Hervilly? demanda Angélique. Nous aurions beau vous suivre, M. de Horrberg nous atteindrait toujours et renouvellerait avec vous le fameux combat au sabre du souterrain.

D'Hervilly resta quelques instants stupéfait : ou Angélique se moquait de lui depuis le commencement de la soirée, ou elle avait dans les romans et dans leurs péripéties les plus ordinaires une croyance bien prodigieuse. Cependant il n'hésita pas à jouer son rôle jusqu'au bout. Descendez, mesdames, s'écria-t-il; suivez-moi de bonne grâce, ou j'emploierai s'il le faut la violence pour vous arracher de ces lieux qui ne présentent plus de sécurité pour vous.

Et il mit le pied sur la première marche de l'escalier; mais à ce moment, Henri de Horrberg, tenant une torche d'une main et un sabre de l'autre, sortit du fourré et arriva à la clairière.

— Arrête! s'écria-t-il, arrête, farouche d'Hervilly! Tu vas recevoir ici le prix dû à tes crimes et à tes trahisons. Et vous, belle Angélique, secourez-moi de vos vœux dans ce combat!

La tante Eudoxie commença, malgré les assurances ironiques de sa nièce, à prendre peur pour tout de bon. Elle descendit rapidement l'escalier et s'enfuit à travers les arbres du côté du château, malgré les cris d'Angélique, qui lui disait de rester, qu'il n'y avait pas de danger. Angélique, voyant que sa tante Eudoxie continuait sa course, envoya Théodorine pour la rassurer et la ramener auprès d'elle. Pendant ce temps Octave était venu se camper en garde devant son

rival. Henri avait jeté par terre, où elle achevait de brûler, sa torche qui l'embarrassait, et d'ailleurs avait joué son rôle et produit son effet. Alors s'engagea entre les deux adversaires le combat connu dans les théâtres de mélodrame sous le nom de combat des quatre coups, exécuté d'une vigoureuse et terrible manière. Mais pour Angélique, qui connaissait d'avance le plan de la scène dans tous ses détails, c'était un spectacle tellement grotesque qu'elle finit par se laisser aller à de violents éclats de rire.

— Courage, braves chevaliers! disait-elle dans les intervalles où ses accès de gaieté lui permettaient de parler. Courage! mais ne vous frappez pas sur les doigts.

Octave et Henri étaient si occupés de mettre de la précision dans leur combat, qui d'ailleurs ne laissait pas de faire passablement de bruit, qu'ils n'entendaient pas les sarcasmes de la belle qui en était l'objet.

Pendant ce temps, la tante, qui avait roulé sur le gazon, avait rencontré par hasard la mèche destinée à conduire le feu jusqu'au pavillon dont l'incendie devait faire l'illumination finale et le bouquet de la fête. Le feu gagnait lentement en suivant la mèche et s'introduisit dans l'amas de copeaux, de menu bois et d'autres matières inflammables qu'on avait réunis dans l'étage inférieur de la maison du garde. Personne ne s'en apercevait. Le combat d'Henri et d'Octave est à son terme. Celui-ci dit à voix basse à son ennemi : — Ah çà, en voilà assez, donne-moi le coup mortel. — Où veux-tu tomber? réplique Henri également à voix basse et tout en continuant de croiser son fer contre celui d'Octave. — Où l'herbe est épaisse, je vais rompre jusque-là.

En effet, Octave rompt en mettant plus de mollesse dans sa défense. Arrivé à l'endroit qu'il juge convenable, Henri lui plonge son épée dans le gilet en lui disant : — Meurs, traître! et puisse ta fin servir d'exemple aux scélérats qui te ressemblent et seraient tentés de t'imiter!

La fumée commence à sortir par les fentes des fenêtres fermées de l'étage inférieur de la maison du garde; mais la nuit, qui n'est éclairée que par le croissant de la lune plus d'à moitié cachée par les nuages, ne laisse pas apercevoir la fumée.

— Bien, brave chevalier, dit Angélique à de Horrberg, je n'ai pas un seul instant douté de votre triomphe. Tenez, voici ma tante qui pourra vous le dire.

En effet Théodorine ramenait Eudoxie, qui, voyant la fumée s'échapper du pavillon et la lueur de la flamme se montrer à travers une fissure, jeta un cri d'effroi et tomba sans connaissance dans les bras de Théodorine. Celle-ci s'occupait de lui donner des secours, lorsque apercevant elle-même ce qui se passait, elle jeta à son tour un cri perçant en laissant la tante tomber sur le gazon, et criant : Le feu! le feu!

— Baron de Horrberg, dit Angélique, qui ne comprenait rien à cette rumeur et qui, à cause de l'élévation où elle était placée, ne distinguait qu'une partie des paroles qui se prononçaient en bas, baron de Horrberg, il est bon de percer le cœur de son ennemi : mais il est des égards qu'on se doit entre gentilshommes; vous auriez pu ne pas lui mettre ainsi les pieds plus haut que la tête. M. d'Hervilly a des torts, c'est un châtelain déloyal, je n'en disconviens pas, mais il aura une affreuse migraine. — Angélique, au nom du ciel, s'écrie alors de Horrberg, au nom du ciel, fuyez! — Eh quoi! sire chevalier, ce n'est pas encore le dénoûment? — Je ne plaisante pas; descendez vite! — Permettez-moi de changer quelque chose... — Descendez, descendez! s'écrie de Horrberg. — Descendez! s'écrie Théodorine. — Descendez bien vite! s'écrie la tante Eudoxie, qui a repris ses sens.

D'Hervilly a compris qu'il se passait quelque chose de sérieux; il se relève.

Angélique commence à sa vue un éclat de rire qu'elle ne finit pas, parce qu'elle entend enfin : Le feu! le feu! que crie Théodorine. Mais bientôt elle dit : Ah! messire, j'avais oublié ce chapitre. Vous allez me sauver de l'incendie et m'emporter au milieu de trois bottes d'allumettes. Je vous fais grâce du beau trait, je vous considère comme l'ayant accompli. Je descends.

Elle essaie de descendre, mais à peine a-t-elle fait quelques pas dans l'escalier qu'elle remonte au kiosque, froide et épouvantée. Le feu longtemps comprimé et qui ne se fait presque pas voir au dehors a consumé une partie du dedans. Le bas de l'escalier est en flammes; elle veut crier, la voix lui manque; puis à force d'efforts, elle tire de sa poitrine des sons inarticulés : Au feu! au secours! Si vous plaisantez, c'est trop! j'ai peur! Mais non, c'est le feu! c'est le feu! par où me sauver! Mon père! mon père!

Et elle tombe sans mouvement.

— Ah! s'écrie de Horrberg, elle n'a pas dit : A moi, Henri! et il s'élance au milieu de la flamme; il traverse l'escalier qui lui brûle les cheveux. Il arrive près d'elle. Pendant ce temps, M. de Riessain est au pied de la maison. Il appelle, il crie, il demande des échelles; il court, il revient; Eudoxie a perdu connaissance une seconde fois. Théodorine est tombée à genoux, les mains convulsivement serrées. D'Hervilly est allé chercher du secours, des échelles, du monde. Le jour commence à paraître, mais la flamme a dévoré tous les obstacles et s'élance avec impétuosité.

QUINZIÈME FEUILLETON.

Dans la nuit qui suivit cet événement, Angélique revint d'un long évanouissement et se retrouva dans son lit.

— O mon Dieu! dit-elle, quel horrible rêve!

Mais en voyant autour d'elle les regards inquiets, les visages pâles, elle demande : Qu'est-il arrivé? qui vient de sortir de cette chambre? Est-ce que ce n'est pas Henri? Pourquoi y était-il?... — Ah! ma fille! mon Angélique! s'écrie M. de Riessain en la serrant dans ses bras, tu nous as fait peur. — Mais qui est donc cet étranger? — C'est le médecin. — Est-ce que je suis malade? — Tu étais évanouie, tu avais eu peur. — Ah! oui, oui, je me rappelle... c'est le feu... Ah! mon père, mon bon père, quelle cruelle plaisanterie!... C'était trop, c'était trop pour moi!... J'ai cru que j'étais perdue!

M. de Riessain veut détromper Angélique, mais le médecin lui fait signe de la laisser dans son erreur. Il serait dangereux de lui causer un nouvel ébranlement de nerfs.

— Il n'y avait pas de danger réel, mademoiselle, mais la plaisanterie était un peu forte, et la peur que vous avez eue, que vous deviez avoir... — Ah! dit Angélique en souriant, cette scène a été bien jouée; moi qui connaissais la pièce, j'y ai été trompée. J'espère que les morts se portent bien? Je ne suis pas inquiète de M. d'Hervilly; quelques instants après son trépas, je l'ai vu debout et courant avec la plus grande agilité. C'est égal, j'ai eu bien peur!... Ah! mon père, quel rôle vous m'avez fait jouer, et comme vous vous êtes moqué de moi. — Tu ne me parles plus d'Henri? — M. de Horrberg?... Mon père, je pense qu'il n'aurait pas dû accepter un rôle dans une pièce où le mien était ainsi sacrifié. — Angélique, il a agi malgré lui : c'est moi qui ai exigé... — Il aurait pu, dans tous les cas, moins bien jouer son rôle, et me laisser deviner ce qui se passait. Et d'ailleurs, mon père, si j'avais la faiblesse de lui pardonner, oublierait-il, lui, tout ce que j'ai dit et fait de ridicule? — Il t'aime... et nous aurons bien de la peine à lui prouver, si nous y tenons absolument, que cela a été un peu ridicule. — En êtes-vous sûr, mon père? — Je t'en donne ma parole. Nous allons te laisser dormir. Théodorine sera près de toi.

On donne à Angélique une potion calmante qui la plonge dans un profond sommeil; elle ne se réveille que le lendemain matin, s'habille et descend pour déjeuner. Théodorine, qui a reçu à ce sujet des ordres sévères, ne la détrompe pas. A table sont M. de Riessain, la tante Eudoxie et d'Hervilly. Angélique embrasse son père et sa tante, et saluant gracieusement Octave dit en montrant Antonio, qui sert à table : Je suis enchantée de voir tous les morts à ce déjeuner; est-ce qu'il n'y a que les vivants que nous ne verrons pas? — Henri est absent, répond Octave, et il ne reviendra pas avant quelques jours.

Angélique pense qu'il a pris un singulier moment pour s'absenter. Il est parti à l'instant où elle était malade. Elle affecte de ne pas demander où il est allé, ni quelles sont les causes qui ont nécessité ce départ.

Ce jour-là et le lendemain se passent, la tante Eudoxie et sa nièce visitent librement la maison, excepté un appartement qui, leur dit-on, est en désordre. Angélique veut revoir les *souterrains*, qui sont rentrés dans tous leurs droits de cave.

— Sans ton évanouissement, tu n'aurais pas su de longtemps.... j'aurais pu faire dans la maison de tels changements.... — Mais, mon père, je vous ai déjà dit que je n'avais été dupe de votre comédie que jusqu'à la moitié.

Cependant Angélique est triste, d'abord de ne pas voir revenir M. de Horrberg, dont elle ne prononce pas une seule fois le nom; ensuite elle l'avoue à sa tante, elle regrette que tout ce qui s'est passé ne soit pas véritable. Elle sent qu'elle aime Henri, mais elle l'aimerait davantage ou du moins plus volontairement s'il était le vrai héros d'un roman semblable à celui dans lequel elle a cru si bien vivre pendant quelques jours.

Elle veut revoir l'endroit où elle s'était évanouie; la maison du garde n'est plus qu'un monceau de cendres.

Deux jours se passent encore, et on n'a pas de nouvelles de Henri. Cependant Angélique s'aperçoit d'un grand mouvement dans la maison; un domestique monte à cheval et va à la ville voisine en tenant un second cheval à la main. Quelques heures après, il revient, suivant l'autre cheval, qui porte un homme vêtu de noir.

L'homme vêtu de noir reste une demi-heure et s'en va.

Angélique en se promenant le soir avec la tante Eudoxie dans le jardin, s'aperçoit qu'il y a de la lumière dans l'appartement qu'on leur a dit être en désordre et qu'on les a empêchées de visiter. La soirée est belle, toutes deux restent tard au jardin, et voient toujours la même lumière par une fenêtre.

— Mon Dieu! dit la tante Eudoxie, est-ce qu'il va se passer encore des choses mystérieuses dans cette maison?

Elles font mille suppositions, détruites tour à tour l'une par l'autre, sans pouvoir même soupçonner ce qu'on leur cache et ce qui se passe dans cet appartement.

Le lendemain, Angélique fait part à son père de sa découverte, mais celui-ci lui explique sans hésiter que cette lumière appartient sans doute aux gens qui mettent un peu d'ordre dans cet appartement,

longtemps inhabité. Angélique devient chaque jour plus triste, mais quand son père s'avise de lui parler de son mariage avec Henri, elle répond de façon à ne pas laisser ignorer son mécontentement d'un départ aussi prompt, aussi imprévu, aussi inopportun.

M. de Riessain alors veut excuser Henri, parle de la nécessité de son départ, de l'importance des affaires qui l'ont éloigné. Mais les femmes n'admettent jamais que l'on ait d'autres affaires que l'amour, et elles ont raison. La femme qui aime ne s'occupe plus que de son amour, elle lui appartient tout entière.

L'homme vêtu de noir est revenu plusieurs fois dans la maison, chaque fois il n'est resté qu'un quart d'heure ou deux, puis il remonte dans la voiture qui l'a amené et retourne à la ville. Un jour, cependant, Angélique a entendu dire à son père :

— Maintenant j'en réponds, mais il faut pendant quelque temps beaucoup de ménagements. Angélique répète à son père ces paroles qu'elle a entendues et lui demande si cet homme vêtu de noir est un médecin et s'il y a quelque malade dans la maison. M. de Riessain répond que c'est en effet un médecin, et qu'il y a un domestique malade.

— Lequel est-ce? — C'est Antonio. — Quoi! le *perfide* Antonio? — Lui-même.

A ce moment, Angélique, qui, tandis que son père lui parle, regarde dans le jardin, y voit passer Antonio?

— Mais, mon père, dit-elle, à quoi pensez-vous? Voilà Antonio dans le jardin. — C'est sans doute qu'il va mieux. — Il faut en effet qu'il aille beaucoup mieux, car j'ai vu bien tard de la lumière dans la chambre que sans doute il habite, car c'est là que va le médecin, et il paraît qu'on le veillait alors.

Le dimanche suivant Angélique et la tante Eudoxie étaient parties pour la messe à une demi-lieue de la maison de M. de Riessain; mais elles voient des paysans courir en foule. Elles demandent ce qui se passe; on leur répond qu'il vient de passer un chien enragé, et qu'on est à sa poursuite pour le tuer. A ces paroles, Angélique et la tante Eudoxie refusent positivement d'aller plus loin et ordonnent au cocher de regagner la maison. Angélique, plus promptement déshabillée que sa tante, va se promener dans le parc. Par hasard ses pas se dirigent du côté où était la maison du garde. C'est de ce côté qu'elle a pris l'habitude d'aller rêver à Henri; mais que devient-elle, quand elle voit M. de Riessain et Octave soutenant chacun par un bras un homme dont elle ne voit que le dos et qui paraît souffrant et faible. Quelque excitée que soit sa curiosité, elle va se retirer cependant par discrétion, lorsque les trois promeneurs, arrivés à l'extrémité de l'allée, se retournent et lui font voir dans l'homme malade que l'on soutient ainsi le baron Henri de Horrberg, qu'elle croyait en voyage, qu'elle croit inconstant. Elle reste immobile et stupéfaite. Elle pâlit. Tous trois s'avancent vers elle, M. de Riessain conduit Henri auprès d'un banc et l'y assoit.

— O mon père! dit-elle bien vite, dites-moi tout; expliquez-moi ce qui se passe. Vous comprenez bien ce que je veux savoir. Que se passe-t-il ici?

M. de Riessain se décid alors à lui apprendre la vérité. L'incendie de la maison du garde ne devait pas avoir lieu à ce moment, et elle, Angélique, a failli y périr. On n'avait pas voulu le lui dire jusque-là, parce que le médecin l'avait défendu dans la crainte de lui causer une émotion dangereuse. C'est Henri qui l'a sauvée; mais cette fois, hélas! ce n'était pas une scène jouée, c'était une épouvantable réalité. Henri a été blessé si grièvement que d'abord on a craint pour ses jours; mais maintenant il est sauvé, et sa convalescence paraît devoir être prompte. Il faisait si beau temps qu'on a profité de l'absence d'Angélique pour le faire un peu marcher dans le jardin; c'est Henri qui n'a pas voulu qu'Angélique le vît jusqu'à ce qu'il fût rétabli entièrement, et sans le hasard qui a fait que mademoiselle de Riessain les a rencontrés, ce n'est guère qu'une semaine plus tard que de Horrberg serait revenu de son prétendu voyage.

— Henri, dit Angélique, mon pauvre Henri, vous avez donc bien souffert? Comme il est encore pâle! Vous souffrez encore, n'est-ce pas? et c'est pour moi, c'est pour me sauver la vie! Ses pauvres cheveux si soyeux, si bouclés, ont donc été brûlés, qu'ils semblent avoir été coupés? Voyez-vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Riessain, que je n'étais pas si folle de croire à toutes ces belles choses : l'amour, la constance, le dévouement, le courage! Voyez-vous, mon père, que tous mes beaux héros que je rêvais n'étaient pas de ridicules chimères. Puis, rougissant, confuse d'en avoir tant dit, elle se jeta dans les bras de M. de Riessain.

JOBISME,

PAR LE MÊME.

I. — André à Hubert.

Maudits soient les poëtes, avec leur hypocrite amour des champs, de la nature, de la solitude et des fleurs. Je t'avouerai franchement que j'en ai quelquefois été dupe dans ma vie, et que, lorsque j'ai pris la résolution de venir ici passer la belle saison, je m'étais fait à moi-même un tableau tout à fait séduisant des plaisirs champêtres et des doux loisirs de la retraite.



Rose.

J'avais trouvé ici une charmante habitation, une petite maison blanche avec des volets verts, et un jardin devant la maison. Des fenêtres la vue s'étendait au loin sur des jardins et sur des bois. Quand Rose est entrée dans la maison, elle a sauté de joie et m'a embrassé. Elle courait partout avec une joie d'enfant. Pendant une semaine nous avons visité toutes les promenades, parcouru les belles allées des bois, couvertes de leur dôme de feuilles et tapissées de gazon et de mousse. Nous buvions du lait, nous cherchions sous l'herbe les petites perles parfumées du muguet; nous nous mettions les mains en sang dans les buissons d'églantiers pour avoir leur première rose d'un pourpre pâle. Le premier jour de pluie nous a désenchantés. Nous avons regretté les théâtres et le café Anglais. Depuis ce temps nous avons passé bien des journées maussades, qui ont mis quelque aigreur entre Rose et moi. Les femmes n'ont qu'un culte, une croyance, c'est *ce qui leur plaît. Ce qui leur plaît* est sacré; elles lui sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme. Rose ne comprend pas qu'il n'y a pas moyen pour moi de vivre à Paris. Je n'ose pas lui dire que depuis deux ans c'est pour elle que j'ai dépensé un peu plus de deux cent mille francs, qui composaient tout le reste de ma fortune; que je n'ai d'espoir que dans l'héritage d'un cousin, héritage dont je n'ai jusqu'ici qu'un procès, et que les quelques créances douteuses qui me restent à recouvrer sont toutes nos ressources jusqu'à l'issue de ce malheureux procès. Elle assure qu'elle sera morte d'ennui avant quinze jours si je ne la tire d'ici. Je ne sais que faire. Je ne connais personne ici, et ne puis lui offrir la moindre distraction. Cependant le seul voisin que nous possédions nous a procuré quelques instants de gaieté. Ce voisin est une robe de chambre surmontée d'un bonnet de fourrure. Si nous supposons qu'il y a là-dedans un corps et une figure, c'est par induction que nous portons ce jugement, puisque nous n'avons pu découvrir jusqu'ici que le bonnet et la robe de chambre. Le voisin a un fort beau jardin très-bien entretenu, et les plus beaux chiens de chasse que j'aie jamais vus. De nos fenêtres nous dominons entièrement son jardin. Il a l'air d'un homme parfaitement insociable; il n'a pas salué Rose une seule fois, et a semblé ne pas s'apercevoir qu'il a pour voisine la plus belle fille de Paris. Rose s'est piquée et a imaginé de jeter par la fenêtre, dans ses plates-bandes scrupuleusement sarclées, des boisseaux d'avoine et de chènevis, qui germent, poussent, et font de son jardin le champ le plus sauvage et le plus inculte. Il y a un mois, elle a laissé tomber plein un carton de graines de pavots. Une poignée de ces



Quelques invités à la soirée de M. Lenoir.

graines en contient un peu plus de cinquante mille. Elle m'a appelé ce matin toute joyeuse, en me disant que les pavots commençaient à germer et à couvrir le sol de leur glauque feuillage. Elle a cru devoir y joindre aujourd'hui de la graine d'ognon et de la graine de carotte. Depuis quelques mois tout pousse dans ce malheureux jardin, excepté ce qu'y met le propriétaire, qui ne soupçonne pas la cause d'une semblable fécondité. N'a-t-elle pas exigé, il y a quelques jours, qu'au risque de me faire tirer un coup de fusil par un jardinier je descendisse la nuit chez le voisin, au moyen d'une échelle, et que j'allasse peindre capricieusement les caisses qui renferment ses grenadiers et ses lauriers-roses. L'une a été peinte en noir et semée de larmes blanches; une autre a reçu la caricature du voisin; une troisième a été couverte de bandes tricolores. Néanmoins voilà huit jours qu'il est absent, et cet innocent plaisir de le taquiner nous est enlevé.

Oblige-moi, mon cher Hubert, d'aller chez mon homme d'affaires t'informer s'il y a lieu d'espérer que ce billet de trois mille francs que je lui ai remis soit escompté ces jours-ci.

II.

Tu ne m'as pas répondu. Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une lettre, et une lettre qui doit terminer une foule d'odieux petits tracas. Depuis quatre jours, il s'est établi entre mon domestique et moi une lutte opiniâtre. Il m'a présenté son livre de dépense du mois; c'était, dans ma situation, la plus grande hostilité possible. J'ai pris le livre et je n'ai rien dit. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour un domestique qui aurait l'esprit ou plutôt le cœur de vous épargner ces humiliantes tracasseries. Mais ils semblent, au contraire, se faire un perfide plaisir de votre embarras et prendre une revanche. Je



Trois personnages passaient le temps de leur mieux, en attendant que M. Lenoble fût visible.

ne garderai pas celui-ci. Le lendemain, le livre que j'avais laissé sur la cheminée sans l'ouvrir, se trouva placé sur mes gants, de telle sorte que je ne pouvais les prendre sans toucher l'odieux petit livre. Je le jetai de mauvaise humeur sur le parquet. Le lendemain matin, je le trouvai sur les pans de mon habit, de telle sorte que, prenant l'habit pour le mettre, je jetai le livre à terre. Je le ramassai et le mêlai à d'autres livres.

Ce matin je sortis de bonne heure; j'étais prêt, et je me félicitais d'échapper pour cette fois à la persécution de mon ennemi et de son mémoire, lorsqu'en mettant mon chapeau je sentis me tomber sur la tête le maudit mémoire qui était dans le chapeau.

J'irai demain à Paris. Il faut absolument que je revienne avec de l'argent. Ne sors pas que je ne sois arrivé; nous passerons la journée ensemble, et après-demain nous partirons pour la campagne, où tu resteras avec nous aussi longtemps que tu le pourras.

III. — Un Duel.

Les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues de Paris. On n'entendait encore d'autre bruit que les pas lourds des maçons se rendant à l'ouvrage, le trot pesant des chevaux de laitières dont les charrettes secouaient leurs boites de ferblanc. Un bruit moins saccadé, un trot un peu moins lourd sans être plus vif, un trot de deux chevaux inégaux se fit entendre au détour de la rue de Grammont, et une *citadine* ne tarda pas à paraître. Elle s'arrêta à une porte à laquelle était déjà une autre voiture à peu près semblable. Deux jeunes gens étaient dans la voiture qui arrivait; l'un des deux descendit, entra dans la maison, et revint quelques instants après.

— Cocher, à Montmartre!

Il monta dans la citadine, qui se mit en route. Alors il dit à son compagnon :

— Ton affaire est arrangée. Le pistolet à vingt-cinq pas; on marchera jusqu'à dix. Le rendez-vous est à Montmartre. Ils nous suivent.

La veille, André était arrivé à Paris, selon sa promesse. Il n'avait pas rencontré son homme d'affaires. Le soir, il était allé au spectacle avec Hubert.

Dans les soirées parfumées de l'été, il est difficile de se décider à entrer dans un théâtre fétide, à moins que l'on n'en fasse un contraste destiné à augmenter le plaisir de la fraîcheur que l'on goûtera en sortant. En un mot, l'été on ne peut raisonnablement aller chercher au théâtre que le plaisir d'en revenir.

Dans la foule, un homme marcha sur le pied d'André, et ne répondit à son observation que par des jurons et des invectives. Hubert répondit en riant; l inconnu se fâcha et lui donna sa carte. André donna la sienne en retour.

— Ma foi! disait-il chemin faisant à Hubert, il est difficile d'avoir un duel plus ridicule. Je ne me sens pas le moins du monde altéré du sang de mon adversaire, et cela nous fait perdre un temps précieux ce matin.

— Je ne sais, disait l'adversaire dans l'autre fiacre, pourquoi cet écervelé tient à se battre pour une pareille vétille, et il me fait manquer une chasse aux cailles que je comptais faire ce matin.

Au haut de la côte les deux voitures s'arrêtèrent. Hubert et l'autre témoin se rejoignirent. André marcha en avant; *son ennemi* suivit à une vingtaine de pas.

Après quelques instants de dialogue, ils s'arrêtèrent dans un champ près de Clignancourt, mesurèrent les pas et chargèrent les armes. Alors les deux ennemis s'approchèrent.



André avait repris avec l'espoir toute sa lâcheté; il se prit à caresser le chat, et fit un grand éloge de sa beauté.

André considéra son adversaire, parut fort surpris, et dit :

— Mais il y a ici un étrange quiproquo; ce n'est pas avec monsieur que j'ai affaire.

— Mais, reprit l'autre, monsieur n'est pas l'homme avec lequel j'ai échangé ma carte hier soir.

— C'était, dit André, à la sortie du théâtre du Vaudeville.

— Oui.

— Vous m'avez marché sur le pied?

— C'est-à-dire, c'est vous qui avez marché sur le mien.

— Non pas.

— Mille pardons.

— C est vous.

— C'est vous.

— N'importe, dit André, nous nous sommes querellés et nous avons pris rendez-vous.

— C'est précisément cela.
— Alors il n'y a pas d'erreur; je vous croyais plus mince.
— Et moi je vous croyais plus gros.
— Allons, messieurs, dit André, les armes.
— Les armes, dit sir John.
— Attendez, dit André. Et il sortit une carte de sa poche.

Sir John Knitt, esq.

— C'est bien moi.
— Alors en place.
— En place.

On compta encore les pas, et les adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. André boutonna son habit pour couvrir un gilet qui aurait pu le trahir, et dit :

— A vous, *sir John*.

— Je ne tire jamais le premier, reprit sir John. A vous donc, monsieur Brasseur.

— Comment, s'écria Hubert, monsieur Brasseur?

— Monsieur Brasseur? dit André.

— Monsieur Brasseur, répéta sir Knitt. Et cherchant dans la poche de son gilet, il en tira une carte et lut :

M. Paul Brasseur.

— Ce n'est pas moi, dit André.
— Ce n'est pas lui, dit Hubert.
— En effet, dit sir John, mon homme était plus gros.
— Et le mien l'était moins, dit André.
— Il avait les cheveux blonds et des moustaches, et nous n'en avons ni l'un ni l'autre.
— C'est comme le mien.

A force d'explications, on finit par comprendre qu'après une querelle et un échange de cartes avec sir John, M. Paul Brasseur avait eu une pareille querelle et un pareil échange de cartes avec André, auquel, au lieu de donner sa propre carte, il avait donné celle de sir John qu'il venait de recevoir.

— C'est une erreur, dit Hubert.

— C'est peut-être un trait d'esprit et de bon sens, dit sir John; il aura pensé que, s'il se trouvait deux hommes assez fous pour prendre au sérieux une semblable querelle, c'était entre eux qu'ils devaient se battre. Messieurs, dit sir John en saluant André et Hubert, pardon de vous avoir fait lever si matin. Moi, je suis chasseur, et cela n'a rien de contraire à mes habitudes. Si vous vouliez accepter un déjeuner à V***, vous seriez les bienvenus.

— Merci, dit André, nous irons à V***, mais ce sera seulement dans quelques heures. J'y ai un pied à terre, et mon ami viendra y passer chez moi quelques jours.

— Ce sera donc pour demain, dit sir John. Et il donna à André une autre carte sur laquelle il écrivit au crayon son adresse à la campagne.

On se serra la main et on remonta en voiture.

— Chose singulière, dit André, mon ennemi de tout à l'heure n'est autre que mon voisin, que pour la première fois je vois hors de sa robe de chambre et de son bonnet de fourrures.

A ce moment, Hubert porta la main à son gousset de montre, puis sembla se rappeler où était sa montre.

— André, quelle heure est-il?

André fit le même mouvement et indiqua d'un geste un souvenir semblable.

— N'importe, il y a au moins quatre heures que nous avons ce cocher. As-tu de l'argent?

— Non, et toi?
— Pas le moins du monde.
— Pourvu que je trouve mon homme d'affaires.
— Cocher, un peu plus vite.

Et le cocher donna un coup de fouet sur la sellette du cheval de gauche, et un second coup de fouet sur le trait de l'autre cheval.

L'homme d'affaires était chez lui; mais l'effet était difficile à placer. Il avait eu beaucoup de peine à obtenir une quasi-promesse pour quelques jours plus tard. Hubert et André, rentrés dans leur voiture, se regardèrent sans parler.

— Où allons-nous, dit le cocher?
— Où vous m'avez pris, dit André.

Les deux amis firent un paquet de leurs habits, et les allèrent mettre en gage, puis partirent gaiement pour la campagne.

Nous aurions dû intituler ce chapitre : Récit exact et circonstancié du grand et mémorable combat, qui n'eut pas lieu, entre André et sir John Knitt, esq.

IV. — Les crimes de Black.

Sir John, en rentrant chez lui, fut reçu par son jardinier, qui lui dit :

— Ah! monsieur, Black a encore fait des siennes.

— Ce Black, dit sir John; est donc décidément un animal malfaisant?

— Monsieur, il a étranglé et dévoré quatre lapins dans la garenne.

— Dans la garenne? et comment y est-il entré?

— C'est ce qu'on ne peut comprendre sans le voir, et ce qu'on ne croit qu'à peine après l'avoir vu. Il a rongé la porte de chêne et a passé à travers.

— Quatre lapins! ce Black est réellement terrible, dit sir John; comment en est-il venu à manger le gibier? le meilleur *pointer* de toute l'Ecosse!

Black était en effet un de ces beaux chiens écossais au poil fauve, rude comme les soies d'un sanglier, et cependant si ras et si uni qu'on distingue au travers le mouvement des muscles; c'était un montagnard aux pieds longs et étroits, à l'œil vif et saillant, comme un cheval arabe.

Mais depuis quelque temps il n'était bruit que de ses forfaits, et le jardinier et les autres domestiques en faisaient chaque jour d'épouvantables récits.

Black mangeait les lapins dans la garenne, les œufs et les poulets dans le poulailler; il s'introduisait dans l'office, cassait les porcelaines et emportait le beurre et le filet de bœuf froid réservé pour le déjeuner. Black avait récemment dévoré une paire de bottes et des harnais, les portes les plus fortes ne l'arrêtaient pas; il mangeait les portes pour se mettre en appetit; jamais la bête du Gévaudan, jamais le sanglier tué par Méléagre ne firent autant de ravages que le pointer de sir John. Il était tellement venu en usage dans la maison de lui mettre tout sur le dos tant on le jugeait capable de tout, que, si un rosbif était trop cuit, le cuisinier disait :

— C'est la faute de Black, contre lequel j'ai été obligé de défendre la crème, et pendant ce temps-là le rôti a brûlé.

Si les petits pois gelaient, si le vin de Bordeaux était trop froid, si le vin de Champagne ne l'était pas assez, si le thé était trop faible ou trop fort, si les bottes de sir John le gênaient, si le dîner n'était pas prêt à l'heure ordinaire, on trouvait toujours moyen d'en attribuer la cause à ce scélérat de Black.

Black recevait de sévères corrections, mais il paraissait peu sensible aux coups de fouet; car si le lendemain d'une exécution sir John demandait pourquoi on ne lui servait pas de pigeons, le maître d'hôtel répondait :

— Il n'y a plus de pigeons, Black les a mangés.

Il faut en remettre dans le pigeonnier. Il n'y a plus de pigeonnier, Black l'a détruit.

Le lendemain matin les deux amis se présentèrent de bonne heure chez sir John Knitt. Celui-ci était levé et prêt à partir. Les domestiques offrirent à Hubert et à André des fusils et des carnassières. L'équipement du maître de la maison était on ne saurait plus complet. Les Anglais ont des outils pour boutonner les guêtres et des outils pour réparer les outils à boutonner les guêtres. Un Anglais qui va pêcher à la ligne se fait suivre d'un fourgon.

Tout à coup un chien tomba par-dessus un mur; c'était Black que l'on avait renfermé, mais qui, au mouvement des gens dans la maison, avait bien compris qu'il était question de chasse. Il avait sauté à travers un carreau et avait le museau ensanglanté; une fois dans la première cour, il était séparé de la seconde où était son maître par une muraille. Il avait grimpé sur une charrette et s'était élancé au hasard. Alors il commença à bondir et à hurler de joie. Il venait flairer la veste de chasse et les guêtres de sir John; il les reconnaissait; on allait chasser, plus de doute; ses yeux lançaient des éclairs; il allait à la porte, se retournait pour voir si on le suivait, revenait sur ses pas, gémissait.

Mais sir John lui dit sérieusement; *Black, au chenil*. Le pauvre Black leva sur son maître un œil morne et terne, et s'en alla en rampant, la queue basse, vers une porte qu'on lui ouvrit. Là, il se retourna et leva sur son maître un dernier regard, un regard plein de reproche et de prière; puis il entra et on referma la porte sur lui.

Jusqu'au départ, il resta dans la paille, la tête tristement couchée sur les pattes; puis quand il eut entendu fermer la grille, il fit entendre un sourd gémissement qu'il continua jusqu'au retour de son maître.

Il n'est rien de touchant comme la douleur d'un chien; on est tellement sûr qu'elle est exempte d'affectation, et que ce n'est ni un masque ni une parure; elle est si franche, si naturelle.

Je ne vous raconterai pas une chasse aux cailles. Si vous êtes chasseur, vous la connaissez; si vous n'êtes pas chasseur, cela n'aurait pas pour vous le moindre intérêt.

Seulement, à ce propos, je citerai un livre imprimé en 1788.

« Lorsque le temps du passage des cailles pour retourner en Afrique est arrivé, c'est-à-dire vers la fin d'août, il se fait, aux environs de Marseille, une chasse *fort agréable*. On a des jeunes mâles auxquels on a soin de *ne donner que peu à manger;* au mois d'avril *on les aveugle* en leur passant légèrement sur les yeux un fil de fer rouge; au mois de mai *on les plume* sur le dos, aux ailes et à la queue, etc., etc. »

Sir John et André eurent les honneurs de la chasse. Hubert ne tua rien, mais ne manqua pas de donner une raison suffisante à chaque

coup inutile. L'oiseau était trop loin ou trop près. La poudre était humide, le plomb trop gros ou inégal. Il avait eu le soleil dans l'œil. Une racine l'avait fait trébucher.

On trouva à une halte un excellent déjeuner; puis on se remit en marche. La chaleur était horriblement pesante; on voyait monter de l'horizon au zénith de gros nuages noirs couverts d'une légère mousse grise. Il semblait que le ciel s'abaissait sur la terre pour l'étouffer. Bientôt quelques larges gouttes s'échappèrent des nuées, puis ils se fondirent en eau. Sir John ne se résignait pas à rentrer et affirmait à ses compagnons que ce n'était *qu'un nuage*. Mais le nuage semblait une coupole de plomb, et rien ne prouvait qu'il ne continuerait pas de pleuvoir toujours à l'avenir jusqu'à la fin des siècles.

On se décida au retour et l'on fit deux lieues sous une cataracte. Arrivé à sa porte, sir John dit aux deux amis :

— Allez vous changer, et revenez bien vite dîner.

V. — Comment André et Hubert vinrent à bout d'une chose impossible.

André et Hubert entrèrent chez André sans se parler. Rose les attendait à la fenêtre et les reçut en riant de tout son cœur.

— Voilà, dit-elle, comment devrait finir toute partie de plaisir dont les femmes sont exclues.

— Chère Rose, dit André, vous ne voyez encore que la moindre partie de nos infortunes.

— Eh bien, dit Hubert, que fais-tu là?

— Et toi?

— Ce têtu de chasseur nous dit d'aller changer, tu sais parfaitement que nous ne possédons plus d'autres habits que ceux qui nous couvrent.

— Ou plutôt qui ne nous couvrent pas.

— Plaisante... Et au lieu de nous poser en Spartiates, de répondre que quelques gouttes d'eau ne nous gênaient pas, tu tournes fièrement du côté de ta maison et je suis forcé de te suivre. Cela lui est facile à dire à ce damné de chasseur : Allez changer.

Rose fit allumer un grand feu et se retira.

— D'abord, dit André, nous allons changer de linge, puis tordre et faire sécher nos habits.

— Il y en aura pour quatre heures.

— Alors il y a un autre moyen, c'est d'écrire à l'Anglais que, nous trouvant subitement indisposés, nous le prions de nous excuser et de dîner sans nous.

Et il se met à écrire la lettre. Comme il allait la donner à porter, Hubert l'arrêta.

— Nous sommes sauvés.

— Comment?

— Certes, il est agréable de remettre des habits bien secs et bien lustrés, au lieu de garder des vêtements trempés, traversés, noyés; mais ce n'est pas seulement dans un intérêt de bien-être que nous avons besoin de changer, c'est aussi dans un intérêt de vanité, pour ne pas paraître n'avoir qu'un habit. Eh bien! si le premier but ne peut être atteint, il faut nous contenter de l'autre. Voici nos habits bien tordus, je vais mettre les tiens, et tu mettras les miens. La différence de couleur suffira pour nous donner l'apparence convenable, et chacun de nous aura effectivement changé d'habits.

VI.

On dîna splendidement. Après le dîner on but du punch; il vint un moment où l'on eut tant bu, qu'on sentit plus que jamais le besoin de boire encore. Sir John reconduisit chez eux Hubert et André. Celui-ci fit de nouveau punch et l'on passa à boire une partie de la nuit. A minuit Rose se retira pour dormir. Un peu après, une grande et mutuelle tendresse s'empara des buveurs, qui sentirent le besoin de s'ouvrir réciproquement leur âme, et de se raconter leurs affaires les plus secrètes. Ces confidences furent interrompues par un grand bruit partant de chez le voisin. C'était un mélange de cris de coqs, de gloussements de poules qui couraient et volaient dans le poulailler.

— Allons, dit sir Knitt, c'est encore Black qui fait des siennes.

VII. — Sir John Knitt, écuyer, à madame Rose André.

« MADAME,

« Mon *pointer* Black s'étant encore, la nuit dernière, livré à de nouveaux et coupables excès, j'ai pensé devoir mettre un terme aux crimes que depuis longtemps il amasse sur sa tête. Il sera donc, ce matin, jugé devant toute ma maison. Veuillez, madame, accepter à déjeuner chez moi avec M. André et son ami, et assister au jugement et, tout le donne malheureusement à croire, à la condamnation et à l'exécution de Black.

« J'ai l'honneur d'être, madame,

« JOHN KNITT, esq. »

VIII. — La vertu tôt ou tard trouve sa récompense.

Après le déjeuner, on fit paraître Black.

Le pauvre chien vint lécher son maître. Sir John était ému.

— Black, lui dit-il, je t'ai vu naître, je t'ai choisi entre cinq, et tes quatre frères ont été noyés; je t'ai élevé, je t'ai instruit; je t'ai fait chasser autant qu'un honnête chien peut le désirer; je ne t'ai pas fait courir en vain; à chaque arrêt que tu as fait, tu as vu tomber ta victime; ton chenil a toujours été bien sec et bien soigné; chaque jour j'ai veillé moi-même à ce qu'on remplaçât la paille du jour précédent; et c'est toi, Black, c'est toi qui es devenu un mauvais tueur de poules, un *pilleur* de basse-cour; c'est toi qui ne chasses plus que les côtelettes et les filets de bœuf. Je ne garderai pas un semblable chien; tu as mis le comble, hier, à ta rapacité. — William, dit-il au jardinier, emmenez-le au bout du jardin, et qu'il soit pendu.

— Est-ce sérieusement, dit Rose, que vous parlez ainsi?

— Oui, madame.

William voulut emmener le chien; mais il se débarrassa et vint se jeter dans les jambes de son maître, montrant autant de terreur de quitter sir John, qu'il en eût montré de mourir, s'il eût pu comprendre son sort.

Sir John regarda son pointer si beau, si noble, si vigoureux, si ardent à la fois et si sage, si grand chasseur, si soumis, si caressant; s'ils eussent été seuls ensemble, sir John eût embrassé son chien; mais la vanité, qui fait les Brutus, le soutint; il renouvela l'ordre, et William reprit Black.

— Mais enfin, dit Rose, quel est donc cet horrible crime commis la nuit dernière, et qui a décidé la condamnation du pauvre Black?

— Madame, dit William, il s'est introduit dans le poulailler, et il a tué et dévoré quatre poulets.

Rose regarda William, lui ôta Black des mains.

— Pauvre Black, lui dit-elle, tu ne mourras pas; tu es sous ma protection et sous celle de la justice.

— Sir John, dit-elle, Black est innocent; la nuit dernière, quand vous étiez à boire chez moi, j'ai entendu un grand bruit dans votre poulailler; je n'étais pas couchée, je me suis mise à la fenêtre, et j'ai vu vos gens tordant le cou à vos poulets et en faisant une fricassée générale. Black n'y était pas et est le seul innocent du crime dont on l'accuse et qu'ont commis ses accusateurs. J'en ai parlé ce matin à une femme qui me sert, et elle m'a dit tout ce qui se passe chez vous : vos domestiques mangent vos poulets et vos pigeons et mettent leur mort sur le compte de Black, qui ne consentirait pas même à en manger les os. Black est un chien fidèle et un bon chasseur.

— Madame, madame! dit sir John fort ému, êtes-vous sûre de ce que vous dites?

— Demandez-le à William, qui n'ose regarder ni vous, ni moi, ni son intéressante victime.

— Ah! drôle! c'est toi qui seras pendu! s'écria le maître de William.

William ne fut pas pendu. Mais il arriva qu'un matin, à peu de temps de là, sir John, forcé de faire un long voyage, vendit ses chevaux et donna ses chiens, excepté Black.

— Monsieur, dit-il à André, votre femme, ou votre maîtresse, peu importe, a sauvé la vie à Black. Je ne peux ni le vendre ni le donner, à moins que ce ne soit à un ami et à un honnête homme, sur la parole duquel il me soit permis de compter. Je vous donne Black à deux conditions, que vous allez me jurer de remplir : d'abord, vous ne laisserez Black, sous aucun prétexte, propager sa race; si par hasard le cas arrivait, vous feriez pendre ou noyer les chiens qui en proviendraient. Black est le dernier rejeton d'une belle race écossaise. J'ai encore dans mes terres deux de ses frères, condamnés comme lui à un célibat rigoureux. Je ne veux pas que cette race coure les rues. En second lieu, vous ne lui apprendrez pas à rapporter.

— Oh! oh! fit André.

— Vous ne lui apprendrez pas à rapporter? répéta sir John Knitt.

— Mais, mon cher, dit André, faut-il donc que je rapporte moi-même, ou que je poursuive à travers les luzernes une perdrix démontée ou un lièvre blessé?

— Monsieur, dit sir John en reculant d'un pas, croyez-vous qu'un chien comme Black soit fait pour être votre domestique?

— . . . .

Venez avec moi et vous le verrez chasser, ajouta l'écuyer. Il prit son fusil, et, suivi de Black et d'un épagneul, il sortit dans la plaine; ils se promenèrent une demi-heure. Soudain, Black tomba en arrêt, immobile; sir John tira sa tabatière.

— Votre chien est en arrêt, dit André.

Sir John ne répondit pas, ouvrit la boîte doublée d'or, saisit lentement une prise, la savoura, referma la boîte et la remit dans sa poche. Puis il avança; une perdrix isolée se leva et fut immédiatement pelotée. Black la regarda tomber et revint auprès de son maître, qui rechargeait son fusil.

Alors l'épagneul, qui n'avait pas quêté et ne s'était pas permis de prendre jusque-là la moindre part à la chasse, sortit de derrière sir John, alla chercher l'oiseau et le rapporta, puis se remit à son poste.

— C'est un perdreau, dit Hubert qui arrivait.

— Mon cher Hubert, dit André, je regrette de vous voir arriver pour dire une sottise.

A la Saint-Remy
Tous perdreaux sont perdrix.

IX.

La citation de ce dicton de chasseur démontre assez clairement que l'on était arrivé au mois d'octobre, et qu'il ne restait aucun prétexte à donner à Rose pour habiter plus longtemps la campagne. D'ailleurs André avait touché ses mille écus, partie en argent, partie en valeurs à courte échéance. L'on vivait à Paris comme beaucoup de gens y vivent, c'est-à-dire avec un présent si laborieux, si difficile, qu'on n'a pas le temps de s'occuper de l'avenir.

Néanmoins, ce qui rendait la position d'André de plus en plus difficile, c'était des dettes dont le nombre et l'importance n'avaient fait que s'accroître depuis plusieurs années.

A chaque instant il faisait les rencontres les plus désagréables : un bottier le saluait, un tailleur l'abordait avec son foulard sous le bras.

André, il est vrai, mettait le plus grand soin à éviter les rues où demeuraient ses créanciers; mais quelquefois il était trahi par le hasard. Il y avait un très-grand nombre de rues par lesquelles il ne pouvait plus passer; quelquefois il lui fallait faire des détours incroyables pour aller d'un point à un autre. Quelqu'un qui l'aurait vu sortir de la rue Saint-Lazare, où il demeurait, remonter la rue Neuve-Saint-George et sortir par la barrière Pigale, ne se serait guère douté qu'il allait rue du Mont-Blanc, chez Hubert. Cependant il y arrivait en redescendant par la barrière de Clichy, en évitant la rue de Clichy, prenant la place de l'Europe, la rue de Londres, la rue du Rocher, traversant la rue Saint-Lazare sur un autre point, suivant la rue de l'Arcade et la rue Saint-Nicolas d'Antin.

Il y avait, pour André, une lieue et demie de la rue d'Artois à la rue de Grammont. Ce point du boulevard et les rues adjacentes lui étaient devenues impraticables; les boulevards surtout présentaient, sur presque toute leur ligne, de très-grandes difficultés. Paris était pour lui un immense *désert*, malheureusement *trop peuplé*.

Un jour, Hubert lui dit : Tu étais premier clerc lors de la mort de ton père, pourquoi n'achètes-tu pas une étude d'avoué? M. Lenoir est un ancien ami de ta famille, il ne peut tarder à se retirer des affaires, va le voir.

André fit une visite à M. Lenoir, qui le reçut à merveille et vint au-devant de ce qu'André avait à lui dire.

X. — M. Lenoir à André.

« M. et madame Lenoir prient M. André de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux vendredi prochain. On fera de la musique.

» On se réunira à huit heures. »

XI.

André, qui était allé deux fois déjà chez M. Lenoir, ne reconnut pas l'appartement, tant il avait subi de métamorphoses pour la solennité du jour. L'étude et la salle à manger étaient devenues des salons. On avait enlevé les tables, les cartons et les buffets, que l'on avait entassés sur le carré et sur l'escalier qui montait à l'étage supérieur; on n'avait pu enlever tout à fait la trace des pains à cacheter, qui, le matin encore, tenaient à la muraille une affiche ainsi conçue :

SUR LICITATION,

ENTRE MAJEURS ET MINEURS,

En l'étude et par le ministère de Me Lenoir, etc.

Quelques têtes de clercs chevelus avaient également laissé une empreinte sur le mur; il était resté dans l'un de ces deux salons une odeur de papier moisi, et dans l'autre un parfum de nourriture; les tables de jeu étaient dans le cabinet de l'avoué; le salon était fort beau et parfaitement éclairé; la chambre à coucher de madame servait de petit salon, et il n'y avait rien à dire contre, si ce n'est une chose, qui ne serait ni comprise ni appréciée à cause de l'usage général où sont les femmes de Paris de laisser pénétrer tout le monde dans leur chambre à coucher.

Il y avait dans ces diverses pièces à peu près trois fois autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, et c'était un démenti formel à cet aphorisme : le contenant est plus grand que le contenu.

Tous les hommes étaient habillés de noir et avaient des cravates blanches, toilette qui est restée en toute propriété aux gens du palais.

Le grand salon était plein de femmes assises, dont quelques-unes étaient élégantes; il y avait néanmoins dans l'ensemble quelque chose d'un peu provincial et maniéré.

Là, du reste, comme dans toute réunion, on achetait la vue de chaque jolie femme par l'apparition nécessaire de trois vieilles, mère, cousine ou tante, qui l'entouraient comme l'enveloppe hérissée d'une châtaigne savoureuse.

La maîtresse de la maison avait une belle voix, et néanmoins laissait chanter ses invitées, et aimait qu'elles chantassent bien. M. Lenoir était un homme de bonne mine, avec des airs si jeunes encore, qu'on était tenté parfois de prendre ses cheveux gris pour de la poudre; c'était un homme d'esprit, qui n'en avait que très-peu perdu au milieu des gens de robe, lesquels avaient eu le rare désintéressement de ne lui pas prendre ce qu'il perdait.

Quelques hommes s'étaient glissés derrière les femmes où ils se tenaient debout appuyés contre le mur, sans espoir de changer de position de toute la soirée; toutes les portes et les issues étaient gardées et obstruées. Dans les autres salons, on parlait d'affaires, de dossiers, de chicanes, de plaidoiries; il y avait presque uniquement des notaires, des avoués, des huissiers, des avocats, des agréés; on reconnaissait quelques premiers clercs à leur élégance particulière, un gilet de soie ponceau, laissant apercevoir une chemise de grosse toile, fermée par une épingle en strass, dont le pseudo-diamant n'est guère moins gros que le régent, une cravate de satin blanc, des gants verts et les bas de coton. Ces excès de parure, ce luxe asiatique, ne sont point blâmés; on sait qu'il faut que tout premier clerc fasse un beau mariage pour payer la charge qu'il médite d'acheter, et l'on admet facilement qu'il ne néglige rien pour charmer les yeux.

André traversa l'étude et la salle à manger, et s'arrêta dans le cabinet du patron; il y avait un fauteuil libre, il s'y plaça, et prêta l'oreille à ce qu'on chantait dans le salon; cependant ses yeux ne restaient pas oisifs, et il lui semblait, par une bizarre hallucination, qu'un grand nombre des figures qui l'entouraient ne lui étaient pas inconnues, sans qu'il lui fût possible d'adapter à aucune un nom humain, d'y rattacher un souvenir.

Un monsieur finit par se lever et venir à lui.

— Monsieur ne me *remet* pas?

— Non, monsieur.

— Je m'appelle....

— Ce nom m'est inconnu.

— Je demeure rue Quicampoix.

— Je ne saurais dire en quel lieu du monde se trouve la rue Quincampoix.

— C'est moi qui suis chargé de l'affaire Grangé.

— Ah! monsieur, je vous reconnais très-bien; c'est vous qui m'avez fait 180 francs de frais pour un petit billet de 55 francs; je suis heureux de voir votre figure.

— Je vous ai écrit ce matin.

— Un papier timbré?

— Non; je vous avertis qu'il ne me reste plus qu'à faire afficher la vente de vos meubles, si sous trois jours vous n'avez pas fini ce petit compte Grangé.

— Monsieur, dit André, croyez-vous que la musique de *la Juive* soit réellement de la musique?

Il lui tourna le dos, traversa la pièce, et se dirigea vers le salon. La musique était finie, après avoir duré trop longtemps, comme toute musique de salon; on allait danser et jouer. Quelques vieillards et quelques premiers clercs invitèrent les danseuses. Presque tous les autres hommes s'établirent aux tables de bouillotte.

A ce moment, André alla saluer madame Lenoir, et lui dit :

— Je voudrais bien savoir le nom d'un petit monsieur qui m'observe depuis mon arrivée, et évite cependant avec soin que nos regards se rencontrent. Il est là-bas : un habit noir et une figure jaunâtre.

— Ah! dit madame Lenoir, c'est M. Piaulard de Bourgneuf...

— Certes, dit André, je le reconnais on ne peut mieux maintenant; il plaide contre moi dans un procès que l'on m'intente à propos de l'héritage de mon cousin. Je l'ai entendu plaider, il y a peu de temps, dans une autre affaire, et je suis sorti, me félicitant de l'heureux hasard qui me le donne pour adversaire; je n'aurais pu m'en choisir moi-même un meilleur.

— Mais voici encore une figure que j'ai vue quelque part!

— C'est un avoué; mais il vient à vous, je vous laisse.

— Eh! monsieur, dit l'avoué à André, je suis charmé de vous rencontrer ici. Votre rentrée dans le monde me démontre que vos affaires vont mieux, et que vous pouvez faire honneur à un petit engagement pour lequel j'ai obtenu un jugement contre vous.

Et tout en prononçant ces paroles, l'avoué faisait l'inventaire de sa victime; il estimait son élégance, supputait le prix de son gilet et de sa cravate, appréciait la finesse du drap de son habit.

— Vous savez, ajouta-t-il, que le jugement est par corps?

— Et vous, monsieur, dit André, vous savez, sans doute, que le soleil est couché?

A ce moment, Me Lenoir vint demander à André s'il voulait jouer. C'était son intention; mais l'avoué ayant pris une carte, il n'osa s'exposer à montrer quelques philippes d'argent aux yeux de son rapace interlocuteur; il répondit :

— Je préfère danser.

Et il alla engager une femme. Dans le quadrille où il dansait, il

avait pour vis-à-vis Mᵉ Piaulard de Bourgneuf, qui, après la contredanse, écrivit sur son agenda :

MEMORANDUM.

Époux Sutteau contre André.

« Le prétendu légataire danse deux mois après la mort du testateur, quand sa cendre, etc. »

André, qui n'avait dansé que pour ne pas jouer, se retira à l'écart; mais chaque personnage lui paraissait un huissier. Si quelqu'un tirait son mouchoir de sa poche, il lui semblait que ce carré blanc était une sommation. Sa situation ne ressemblait pas mal à celle de M. Pourceaugnac entre les apothicaires. Comme il passait près des tables d'écarté, Mᵉ Lenoir l'appela et lui dit :

—Voulez-vous parier vingt francs pour moi ?

André mit un louis sur la table, et continua sa promenade. Quand il revint, il avait perdu, et Mᵉ Piaulard avait écrit sur son calepin :

MEMORANDUM.

Époux Sutteau contre André.

S'écrier : « Eh ! messieurs, que fera de cette fortune le prétendu héritier, si vous la lui laissez? Il la jettera en proie au jeu, dont il est, etc., etc. »

— Vous perdez sans sourciller, dit à André l'huissier de la rue Quincampoix qui s'était rapproché de lui.

— Monsieur, dit André, c'est au moins un argent que vous ne me prendrez pas.

Il se dirigea vers la porte.

— Eh quoi ! vous partez ? dit gracieusement madame Lenoir.

— Oui, madame, je vous remercie de votre invitation; votre soirée était délicieuse.

Il pleuvait, et André, arrivé sous le péristyle, se félicitait d'avoir gardé la citadine qui l'avait amené, lorsqu'il reconnut, descendant derrière lui, l'avoué qui l'avait interpellé.

— Voilà un mauvais temps, dit l'avoué, mais je demeure à deux pas; et d'ailleurs on *ne peut* garder une voiture toute la soirée. Si vous voulez traverser la rue avec moi, je vous prêterai ensuite mon parapluie.

André n'osa pas dire qu'il avait une voiture; ce luxe, presque hostile, eût augmenté la fureur des poursuites de l'avoué. Il marcha dans l'eau avec ses souliers minces, et ce ne fut qu'après avoir enfermé l'avoué chez lui qu'il revint prendre sa citadine.

Le lendemain il était enrhumé.

Le surlendemain, il alla voir Mᵉ Lenoir, qui le reçut froidement et éluda toute occasion de reparler de leur affaire.

Un soir André dit à Rose :

— Ma chère enfant, il faut que je vous parle sérieusement. Si nous nous étions trouvés réunis par un de ces amours qui sont toute la vie, qui mettent ceux qui les éprouvent à l'abri de tout malheur, qui ne les séparent pas, je vous dirais : « Chère Rose, je suis ruiné; j'ai perdu mon procès, je n'ai plus de ressources. Je ne veux pas être le parasite de ceux qui ont été les miens quand j'avais de l'argent. Je ne me sens pas le courage de redevenir clerc dans une étude, ni de passer pauvre, honteux, mal vêtu, devant mes émules de folies et de dépenses, qui n'en sont pas encore où j'en suis. De ma fortune, il me reste une petite bicoque en Normandie, une sorte de chaumière composée de quatre chambres et entourée de pommiers. C'est ce que vous m'avez quelquefois entendu appeler en riant mon château de Roberchon. Je vais vendre les meubles qui garnissent encore cet appartement autrefois si somptueux. J'ai une petite valeur à escompter. Je partirai avec 1,000 francs; avec 1,000 francs on vit presque un an là-bas. Pendant cette année, je trouverai bien moyen de gagner 1,000 autres francs. Nous vivrons seuls, loin du monde, loin des souvenirs.

» Mais, chère enfant, notre liaison n'a été qu'une association de gaieté, d'insouciance, de plaisirs. Je n'ai plus ni gaieté, ni insouciance, je n'ai plus surtout de plaisirs à vous offrir. Il faut nous dire adieu. Vous êtes jeune et belle, la fortune et les plaisirs ne vous manqueront pas. »

Rose avait écouté les paroles d'André avec stupéfaction. Elle mit sa tête dans ses mains, resta quelque temps silencieuse, puis lui dit :

— Vous ne m'aimez pas, André; mais moi, je vous aime et je ne vous quitterai pas. Je partirai avec vous; je serai châtelaine du château de Roberchon. Félicitons-nous, nous avons joui des plaisirs qui ne nous abandonnent qu'au moment où nous allions les abandonner par dégoût et par ennui.

J'ai quelques bijoux, dont le prix payera notre voyage et notre installation dans votre château, qui a sans doute besoin de réparations. Si toutefois le vent ne l'a pas emporté tout entier, il est possible qu'une chèvre en ait brouté la toiture.

Il y aurait sans doute une foule d'excellentes raisons à me donner contre ma résolution : mais tout doit céder, et céder à ceci : Je vous aime et ne vous quitterai pas.

Malgré vos soins ingénieux pour me cacher le dérangement de vos affaires, malgré la touchante bonté qui vous en a fait souffrir seul sans m'associer à vos privations, il y a longtemps déjà que j'ai tout deviné; ainsi ma résolution n'est pas un élan, un mouvement irréfléchi, dont je ne tarderais pas à me repentir. C'est une pensée mûrie et arrêtée longtemps avant aujourd'hui.

XII. — Ce que coûtent 285 francs, outre une valeur de 300 francs.

— M. Lenoble?

— Monsieur, il n'est pas levé.

— Pensez-vous qu'il tarde beaucoup?

— Voilà plusieurs personnes qui l'attendent. Si monsieur veut faire de même.

Et André entra dans une salle à manger, dallée de carreaux noirs et blancs, servant d'antichambre, où se trouvaient en effet trois personnages qui passaient le temps de leur mieux, en attendant que M. Lenoble fût visible. L'un se promenait en long et en large, s'exerçant à ne marcher que sur les dalles noires. Un autre regardait les quatre gravures hétérogènes qui ornaient la salle à manger : l'Enlèvement d'Europe, le Soldat laboureur, une Vierge à la chaise et le Coucher de la mariée. Quand il avait fait le tour, il recommençait. Le troisième était assis et jouait à peu près la scène du *Bouffe et le Tailleur*, où un personnage, voulant se préparer à une discussion importante, fait seul une répétition, joue son rôle et celui de son interlocuteur, s'adresse à lui-même des objections, que lui-même réfute victorieusement.

— Monsieur, vous avez une fille ?

— Parbleu ! monsieur, je le sais bien.

— Monsieur, elle est douce et gentille.

— Monsieur, cela ne vous fait rien.

Il paraissait que ce brave homme avait à demander à M. Lenoble un service qu'il lui importait beaucoup d'obtenir. On distinguait parfois quelques-uns des mots qu'il marmottait, surtout des paroles qu'il prêtait à M. Lenoble, qu'il supposait récalcitrant et parlant d'une voix impérieuse et plus haute que la sienne, qu'il rendait humble et suppliante. . . . .

. . . .

— Il m'est impossible d'accorder un nouveau délai.

— Mais, monsieur...

— Je comprends votre position, mais j'ai besoin de mes fonds.

. . . .

Et d'ailleurs qui me garantira votre exactitude?

— Monsieur, ma parole.

— Vous me l'aviez donnée.

— C'est vrai, mais des circonstances...

— Elles peuvent se représenter.

— Alors...

A ce moment on annonça que M. Lenoble était dans son cabinet. L'homme au dialogue, qui était le premier arrivé, entra le premier.

Il resta près d'une demi-heure, et sortit radieux. Sans doute il avait obtenu ce qu'il demandait.

C'était au tour de celui qui se promenait. Un quart d'heure après, M. Lenoble parut en le reconduisant.

— Messieurs, dit-il à André et à l'admirateur des gravures, je suis désolé, mais je suis obligé de sortir; il m'est impossible de vous recevoir aujourd'hui. Demain je vais à la campagne, je ne reviens qu'après-demain soir; le jour d'après je déjeune en ville, c'est donc seulement le jour suivant que je pourrai causer avec vous.

— Mais, mon cher monsieur Lenoble, dit André, c'est la quatrième fois que je reviens.

— J'en suis vraiment désolé; mais impossible autrement. A samedi donc, messieurs, je vous salue bien.

André fut exact; il attendit une heure et demie, et fut admis auprès de M. Lenoble.

— Mon cher monsieur André, je suis désolé de vous avoir fait attendre; mais j'ai tant d'affaires. Je suis tous les matins assiégé comme vous l'avez vu. Il y a bien longtemps que l'on ne vous a rencontré. Avez-vous donc été à la campagne? Ah! vous êtes chasseur. Je ne chasse pas, mais mon grand-père était grand chasseur. Mon oncle, feu le mari de ma tante Laure, qui demeure avec moi, était aussi un chasseur renommé. Je me rappelle une histoire que je ne crois pas vous avoir racontée...

Quand André avait fait le calcul de ses ressources, il avait dit : Un billet de 300 francs que je ferai escompter par Lenoble. Ci 300 francs. Mais au moment de faire la proposition d'escompter le billet, il commençait à apercevoir une partie des objections que Lenoble pouvait lui faire, et quoique Lenoble lui eût déjà raconté l'histoire de son oncle, il n'osa pas l'arrêter court, et se résigna à subir de nouveau la narration.

— Puis-je vous être bon à quelque chose? lui dit enfin M. Lenoble.

— C'est une bagatelle, dit André; un billet de 300 francs que vous m'obligerez de m'escompter.

— Ah! dit Lenoble, je fais bien peu d'escompte maintenant; j'ai fait des pertes, *le commerce va si mal*. Hier encore j'ai fait des remboursements importants; je n'ai pas du tout d'argent.

A ces paroles, André sentit au dedans de lui-même des bouillonnements d'indignation, de la lâcheté avec laquelle il avait écouté la vieille histoire de M. Lenoble.

— Cependant, ajouta celui-ci, je ne voudrais pas vous refuser.

Un gros chat vint grimper sur les genoux d'André. Le chat muait.

— Prenez garde, dit M. Lenoble, il va vous salir.

Mais André avait repris avec l'espoir toute sa lâcheté, il se prit à caresser le chat, et fit un grand éloge de sa beauté et de la douceur de son poil.

— Mais pour le moment je n'ai pas du tout d'argent.

André repoussa le chat.

— Revenez le 5, dans quatre jours, nous tâcherons de vous faire votre affaire.

André allait se lever ; M. Lenoble continue le dialogue.

— Que faites-vous ?... On dit que vous vivez avec une fille de théâtre... Vous avez tort ; tous les honnêtes gens vous blâment.

André se sentit rougir d'indignation contre M. Lenoble et contre lui-même ; de personne il n'eût souffert de semblables questions, ni un blâme ainsi formulé. Il se contint en pensant que c'était la dernière fois qu'il serait à subir de pareilles corvées.

— Après tout, continua M. Lenoble, j'ai été jeune aussi, c'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ans ; on la dit jolie ; je l'ai vue un soir avec vous, elle m'a paru bien faite... ses hanches surtout.... Mais sont-elles réelles ?

Et M. Lenoble entra dans des détails excessivement intimes au sujet de Rose.

André d'abord fit des réponses évasives et embarrassées, puis ne répondit plus. M. Lenoble changea alors de sujet ; il lui demanda à quelle heure il rentrait, à quelle heure il se levait le matin, ce qu'il mangeait.

Enfin, il laissa aller le malheureux André ; mais, sur le carré, il le rappela.

— Eh bien, dit-il, venez dîner avec nous le 5, sans façon, la fortune du pot.

André se rappela que le 5 il devait mener Rose dîner à une campagne où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et que probablement ils ne reverraient jamais. Néanmoins il n'osa pas refuser l'invitation de M. Lenoble.

Celui-ci le rappela encore.

— A propos, votre ami *** vous donne quelquefois des billets de spectacle... ayez donc une loge pour le 5.

Le 5, André envoya trop tard chez son ami, il ne put avoir de loge. A quatre heures il se décida à en payer une au bureau.

Il y avait à dîner M. et madame Lenoble et leur tante, avec un grand monsieur qu'André ne connaissait pas.

Comme on se mettait à table, M. Lenoble dit à André tout haut :

— J'ai votre affaire. Envoyez demain matin, entre huit et neuf heures.

A table, on parla de choses et d'autres. M. Lenoble avait de grandes prétentions à la prévision de l'avenir, et pour plus de certitude dans ses prophéties, il ne les faisait jamais qu'après l'événement. C'est un procédé qui n'est pas très-rare, et au moyen duquel certaines personnes se sont fait la réputation de connaître parfaitement les hommes et les choses et d'avoir le coup d'œil juste et infaillible. Voici, du reste, la recette de ces réputations :

Vous lisez sur un journal : « La Russie a commencé les hostilités contre la Circassie.

Très bien. Jamais de votre vie vous n'avez parlé de la Russie, vous ne savez pas le moins du monde où est la Circassie, cependant vous dites à tout le monde : — J'avais bien prédit que la Russie attaquerait la Circassie.

On vous dit : M. *** est mort à quatre-vingt-deux ans.

Vous ne connaissez pas M. ***, et ce n'est que par l'annonce de sa mort que vous apprenez qu'il vivait. Vous répondez : — Cela ne m'étonne pas, j'avais toujours dit que ce gaillard-là passerait quatre-vingts ans...

Quelquefois, vous soutenez en face à votre interlocuteur que c'est précisément à lui que vous avez dit la chose, vous précisez le jour, l'heure, c'était à dîner, au Café de Paris, vous étiez auprès de Tony, vous aviez un habit bleu à boutons de métal. Et l'interlocuteur finit par croire que c'est lui qui manque de mémoire, ou que vous le prenez pour un autre auquel vous avez réellement parlé.

Mais jamais M. Lenoble n'avait eu une position plus avantageuse pour avoir prévu et prédit n'importe quoi, que celle que lui donnait la présence d'André et sa position, vis-à-vis de lui, d'obligé ne tenant pas encore le bienfait. Il est bon de remarquer que M. Lenoble, sous différents noms, prenait à André à peu près huit pour cent d'escompte, que c'était le taux légal dans sa plus large extension ; que c'était là une affaire sur laquelle M. Lenoble faisait un bénéfice, et que cela ne passait à l'état de service que parce qu'il plaisait à M. Lenoble de le prendre ainsi.

— Eh bien ! dit M. Lenoble, *** a manqué... Je l'avais toujours prévu... Vous souvient-il, monsieur André, que je vous en ai parlé il y a un an.

— Parfaitement, dit André qui n'avait pas vu M. Lenoble depuis quinze mois.

— Quand on a un peu de tact et d'expérience, dit M. Lenoble, quand on est doué d'un jugement sain, d'un coup d'œil sûr, il est peu de choses qui puissent étonner. Les choses les plus imprévues m'ont déjà depuis si longtemps frappé par leur nécessité, que je les considère comme accomplies avant qu'elles aient commencé à se manifester. M. André peut dire que dès 1827 j'avais prévu les événements du mois de juillet 1830.

Et il regarda André pour attendre sa réponse.

— C'est vrai, dit André.

— Je ne le lui fais pas dire, ajouta M. Lenoble.

— On vint à parler de l'amitié.

— Pour moi, dit M. Lenoble, M. André sait que je suis obligeant. André s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh bien ! continua M. Lenoble, je n'ai jamais obligé que des ingrats.

M. Lenoble ne disait pas que ses services ressemblaient en général à ceux qu'il rendait à André. La plupart des gens, même de ceux qui obligent réellement, font tomber les services de si haut sur la tête de leurs obligés qu'ils les blessent presque toujours, et que non-seulement ils n'obtiennent pas de reconnaissance, mais qu'ils ne peuvent parvenir à se faire pardonner leurs bienfaits. La récompense d'un service doit être l'influence heureuse qu'il exerce sur celui qui le reçoit et la bienveillance tacite qu'il en ressent. Je me défierais de ceux qui se débarrassent en paroles de la reconnaissance qu'ils ne veulent pas garder dans le cœur.

On se mit en route pour le théâtre. Le grand monsieur offrit le bras à madame Lenoble, qui était une petite femme grosse, rose, assez ragoûtante. Et André fut obligé de se charger de la tante Laure. Il faisait beau ; on n'était pas loin du théâtre, on alla à pied.

André, préoccupé, comme on peut le penser, au moment de quitter Paris pour toujours, et d'adopter une existence qui lui semblait encore un rêve, fut obligé de faire les honneurs de sa loge, que madame Lenoble ne trouva *pas assez de face*. Il lui fallut dire à la tante Laure le nom de tous les acteurs, et répondre aux questions de M. Lenoble sur les intrigues et les aventures des actrices, lui qui jamais n'avait pu rester un acte entier sans sortir de sa loge, ou qui prenait le parti de s'endormir au fond.

Il avait même acquis à ce sujet une faculté digne d'envie. Quand il voyait poindre une de ces scènes éternellement reproduites au théâtre, éternellement ennuyeuses, éternellement applaudies, quand on disait dans la tragédie :

> Je te l'ai déjà dit et veux bien le redire, etc.,

ou bien :

> Te souvient-il encor la fameuse journée, etc ,

ou dans la comédie, quand on approchait deux fauteuils ; à la seule prévision du *récit* ou de la *scène filée*, il se penchait dans son coin et s'endormait profondément.

A la sortie, il pleuvait à verse ; on prit un fiacre. M. Lenoble indiqua son adresse, quoique André demeurât plus près que lui du théâtre. Il descendit avec sa femme et la tante Laure et dit à André :

— Soyez assez bon, mon cher monsieur André, pour *jeter* monsieur chez lui en passant. A demain matin, n'oubliez pas.

— Où demeurez-vous? dit André au grand monsieur.

— Rue des Trois-Couronnes.

Il y avait une lieue un quart pour aller, autant pour revenir. André rentra chez lui à une heure et demie.

Le lendemain matin, André reçut de M. Lenoble 295 francs.

XIII. — Mademoiselle Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Il y avait bien longtemps, ma chère Emmeline, que je n'avais reçu de lettre de toi, et plus d'une fois je t'ai accusée d'oublier, au milieu des plaisirs de Paris, de pauvres campagnards relégués dans une petite bourgade au bord de la mer. Je te remercie bien de ta lettre et de ce que tu m'y apprends. Je ne sais que te dire en retour. Depuis un an et demi que j'ai quitté Paris, ma vie a été monotone et calme au delà de toute expression. Sais-tu qu'il y a un an et demi déjà d'écoulé depuis la soirée où nous avons vu chez ton père ce beau jeune homme triste auquel ton père devait céder son étude, et que toi et moi nous supposions devoir être ton mari. A propos de lui, il faut que je te parle d'une chose qui m'a bien frappée il y a un an.

» Nous déjeunions dans la salle à manger quand il entra tout à coup un grand chien fauve, qui vint s'installer au milieu de nous, et prit de la meilleure grâce quelques friandises que je lui donnai. Il avait l'œil vif et intelligent. Mon père, qui a chassé autrefois, l'admirait en connaisseur, et disait :

» — C'est un des plus beaux chiens que j'aie vus, il n'y en a pas en France quatre comme lui.

» Lorsque nous entendîmes un coup de sifflet aigu, le chien laissa un os qu'il rongeait, se tourna vers la porte que l'on avait refermée, et voyant ouverte la fenêtre, qui heureusement n'est qu'à six ou sept pieds du sol, s'élança à travers avec la légèreté d'une biche, et disparut.

» — A qui est ce chien? demanda mon père au domestique qui nous servait.

» — C'est un marchand de canards.

» — Vient-il souvent?

» — Presque tous les jours.

» — Vous m'appellerez quand il sera là.

» Trois ou quatre jours après, comme nous étions encore à déjeuner, on vint dire à mon père que le marchand de canards était à la cuisine. Il ordonna de le faire entrer.

» A peine l'eus-je aperçu qu'il me sembla que je l'avais déjà rencontré quelque part. C'était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, hâlé par le vent et le soleil, s'exprimant parfaitement bien, et éludant les questions de la façon la plus spirituelle; tout ce qu'on put savoir de lui, c'est qu'il demeure à trois lieues de Trouville, qu'il habite une petite maison qui lui appartient, qu'il connait dans les environs un étang couvert de canards sauvages dans la saison froide; que, pour suppléer à la chasse de l'hiver, il en a pris quelques-uns vivants qui commencent à lui faire une basse-cour assez nombreuse, et lui permettent de faire son commerce en toute saison.

» — Vous n'êtes pas du pays!

» — J'y suis né.

» — Mais, à votre langage, on voit que vous avez reçu une excellente éducation.

— Je n'en suis pas plus mauvais chasseur pour cela. Il salua et se retira.

» Ce n'est qu'après son départ que je réussis à me rappeler où je l'avais vu et je le dis à mes parents, qui rirent beaucoup et m'appelèrent folle. Cependant, ses manières distinguées, le mystère dont il entoure sa vie passée, et surtout la similitude du nom, les rangèrent presque de mon avis. Nous apprîmes que le marchand de canards s'apelle *André*.

» Il est revenu quelquefois. Une fois mon père a voulu le questionner, il s'en est allé, et a affecté depuis de ne pas même entrer dans la cuisine pour vendre ses canards. Depuis, nous ne nous en sommes plus occupés. »

XIV. — Emmeline Lenoir à Jenny Mathieu.

« Mon Dieu! quelle singulière chose, ma chère Jenny, quoi! c'est M. André que tu as retrouvé à Trouville, et dans une semblable situation! Quand tu l'as vu chez nous, il y avait déjà plusieurs années que je le connaissais. Dès lors, sa fortune avait subi, je le savais, une grave altération; mais deux ans avant, c'était un des hommes les plus élégants de Paris. Il avait de beaux chevaux, et on le rencontrait partout, toujours brillant, toujours remarquable entre les autres par sa bonne grâce et par un petit degré d'impertinence qui n'était pas très-désagréable.

» Je t'avouerai, ma chère Jenny, que, sans être ce qu'on appelle amoureuse de M. André, je n'étais pas sans m'occuper de lui, et d'ailleurs il m'avait semblé, à diverses reprises, que ma famille avait des intentions sur lui, et que lui-même faisait à moi quelque attention. Il n'a plus été question du mariage, ou plutôt il n'en a jamais été question, de ce mariage que j'avais peut-être rêvé. Je n'ai pas cru devoir en mourir de douleur; cela ne m'empêchera pas d'épouser un autre, mais M. André ne me sera jamais tout à fait indifférent, et tout ce qui me rappelle son souvenir a pour moi quelque chose de doux et de triste à la fois.

» Voilà, ma chère Jenny, ce qu'il faut que tu fasses pour moi. Il est évident que tu ne te trompes pas : M. André a quitté Paris il y a quinze mois, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Je savais, d'autre part, qu'il avait en Normandie une petite propriété qu'il appelait en riant son château de Roberchon.

» André est malheureux; informe-toi de lui, donne-moi tous les détails que tu pourras te procurer; j'ai de l'argent à moi, nous le lui ferons parvenir secrètement,

» Je compte sur toi, ma bonne Jenny, pour l'exécution de ma commission et aussi pour la rapidité de cette exécution. »

XV. — Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Voici, ma chère Emmeline, tous les détails que j'ai pu obtenir, ils t'affligeront probablement; mais il n'eût servi à rien de te les cacher, et d'ailleurs ç'aurait été priver de ton secours une personne qui en a bien besoin.

» Il y a presque un an et demi, un jeune homme vint visiter une mauvaise maison, abandonnée depuis longtemps, située au milieu d'une petite prairie formant avec elle une propriété connue sous le nom épigrammatique de château de Roberchon. La toiture était enfoncée, les portes hors des gonds. En quelques jours, des ouvriers eurent rendu la bicoque à peu près habitable, et le jeune homme s'y installa avec une petite femme, jeune et jolie, qu'il appelait Rose. Les voisins s'occupèrent beaucoup d'eux pendant quelque temps. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient fort polis et fort obligeants. D'ailleurs, c'était le moment de récolter les pommes et de faire le cidre, on cessa de songer à eux. Bientôt, cependant, on recommença à parler du voisin André; on le citait comme le meilleur chasseur du pays, et on le vit bientôt aller vendre le gibier qu'il tuait dans les communes environnantes. Ce qu'il tuait surtout, c'étaient des oiseaux de passage dont la chasse est des plus fatigantes : elle se fait l'hiver, la nuit, et à chaque instant il faut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture; c'était un rude métier pour un jeune homme accoutumé à toutes les aises et à toutes les élégances de la vie. Mais ce qui chagrinait le plus M. André, c'était son chien Black. Black est un chien de plaine et de montagne, un *pointer écossais*, comme dit mon père, et ces chiens ne rapportent pas et n'aiment pas l'eau, surtout l'hiver. Le pauvre Black, entraîné par l'amour de la chasse, par son attachement pour son maître, nageait néanmoins dans l'eau glacée pour aller chercher le gibier dans les endroits où André ne pouvait parvenir; car il évitait cette peine à son chien chaque fois que l'eau n'était pas trop profonde et qu'il y pouvait aller lui-même. Rose, quand ils rentraient, faisait un grand feu pour les réchauffer tous deux; elle les soignait, leur préparait leur dîner. Elle voulut, une fois qu'André était trop fatigué, aller vendre elle-même le gibier, mais quelques expressions peu honnêtes qu'on lui adressa lui firent tant de peur qu'elle n'osa plus recommencer.

» Dans les chasses, André avait fait connaissance avec quelques autres chasseurs qui, moins habiles tireurs que lui, l'enviaient tout en l'admirant. Un soir il en rencontra un qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

— Eh! l'ami, lui dit André, avez-vous donc été malade qu'on ne vous rencontre plus?

— Non, dit l'autre, mais j'ai abandonné le métier de chien que je faisais, je ne suis plus chasseur, je suis contrebandier; je risque, il est vrai, quelques mois de prison, mais pour cela il faudrait me prendre, et aussi la confiscation de marchandises qui ne sont pas à moi. Mais je gagne de l'argent, je vis bien, et je n'attrape plus de rhumatismes. Vous êtes fort, vous êtes leste et bon coureur, vous devriez vous mettre des nôtres, vous vous en trouveriez bien.

— Je verrai, répondit André. Et il n'y pensa plus.

» Mais il ne tarda pas à sentir les premières atteintes de rhumatismes et de douleurs aiguës que devait nécessairement lui donner une vie semblable. Rose lui donnait tous les soins possibles. Quelquefois elle lui disait : — Je ne veux plus que tu ailles à la chasse. Mais elle se rendait à la nécessité, et André y retournait le lendemain. Il arriva, une nuit, qu'André ayant abattu un canard, Black ne voulut pas aller le chercher. André lui dit sévèrement : *A l'eau!* Black alla jusqu'au bord, regarda son maître d'un air suppliant, et se coucha à terre. André regarda où était tombé le gibier; il y avait trop d'eau pour qu'il put lui-même aller le chercher; il se tourna vers son chien, et lui répéta avec colère : *A l'eau!*

» Il arrive quelquefois que les meilleurs cœurs s'irritent contre la compassion qu'on leur inspire, ou plutôt contre l'impuissance qu'ils éprouvent de soulager le malheur qu'ils ont sous les yeux.

» Black entra dans l'eau et rapporta le canard; mais il était saisi d'un tremblement convulsif qu'il garda jusqu'au retour; en vain on le réchauffa, on le frotta; il trembla ainsi pendant deux jours, et le troisième jour au matin, il mourut.

» Il n'y a que les malheureux qui sachent à quel point on peut aimer un chien.

» Je me rappelle, chère Emmeline, à une époque où j'étais bien malheureuse et bien triste, quand je pleurais, ma petite Zoé, qui m'a bien fait pleurer à son tour quand elle est morte, cette pauvre petite bête montait sur mes genoux et se montrait plus caressante que de coutume; je baisais avec tendresse sa bonne petite tête soyeuse.

» Ce fut une grande tristesse dans la cabane, et quand André vint ici vendre ses canards, comme notre domestique lui disait : Black n'est pas avec vous? il répondit : Il est mort, et il se prit à pleurer.

» Tous les jours André souffrait davantage de ses douleurs; ce pauvre jeune homme était devenu pâle, et marchait quelquefois courbé comme un vieillard.

» Il rencontra le contrebandier. — Quand vous voudrez, dit-il, je serai des vôtres.

» De ce jour, il fit la contrebande, gagnant plus d'argent avec autant de fatigues, mais avec des fatigues qui disparaissaient dans le sommeil, et n'amassaient pas sur lui des douleurs intolérables. On le revoyait quelquefois ici; mais ce qu'il venait vendre, c'était du tabac, c'étaient des poteries anglaises, des dentelles, et il remportait toujours quelque chose pour Rose, un bonnet, un fichu, etc.

» Une fois il fut pris, battu par les douaniers, et il passa quinze jours en prison. Rose passa ces quinze jours à pleurer. Il songea avec terreur que c'était par hasard qu'on ne l'avait pas retenu trois mois, et que s'il était resté trois mois en prison, Rose serait morte de faim; dès ce jour, il ne sortit plus sans son fusil. En vain Rose le suppliait de n'en rien faire; elle craignait quelque malheur.

» Chère Rose, disait-il, il vaut mieux que le malheur arrive à eux qu'à moi; je ne me laisserai plus prendre.

» Une autre fois il fut encore surpris par les douaniers; mais il les tint en respect en les couchant en joue. Un d'eux s'avança et lui tira un coup de fusil; André courut à lui et le jeta à terre d'un coup de crosse, puis s'enfuit,

» Un soir il faisait un temps magnifique, le soleil se couchait sur la mer en face de Trouville, tout l'horizon était d'une splendide couleur jaune; on voyait se dessiner en noir, comme des silhouettes, sur ce fond éclatant, les petits bâtiments des pêcheurs avec leurs voiles carrées. Rose avait voulu sortir et accompagner André.

» Tu connais *Trouville*, tu devais revenir encore y prendre des bains cette année, et je t'attends encore.

» Ils arrivèrent sur la hauteur, à ce point du chemin de Honfleur où la route se sépare en deux, l'une se prolongeant encore avant de descendre à Trouville, l'autre descendant à Vierville, qui est comme un nid de mouettes au bord de la mer, et où il y a un poste de douane.

» Nous sommes allées plus d'une fois ensemble sur cette côte, où de loin, par-dessus des haies de houx épineux, on aperçoit la mer, qui semble à l'horizon toucher le ciel abaissé sur elle.

» Tu te rappelles qu'à cet endroit il y a dans un mur du jardin une niche creusée, et dans cette niche une sainte Vierge.

» André avait les yeux fixés sur la mer et suivait du regard un petit navire plus étroit que les autres : c'était un contrebandier qui fuyait la terre après avoir abordé et enfoui dans le sable de la falaise, dans un endroit convenu, la cargaison qu'y devaient prendre André et ses compagnons.

» — Maintenant, dit André à Rose, retourne chez nous, voilà le jour tombé tout à fait, il faut que je me cache dans les roches.

» — J'ai peur, ce soir, dit Rose, tu devrais rentrer avec moi, nous avons encore de l'argent, tu te reposerais cette nuit.

» — Impossible, ma bonne Rose; on compte sur moi; vois-tu, la mer est basse; il faut que je prenne ma route par-dessous la falaise; adieu.

» Rose essaya encore de le retenir, mais ce fut en vain. Il lui donna un baiser sur le front et descendit, non sur le chemin de Trouville, ni sur celui de Vierville, mais à travers les champs et par-dessus les haies.

» Pour Rose, elle le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle le put; puis elle se mit à genoux et adressa à la Vierge de la niche une fervente prière, après quoi elle retourna lentement chez elle, où la fatigue de la promenade ne tarda pas à l'endormir en répétant sa prière à la Vierge.

» Sainte Marie, mère de Dieu, disait-elle, veillez sur lui; sainte Marie, ayez pitié de moi; je ne sais ce qui va lui arriver, mais il va lui arriver quelque chose; mon Dieu, que deviendrai-je? que fait il en ce moment? peut-être il se bat; on le poursuit, on le frappe...

» Elle pleura longtemps, puis elle s'endormit d'épuisement.

» Pendant ce temps André se glissait à travers les roches à l'endroit du rendez-vous, en écoutant dans l'ombre le faible signal auquel se reconnaissaient les contrebandiers; tout à coup il s'arrêta et prêta l'oreille; c'était bien le signal; il répondit et se tint debout. Il vit alors se dresser des têtes et des yeux briller; il entendit du bruit derrière et se retourna; il se levait aussi du monde derrière lui; cela faisait au moins quatre hommes, et ses compagnons ne devaient être que deux. Il était trahi! A peine avait-il eu le temps de s'en apercevoir, qu'il vit en même temps qu'on se rapprochait de lui. Il s'élança, renversa d'un coup de crosse un de ses agresseurs et prit la fuite. On lui tira deux coups de fusil qui le manquèrent, mais qui servirent de signal aux autres douaniers. André gravit la falaise par un chemin que personne n'avait jamais osé tenter. Arrivé en haut, il fut saisi par deux hommes armés auxquels il échappa par une secousse violente; puis il continua sa course par-dessus les haies, haletant, s'arrêtant par moments, écoutant, jusqu'au moment où il arriva à l'endroit où il avait quitté Rose, auprès de la niche de la Vierge. Là, il s'arrêta et arma son fusil. Les douaniers ne tardèrent pas à le rejoindre, et un furieux combat s'engagea dans la nuit; deux hommes furent tués, un des douaniers et André.

» Tout cela, chère Emmeline, s'est passé il n'y a pas plus de huit jours. La malheureuse Rose ne peut se consoler. Je suis allée la voir hier. J'ai laissé un peu d'argent chez elle; mais cela ne peut être qu'un secours de quelques instants. Je lui ai parlé. C'est une bonne et douce fille, qui a maintenant au cœur un chagrin pour toute sa vie. J'ai envie de la prendre auprès de moi. »



LA TANTE DE M. LENOBLE.

André a eu le bonheur de lui donner le bras pour la conduire au spectacle

FIN DE JOBISME.